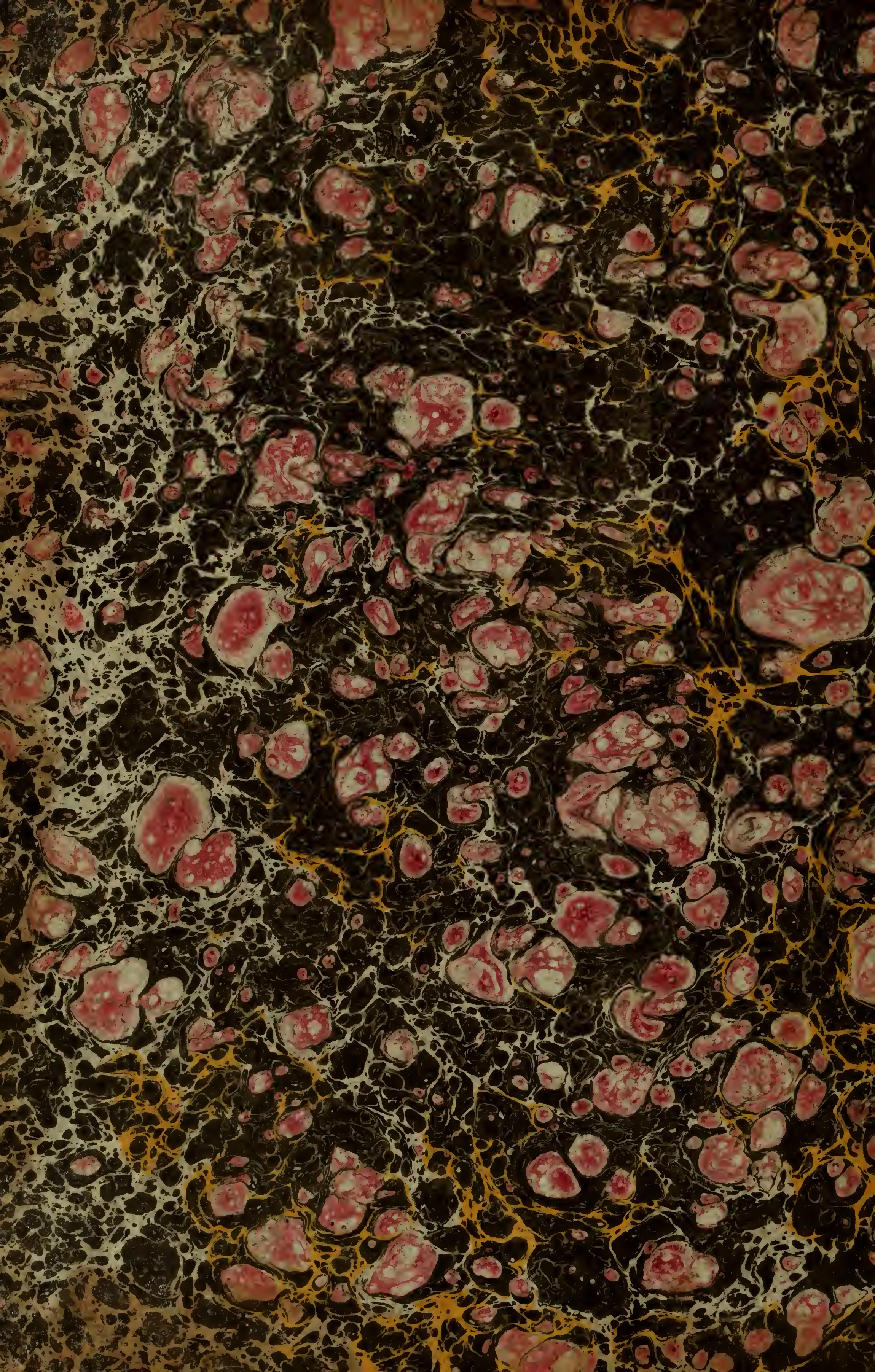
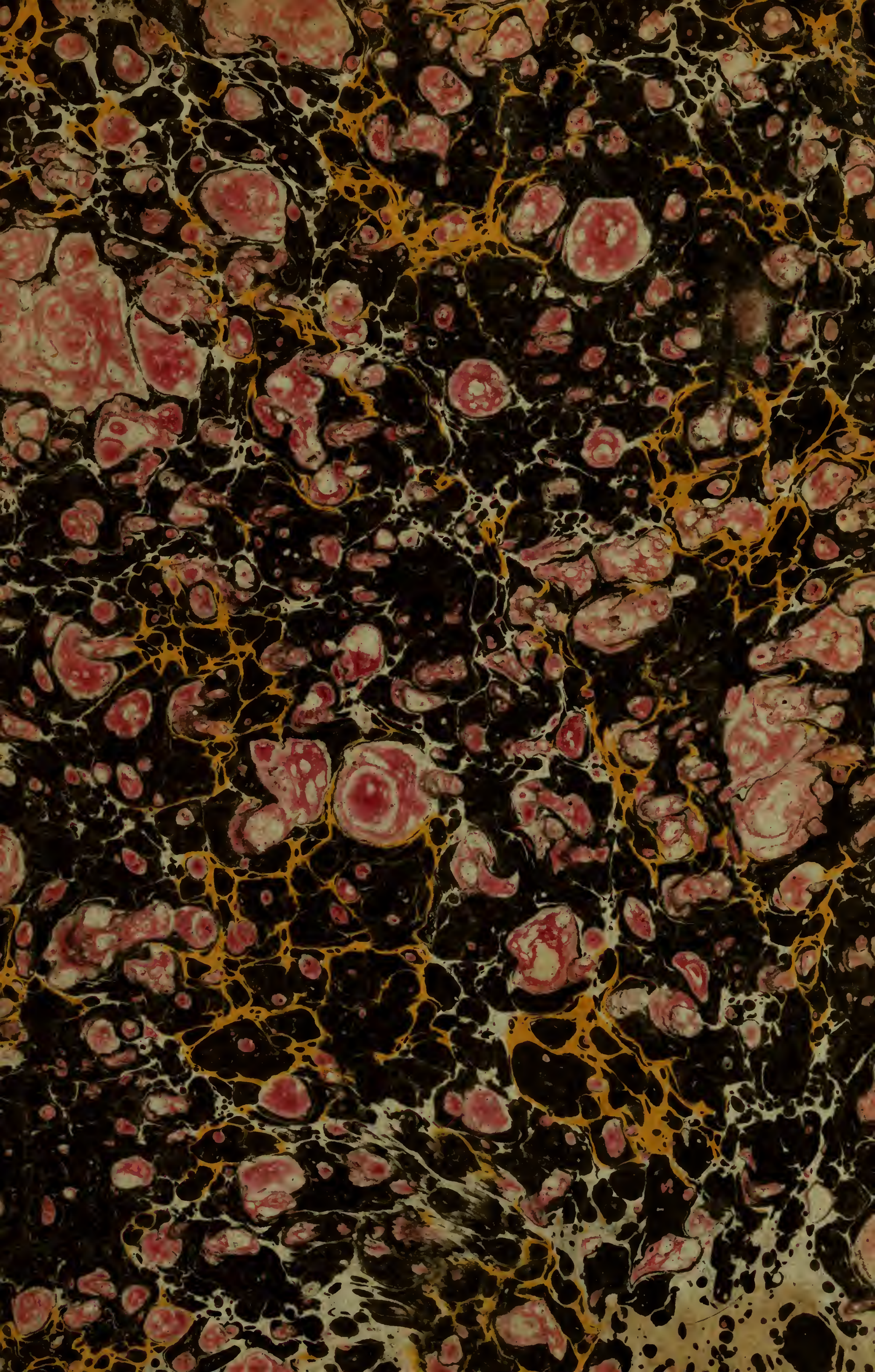


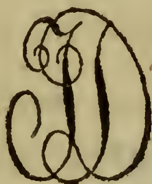




DE L'INFLUENCE
DES PASSIONS
SUR
LA PRODUCTION DES MALADIES:

DE L'INFLUENCE
DES PASSIONS
SUR
LA PRODUCTION DES MALADIES,
OU

Recueil des Mémoires qui ont été distingués par la Société libre des Sciences Physiques & Médicales de Liege, au concours établi sur cette question.



A LIEGE,

Chez J. DESOER, Imprimeur de la Préfecture et Libraire.

1809.

A

Monsieur MICOUD-D'UMONS, *Préfet du Département de l'Ourte.*

LISTE DES MEMBRES

DE LA

Société libre des Sciences Physiques et Médicales

de Liège.

MEMBRES DU BUREAU.

Président.

ANSIAUX, père, médecin, président du bureau central de vaccine.

Vice-Président.

DEBRU, chirurgien du lycée, chirurgien des prisons, membre du bureau central de vaccine.

Secrétaire de correspondance.

SAUVEUR, docteur en médecine, médecin du Lycée, médecin adjoint pour les épidémies, membre du bureau central de vaccine, correspondant de la société médicale d'émulation de Paris.

Secrétaire intime.

ANSIAUX, fils, docteur en chirurgie de l'école de Paris, chirurgien en chef des hospices civils de Liége, professeur d'anatomie, inspecteur de salubrité publique, correspondant de la société de médecine de Toulouse.

Trésorier.

RAMOUX, chirurgien en chef de l'hospice de Maternité, professeur d'accouchemens, membre du bureau central de vaccine.

Bibliothécaire.

LAFONTAINE, pharmacien, adjoint au jury médical.

Membres résidans.

CHEVREMONT, chimiste.

COMHAIRE, docteur en médecine de l'école de Paris, professeur d'anatomie, inspecteur de salubrité publique, secrétaire du comité de vaccine.

DEFOOZ, pharmacien.

DELVAUX, docteur en médecine de l'école de Paris, membre de la société anatomique de la même ville.

DOSSIN, botaniste.

DUPONCHEL, chimiste, ancien apothicaire-major.

LAVIGNETTE, docteur en médecine, ancien médecin de régiment au service de S. M. l'Empereur d'Autriche.

LAZARUS, pharmacien.

LOYENS, médecin pour les épidémies.

MALAISE, docteur en médecine, membre du jury médical.

RAMOUX, curé de Glons, botaniste.

THOMASSIN, professeur de mathématiques.

VANDERHEYDEN, professeur de mathématiques au Lycée.

VITTU, naturaliste.

Membres non résidans.

CHRISTIAN, chimiste, ci-devant professeur de mathématiques au lycée de Bruxelles, à Malmedy.

HONLET, médecin, pour les épidemies, à Huy.

LEJEUNE, fils, botaniste, à Ensival.

MACQUET, docteur en médecine, à St.-Vith.

RUTTEN, docteur en médecine, médecin pour les épidemies, à Verviers.

SANDBERG, docteur en médecine, à Spa.

SARTORIUS, docteur en médecine, à Visé.

THIRY, docteur en médecine, à Huy.

Membres Honoraires.

DESMOUSSEAUX, préfet du département de la Haute-Garonne, chevalier de la légion d'honneur, à Toulouse.

FOURCROY, médecin, conseiller d'état, chef de l'instruction publique, de l'institut impérial de France, &c. &c. à Paris.

GASQUY, président de la commission administrative des hospices civils & du tribunal de commerce, à Liége.

LIMBOURG, docteur en médecine, membre de plusieurs sociétés savantes, à Theux.

MICOUD-D'UMONS, préfet, du département de l'Ourte, à Liége.

SABATIER, de l'institut national de France, professeur de l'école de médecine de Paris, chirurgien en chef de l'Hôtel des invalides, &c. à Paris.

Membres Correspondans.

AMARD, docteur en médecine, chirurgien en chef de l'hôpital général de Lyon, &c. &c. à Lyon.

BAMS, docteur en médecine, médecin pour les épidemies, à Hasselt.

BILON, docteur en médecine, à Grenoble.

BOUILLON-LAGRANGE, docteur en médecine, professeur à l'école de pharmacie, &c. &c. à Paris.

CADET, pharmacien ordinaire de la maison de l'Empereur, membre de plusieurs sociétés savantes, à Paris.

CAPURON, professeur de médecine & d'accouchemens, à Paris.

CHARPENTIER, docteur en médecine, à Boulogne.

CHAUSSIER, professeur à l'école de médecine de Paris, commissaire président des jurys de médecine, &c. à Paris.

CHEVILLOT, eſſayeur des monnoies, à Paris.

CHRESTIEN, docteur en médecine, médecin de l'hôpital militaire de Montpellier, à Montpellier.

CHRISTOBAL, chimiſte, à Paris.

CLARION, pharmacien ordinaire de S. M. l'Empereur & Roi, à St.-Cloud.

CURTET, docteur en médecine, &c. à Bruxelles.

CUVIER, membre & ſecrétaire perpétuel de l'inſtitut national, &c. &c. à Paris.

DEBREUZE, docteur en médecine, à Montargis.

DEYEUX, membre de l'inſtitut national & profeſſeur à l'école de médecine, à Paris.

D'HEMPTINE, docteur en médecine, &c. à Jauche, département de la Dyle.

DOUBLE, docteur en médecine, &c. à Paris.

DRAPIER, profeſſeur de chymie, membre du jury médical, &c. à Lille.

DUMAS, de l'inſtitut national, profeſſeur de médecine à l'école de Montpellier, commiſſaire-préſident des jurys de médecine, &c. &c. à Montpellier.

FAGES, ancien chirurgien en chef de l'hoſpice militaire, à Montpellier.

FERON, docteur en médecine, ſecrétaire de correſpondance de la ſociété des amateurs des ſciences & arts, à Lille.

FLEURY, chirurgien en chef des hofpices de Clermont, &c. à Clermont.

FOURNIER, docteur & profeffeur en médecine, fecrétaire-général de la fociété de médecine de Bruxelles, membre de plufieurs fociétés favantes, à Bruxelles.

GARDIEN, profeffeur d'accouchemens, &c. à Paris.

GODEFROID, docteur en médecine, à Rouen.

GUILLEMEAU, Docteur en médecine, fecrétaire de l'athénée de Niort, &c. à Niort.

GUIART, fils, profeffeur à l'école de pharmacie, à Paris.

HENROT, docteur en médecine, médecin pour les épidemies, à Marche.

JACOBS, docteur en médecine, &c. à Bruxelles.

KOK, docteur en médecine, ancien profeffeur de médecine clinique, des académies de Harlem, de Fleffingue, &c. &c. à Bruxelles.

LAENNEC, docteur en médecine, membre adjoint de la fociété de l'école de médecine, à Paris.

LAGARDE, chirurgien major du 7$^{me.}$ corps de la grande armée.

LATOUR, fils, docteur en médecine, médecin de l'Hôtel-Dieu, à Orléans.

LAPRADE, docteur en médecine, médecin de l'Hofpice civil, &c. à Montbrifon.

LEVACHER de la FEUTRIE, docteur & professeur en médecine, à Paris.

LOUYER-VILLERMAY, docteur en médecine, médecin du troisième dispensaire, à Paris.

MANCEL, docteur en chirurgie & membre du jury médical, à Maestricht.

MAYGRIER, professeur d'accouchemens, à Paris.

NYSTEN, docteur en médecine, membre adjoint à la société de l'école de Paris, &c., à Paris.

ROYER-COLARD, docteur en médecine, médecin de l'hôpital de Charenton, à Paris.

RENAULDIN, docteur en médecine, médecin du premier dispensaire, &c., à Paris.

ROGERY, docteur, médecin pour les épidemies, associé national de la société de médecine de Paris, &c. à St.-Geniez.

ROUX, docteur en chirurgie, professeur d'anatomie, &c., &c., à Paris.

SALM, (Hugues comte de) chambellan de l'Empereur d'Autriche, &c., à Saltzbourg.

SARTORIUS, docteur & professeur en médecine, médecin en chef de l'hôpital général, à Gratz.

SEDILLOT, jeune, docteur en médecine, membre de la société de médecine de Paris, à Paris.

SOEMMERING, professeur d'anatomie, conseiller intime de S. M., &c., &c., à Munich.

SCHWILGUÉ, docteur en médecine, membre de la société de l'école de Paris, professeur de matière médicale, à Paris.

SENEAUX, fils, docteur médecin, à Montpellier.

TARANGET, docteur en médecine, secrétaire de la société médicale de Douai, à Douai.

STEINACHER, membre du collége & de la société des pharmaciens de Paris, de la société de médecine de Bruxelles, à Paris.

TARBÈS, secrétaire général de la société de médecine, &c., à Toulouse.

TOURDES, docteur & professeur en médecine, président des jurys de médecine, à Strasbourg.

TONNELIER, médecin en chef des hospices civils & militaires de Tournai, médecin pour les épidémies, à Tournai.

TARTRA, docteur en médecine, professeur d'anatomie & secrétaire-général de la société médical d'émulation, &c., à Paris.

VARELIAUD, docteur en médecine, chirurgien de la maison & de l'infirmerie de S. M. l'Empereur & Roi, à Paris.

RAPPORT sur les Travaux intérieurs de la Société libre des Sciences Physiques & Médicales de Liege, lu à la séance publique du 6 juillet 1807, par N. ANSIAUX, *fils*, *Docteur en Chirurgie.*

MESSIEURS,

LORSQUE les hommes se réunissent en société, marchent d'un commun accord & travaillent avec zèle & persévérance au perfectionnement de la science qu'ils cultivent, ils doivent nécessairement en reculer les bornes.

De nouveaux faits sont observés, on se les communique, de nouvelles expériences sont proposées, on les tente. Les connaissances éparses se rassemblent ainsi en un même faisceau que le talent & l'expérience viennent chaque jour fortifier.

Tel est, Messieurs, l'avantage que présentent ces réunions que l'amour de la science provoque & que l'émulation soutient, tel est le but de notre institution, & si nous n'avons pu l'atteindre encore, c'est qu'il faut que le temps perfectionne ce que le zèle a conçu.

Vous verrez néanmoins que malgré les difficultés nombreuses que présente l'organisation d'une société naissante, nous ne sommes point demeurés indifférens sur les véritables intérêts de la science; & les travaux dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir vous prouveront que nos efforts ne sont point entièrement dépourvus d'utilité.

Ces travaux ont eu pour objet la médecine, la chirurgie, la physiologie, la pharmacie, la chimie & l'histoire naturelle.

MÉDECINE.

Il est un genre de recherches dont l'utilité pour l'hygiène & la médecine pratique est incontestable : les plus anciens maîtres de l'art en sentaient toute l'importance & y donnaient toute leur attention ; mais leurs moyens d'expérimenter étant moins nombreux & moins parfaits, leurs observations n'avaient point ce caractère de précision & d'exactitude qu'elles ont acquis depuis les grandes découvertes de la physique & de la chimie modernes. Je veux parler de la météorologie ; cette science qui donne la connaissance des constitutions de l'atmosphère, des mutations qu'elle éprouve, qui nous fournit les moyens d'apprécier les qualités salubres ou nuisibles de l'air que nous respirons, se lie par une infinité de rapports à l'art de prévenir & de guérir les maladies. L'influence des phénomènes météorologiques sur l'organisme animal devait donc intéresser la société ; aussi nous a-t-elle chargés Mr. *Comhaire* & moi de lui transmettre, pendant l'an 1806, le tableau détaillé des observations dont je vais vous offrir le résumé.

Observations Météorologiques pour l'an 1806.

Baromètre.

Maximum,	28 pouces	7 lignes		les 17 & 18 avril.
Minimum,	26	10	$\frac{5}{12}$	le 2 décembre.
Medium,	27	8	$\frac{22}{41}$	

Thermomètre.

Maximum,	+ 23 degrés		le 11 juillet.
Minimum,	— 1		le 4 janvier.
Medium,	+ 9	$\frac{611}{930}$	

Hygromètre.

Maximum,	98 degrés	$\frac{1}{4}$	le 7 janvier.
Minimum,	54	$\frac{1}{2}$	le 7 mai.
Medium,	86	$\frac{17}{88}$	

Il eſt tombé dans l'ombromètre, pendant l'année, 44 pouces o $\frac{3}{4}$ lignes d'eau.

État du Ciel.

Jours	beaux, ...	60
	couverts & nuageux, ...	232
	pluie, ...	42
	grand vent, ...	3
	grêle, ...	2
	tonnerre, ...	6
	brouillard, ...	14
	neige, ...	6
	Total,	365

Vents.

N.	23 fois.	S.	52 fois.
N. N. E.	16	S. S. O.	28
N. E.	60	S. O.	86
E. N. E.	16	O. S. O.	33
E.	13	O.	60
E. S. E.	7	O. N. O.	23
S. E.	38	N. O.	54
S. S. E.	33	N. N. O.	14

Constitution Médicale.

Premier trimeſtre.

Beaucoup de maux de gorges gangreneux avec ſcarlatine. — Catharres pulmonaires avec courbatures, ſe compliquant ſouvent des fièvres adynamiques ou ataxiques.

Deuxième trimeſtre.

Maux de gorges gangreneux. — Fièvres bilieuſes & adynamiques. — Dyarrhées opiniâtres ſur-tout chez les vieillards.

Troiſième trimeſtre

Pluſieurs fièvres bilieuſes. — Quelques fièvres adynamiques. — Grand nombre de dyarrhées.

Quatrième trimeſtre.

Fièvres bilieuſes. — Fièvres adynamiques. — Pleureſies-catharres pulmonaires. — Quelques maux de gorges gangreneux avec ſcarlatine.

Parmi les maladies que l'on a eu lieu de remarquer dans ces derniers temps, il en eſt une qui depuis longues années n'avait point exercé ſes ravages dans le département de l'Ourte, mais qui en 1805 & 1806, y a ſévi avec beaucoup de vigueur : elle a été le ſujet d'un Mémoire particulier de la part du docteur *Comhaire.* Cette affection connue ſous le nom de mal de gorge gangreneux s'eſt préſentée ſous des nuances tellement variées que malgré les deſcriptions qu'en ont données *Fothergill*, *Marteau*, *&c.*, il reſtait encore ici des choſes intéreſſantes a recueillir.

Mr.

Mr. *Comhaire*, a rassemblé avec soin les observations les plus importantes que lui ont fournies & sa pratique & celle de ses confrères, il les a réunies dans un Mémoire qui a occupé la Société pendant plusieurs séances & qui a été soumis à une discussion approfondie.

Ce Mémoire est divisé en trois parties ; la première est exclusivement consacrée à la météorologie de ces dernières années ; dans la seconde on trouve quinze observations dont le choix semble devoir fixer les caractères de la maladie dans tous ses degrés ; ces observations sont divisées en trois sections. Les cinq premières traitent des maux de gorge que l'auteur appelle *aphteux simples*, & qui ne sont point accompagnés de scarlatine. Cinq cas plus rares sont le sujet d'observations de scarlatine sans mal de gorge, enfin la troisième section offre des maux de gorge aphteux compliqués de scarlatine dans leur intensité différente.

Une description générale de l'épidémie tirée de l'observation, ses caractères particuliers, les moyens curatifs qu'elle exigeait, puis quelques recherches sur les causes principales qui lui ont donné naissance forment la troisième & dernière partie de ce Mémoire.

Mr. *Sauveur* nous a tracé l'histoire d'une fièvre *intermittente pernicieuse péripneumonique* qui a cédé au kinkina administré suivant la méthode du professeur *Dumas*. Ces fièvres sont peu connues dans notre département & la variété dont nous parlons a été en général rarement observée.

Une obſervation ſur une hydropiſie de l'uterus a été lue par Mr. *Loyens.*

Une femme âgée de 48 ans, mère de onze enfans, d'une conſtitution très-robuſte éprouva dans le mois de juin 1785, des douleurs lombaires, des laſſitudes dans les membres & un ſentiment de gêne dans l'abdomen. A ces ſymptômes ſuccéda la difficulté dans la progreſſion & dans l'émiſſion des urines, le ventre ſe tuméfia, les pieds s'œdématièrent & enfin il ſurvint une hémorrhagie utérine très-conſidérable. La malade réduite à un haut degré de foibleſſe, conſulta Mr. *Loyens*, qui reconnut à travers les parois abdominales diſtendues, une tumeur dure, volumineuſe, faiſant faillie entre le pubis & l'ombilic. Perſuadé que cette tumeur avait ſon ſiége dans l'utérus, Mr. *Loyens* provoqua la viſite de deux accoucheurs qui annoncèrent que l'orifice de la matrice était un peu dilaté, que le ſang en ſortait & qu'ils ſentaient du bout du doigt un corps dur qu'ils diſaient exiſter dans la cavité même de cet organe. Mr. *Loyens* confirmé dans l'opinion qu'il s'était formée ſur le ſiége de l'affection, eut recours à tous les moyens que l'art pouvait ſuggérer. Le flux de ſang târit pendant quelques jours, mais les autres ſymptômes ſubſiſtèrent. Enfin une nouvelle perte ſe manifeſta; la foibleſſe devint extrême & tout annonçait une mort prochaine, lorſque le 2 août la malade ſe plaignit tout à coup de douleurs qui s'étendaient de la région lombaire au pubis. Elle éprouva un teneſme continuel & expulſa au milieu des convulſions les plus violentes, une maſſe d'hydatides peſant 2 livres 4 onces &

demie accompagnée de 3 à 4 pots de liquide ſanguinolent & de quelques grumeaux de ſang. Dès lors tous les ſymptômes s'amendèrent à l'exception du pouls qui demeura faible & intermittent, & le lendemain après l'évacuation d'une ſeconde maſſe d'hydatides peſant 1 livre, 7 onces, le ventre revint à ſon volume naturel. On inſiſta ſur les toniques, la malade parut mieux pendant quelque temps, mais le 8 ſeptembre, les plus grands déſordres ſe réproduiſirent, l'œdématie devint générale, la fluctuation ſe manifeſta dans l'abdomen, les forces diminuèrent de jour en jour & la mort eut lieu le 26 ſeptembre 1786, au milieu des anxiétés les plus cruelles.

On procéda à l'ouverture du cadavre. Après avoir évacué environ ſix pots & demi de liquide ſéreux, contenu dans la cavité abdominale, on trouva les organes de l'appareil digeſtif ſains, à l'exception de l'épiploon, qui formait un ſac dans la région hypochondriaque gauche contenant une grande quantité d'une liqueur verdâtre & fétide. La plupart des glandes méſentériques étaient ſquirreuſes, l'uterus ne préſentait aucune trace d'altération organique, tout le tiſſus cellulaire était infiltré & les cavités de la poitrine contenaient au moins un pot de liquide ſéreux.

Mr. *Lavignette* a offert une nouvelle diviſion ſous laquelle il range toutes les eſpèces d'apoplexies, *non d'après des ouvertures de cadavres, comme l'ont fait juſqu'ici la plupart des auteurs; mais d'après l'obſervation de la conſtitution du malade & des ſymptômes que préſente la maladie.*

Il reconnaît 1°. une apoplexie dans laquelle il existe *une cause matérielle & sensible comprimant ou irritant l'origine des nerfs.* 2°. *Une apoplexie où l'on n'apperçoit pas de cause matérielle sensible agissant de la même manière.*

Mr. *Lavignette* développe les moyens curatifs qui conviennent à chaque espèce & termine son mémoire en indiquant les précautions les plus sûres pour prévenir cette maladie.

Doit-on commencer le traitement de l'apoplexie par la saignée ou par l'émétique ? Telle est la question agitée dans un mémoire présenté par Mr. *Sauveur.* Après une courte, mais exacte description des symptômes qui caractérisent les différentes espèces d'apoplexie, il indique les causes variées qui peuvent la produire ; il démontre que les indications des moyens à employer dans le début de cette maladie, dérivent de l'espèce qui se présente, de la nature & du siége de sa cause matérielle, des constitutions individuelle & atmosphérique & des circonstances qui ont précédé, mais que, dans la plupart des cas, la saignée est nécessaire.

CHIRURGIE.

Je viens, Messieurs, de vous indiquer les objets dont s'est occupée la médecine interne. La chirurgie ne devait pas non plus demeurer inactive ; & désireux de concourir au but commun, j'ai tâché de fournir quelques preuves de mon zèle.

Une observation dont je suis moi-même le sujet,

m'a paru aſſez intéreſſante pour mériter l'attention de la ſociété : je la lui ai communiquée.

Le 4 du mois de mai 1806, on me fit, par haſard, au doigt annulaire de la main droite, une piqûre avec une lancette chargée de virus vaccin. Il n'en réſulta d'abord aucun effet marqué & ce fut après trois jours ſeulement qu'il s'éleva, à l'endroit de la piqûre, un bouton qui avait pluſieurs traits d'analogie avec la vaccine & qui en ſuivit aſſez bien la marche juſqu'au ſeptième jour, époque à laquelle la matière qu'il contenait fut inoculée à un enfant de l'hoſpice de Maternité.

Un gonflement douloureux s'était emparé de mon bras, j'avais éprouvé pluſieurs accès de fièvre & le huitième jour je fus tout-à-coup atteint d'une convulſion violente & générale qui dura une demie heure; elle ne ceſſa que lorſque MM. *Crahai* & *Comhaire*, appelés à mon ſecours eurent détruit le bouton, en y portant deux fois une ſonde rougie à blanc.

L'enfant auquel la matière avait été inoculée, prit la vraie vaccine & la communiqua à d'autres individus.

Pluſieurs faits démontrent que la vaccine peut ſe développer ſur une perſonne qui a eu la petite vérole & l'obſervation que je viens de rapporter, en fournit la preuve la plus complette.

Ce n'eſt pas qu'on doive rien en conclure contre la découverte de *Jenner*; car de même que l'on parvient à produire, par l'inoculation, des puſtules de petite vérole ſur celui qui a déjà éprouvé cette maladie ; de même auſſi l'on peut exciter des boutons vac-

cins ſur celui, qui précédemment a eu la petite vérole ou la vraie vaccine; mais ce n'eſt point alors une affection conſtitutionnelle, c'eſt une affection purement locale & comme l'obſerve la Commiſſion de Milan, ceux qui l'éprouvent contractent la vraie puſtule vaccine, ſans en contracter la maladie.

Les accidens que j'ai eſſuyés dépendaient uniquement de la *localité* du bouton & ſi communément dans les vaccinations, on n'a point lieu de remarquer des phénomènes auſſi extraordinaires, c'eſt qu'alors on fait les piqûres ſur les bras où l'appareil nerveux eſt bien moins compliqué, tandis que la pratique démontre chaque jour, combien eſt dangereuſe une irritation même légère appliquée aux doigts.

J'ai cru devoir remettre auſſi à la Société une notice ſur quelques cas rares, obſervés en l'an 13, ſur des conſcrits du département de l'Ourte. Cette notice ſe compoſe de neuf obſervations parmi leſquelles on remarque celles de deux *albinos* dont l'un eſt né dans l'arrondiſſement de *Malmédy*, l'autre près de Munſter, obſervations qui concourrent à prouver que les individus qui naiſſent ainſi conformés, n'appartiennent point à une race réelle & conſtante, mais qu'ils n'offrent qu'un état de maladie, de dégénération particulière & ne doivent être regardés, ainſi que l'a dit *Buffon*, que comme des êtres diſgraciés de la nature.

Enfin j'ai préſenté un Mémoire ſur la tumeur lacrymale. J'ai prouvé quelle ne dépend pas toujours de l'obſtruction du canal nazal, mais qu'elle n'a pas non plus ſon ſiège dans la conjonctive, comme le prétend *Scarpa*.

J'ai démontré enſuite que cette maladie eſt preſque conſtamment un catharre de la membrane muqueuſe du ſac & déſignant les ſignes qui caractériſent ce catharre & le diſtinguent de la véritable rétention de larmes, par obſtruction du canal, j'ai indiqué le traitement convenable à chacune de ces affections dont la diſtinction me paraît indiſpenſable, pour la pratique.

PHYSIOLOGIE.

Mr. le docteur *Delvaux* a ſoumis au jugement de la Société des obſervations ſur la *diſtinction des propriétés vitales & des propriétés chimiques.* Il y rappele d'abord que ſouvent l'homme habitué a n'opérer que ſur des matières mortes oublie la puiſſance de la vie & ſe repréſente les phénomènes de la nature vivante comme s'opérant dans un laboratoire en vertu des affinités chimiques. Il analyſe ſévèrement pluſieurs aſſertions émiſes par l'illuſtre *Bertholet*, & les réfute avec beaucoup de ſagacité. Mr. *Delvaux* prouve dans ces conſidérations que les ſciences chimiques & phyſiologiques, lui ſont également familières.

Cinq expériences galvaniques dont les réſultats ſont analogues, mais qui préſentent des nuances différentes ont été communiquées par le même ; ces expériences qui n'avaient point encore été tentées démontrent que le galvaniſme jouit d'une action très-prononcée ſur les propriétés vitales de la vie organique, action qui ſe manifeſte par des effets très-facilement appréciables dans l'organe cutané.

PHARMACIE.

Un nouveau moyen d'extraire l'opium aqueux a été indiqué par notre collègue *Lafontaine.*

Après avoir examiné les procédés de *Baumé*, *Josse*, *Deyeux*, *Roux*; Mr. *Lafontaine* décrit le sien de la manière suivante : » Pour parvenir à isoler cette » matière extractive, je malaxai à la manière de *Josse* » dix livres d'opium dans l'eau, je filtrai plusieurs » fois la solution mise dans une terrine, j'y delayai » quatre onces de levain, j'exposai pendant quinze » jours cette solution dans une étuve constamment » maintenue à vingt degrés au thermomètre de *Réaumur* : la solution séparée du dépôt par la filtra- » tion fut évaporée à siccité. L'extrait dissous dans » cinq livres d'alcool à 40 degrés fut jetté & mé- » langé dans vingt livres d'eau. Il se sépara une » grande quantité de flocons grisâtres; la liqueur dé- » cantée, filtrée & complettement évaporée, la même » précipitation par l'alcool fut répétée. Certain qu'il » ne restait plus aucune substance précipitable après » cette seconde solution alcoolique, j'évaporai à siccité » & je conservai cet extrait dans des bouteilles. «

Mr. *Lafontaine* indique ensuite les phénomènes chimiques qui ont lieu dans cette opération & il regarde son extrait d'opium comme entièrement privé de principes vireux. Plusieurs d'entre nous ont souvent eu l'occasion de constater son efficacité.

CHIMIE.

Mr. *Chevremont*, dans un Mémoire ſur les eaux-mères des raffineries de ſel de Liége, a démontré :

1°. Que ces eaux-mères ne contiennent pas de muriate de chaux, comme l'ont annoncé des chimiſtes célèbres, mais du muriate de magnéſie qui s'y trouve dans la proportion de 44.61 centièmes pour 100.

2°. Qu'elles renferment du ſulfate de magnéſie, dans la proportion de 3.84 & non pas du ſulfate de ſoude, comme l'ont prétendu pluſieurs chimiſtes.

3°. Qu'elles contiennent auſſi 1.45 de muriate de ſoude.

4°. Que par la raiſon qu'il exiſte dans ces eaux-mères du ſulfate de magnéſie, il ne peut pas s'y trouver de muriate de chaux, puiſque ces deux ſels ne peuvent pas exiſter dans la même eau, ſans ſe décompoſer réciproquement.

5°. Qu'enfin, Mr. *Parmentier* était dans l'erreur, lorſque, dans les Annales de Chimie, (1) il condamnait le procédé indiqué dans la nouvelle pharmacopée batave, pour préparer plus économiquement le carbonate de magnéſie, en employant les eaux-mères de ſalines au lieu du ſulfate de magnéſie.

Toutes ces aſſertions ſont prouvées d'une manière déciſive par les expériences que Mr. *Chevremont* a faites & qu'il a répétées ſous les yeux mêmes de la Société.

---

(1) Voyez le cahier du 28 février 1807.

Mr. *Duponchel* nous a fait part d'une ſuite d'expériences qu'il a entrepriſes ſur le bleu de pruſſe. Il y démontre que cette ſubſtance n'eſt nullement inflammable, comme pluſieurs chimiſtes l'ont annoncé.

L'analyſe des eaux minérales du département eſt un objet d'une grande importance & ſur lequel néanmoins peu de travaux ont été entrepris.

Mr. *Lafontaine*, nous a communiqué celle de l'eau *l'Hermitage* de *St.-Antoine*, qui jouit d'une grande réputation dans les Ardennes, & qui a ſouvent été adminiſtrée avec ſuccès par le docteur *Henrot*, l'un de nos correſpondans. Vingt livres de cette eau contiennent :

Carbonate de fer, ...	9
de magnéſie, ...	24
de chaux, ...	17
Acide carbonique libre, ...	60
TOTAL,	110

L'analyſe de l'eau des bains de *Chaufontaine* a été faite par Meſſieurs *Lafontaine* & *Malaiſe*. Elle a donné pour réſultat conſtant ſur cent livres d'eau.

Muriate de magnéſie, ...	15
de chaux, ...	5
de ſoude, ...	88
Sulfate de chaux, ...	14
Carbonate de chaux, ...	91
Alumine	12
Silice	15
TOTAL,	240

HISTOIRE NATURELLE.

Un mémoire fur les coquillages des départemens de l'Ourte & de la Meufe-Inférieure, a été préfenté par Mr. *Vittu*.

L'auteur après avoir jeté un coup-d'œil fur l'utilité de la conchyliologie, paffe à la formation générale des coquilles ; il recherche la caufe de la variété & de la richeffe de leurs couleurs ; il fait enfuite la defcription de l'animal, compare les méthodes propofées par divers auteurs, établit fes divifions générales & décrit enfin avec beaucoup d'exactitude les nombreux coquillages qui fe rencontrent & dans notre département & dans celui de la Meufe-Inférieure.

Ce travail de Mr. *Vittu* me conduit à parler des recherches que la fociété a faites fur divers objets d'hiftoire naturelle qui intéreffent nos contrées. D'après la demande de Mr. le Préfet, plufieurs membres ont été choifis pour dreffer le tableau des infectes & des plantes qu'on y trouve, & les réfultats les plus avantageux ont couronné leurs efforts. Mrs. *Vittu*, *Duponchel* & *Ramoux*, curé, fe font réunis en commiffion *enthomologique* & font parvenus a recueillir 510 efpèces ou variétés.

Il appartenoit à Mr. *Doffin* de préfenter la flore du département, fes travaux multipliés lui ont en quelque forte acquis ce droit exclufif. Il a rempli fa tâche & a comblé notre attente.

Maintenant que je vous ai fait l'analyſe ſuccinte des mémoires & obſervations lus & diſcutés dans le ſein de la ſociété, que je vous ai dit comment pluſieurs de ſes membres s'étaient réunis en commiſſions particulières pour recueillir le tableau des végétaux & des inſectes que renferme cet intéreſſant département, il me reſte à vous parler du bureau de conſultations gratuites, inſtitution de bienfaiſance où l'humanité indigente & plaintive, trouve à ſoulager ſes maux, à conſoler ſes douleurs.

Déjà plus de deux cents malades y ont réclamé nos conſeils & ce nouvel aſile ouvert aux malheureux leur offre une reſſource d'autant plus précieuſe qu'ils viennent y chercher la guériſon de maladies contagieuſes que la misère produit ou entretient, & que les réglemens ne permettent pas de traiter dans nos hoſpices civils.

Tels ſont, Meſſieurs, les objets dont la ſociété s'eſt occupée pendant la première année de ſon établiſſement; ſans doute qu'encouragés par ces premiers ſuccès, les membres qui la compoſent redoubleront de zèle, étendront leurs recherches, multiplieront leurs expériences & quelques pénibles que puiſſent être leurs travaux, ils les ſupporteront avec une douce ſatisfaction, puiſqu'ils doivent tourner au profit de l'humanité.

Réuniſſons donc nos efforts, communiquons-nous nos penſées, car dans le pacte d'union que nous avons formé, une idée heureuſe devient notre propriété commune & n'appartient plus excluſivement à celui qui la conçue, c'eſt une offrande que chacun doit s'empreſſer de dépoſer ſur l'autel de la ſcience.

Toujours jaloux d'agrandir la ſphère de nos connaiſſances, toujours rivaux quand il s'agit de ſoulager l'infortune humaine, demeurons étrangers à l'envie, que jamais elle ne vienne troubler nos réunions : l'envie eſt l'aliment des eſprits faibles ou pervers, ce ſentiment doit être inconnu aux hommes qui cultivent dignement les ſciences phyſiques & à ceux qui profeſſent l'art divin qui ſait écarter la mort & réparer la vie.

RAPPORT ſur les Travaux des Membres correſpondans & ſur les Mémoires envoyés au concours par D. SAUVEUR, Docteur en Médecine.

MESSIEURS,

NOTRE Société compte à peine deux années d'exiſtence. C'eſt toucher de bien près encore à ſon berceau : mais la conviction d'une pareille jeuneſſe eſt devenue un motif de plus d'attacher notre zèle à mériter cette conſidération qu'on accorde aux vieilles inſtitutions.

Parvenus à l'époque de notre ſeconde réunion ſolemnelle & honorés de la préſence de nos concitoyens & des premiers magiſtrats de ce département, nous devons le compte public de nos travaux. Ce compte eſt doux à rendre, quand il s'agit du bien que chacun de nous a eu l'ambition de faire.

Un autre devoir nous eſt impoſé par notre inſtitution, c'eſt celui de faire connaître quel jugement

nous avons porté ſur les nombreux Mémoires adreſſés au concours & quel eſt l'ouvrage qui nous a forcés par le mérite & le talent de ſon auteur à lui décerner le prix.

Le ſilence volontaire que nous avons gardé pendant l'année a pu faire perdre de vue notre utile établiſſement. N'en ſoyons pas ſurpris. Nous laiſſons à d'autres Sociétés l'avantage de ſe mettre ſouvent en évidence. Notre but n'eſt pas de parler ſans ceſſe à l'opinion, pour que l'opinion à ſon tour s'occupe ſans ceſſe de nous. Le médecin ne ſaurait dérober à ſes importantes occupations, d'agréables diſtractions ni des momens d'éclat, l'humanité revendique toutes ſes heures. Sa réputation doit ſe former moins des acclamations que ſon eſprit peut exciter que des nombreux bienfaits que ſon art doit répandre dans toutes les claſſes de la ſociété.

Nous avons donc mis a profit ce ſilence & ce recueillement de l'année. Chacun de nous a uni ſes propres obſervations à celles de ſes collégues. Nous avons formé un ſeul faiſceau de tous les faits que notre expérience a raſſemblés. On a propoſé en commun ſes doutes bien fondés, qui doivent mettre l'homme ſage en garde contre tout ce qui peut paraître hypothétique. Enfin, nous avons ſoumis dans des ſéances particulières à un examen ſévère ce qui ſemble tenir encore à l'illuſion des ſyſtèmes, & à ces brillantes théories qui produiſent plus d'éclat que d'utilité.

Néanmoins qu'on ne croie pas qu'il entre dans nos vues d'improuver ces nouvelles découvertes qui devancent l'expérience des ſiècles. Nous ſavons que le génie peut faire faire des pas hardis à la médecine comme

aux autres arts utiles. La nature qui dévoila d'étonnants ſecrets à nos anciens maîtres en réſerve d'autres encore à nos modernes ſavans. Notre âge en a vu éclore qui font l'honneur de notre profeſſion.

Quand on brûle du noble deſir de ſoulager les maux de l'humanité, on a la modeſtie d'oublier en quelque ſorte ſes propres forces, ſes propres lumières, pour ſe fortifier de la ſcience & de l'expérience de tous les hommes à talens répandus ſur une grande ſurface. De cette communication d'idées & d'obſervations naît une confiance d'autant plus ſure qu'elle a l'approbation d'un plus grand nombre de ſavans. Auſſi avons-nous établi des rapports de correſpondance entre notre ſociété & les médecins les plus recommandables par leurs écrits & leurs lumières. Nos vœux ont été remplis au-delà de nos eſpérances. Des ſociétés célèbres nous ont honorés de leur affiliation. Nous avons vu de tous les points de l'Empire, ainſi que des pays étrangers un empreſſement bien flatteur pour nous à nous communiquer des ouvrages & des diſſertations du plus grand intérêt.

C'eſt étaler nos richeſſes ; c'eſt éprouver un ſentiment d'orgueil, quand nous pouvons nommer parmi nos correſpondans les *Fourcroy*, les *Sabbatier*, les *Chauſſier*, les *Dumas*, & pluſieurs autres qu'il ſuffirait de citer pour en faire l'éloge. En vous parlant des ſavans qui nous ont accordé leur utile correſpondance, pourquoi faut-il que nous ayons à vous indiquer la perte que la médecine vient de faire. *Barthès* n'exiſte plus que dans ſes écrits immortels. Il s'était rendu célèbre dès l'âge de 22 ans. On le conſultait comme

un oracle. L'école de Montpellier dont il était chancelier, avait attaché à l'honneur de le poſſéder cette noble vanité qu'inſpire le commerce intime d'un grand homme. Quoi qu'éloignés des contrées où aujourd'hui repoſent ſes cendres, nous avons éprouvé les effets de ſon amour pour l'art que nous profeſſons. Il daigna ſe rapprocher de nous en prenant un vif intérêt à la naiſſance de notre ſociété, en honorant notre berceau de ſes fécondes lumières. Comme la reconnaiſſance ne meurt jamais dans le ſein des ſociétés établies pour l'utilité publique, c'eſt une douce conſolation pour chacun de nous de jeter quelques fleurs ſur ſa tombe.

Alimentée de cette manière par la correſpondance étrangère & par les réſultats de notre expérience, nos ſéances deux fois par mois ſont devenues des cours inſtructifs où pluſieurs de nos collègues ont développé autant de zèle que de talens. Chaque ſociétaire a abordé cette ſcience auſſi vaſte que la nature & auſſi variée que les maux de l'humanité, ſcience dont la vie la plus longue & la plus laborieuſe ne ſaurait atteindre les limites. Nos entretiens, nos diſcuſſions particulières vous ont été analiſés par Mr. *Anſiaux*, fils, ſecrétaire intime de la ſociété.

C'eſt dans le cours de nos réunions ſecrètes que nous avons jugé du mérite de la ſolution donnée au problême intéreſſant, qui a fait l'objet du concours de cette année, *quelle eſt l'influence des paſſions ſur la production des maladies.*

Le nombre des mémoires qui nous ſont parvenus ſur cette matière a ſurpaſſé notre attente. Il paraît que généralement

généralement on en a ſenti l'importance, & qu'on s'eſt livré à ſon examen, moins par l'attrait du prix qui y était attaché, que par la gloire de concourir à réſoudre une queſtion d'un auſſi grand intérêt.

Notre intention en la propoſant à la diſcuſſion générale n'était pas ſans doute de provoquer de nouveaux débats ſur l'origine des paſſions. Depuis Ariſtote juſqu'à nos jours cette thèſe a été ſucceſſivement diſcutée dans toutes les écoles, ſans acquérir néanmoins plus d'évidence. L'homme peut-il jamais parvenir à la connaiſſance des cauſes premières! elle eſt le noble attribut de la puiſſance créatrice.

Quelques-uns des concurrens ont affecté d'imiter cette méthaphyſique obſcure que des eſprits bizarres s'efforcent d'introduire dans la théorie de notre art. Le langage d'une ſcience ſera toujours le garant de ſes progrès.

D'autres transformant la matière du concours en un ſujet purement académique ont formé des tableaux & ſe ſont bornés à étaler les richeſſes & la hardieſſe d'une imagination brillante.

Tel n'était pas le but de notre programme. Nous n'avons voulu que conſulter cette ſage & lucide raiſon du véritable médecin qui ſe défie des conjectures, ſouvent illuſoires & ne cherche la vérité qu'à la lueur du flambeau de l'expérience.

Prétendre expliquer comment ſe forment les paſſions humaines, c'eſt vouloir entrer en lice avec *Bacon* & *Malbranche*. Si le génie de ces grands hommes a échoué contre ce myſtère, que peut-on eſpérer des efforts d'un eſprit préſomptueux!

En parlant de l'influence des paſſions ſur la production des maladies, il eſt permis de s'étonner avec le docteur *Voullonne*, que la médécine qui a ſi bien obſervé les ravages qu'elles font dans le corps humain, ne ſe ſoit pas occupée de chercher dans cette ſource de deſtruction quelques moyens de conſervation.

Indiquer ici les paſſions, comme moyens de conſervation, n'eſt-ce pas provoquer contre nous & la voix de la religion qui les condamne & les cris des préjugés qui les ſignalent comme des ennemies de notre conſtitution phyſique ! Non, certes; le médecin n'a point à porter de condamnation contre elles. Il les trouve dans la nature, maîtriſant tous les êtres. Il eſt ſans ceſſe aux priſes avec elles. Trop ſage pour prétendre les anéantir, il les appelera quelquefois à ſon ſecours. Il aura l'art de les forcer à rentrer en harmonie avec les divers reſſorts de l'organiſation humaine.

En effet ſi les paſſions s'exaltent & prennent plus d'intenſité, alors elles ſortent de leur état naturel; elles dépaſſent le but pour lequel elles ſont deſtinées. Elles déchirent notre exiſtence. Elles amènent enfin une entière deſtruction : car les maux phyſiques & les maux moraux ne ſont qu'une ſimple déviation de cette harmonie admirable qui règne parmi tous les êtres de l'univers & dans toutes les parties du même individu.

Si les paſſions ſont comprimées dans leur action naturelle par des obſtacles étrangers, alors il n'exiſte plus d'harmonie entre l'être phyſique & l'être moral, l'ame violentée par des circonſtances indépendantes de l'individu ne ſe prête plus aux effets des rapports

conſervateurs. On voit nos facultés s'altérer pendant cet affligeant contraſte, nos organes ſe flétrir, les reſſorts phyſiques & moraux ſe détendre & l'être que vous avez voulu rendre impaſſible, ſe conſumer dans un état continuel de ſouffrance.

Médecins, qu'elle importante tâche n'avez-vous pas alors à remplir? ce n'eſt plus dans les livres que vous devez chercher la règle de votre conduite. Toutes les reſſources de la pharmacie ſont impuiſſantes dans ces circonſtances. La médecine morale doit être votre guide. Elle vous ſera inſpirée par votre propre cœur. » Cet art précieux de parler à l'ame de votre malade, » d'interroger ſes ſouffances avec ſenſibilité, de raſſurer » avec douceur ſon imagination contriſtée, de compatir » avec onction à ſes douleurs, de circonvenir ſon eſprit, » de s'emparer de ſa confiance, cet art dis-je, fut ſou- » vent le déſeſpoir des médecins inhabiles, comme il » devint toujours le triomphe des médecins philoſophes. «

Les écrivains qui ſe ſont préſentés au concours ont-ils ſuivi dans leurs ouvrages cette direction, qui eſt la ſeule propre à rendre la ſolution de notre problême, ſalutaire à l'humanité? La plupart ſe ſont égarés dans des recherches, dans des définitions, dans des diſſertations, plus curieuſes qu'utiles. Leur ſtyle & leurs idées ſe reſſentent de la fauſſe poſition qu'ils ont priſe pour conſidérer la queſtion qu'ils avaient à traiter.

Il n'en eſt pas ainſi du mémoire qui porte pour deviſe la *crainte d'un coté & de l'autre l'eſpérance.* Son auteur eſt Mr. *Charpentier* docteur en médecine, attaché au 8e. régiment des marins de la flottille impériale,

membre de plusieurs sociétés savantes; le mérite de son ouvrage nous a paru s'affoiblir par la négligence de sa rédaction.

Nous avons également distingué le mémoire envoyé de Grenoble, ayant pour devise, *ce que j'opine, quel qu'il soit, c'est pour déclarer la mesure de ma vue & non la mesure des choses.* Il appartient à Mr. *Hyppolite Bilon*, docteur médecin de Paris & de Montpellier, médecin de l'hospice civil & du Lycée de Grenoble, membre de plusieurs sociétés savantes. Malgré une exposition claire de la question & les divisions principales du sujet parfaitement établies, l'auteur n'a pas su éviter la diffusion qui fait perdre de vue l'objet essentiel.

Deux autres mémoires, sous les numéros 4 & 6 ne sont pas indignes d'une mention honorable. S'ils ont effleuré la matière dans sa partie principale, ils ont du-moins fait preuve de grandes connoissances dans leur art.

Mais tous les suffrages de la société se sont réunis en faveur du mémoire n°. 5, portant la devise, *si desunt vires, tamen est laudanda voluntas.* Il est de Mr. *Elie Calabre Debreuze*, docteur en médecine de Montargis, département du Loiret.

Néanmoins quelque soit le mérite d'un tel ouvrage une société reste toujours étrangère aux assertions hasardées que peut se permettre un écrivain dans la science qu'il traite. C'est à lui à défendre la hardiesse de ses idées.

Notre tâche à nous est de convenir avec impartialité de l'étendue de ses lumières, de la clarté & de la justesse de ses notions, du charme de son style & de l'adresse avec laquelle il a fait perdre à une question médicale

toute ſon aridité, ſans être moins preſſant dans ſes argumens ni moins précis dans le développement de ſes principes. L'analyſe de ce mémoire vous ſera préſentée par notre collègue *Comhaire.*

Tel eſt le jugement qu'ont provoqué de la part de la ſociété, les différens ouvrages qui ſont parvenus au concours. L'affluence des concurrens a droit de nous flatter. Vous voyez qu'on attache quelque conſidération à notre exiſtence. On brigue notre ſuffrage comme ſi notre ſociété avait déjà une vieille renommée. On ſe ſouvient après la tourmente révolutionnaire, que Liege fut une ville induſtrieuſe, amie des ſciences & des arts, qu'elle renferme encore dans ſes murs des habitans dont l'inclination & le goût tendent ſans ceſſe vers le grand, l'utile & l'honnête.

Cette heureuſe réputation nous la devons, Meſſieurs, à l'encouragement que vous nous prodiguez, vous nous inſpirez l'émulation qui fait ſeule la fortune des hommes & des cités. Vous nous garderez toujours la même bienveillance parceque nous conſerverons toujours le même zèle pour notre pays & nos concitoyens.

Après la lecture des rapports ſur les travaux de la Société, Mr. *Comhaire* a préſenté l'analyſe du Mémoire de Mr. *Debreuze.* Des prix ont enſuite été diſtribués aux élèves des écoles d'anatomie & d'accouchemens & Mr. *Anſiaux*, père, a terminé la ſéance par un diſcours *ſur l'utilité particulière de la Société.*

PROGRAMME.

Conformément à l'article 2 de ses réglemens, la Société propose pour sujet d'un prix à décerner le premier décembre 1808, la question suivante :

Déterminer, 1°. *quelles sont les maladies qui, par l'allaitement, peuvent se communiquer de la mère à l'enfant, & réciproquement de l'enfant à la mère ;* 2°. *quelles sont les maladies dans lesquelles on doit éloigner l'enfant du sein de sa mère ;* 3°. *quelles sont celles où l'allaitement peut être employé comme moyen curatif.*

La Société désire que les auteurs des Mémoires, demeurant étrangers à toute espèce de système, ou manière de voir exclusive, s'appuient constamment sur l'expérience, & ne présentent que les résultats de faits bien observés.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 200 fr.

Les Mémoires seront adressés, port franc, à Mr. *Sauveur*, secrétaire de correspondance, avant le premier octobre 1808.

Les auteurs devront se conformer aux usages académiques & écrire leurs Mémoires en latin ou en français.

Les membres résidans de la Société, sont seuls exclus du concours.

Prix d'encouragement.

Il sera donné une médaille en argent de la valeur de 50 fr., à l'auteur du meilleur Mémoire sur les maladies endémiques d'un canton du département de l'Ourte, avec la topographie du lieu où elles règnent.

Les Mémoires écrits en latin ou en français devront être adressés, francs de port à Mr. Sauveur, avant le premier novembre 1808.

Liste des Ouvrages envoyés à la Société.

Traité d'Accouchemens, de maladies des femmes & de l'éducation médicinale des enfans, par *C. M. Gardien*, docteur en médecine, profeſſeur d'accouchemens &c. 4 vol. 8vo.

Principes d'Arthrologie, par *J. F. Seneaux*, docteur & profeſſeur en médecine, à Montpellier.

Réflexions ſur la Vaccine, par *A. Taranget*, docteur en médecine, à Douay.

Compte rendu par la Société médicale de Douay, ſur la vaccine.

Séance extraordinaire de la Société de médecine de Toulouſe, an 1804.

Séance publique de la Société de médecine de Toulouſe, an 1805.

Rapport fait à la Société de médecine de Toulouſe, ſur l'Epidémie Catarrhale connue vulgairement ſous le nom de Grippe.

Coup-d'œil ſur les anciens Volcans éteints des environs de la Kill ſupérieure, &c., par *L. F. Dethier*, ci-devant député de l'Ourte.

Souvenirs patriotiques, &c., par le même.

Eſſai d'un cabinet portatif de Minéralogie du département de l'Ourte, par *J. L. Wolff*, d'après le projet de *L. F. Dethier*, ci-devant député de l'Ourte.

Traité analytique de la Folie & des moyens de la guérir, par *Amard*, docteur en médecine & chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité de Lyon, &c.

Mémoire ſur la Fermentation acéteuſe & ſur l'art du vinaigrier, par *L. Cadet*, pharmacien ordinaire de S. M. l'Empereur.

Traité de l'Empoiſonnement par l'acide nitrique, par *Tartra.*

Séance générale de la Société centrale établie pour l'extinction de la petite Vérole en France, par la propagation de la vaccine.

Analyſe & vertus des Eaux minérales du Forez & de quelques autres ſources, par *A. Richard*, de la Prade.

Rapport particulier ſur la Vaccine, par *R. Tarbès.*

Biga diſſertationum de morbis epidemicis quorum alius prope valencinas, anno 1803, alius prope Bruxellas Regnavit, anno 1806, *Authore Jacobs.*

Manuel de la Saignée par *Tarbès.*

Des Hernies graiſſeuſes, par *Tartra.*

Tableau analytique des Mineraux, par *A. Drapier*,

Influence de la Nuit, &c., par *Richard*, de la Prade.

Inſtruction ſur les Poids & Meſures, par *Thomaſſin.*

Diſſertation ſur les Temperammens, par *d'Hemptine.*

Notice ſur la Vie littéraire de Spallanzani, par *Tourdes.*

Quædam de ſyſtemate browniano, *A. Richard*, de la Prade.

Rapport ſur une *Épidemie Cattarrhale*, par *Taranget.* (*Manuſcrit.*)

MÉMOIRE

QUI A REMPORTÉ LE PRIX AU JUGEMENT

DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES SCIENCES PHYSIQUES ET MÉDICALES DE LIEGE,

Dans sa séance publique du 6 juillet 1807,

Sur la question proposée en ces termes :

Déterminer quelle est l'influence des Passions sur la production des Maladies.

Par M. Élie-Calabre DEBREUZE, Doct. en Méd. &c.

Si desunt vires, tamen est laudanda voluntas.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

L'ÉTENDUE de l'existence est en raison directe de la délicatesse de la sensibilité. *Vivre c'est sentir*; & si l'économie peut être regardée comme une barque destinée à voguer à travers les écueils & les dangers de la vie, la sensibilité est sans contredit le gouvernail à l'aide duquel on peut la diriger. En effet, c'est par elle que s'opèrent tous les phénomènes vitaux, ce sont ses altérations qui constituent toutes les maladies, & les médicamens ne parviennent à guérir ces dernières que lorsque, sagement administrés, ils produisent sur le système sensible telle ou telle modification salutaire.

Il résulte de ce principe que, dans les corps vivans, le nombre des affections pathologiques doit être en raison de celui des fonctions & de leur enchaînement, & surtout de l'exaltation de la sensibilité; comme dans les corps bruts ou inorganiques, la susceptibilité de décomposition est en raison de la multiplicité des principes constituans.

Cette vérité aussi universellement reconnue qu'évidemment prouvée par la foule d'affections destructrices qui se multiplient & se compliquent progressivement depuis le végétal jusqu'à l'homme, devient sur-tout bien frappante dans les maladies nerveuses qui affectent exclusivement ce dernier, principalement lorsque, par des habitudes vicieuses, & une distribution mal entendue, il s'est occupé de favoriser, avant tout, le développement de son intelligence.

En effet, dans la sensibilité si délicate qui le distingue, dans les facultés intellectuelles si profondes qui en sont comme le complément, quelle source féconde de maux qui lui sont propres, & qui dérivent de ses affections morales !

» L'homme (1) en s'associant à ses semblables, » dit Tourtelle, a, en quelque sorte, relâché les liens » de son existence, la société, en étendant le cercle » de ses besoins, en donnant plus d'énergie à ses passions, en en faisant naître qui sont inconnues à » l'homme de la nature, est devenue pour lui une » source féconde & intarissable de calamités. «

---

(1) Élém. d'Hyg., tom. 1er. p. 10.

Quelle influence en effet les vices de l'éducation & de nos inftitutions fociales ne doivent-ils pas exercer fur le développement de la fenfibilité ! Ne conçoit-on pas que les paffions qui en émanent, trouvant fans ceffe dans ces vices le principe de nouvelles excitations, devront communiquer à nos organes un ordre particulier de mouvement, des impreffions plus ou moins profondes qui, changeant enfuite le rithme habituel de leur vibratilité, y produifent des altérations, fources continuelles d'affections morales qui, toutes fois qu'elles perfévèrent, donnent un nouveau degré d'énergie à l'affection morbifique, & ne tendent qu'à la confirmer.

Ainfi, fi une irritation long-temps continuée affecte principalement quelques-uns des organes centraux ; outre l'augmentation de motilité & de fenfibilité qu'elle excite dans la partie, les fonctions feront par fuite plus ou moins altérées, fufpendues, diminuées ; quelquefois entiérement perverties dans l'ordre de leurs fécrétions habituelles ; & de là découlera néceffairement une foule d'affections qui feront plus ou moins graves fuivant que la caufe qui les aura produites fera plus légère ou plus intenfe, & que la fenfibilité individuelle fera plus obfcure ou plus développée. Or, quelle fupériorité cette dernière acquiert par l'éducation ! Quelle multitude infinie d'objets abfolument différents peuvent exciter dans l'homme des fenfations profondes !

C'eft alors que ceffe la comparaifon qu'on a cherché à établir entre lui & les autres animaux, fi l'on obferve quelle aptitude il acquiert dans la faculté de fen-

tir, de percevoir, de s'approprier & s'identifier pour ainſi-dire les objets qui l'environnent ; quelle multitude infinie de motifs toujours variés ſont propres à exciter ſes paſſions, les rendre permanentes & exceſſives toujours aux dépens de ſes forces phyſiques, ſur-tout s'il vient à contrarier l'ordre des lois de la nature dans ſon éducation & ſon genre de vie !

Il eſt donc vrai que quels que ſoient le ſiége & la nature du principe de la vie, la ſenſibilité eſt évidemment le lien eſſentiel qui unit entre eux le moral & le phyſique. » Les nerfs placés entre l'eſprit & le corps, » a dit Tiſſot, (1) portent la peine des excès & des » erreurs de tous les deux & rendent à l'un les maux » qu'ils reçoivent de l'autre ; c'eſt ainſi que, par un » cercle vicieux, l'eſprit nuit au corps, le corps nuit » à l'eſprit, & que l'un & l'autre détruiſent à frais » communs le ſyſtème des nerfs. « Parmi toutes les preuves qu'en fourniſſent ſans ceſſe les divers phénomènes de l'économie, il n'en eſt pas de plus frappantes que celles qu'offrent les effets funeſtes des paſſions. C'eſt dans l'adoleſcence, & à l'inſtant de l'énergie des différens ſyſtèmes & ſur-tout des ſyſtèmes nerveux & circulatoire ; c'eſt dans les tempéramens forts & bien conſtitués, qu'on rencontre ces paſſions fougueuſes que rien ne peut réprimer & à l'aide deſquelles l'individu qui les éprouve croit pouvoir tout entreprendre. » Quand l'action de la vie, obſerve Mr. Cabanis (2) commence à rencontrer de fortes réſiſtances, & le

(1) Maladies des Gens de Lettres, p. 77.

(2) Rap. du Phyſ. & du Mor., tom. 1er. p. 285.

mouvement des fluides à fe faire avec moins de facilité, le fentiment de force & de bien-être qui caractérife la jeuneffe ne difparaît pas tout-à-coup; mais il diminue de jour en jour d'une manière remarquable. L'homme commence à ne plus fe croire invincible. Il s'apperçoit que fes moyens font bornés; fes idées & fes affections ne s'étendent plus au loin avec la même hardieffe. Il n'a plus cette confiance fans borne dans lui-même &, par une conféquence néceffaire, bientôt il perd une partie de celle qu'il avait dans les autres. La fageffe & la circonfpection tiennent en effet à l'infuffifance préfumée des moyens dont on difpofe. Tant qu'on ne fuppofe pas même la poffibilité de cette infuffifance on marche directement & fans héfiter vers chaque but que le défir indique; mais fitôt qu'on fe défie de fes moyens on fent la néceffité de n'en négliger aucun, d'en augmenter l'effet par un meilleur ufage. On cherche à les fortifier de tous les fecours extérieurs que l'obfervation & l'expérience peuvent fournir. La fituation préfente de l'homme commence à l'occuper férieufement, & les regards ne fe portent pas fans inquiétude vers l'âge qui s'avance. C'eft le moment d'économifer, d'étendre tous les moyens actuels, de fe créer des reffources pour l'avenir. «

Quand Mr. Cabanis, par un ouvrage auffi profondément penfé qu'élégamment écrit, n'aurait pas prouvé la dépendance immédiate du moral & du phyfique; que de circonftances fe préfentent pour démontrer l'influence des paffions fur toute l'économie & principalement fur les anomalies du fyftème fenfible!

Ce n'eſt ordinairement qu'après la puberté qu'on eſt ſujet à la plupart de ces dernieres, auſſi à cette époque orageuſe de la vie que de cauſes nombreuſes & puiſſantes ſe ſuccèdent & concourent à les produire. Tourmens de l'amour & de la jalouſie, ſoucis dévorans de l'ambition, ſoif inſatiable des richeſſes, deſirs multipliés & qu'irrite ſouvent l'impuiſſance de les ſatisfaire, ſecouſes pénibles de l'infortune, que ce tableau eſt faible encore ſi on le compare à l'agitation tumultueuſe d'une ame maîtriſée par les paſſions!

Chez l'enfant, au contraire, les impreſſions ſont vives, mais ne ſont pas profondes, les idées ſe multiplient, mais ſe ſuccèdent & s'effacent avec rapidité. L'imagination crée mille êtres fantaſtiques, enfante mille projets; mais tous ſe détruiſent & ſe remplacent. Rien n'eſt fixe chez lui. Toutes ſes paſſions s'évanouiſſent comme la bulle de ſavon qui fait ſes jeux & ſes plaiſirs. Il ne jouit, il ne ſouffre que de l'inſtant préſent. Incapable de fixer ſon eſprit avec conſtance ſur aucun ſujet, il n'eſt jamais affecté des ſoucis & des peines concentrées que le mépris & l'injuſtice des autres hommes produiſent dans l'âge viril.

Les rêves dans les affections pathologiques ne ſont-ils pas un témoignage de l'influence du phyſique ſur le moral? Ne voit-on pas l'imagination de l'hydropique errer au bord des fontaines & des ruiſſeaux & ſe perdre dans les ondes, tandis que toutes les couleurs ſont de pourpre, & que tous les corps ſont de feu pour l'homme pléthorique, qu'une fièvre inflammatoire a frappé?

Les changemens qu'apportent dans le caractère & les passions, les modifications du physique ne prouvent-ils pas évidemment encore que celui-ci régit le moral ? Qui ne sait que le loup, le tigre, le renard & en général tous les animaux dont la fibre est roide & serrée sont féroces & peu sensibles à la douleur, tandis que ceux qui présentent une organisation différente sont doux, caressans & timides ?

Quelle molesse par exemple chez ce sybarite que blesse la chûte d'une feuille de rose, & quel courage, quelle grandeur d'ame au contraire chez ce romain qui, pour se punir de sa méprise, expose lui même sa main sur un brazier, brave la douleur & menace encore ses bourreaux !

Le physique de la femme produit dans son caractère des modifications absolument semblables. Sa sensibilité, ses caprices, son inconstance ne dépendent pas de sa volonté, mais tiennent essentiellement à son organisation. » Les passions douces (1) dit Roussel, sont les plus famillières à la femme, parce quelles sont les plus analogues à sa constitution physique. L'attendrissement, la compassion, la bienveillance, l'amour, sont les sentimens qu'elle éprouve & qu'elle inspire le plus souvent. Chacun sait qu'une bouche faite pour sourire, que des yeux tendres ou animés par la gaieté, que des bras plus jolis que redoutables & un son de voix qui ne porte à l'ame que des impressions touchantes ne sont pas faits pour s'allier avec les passions haineuses ou violentes. «

(1) Syst. Phys. & Mor. &c. de la Femme.

La même différence diftingue encore l'enfant & le vieillard. Le premier dont les fibres font fouples & lâches s'attendrit fur le fort des autres & verfe facilement les larmes de la pitié ; le fecond au contraire n'eft fenfible qu'à fes propres maux ; le froid égoïfme s'eft emparé de fes fens. Ici cependant il faut auffi reconnaître le pouvoir de l'habitude. Les fens s'accoutument peu-à-peu aux impreffions des corps extérieurs, & fi la vue d'un fpectacle douloureux, & le fon lugubre des gémiffemens n'arrachent plus de larmes des yeux de l'homme âgé, c'eft parce que ces fcènes fouvent répétées ont émouffé fa fenfibilité.

Enfin n'eft-ce pas à l'aide des changemens que les diverfes températures font éprouver au phyfique, que l'on peut concevoir l'influence des faifons fur le moral? l'hiver qui durcit les fibres, qui les fait retenir dans un état de roideur, qui refferre le fyftême nerveux & concentre la fenfibilité, ne rend-il pas les mœurs plus durs & plus farouches ? N'eft-ce pas le plus fouvent dans cette faifon que fe commettent les crimes, les actions inhumaines, les fuicides ; tandis que le printemps & l'été font au contraire les faifons des amours & des plaifirs, comme ils font les faifons des rofes?

Appuyé fur ces confidérations puiffantes, on peut avancer que ce n'eft pas toujours notre volonté qui nous dirige, & que fouvent au contraire nous fuccombons à des penchans auxquels nous avions la ferme volonté de nous fouftraire. Outre toutes les raifons qui nous prouvent cette vérité, il fuffit pour la reconnaître de fe reporter aux gouts dépravés des femmes

groſſes, & des filles chlorotiques qui ſont ſoumiſes à des déſirs véhémens dont elles voudraient s'affranchir, & auxquels cependant elles ne peuvent s'empêcher de ſuccomber. Nous pourrions rapporter encore une foule d'autres faits; mais comme dans le cours de ce Mémoire, on en rencontrera beaucoup qui viennent à l'appui de cette aſſertion, nous nous contentons de citer, d'après Deſeze, l'obſervation d'une famille entière dont tous les membres ſe tuèrent lorſqu'ils furent parvenus à l'âge de 32 ans (1).

Quoique St.-Paul reconnaiſſe manifeſtement cette vérité lorſqu'il dit aux romains, *video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ.* Quoïque Platon, St.-Auguſtin, Bacon, Vanhelmont, & beaucoup d'autres ayent auſſi reconnu en nous deux puiſſances dont l'une dirige les actes que l'autre produit, nous ne doutons pas que quelques moraliſtes pourront ne pas partager ces principes; mais ceux qui feront vraiment philoſophes, ceux qui feront médecins ne verront que l'expoſition de la vérité, & penſeront que s'il eſt dangereux de l'apprendre aux hommes pervers, au moins il eſt utile qu'elle paraiſſe dans tout ſon jour aux yeux des hommes vertueux, puiſqu'elle produit ici le double avantage de les diſpoſer à l'indulgence en faveur de leurs ſemblables, & de les avertir de redoubler de précaution pour s'oppoſer au développement des paſſions dont il eſt ſi difficile de réprimer la véhémence.

(1) Recherches ſur la Senſibilité, page 315.

C'est à tort que l'homme indolent & flegmatique objecte souvent avec orgueil, & sa sagesse, & sa modération. Nul homme n'est sans passions. Sa vie animale n'est que le résultat de l'action des organes des sens; & ces organes ne peuvent recevoir d'impression sans transmettre au sensorium, des sensations plus ou moins vives, source intarissable de passions. A cet égard c'est avec raison qu'on a comparé le corps humain à une frêle nacelle flottant sur le fleuve orageux de la vie, poussée par les passions & dirigée par la raison.

Mais ces passions peuvent être douces & modérées; alors semblables aux zéphirs qui enflent les voiles & sur la foi desquels le pilote se repose & s'endort, elles sont plutôt salutaires que nuisibles malgré la faiblesse & le sommeil de la raison; tandis que quelquefois au contraire elles imitent les aquilons fougueux qui triomphent des efforts du pilote, bouleversent les flots, brisent la mâture & entrainent dans l'abyme le vaisseau que, plus calmes, ils eussent favorablement servi.

Enfin la multiplicité des faits rapportés dans les différentes nosologies ne peut-elle pas servir à éclairer sur la véritable influence des passions & de l'imagination; & ne peut-on pas les considérer comme causes immédiates des maladies, en tant qu'elles excitent ou affaiblissent l'action du systême sensible, & en altèrent les diverses fonctions?

Par exemple n'est-il, pas facile de prouver que la plupart des névroses doivent être considérées comme une suite constante de nos habitudes vicieuses, & de nos usages, puisqu'elles se manifestent presqu'exclusi-

vement au milieu du tumulte & du désordre qui règnent dans les grandes cités, où tout se trouve perverti, & semble concourir d'une manière effrayante à multiplier les affections de l'âme, & à en doubler l'énergie.

Si nous jettons un coup-d'œil rapide sur les principaux phénomènes qui caractérisent l'hypocondrie nous reconnaîtrons que, de tous les pays, elle est cependant plus fréquente, dans les climats brulans, & dans les pays méridionaux, où l'imagination & l'activité morale sont singulièrement exaltées; que sa fréquence est en raison des vices de la civilisation; qu'elle attaque tous ceux qui dans l'âge adulte sont plus spécialement doués d'une sensibilité excessive, qu'elle se déclare par l'anomalie des fonctions des organes des sens, & de ceux de la digestion causée par des abus de tout genre, & sur-tout par toutes les causes propres à troubler l'action du systême nerveux en augmentant sa susceptibilité.

Dans la mélancolie nous reconnaîtrons les mêmes causes, mais beaucoup plus exaltées, chez des sujets où les passions ne reconnaissent pas de bornes; (1) chez lesquels l'éducation, le tempéramment, les volontés sont toujours en contraste avec les moyens qu'il leur seroit nécessaire d'employer pour les mettre à

(1) Melancholicus nemo est qui non aliquid exoptet, amet, concuspiscat, aut fugiat atque devitet aut exhorescat (Lorry de Melanch. tome 1er. p. 57.)

Et plus loin; ex Melancholiæ caussis nulla alia frequentior, aut evidens magis quam quæ ab animi affectibus pendet à quibus nullus est adeo ferus, aut adeo sapiens ut sese immunem possit jactare. (Ibid. p. 92.)

l'abri des dangers de cette maladie, dont les principaux caractères font encore l'aberration du fyftême fenfitif & de l'imagination.

L'hyftérie nous fournit encore une preuve bien claire de ce que peuvent les paffions fur ces maladies. Les accès de celle-ci particulière à un individu de l'efpèce, & dont le fiége paraît exifter dans les organes de la reproduction font le plus fouvent rappelés par des affections de l'ame, & attaquent particulièrement les femmes affaiblies déjà par les vices de l'éducation, livrées aux excès de tous genres, aux abus de toute efpèce, dont la fufceptibilité à percevoir les fenfations eft d'autant plus grande qu'elle eft plus fouvent mife en jeu, & qu'en général toutes leurs habitudes, toujours en contrafte avec les lois de la nature, ne font propres qu'à l'augmenter encore en affaibliffant les organes du fentiment.

Outre les caractères fpécifiques qui diftinguent chacune des névrofes en particulier, on rencontre dans la plupart d'entre elles les mêmes altérations des fonctions, les mêmes anomalies dans les fenfations, la même verfatilité dans les affections morales.

Prefque par-tout on trouve écarts ou défordre de la raifon, trouble, dérangement des idées, enthoufiafme habituel, imagination féconde, projets multipliés fe fuccédant & fe détruifant fans ceffe, paffions triftes, minutieufes, toujours extrêmement mobiles; tantôt idées petites, étroites; tantôt impatience, mécontentement, anxiété, penchants vifs; mais bientôt réprimés par la confcience de la faibleffe, caprices, inégalités du

caractère, vertiges, frayeurs, terreurs paniques, les pleurs & les ris se succédent alternativement, & sans sujet, quelquefois sentiment de tristesse & de découragement, d'autres fois sentiment d'excitation; tantôt la crainte prédomine, tantôt c'est le courage; quelquefois ces divers états sont alternatifs, & correspondent à ceux de langueur ou d'excitation qui se succèdent également dans le physique; enfin l'imagination & les passions, que nous avons dit être souvent causes de ces maladies, trouvent une source inépuisable d'action dans l'effet qu'elles ont produit.

En jettant également un coup-d'œil sur l'extase, la catalepsie, l'épilepsie, &c. &c. &c. Nous ne ferions qu'ajouter aux preuves que nous avons déjà données; mais, pour éviter des répétitions inutiles, nous nous réservons d'examiner chacune dans un article séparé, & nous allons d'abord étudier les passions en général; delà nous passerons à leur examen particulier, & nous chercherons ensuite avec attention les phénomènes pathologiques qui le plus ordinairement sont le résultat de chacune d'elles.

PASSIONS considérées comme causes de Maladies.

Soit qu'on admette dans les nerfs la présence de fluides ou d'esprits que l'imagination suppose, mais que les sens ne peuvent appercevoir; soit qu'on admette la vibratilité de ces organes malgré toutes les considérations qui semblent devoir faire rejetter cette opinion,

on ne pourra s'empêcher de reconnaître que dans toutes les paſſions les fonctions du ſyſtème nerveux ſont changées, & font partager au reſte de l'économie le réſultat des modifications qu'elles éprouvent, & c'eſt delà ſans doute que dérivent les dérangemens & les divers phénomènes qui accompagnent, ſuivent & caractériſent les paſſions que l'on peut elles-mêmes regarder comme des maladies nerveuſes légères, & momentanées.

Quoique ces caractères & ces dérangemens préſentent de ſingulières variations qui dépendent du dégré de véhémence de ces affections, des élémens qui les conſtituent lorſqu'elles ſont compoſées, & des circonſtances particulières où ſe trouvent les organes des individus qu'elles affectent; cependant chaque paſſion a ſes phénomènes propres & aſſez conſtans : c'eſt ainſi que la colère peut tantôt donner naiſſance à l'hydrophobie; ou au moins altérer & rendre très-vénéneuſe l'humeur ſalivaire, tantôt produire des altérations du foie & l'ictère qui en eſt la ſuite, tandis que la frayeur cauſe plus ordinairement l'épilepſie, (1) les convulſions & la paralyſie.

Mais outre ces phénomènes propres à chaque affection de l'ame, & que nous déſignerons en traitant chacune d'elles en particulier, il en eſt de communs à un très-grand nombre. C'eſt ſur la conſidération de ces derniers qu'eſt fondée la diviſion des paſſions; & c'eſt auſſi d'eux que nous allons nous occuper.

---

(1) Nulla forte cauſa frequentius produxit hunc morbum (epilepſiam) et ſæpius incurabilem, imo et quando que ſatis ſubito lethalem. (Vanſw. T. 3, P. 414.)

Comme la ſenſibilité ne peut être miſe en jeu que par le plaiſir ou la douleur, de même l'ame n'eſt ſoumiſe qu'à deux eſpèces de mouvemens, l'un qui la porte à ſe rapprocher du bien, l'autre à s'éloigner du mal. (1) Dans le premier cas le ſyſtême nerveux s'épanouit, l'ame ſe dilate, & par un mouvement excentrique ſemble vouloir s'élancer au devant de la ſenſation. Dans le ſecond le ſyſtême nerveux ſe reſſerre, l'ame ſe concentre & ſemble vouloir s'y dérober. Or l'action du ſyſtême nerveux ne peut être augmentée, ni diminuée ſans que les fonctions auxquelles il préſide ne le ſoient dans le même rapport; delà la diviſion des paſſions en excitantes & débilitantes, ou en agréables & pénibles.

D'après ces données aſſez générales les paſſions débilitantes ou pénibles, telles que la douleur, la triſteſſe, le chagrin, la crainte, l'inquiétude ſont ordinairement deſtructrices; tandis que les affections agréables, lorſquelles ſont modérées, doivent être & ſont conſervatrices, puiſqu'elles tendent à l'entretien des fonctions.

Cette diviſion des paſſions ſerait exacte, & les renfermerait en entier, ſi elles étaient toutes ſimples & ſi elles affectaient toujours des individus également diſ-

(1) L'amour propre dans l'ame enfante le deſir,
Lui fait fuir la douleur & chercher le plaiſir;
. . . .
. . . .
Que ſont les paſſions? L'amour propre lui-même,
Evitant ce qu'il hait, & cherchant ce qu'il aime.
(Pope Eſſais ſur l'Homme, traduction de M. Dureſnel, épit. 2, vers 61 & ſuivans.)

posés; mais il en est autrement : filles (1) de l'imagination, les passions sont sœurs & semblent dans leur action se prêter un mutuel appui, ou plutôt elles s'emparent de l'ame successivement ou même à-la-fois, l'agitent chacune à leur manière, & par leurs combinaisons constituent cette variation dans les phénomènes qui force d'en reconnaître une nouvelle classe dont les effets sont intermédiaires.

Lorsque les passions sont simples leurs effets varient selon l'organisation morale ou physique de l'individu, & selon le temps & les circonstances de leur développement. Lorsquelles sont composées, les effets sont non-seulement subordonnés à ces considérations; mais encore à la nature de chacune de celles qui entrent dans leur composition, & au degré de force qu'elles y apportent.

Outre ces principales divisions, on a encore distingué les passions en vives ou lentes, & en fortes ou modérées. Cette nouvelle division des affections de l'ame, fondée sur la véhémence & la promptitude de leurs effets, présente encore une différence. Les effets des passions vives & fortes, telles que la colère, la fureur, la frayeur, le désespoir sont violens comme leurs causes; mais sont le plus souvent fugaces & disparaissent avec elles, s'ils n'ont point été tout-à-fait funestes ; tandis qu'au contraire les passions lentes & durables, telles que

(1) C'est au feu de l'imagination que les passions s'allument. *Assuetis non fit passio*, (Rousseau, de l'Education, premier vol. p. 226.)

que la haine, le chagrin, la crainte, l'inquiétude en produisent qui, s'ils ne sont pas subits, n'en sont pas moins aussi dangéreux que les premiers, puisqu'ils consument continuellement la vie, dérangent toutes les fonctions, & détruisent toutes les facultés

S'il suit de cette observation que l'influence des affections de l'ame sur l'économie soit toujours en raison de leur véhémence ou de leur durée, certes on doit convenir que la transition brusque d'une passion violente à une absolument opposée, forçant l'ame de passer subitement d'un pôle à l'autre, si nous pouvons nous exprimer ainsi, produit en elle des changemens dont les effets, proportionnés à la distance qu'elle a parcourue, sont toujours plus graves que lorsqu'elle passe du centre de son cercle ou de l'état tranquille vers l'un des points de sa circonférence. On peut conclure de là que les effets nuisibles des passions fortes ne doivent point être combattus en en laissant développer, & encore moins en en faisant naître d'autres également fortes, mais opposées : car, outre que les accidens de celles-ci semblent, en suivant ce raisonnement, devoir être plus nuisibles que les premiers, l'on doit observer qu'il serait très difficile d'en prévoir & calculer au juste les résultats, si l'on fait attention que les passions doivent, comme la sensibilité dont elles émanent, présenter une foule d'anomalies dans leurs produits. Ainsi quoique la frayeur cause le plus ordinairement le spasme des capillaires & concentre dans l'intérieur la circulation & la vie ; cependant *Marc Aurèle Severin* (1) rap-

(1) De Abcessuum Reconditâ Naturâ, p. 172.

porte qu'une religieuse se voyant entourée de soldats qui avaient l'épée nue fut tellement effrayée que son sang sortit par toutes les ouvertures de son corps, & qu'elle perdit la vie en présence des ennemis (1). Ce qui prouve encore l'anomalie des effets des passions, c'est qu'on en a vu certaines guérir des maladies qu'elles avaient causées quelque temps auparavant. On peut excepter de la règle que nous venons d'établir plus haut les transitions de la tristesse à la gaieté, de l'inquiétude à l'espérance & peut-être quelques autres; mais qui rentrent dans la classe des passions douces & sur-tout modérées, car la joie elle-même cesse d'être salutaire & devient au contraire le plus souvent funeste, lorsqu'elle est forte & inattendue (2);

(1) On trouve un fait semblable dans le journal Encyclop. janvier 1776, p. 135, & rapporté par Tissot, Traité des Nerfs, vol. 3, p. 400.

(2) Cognito repentè insperato gaudio, expirasse animam refert aristoteles philosophus polycritam nobilem fæminam in naxo insulâ. Philippides quoque comædiarum poeta haud ignobilis, ætate jam edita, quum in certamina poetarum præter spem vicisset, & latissimè gauderet; inter illud gaudium repente mortuus est. De Rhodio etiam Diagora celebrata historia est. Is Diagoras tres filios adolescentes habuit, unum pugilem, alterum pancratiasten, tertium luctatorem; eosque omnes vidit vincere, coronarique eodem olympiæ die : & quum ibi eum tres adolescentes amplexi, coronis suis in caput patris positis, suaviarentur, quumque populus gratulabundus flores undique in eum jaceret : ibi in stadio, inspectante populo, in osculis, atque in manibus filiorum animam efflavit. Præterea in nostris annalibus scriptum legimus,

témoin cette dame romaine qui, voyant revenir son fils de la fameuse bataille de Cannes où elle croyait qu'il avait péri, passe de la douleur la plus profonde à la joie la plus vive, & périt sur-le-champ.

Au reste nous devons dire que c'est ici où l'axiôme *contraria contrariis curantur*, a besoin pour son application de toute la prudence & de toute la sagacité du médecin philosophe. Enfin on a encore distingué dans les passions, celles qui sont libres ou satisfaites de celles qui sont contraintes ou retenues.

Il n'est pas difficile de saisir la différence que présentent ces deux nouvelles espèces. Les premières ne nuisent que sous le rapport de leur violence ou de leur multiplicité, & lorsqu'elles sont modérées, elles deviennent des excitans salutaires qui entretiennent & activent le jeu des organes; tel, dans un lit dont la pente est égale & douce; un faible ruisseau promène lentement son eau fécondante sans endommager ses rives.

---

quâ tempestate apud Cannas exercitus populi romani cæsus est, anum matrem nuncio de morte filii, allato, luctu atque mærore affectam esse. Sed is nuncius non verus fuit : atque is adolescens non diù post ex eâ pugnâ in urbem rediit. Anus repente filio viso, copiâ atque turbâ & quasi ruinâ incidentis inopinati gaudii oppressa exanimata que est.

(Aulugelle. Noct. Attic. lib. III. cap. XV.)

Les commotions rapides renversent, brisent, anéantissent; & les mouvemens ordonnés, les accélérations graduées, les changemens amenés par de longues séries de variations insensibles sont les seules qui produisent, développent, perfectionnent & fécondent.

(Lacépède, Hist. Naturel. de Poiss., discours préliminaire.)

Quels que ſoient au contraire la nature & le degré des paſſions contraintes, celles-ci ſont toujours dangereuſes; refoulées dans l'intérieur, elles y allument un feu dont les effets feront d'autant plus funeſtes qu'il aura été plus long-temps retenu, & l'exploſion d'autant plus terrible quelle aura été plus exactement comprimée; telle une montagne volcanique ſoulevée par l'action des feux qu'elle a long-temps renfermés, elle entr'ouvre ſon ſein dans une convulſion affreuſe, & vomit au loin ſa lave embrâſée. Tel encore un lac renfermé dans des bornes reſſerrées, il accumule ſilencieuſement ſes forces, les exerce ſans ceſſe contre les obſtacles qu'on oppoſe à ſon débordement, juſqu'à ce que vainqueur enfin, il roule pêle-mêle avec fracas & ſon lit & ſes digues.

Nous avons dit plus haut que la plupart des paſſions pouvaient être regardées comme des maladies nerveuſes, légères & momentanées, nous allons tâcher de démontrer l'évidence de cette propoſition en étudiant plus particulièrement & leur origine & leurs effets.

Nous ne nous permettrons pas de juger les diverſes théories qu'ont données les phyſiologiſtes ſur le phénomène de l'action nerveuſe, *non noſtrum tantas componere lites*; mais ſans diſcuter ſur les avantages & & les défauts des hypotèſes qui ſe combattent & ſe détruiſent mutuellement, nous conſidererons les nerfs & le cerveau comme les organes de la ſenſibilité & nous regarderons cette propriété vitale, ſinon comme uniformément, au moins comme univerſellement répandue dans toute l'économie; & comme l'obſerve le

professeur Cabanis (1) » quoique plusieurs organes » puissent influer plus ou moins sur la production de » la pensée & de la volonté; quoique même, dans » certains cas, l'on semble penser & vouloir par cer- » tains viscères particuliers éminemment sensibles, « nous dirons comme lui que le centre de réaction est toujours le centre cérébral lui-même, d'où partent toutes les déterminations postérieures qui doivent être regardées comme parfaitement analogues aux mouvemens qu'exécute tout organe mis en action.

Les nerfs ont donc pour attribut de transmettre aux organes moteurs les déterminations de l'ame & à celle-ci les impressions de tous les corps sur leurs extrémités. » Tous les mouvemens, dit encore Cabanis (2), » ont leur point d'appui dans le sein du système céré- » bral, comme toutes les impressions quelconques y » vont chercher leur point de réunion. «

S'il est vrai, comme le pense ce philosophe, que le cerveau soit l'organe des sensations & que les sens ne servent qu'à lui transmettre les impressions des corps extérieurs; s'il est encore vrai que l'ame résidant dans le cerveau puisse agir, sentir, juger, vouloir & réagir par elle-même, & sans l'intermède des autres organes, on est fondé à dire que les mouvemens oscillatoires qu'impriment au cerveau le travail de la pensée, de la méditation & sur-tout celui résultant de la lutte des

---

(1) Rapp. du Phys. & du Moral de l'Homme, tome 2, page 558.

(2) Idem, 1er. vol. page 194.

passions se communiquent aux branches nerveuses correspondantes, & aux organes que ces nerfs lient avec le systême cérébral; que ceux-ci à leur tour, soit par sympathie, soit par la dépendance de leurs fonctions, font partager leur altération aux autres organes en raison du degré de proximité ou plutôt de connexion relative où ils sont avec eux.

Ces données établies, & admettant que la santé n'est que le résultat de l'intégrité des fonctions & l'expansion uniforme des propriétés vitales (1), nous pensons qu'il ne sera pas difficile de reconnaître l'altération des fonctions nerveuses dans les passions, puisque toutes présentent pour caractères le désordre & l'irrégularité des mouvemens; que dans toutes, les propriétés vitales, exaltées ou diminuées, semblent quitter des organes pour aller se concentrer sur d'autres, où elles produisent les spasmes & les convulsions qui ne paraissent être que le résultat de la disproportion qui se trouve alors entre la force organique de la partie, & la somme de vie & de mouvement qui lui est envoyée.

Après avoir donné ces apperçus généraux sur les passions & leurs effets, nous allons envisager chacune d'elles en particulier, & nous examinerons ensuite les affections pathologiques qui en dérivent le plus sou-

---

(1) L'énergie de la vie dans chaque constitution dépend de l'activité & de la régularité des fonctions qui se succèdent dans un ordre naturel, & se combinent dans des rapports convenables.

(Barthès, Élémens de la Science de l'Homme, page 290.)

vent, & avec lesquelles elles ont une rélation plus ou moins directement établie.

PASSIONS EN PARTICULIER.

L'amour est la plus violente & la plus universelle de toutes les passions ;

(1) *Omne adeò genus in terris hominumque ferarumque*
Et genus æquoreum, pecudes, pictæ que volucres,
In furias ignem que ruunt : amor omnibus idem.

Cette affection de l'ame n'est point simple, c'est comme l'a dit Lorry la réunion de toutes les autres, *amor non simplex est affectus, sed quasi omnium animi pathematum confusa atque turbulenta coacervatio.* (2) Aussi nous nous étendrons davantage sur cette affection qui d'ailleurs formée principalement de la combinaison d'un besoin physique & d'un sentiment moral, exerce la plus grande influence sur l'économie.

L'amour que tant de peintres ont dessiné, & dont l'imagination des poétes a fait un dieu, déifie à son tour tous les hommes. Celui qui en ressent les effets ne doute plus de son pouvoir, & croit que rien n'est au-dessus de ses facultés, de son courage & de son bonheur.

---

(1) Virgile Georg. lib. 3, vers 242 & suivans.

(2) Lorry de Melancholia.

C'eſt ainſi que s'exprime Catulle en s'adreſſant à Lesbie

(1) Il'e mi par eſſe Deo videtur,
Ille, ſi fas eſt ſuperare divos,
Qui ſedens adverſus identidem te,
S'ectat & audit
Dulce ridentem, miſero quod omnes
Eripit ſenſus mihi : nam ſimul te,
Lesbia, aſpexi, nihil eſt ſuper mî.
. . . .
Lingua ſed Torpet ; tenues ſub artus,
Flamma dimanat; ſonitu ſuopte,
Tintinant aures, geminâ teguntur,
Lumina nocte.

Cette paſſion eſt ſi puiſſante qu'elle peut quelquefois étouffer toutes les autres & d'autres fois les faire naître. L'amour heureux peut être inſenſible à tout autre ſentiment que celui du plaiſir; il ne penſe qu'à jouir; l'inſtant préſent eſt tout pour lui. L'ambition inſatiable de Marc Antoine diſparaît devant ſon amour pour Cléopâtre; il ne voit plus que ſon amante & les faveurs d'une femme ont plus de prix à ſes yeux que le ſoin de ſa gloire & la conquête de l'univers.

Il n'en eſt pas ainſi de l'amour malheureux ou craintif; celui-ci peut s'abandonner à toutes les fureurs, ſoit pour obtenir l'objet aimé, ſoit pour s'en aſſurer déſormais la poſſeſſion; il fit perdre la raiſon au Taſſe, & Lucréce ne pouvant jouir de celle qu'il aimait ſe donna la mort.

---

(1) Epitre à Lesbie.

L'amour n'étant point, comme nous l'avons dit, une paſſion ſimple, mais la réunion de toutes les autres qui ſe ſuccèdent & ſe heurtent ſans ceſſe dans un eſprit amoureux, il s'en ſuit que chacune d'elles pouvant dominer à ſon tour, les caractères de l'amour, & l'état du pouls dans cette affection, doivent offrir beaucoup de différence. Ainſi, ſi les difficultés qui ſe préſentent à l'ame, ſoit pour la recherche du bien qu'elle déſire, ſoit pour la fuite du mal qu'elle redoute, lui paraiſſent moindres que ſes forces, c'eſt-à-dire ſi elle croit les pouvoir vaincre, l'eſpérance ſourit auſſitôt, & fait naître la gaité, la joie, la hardieſſe & le courage; ſi au contraire l'ame s'effraye des obſtacles, ſi elle craint de n'en pouvoir triompher, ce ne ſont plus ces paſſions; c'eſt la douleur, l'inquiétude, la triſteſſe, la crainte & la jalouſie qui les remplacent. De ces deux différences principales naiſſent celles qui diſtinguent l'amour heureux & malheureux.

Dans l'amour heureux l'énergie vitale eſt en général augmentée, les facultés de l'eſprit ſe développent & ſi l'on ſent trop pour pouvoir exprimer tout ce que l'on ſent, cependant on n'a, dans nulle autre circonſtance, ni la même richeſſe dans les penſées, ni autant de cette éloquence perſuaſive qu'on a ſi bien nommée le langage du cœur; le viſage eſt riant & animé, la vivacité brille ſur tous les traits; les yeux ſont couverts d'une humidité éclatante; les regards toujours doux, ſont tantôt vifs, tantôt languiſſants; la voix devient faible & touchante, les diſtractions ſont nombreuſes, l'ame eſt inattentive à tous les objets

extérieurs autres que l'objet aimé; cet objet s'approche-t-il, son souvenir vient-il caresser l'imagination, paraît-il enfin ? le cœur palpite, le pouls s'élève & devient irrégulier, l'ame se dilate & semble s'échapper dans un soupir pour voler vers lui, les yeux peignent les désirs & l'agitation, les pensers nombreux se confondent & l'amant tout occupé de sentir n'a plus le pouvoir de parler *vox faucibus hæsit*; enfin, s'il rompt le silence, ses réponses sont peu conformes aux demandes, & encore sont-elles interrompues par de longs & de fréquents soupirs.

L'amour heureux dort peu; si par fois il sommeille, il est toujours couché sur les roses, & l'imagination l'énivrant de parfums, semble saisir l'instant où les sens externes ne veillent plus, pour faire entrer dans l'ame, sur l'aile des songes, les élémens du feu dont il se nourrit. Si au contraire l'amour malheureux succombe sous le poids de ses ennuis, il ne trouve dans les bras de Morphée que des songes enfantés par l'inquiétude, le désespoir & la jalousie. Le desir le rapproche aussi des roses, mais c'est pour augmenter son supplice, il ne peut les atteindre, & sans cesse est froissé par leurs épines.

Plusieurs circonstances pouvant disposer la sensibilité à recevoir avec plus de véhémence les atteintes de cette passion, il est naturel de penser que ses divers caractères ne se rencontrent pas avec le même degré de force chez tous les individus. Mais aussi l'on peut affirmer que quelquefois ils sont portés au dernier période, & que même souvent une fièvre aigue les accompagne. » L'a-

» mour, (1) dit *Deſeze*, eſt dans les pays chauds, » un délire, une fièvre brulante, un cri de la nature; » dans les climats tempérés c'eſt une paſſion douce, » une affection réfléchie, & ſouvent un produit de » l'éducation; enfin dans les pays froids, ce n'eſt » plus une paſſion, c'eſt le ſentiment tranquille d'un » beſoin urgent. »

L'amour malheureux eſt bien différent de celui que nous venons de décrire. Une triſteſſe habituelle, eſt empreinte ſur ſa phyſionomie; celui qui en eſt la victime ſemble doué d'un excès de ſenſibilité qui le diſpoſe à partager les maux d'autrui; ſon eſprit eſt rêveur, ſes ſoupirs ſont plus fréquens, il aime la ſolitude, ſes yeux expriment la langueur; les femmes ſur-tout ont du plaiſir à pleurer; (2) l'appétit diminue, le ſommeil eſt interrompu, le ſon de ſa voix a quelque choſe d'attendriſſant qui ſemble vouloir aller chercher l'ame de l'objet aimé pour l'émouvoir & le rendre ſenſible; le pouls ordinairement faible & languiſſant, ſe change (3) & s'anime à la moindre lueur d'eſpérance : voir l'objet

---

(1) Deſeze, Recherches ſur la Senſibilité.

(2) La tendre Sapho nous dit elle-même,
Les pleurs mêmes cauſés par mes ennuis ſecrets,
Je ne ſais quel plaiſir j'avais à les répandre.
(Sapho Ode IV.)

(3) C'eſt ce changement obſervé par *Hippocrate*, qui lui permit de reconnaître l'amour de *Perdiccas* pour *Phiſa*; & *Eraſiſtrate*, à l'aide du même moyen découvrit celui d'*Antiochus* pour *Stratonice*.

aimé, entendre prononcer ſon nom (1) ſuffit pour réveiller l'ame & toutes les fonctions auxquelles elle préſide : dès lors le pouls devient fréquent & développé ; la voix, la reſpiration ſe précipitent ; la poitrine s'élève & s'abaiſſe par des mouvemens forts & rapides ; enfin l'on voit tout-à-coup ſur la face les roſes du plaiſir & de la volupté ſuccéder aux lys de l'abattement & de la langueur ; ſi au contraire les obſtacles ne ſont pas vaincus, que l'inquiétude & le chagrin perſiſtent, bientôt les yeux s'enfoncent, l'appétit ſe perd tout-à-fait, la tranſpiration diminue, la maigreur s'empare du corps, le ſommeil eſt troublé par les rêves les plus ſiniſtres & enfin le déſeſpoir, la mélancolie & mille autres affections ſuccèdent à ce pénible état. *Non ſolum in animum impetum facit amor*, a dit Platon, *verum et in corpus tyrannidem exercet vigiliis, curis, macie, dolore & mille affectibus lethalem noxam inferentibus corpus vexat.* L'amour malheureux dit auſſi Tourtel, (2) remplit la vie d'amertume & de regrets & donne naiſſance à des affections nerveuſes cruelles, telles que la mélancolie, l'hiſtérie, la catalepſie, la conſomption, la nymphomanie.

Nicolas Tulpius, (3) rapporte qu'un jeune homme éperduement amoureux d'une jeune Demoiſelle qu'il

---

(1) *Galien*, reconnut celui d'une dame Romaine pour l'Hiſtrion Pilade, à ſon trouble, à ſa rougeur, au ſeul nom de cet homme prononcé devant elle.

(2) Tourtel, Hygiène, 2e. vol. p. 364.

(3) Lib. 1. cap. 22.

desirait épouser fut tellement frappé du refus que l'on fit de la lui donner, qu'il devint tout-à-coup roide comme un bâton, resta assis sur son siége comme s'il était garotté & gêlé, & demeura dans cette attitude pendant un jour entier, ayant les yeux ouverts; on aurait juré voir plutôt une statue qu'un homme. Tous ses membres étaient roides & immobiles; enfin lorsqu'on lui eut crié à haute voix qu'on lui accordait la personne qu'il aimait, pourvu qu'il recouvrât ses sens, il se leva aussitôt, &, comme s'il sortait d'un profond sommeil, il revint à lui, les liens qui semblaient le retenir dans une longue catalepsie ayant été rompus sur-le-champ.

Zimmerman (1) donne une nouvelle preuve de l'influence de l'amour sur la production des maladies nerveuses lorsqu'il dit : » J'ai vu les hôpitaux de Paris, » j'y ai rencontré trois espèces de foux, les hommes » l'étaient devenus par orgueil, les femmes par jalousie, » & les filles par amour. » Il est certain en effet que chez les femmes, cette passion la plus fixe & la plus constante de toutes est sinon la seule, au moins la plus susceptible de produire la mélancolie; & chez la plupart de celles attaquées de cette maladie on a reconnu pour causes, ou l'amour, ou la superstition.

Comme l'affection que nous décrivons trouve sa cause principale dans les besoins physiques de l'individu plus ou moins exalté par la vue d'un objet aimable, il est clair qu'il est très-difficile d'y résister au

(1) Traité de l'Expérience.

moins ſans riſques que la nature ainſi trompée dans ſon attente, ne puniſſe par des accidens ſans nombre un excès de continence entièrement contraire à ſes lois. Il eſt des perſonnes chez leſquelles le beſoin eſt tellement impérieux que ſa privation peut conduire aux vapeurs (1) & à la mélancolie; or quelle cauſe puiſſante chez les femmes! Lanzoni (2) rapporte qu'une jeune veuve d'un tempéramment ſanguin fut attaquée d'épilepſie (3) après la mort de ſon époux & ne trouva de guériſon que dans les bras d'un ſecond mari. Zacutus, (4) parle d'un homme chez qui une ſemblable privation produiſit bientôt des vertiges, l'épilepſie, & enfin la mort dans un accès de ce dernier mal.

L'autopſie cadavérique fit voir les véſicules ſéminales & le canal déférent très-engorgés.

On connait dit Tourtel, (5) l'aventure de ce jeune homme qui était épris d'une violente paſſion pour

---

(1) Mulieres quædam acribus copioſis ſpermatis igniculis prurientes, deſiderio conſueſcendi cum viris in ſæva hiſterica pathemata incidunt; hinc Tantus in virginibus juxta ac fæminis ſalacioribus mali hiſterici eſt proventus. (Hoffm. tom. 3, cap. V. p. 141.)

(2) Opera Omnia, tom. 2, obſ. 48.

(3) Fæminas pariter caſtiſſimas aliàs, ab inſano amore, in hoc malum incidiſſe, cujus optimum tam præſervatorium quam curativum remedium conjugium fuit, res identidem per obſervationes certa atque confirmata eſt. (Hoffm. tom. 3, ſect. 1, cap. 1.)

(4) De Medic. Princip. Hiſtoria, tom. 1, lib. 1, obſ. 29.

(5) Elem. d'Hyg., tom. 2, p. 305.

Mlle. Gauffin, vint un jour fe jetter à fes pieds, & y expira, d'amour, de plaifir & de fureur.

Il eft aifé de voir d'après ces exemples combien il eft difficile de réprimer les défirs de l'amour, lorfqu'on a eu l'imprudence de les laiffer naître, & dès lors on n'aura pas de peine à fe convaincre de l'importance des règles diététiques propres à retarder le développement de ces defirs, & à diminuer leur fougue & leur véhémence.

Nous regardons néanmoins comme nuifible ici l'ufage du nimphea & de tous les hypnotiques, la débilité des organes digeftifs qu'ils produifent amène des accidens auffi graves & nombreux que ceux qu'on voudrait prévenir; c'eft par un régime doux & l'éloignement de tout ce qui peut exciter le travail de l'imagination, & avancer la puberté; enfin c'eft par l'exercice & même le travail qu'on fe rend plus fort pour combattre cette affection, ou plutôt qu'on fe difpofe à la moins reffentir. Les langueurs de l'amour, ainfi qu'on l'a dit plus d'une fois, naiffent fur le lit de la moleffe

Otia fi tollas, periere cupidinis arcus,
Defpectæ que jacent & fine luce faces. Ovide.

Le désir, mouvement de l'ame par lequel elle s'élance vers un objet, & tend à s'unir à lui, fait la bafe de l'amour; mais il eft encore le type de plufieurs autres affections, telles que l'ambition, l'envie, l'efpérance &c. L'homme qui défire eft impatient, irréfolu dans fes actions; il eft continuellement diftrait; l'efprit

ſe livre à des rêveries profondes, la digeſtion ſe fait mal, la reſpiration ſe ralentit & demeure preſque ſuſpendue, enfin l'ame, dans le recueillement & la méditation, oublie pour ainſi dire de veiller à l'entretien des fonctions & à la conſervation de l'individu, juſqu'à ce que bientôt elle ſe réveille, fait ceſſer la réflexion, &, cherchant par une forte inſpiration & expiration à réparer cet oubli momentané, elle produit les ſoupirs dont la fréquence & la profondeur ſont toujours en raiſon directe de la concentration de la penſée. Si l'objet deſiré eſt près, les bras ſemblent vouloir le ſaiſir, les yeux le fixent, ils s'avancent en dehors, rien ne peint mieux leur état que cette épithète qu'on leur a donnée *oculi procaces* : enfin l'inſomnie ſuccède à l'impatience, la langueur & l'affaibliſſement à l'inſomnie, & à la ſuſpenſion des autres fonctions ; & ſi l'ame ne peut jouir de l'objet (1) déſiré ou que la raiſon ne puiſſe étouffer ce déſir ; l'épilepſie, les ſyncopes, la catalepſie, l'apoplexie, la paralyſie ſuivent les premiers dérangemens, & quelquefois la conſomption arrive & vient terminer ce véritable martyre Cette mort eſt commune à ceux qui ſont épuiſés par des excès vénériens & ſur-tout par l'abus des plaiſirs ſolitaires. Au milieu de l'épuiſement que leur inconduite a produit ; à côté de la mort qui les attend & en doit être l'inévitable ſuite, ils

---

(1) Omnia vehementia deſideria quam perniciosa ſint corporis valetudini morbos que inferant, amor inſanus, malaciæ gravidarum & intenſa cupiditas videndi patriam & parentes luculenter comprobant. (Freder. Hoffm. lib. 1, ſect. III, cap. VII.)

ils ſont encore conſumés de déſirs, & brulent de feux d'autant plus cuiſants que l'impuiſſance & le déſeſpoir les attiſent. Auſſi eſt-elle bien ingénieuſe cette fable qui, pour donner l'idée d'une punition rigoureuſe & même cruelle, répréſente Tantale au milieu des eaux & ne pouvant boire!

L'Amitié eſt un ſentiment peut-être auſſi profond que l'amour; mais il eſt plus tranquille & ne naît point comme ce dernier d'un appétit matériel des ſens: c'eſt ſeulement une douce affection de l'ame plutôt ſalutaire que nuiſible; nous ne la croyons point capable de produire d'accidens funeſtes; au contraire nous penſons qu'elle eſt ſuſceptible d'élever le courage, d'exciter ſans ſecouſſe l'énergie vitale, & de favoriſer les ſécrétions. On rapporte cependant qu'au ſiége de la Chapelle, un eſpagnol mourut en tenant embraſſé le cadavre de ſon ami; qu'*Horace* ne ſurvécut que neuf jours à la perte de *Mécène*; mais ces effets ſont dus à la douleur profonde qui ſeulement eſt toujours proportionnée au dégré de force de l'amitié.

L'Espérance offre la même conſidération. Dans cette affection l'énergie vitale eſt doucement & uniformément excitée, le pouls eſt égal, les regards ſont aſſurés ſans être fiers, l'eſprit eſt crédule, la reſpiration, la voix, la parole ſont égales & libres; ce n'eſt point une paſſion nuiſible, c'eſt l'affection de l'ame la plus ſalutaire; elle aſſure la conſervation des biens qu'on a, promet ceux qui manquent, ſoutient l'homme

malheureux, ranime ſon courage; enfin, ſous le travail de ſon pinceau les maux préſens diſparaiſſent, & ſont place au tableau des biens futurs qu'embellit encore le coloris de l'imagination.

La Gaîté n'eſt pas à proprement parler une paſſion; c'eſt un caractère propre aux tempéramment ſanguin & à la ſanté, & qui le plus ſouvent diſparaît avec cette dernière. Dans la gaîté l'eſprit eſt vif & petille de ſaillies heureuſes, le front eſt ſerein, le plaiſir paraît dans les yeux, le viſage s'épanouit, une douce chaleur ſe répand par-tout le corps, la peau s'anime, le teint eſt vermeil, le pouls s'élève, il eſt ample & régulier, le jeu de la reſpiration eſt égal, enfin la tranſpiration eſt libre & facile.

D'après ces principaux traits, il eſt facile de s'appercevoir qu'elle favoriſe l'exercice de toutes les fonctions, chaſſe l'ennui & peut combattre avantageuſement la mélancolie, l'hypocondrie & toutes les maladies chroniques.

Mens hilaris ætatem floridam facit at triſtis animus corpus exſiccat. (1)

La Joie paraît être un mouvement de l'ame par lequel elle s'épanouit, diverge, pour ainſi-dire, vers toutes les extrémités ſentantes pour ſe livrer excluſivement à la ſenſation du bien qui lui eſt offert. Tous les traits de l'homme joyeux ſont rayonnans; certaine vivacité brille dans ſes yeux, le ſourire eſt ſur ſes

(1) Salomo Proverb. cap. XVII, v. 22.

lèvres, ſon viſage eſt épanoui, une couleur roſée l'anime, ſes yeux expriment ſur-tout ce que ſon cœur éprouve, & annoncent d'avance ce que ſa bouche va bientôt publier, car, nomettons pas de le dire, de tous les caractères de la joie, la loquacité eſt le plus remarquable & le plus conſtant; l'homme joyeux croit que tout doit prendre part à ſon bonheur, il le raconte, il le publie; il veut que tout partage l'émotion qui le tranſporte; auſſi l'amoureux Oroſmane, s'écrie-t-il, en conduiſant Zaïre à l'autel :

» Je veux que tous les cœurs ſoient heureux de ma joie. «

Lorſque la joie eſt modérée elle ne diffère pas de la gaîté, & ne peut être que ſalutaire; lorſqu'elle eſt vive & ſur-tout ineſpérée elle eſt nuiſible & a ſouvent cauſé des accidens funeſtes.

Lenis alit flammas, grandior aura necat.

Dans la joie vive la douce excitation que produit la gaîté fait place à une agitation tumultueuſe qui cauſe des palpitations, des ſanglots, des anévriſmes, l'hémophtyſie, l'inſomnie, la fièvre, le délyre, les ſyncopes, le ſpaſme, le tremblement des membres, l'apopléxie, le trouble de l'eſprit, la folie & enfin quelquefois une mort ſubite.

Nous avons cité d'après Aulugelle, pluſieurs exemples de mort ſubite cauſée par une joie exceſſive, nous pourrions ajouter encore ceux du poéte Sophocle, (1)

(1) Pline lib. 2, cap. V.

qui mourut en recevant les applaudiſſemens & la couronne, qu'une de ſes Tragédies lui avait mérités; de Chilon l'un des ſept Sages qui mourut en embraſſant ſes fils couronnés aux jeux Olympiques; de Denis, tyran de Syracuſe, qui périt de l'excès de ſa joie en recevant le prix de la poéſie à Athènes.

Enfin ſans qu'il ſoit néceſſaire de multiplier les exemples chacun ſait que les accidens produits par la joie trop vive ſont très-nombreux, qu'ils ſont effrayans par la rapidité avec laquelle ils frappent, & qu'ils ſont toujours proportionnés au degré de véhémence de l'affection, & enſuite à l'âge & à la faibleſſe de l'individu. On ne peut diſconvenir auſſi que quelquefois les réſultats ſont tout différens : on a vu des guériſons ſurprenantes opérées par cette affection de l'ame, & la multiplicité des obſervations de ce genre rend ici les citations au moins inutiles

Vanſwieten, (1) cite entre autres hiſtoires celle d'un gouteux abſolument impotent, qui, condamné à une peine capitale, fut pour toujours guéri de ſa goute en apprenant à l'inſtant de ſon ſupplice, qu'on lui accordait ſa grâce.

La Hardiesse ou le courage eſt un mouvement de l'ame par lequel elle s'élance contre le mal pour le combattre. Ce ſentiment naît de la confiance qu'a l'individu dans ſes propres forces, ou de ſa réflexion qui l'encourage à braver ſa faibleſſe pour venger une injure ou ſatisfaire un beſoin; cette paſſion eſt du genre

(1) Vol. IV, p. 307.

des excitantes, & eſt le plus ſouvent formée de l'amour, de la gloire & de l'eſpérance. *Léonidas*, au paſſage des Thermopiles, *Horatius Coclès*, ſur le pont du Tibre en ont donné les exemples les plus ſublimes.

Le courage, abſtraction faite des dangers qu'il porte à braver, mais qu'il ne produît point lui-même, ne nous ſemble pas ſuſceptible d'avoir des ſuites bien fâcheuſes.

LA COLÈRE eſt une des paſſions les plus violentes & les plus contraires; mais heureuſement elle dure peu; ſemblable à ces orages impétueux qui bouleverſent les flots & auxquels le calme ſuccède, la colère produit une agitation violente; mais eſt bientôt ſuivie d'un relâchement proportionné au degré de l'excitation.

Paulatim cadit ira ferox, menteſque reſidunt.

Dans la colère les mouvemens ſont déſordonnés & preſque involontaires, la force phyſique eſt augmentée.

Semper fortis ajax, fortiſſimus Tamen in furore.

Le ſyſtème veineux diſtendu eſt un ſigne non équivoque du ſpaſme des gros troncs artériels, le pouls eſt grand, fréquent, plein, irrégulier, la peau eſt brulante, le viſage eſt rouge & animé, les mouvemens de cette partie en changent tous les traits, les veines ſont ſaillantes, les yeux étincelans, le regard farouche & menaçant, la bouche écumante.

Ora tument irâ, nigreſcunt ſanguine venæ
Lumina gorgoneo ſævius igne micant. Ovide.

Les cheveux fe hériffent, le front fe ride, le col & la face font tuméfiés par l'affluence du fang; la refpiration fe précipite, la voix eft altérée & rauque & la langue épaiffie ne permet fouvent que de bégayer. Quelquefois le fpafme eft fi grand que loin d'être animé le vifage pâlit, les lèvres tremblent, la voix s'éteint, le pouls eft petit, ferré & toujours irrégulier; la refpiration eft convulfive, & quelquefois momentanément interceptée : on fuffoque, on étouffe. Cet état eft le plus terrible; il a le plus particulièrement lieu chez les gens faibles, parce qu'alors la crainte & le défefpoir prédominent ; auffi le rencontre-t-on fréquemment chez les femmes. La violence de ces fymptômes & l'état effrayant de la face annoncent affez le défordre qui règne à l'intérieur. *Facies index eft & veluti Tacitus quidam fermo non modo pertubationum animi, fed & interiorum corporis affectuum.* (1)

En effet dans la colère, le trouble des fonctions eft tel qu'on l'a vu fouvent produire le déchirement des cicatrices, des ècchimofes, (2) des hémorrhagies confidérables, l'ictère, des vomiffemens bilieux, l'apopléxie, (3) la frénéfie, l'épilepfie & quelquefois une mort fubite.

Tiffot, (4) rapporte qu'une jeune fille fe difputant

(1) Plutarc. de Cohib. Irâ.

(2) Aretæi lib. 2, cap. 1. Haller vol. V. p. 587.

(3) Hildan épift. 1.

(4) Traité des Nerfs, 3e. vol. p. 358.

avec une de ſes amies, ſe mit tellement en colère qu'elle devint épileptique. Zimmerman, (1) parle d'une autre qui à la ſuite d'un accès de colère, eut des convulſions très-graves; enfin des obſervations nombreuſes démontrent qu'elle eſt encore ſuſceptible de changer la nature des fluides, & d'altérer principalement l'humeur ſalivaire au point de produire l'hydrophobie.

» Les expériences de Rhedi prouvent dit Lecat (2)
» que le venin de la vipère n'eſt rien moins que la
» liqueur à laquelle on donne vulgairement cette qua-
» lité; il s'eſt aſſuré qu'elle n'eſt que le véhicule de
» l'eſprit vénimeux, & que celui-ci n'eſt réellement
» tel que quand on le revêt de ce caractère en met-
» tant l'animal en colère. Il en eſt du venin des
» autres animaux comme de celui de la vipère; on
» ſait même que les morſures de l'animal le moins
» venimeux, comme de l'homme, du cheval, &c. &c.,
» le deviendront preſque autant que celles de la vipère
» ſi on les met dans le même degré de paſſion. On a
» vu un coq en colère donner la rage par un ſeul coup
» de bec. Un homme de 27 ans, emporté par la
» colère, ſe mord lui-même de déſeſpoir de ne pou-
» voir ſe venger, & il ſe donne la rage par cette
» morſure. J'ai vu moi-même la morſure d'un homme
» dans cet état de colère, ayant tous les caractères de
» malignité des morſures vénéneuſes; & je ſuis témoin
» qu'un autre homme, mordu d'un cheval irrité,

(1) Traité de l'Expérience.

(2) Traité des Senſations, tom. 1, p. 154 & 155.

» mourut en 7 jours avec tous les ſymptômes de l'em-
» poiſonnement le plus violent «

En multipliant ici les exemples pour prouver le danger de cette paſſion; nous ne nierons point cependant quelle a quelquefois produit des effets ſalutaires, & l'on rapporte l'obſervation d'un vieillard paralytique qui, ayant été offenſé par ſes enfans, ſe mit dans une telle colère qu'il fut guéri de ſa paralyſie. On lit encore dans les révolutions de Portugal, (1) que Muley Moluch, épuiſé par une maladie grave & preſque à l'agonie, s'appercevant que ſes troupes pliaient, recouvra alors aſſez de force pour ſe jeter hors de ſa litière, rallier ſon armée, la ramener à la charge & lui faire remporter une victoire complète, & qu'en ſuite, retombant dans le même état où il était auparavant, on le replaca dans ſa litière où il ne tarda pas à expirer. Mais ces obſervations ne peuvent que prouver d'avantage la force de l'excitation & du trouble cauſés par la colère, ſans que, d'après elles, on puiſſe ſe permettre d'exciter cette paſſion comme un moyen ſalutaire dans les maladies; il faudrait pour en retirer quelqu'avantage, la plus grande prudence & la plus profonde ſagacité, encore l'abus ſerait-il fort près de l'uſage.

Nous nous ſommes aſſez étendus ſur les paſſions excitantes ou agréables; nous allons maintenant enviſager les débilitantes ou pénibles, dont l'action eſt toujours funeſte à l'économie & peut plus particulière-

(1) Par l'abbé de Vertot, p. 30.

ment produire l'hypocondrie, la mélancolie, la noſtalgie, la conſomption & toutes les maladies chroniques. (1)

Il ſerait difficile & il n'eſt pas beſoin ſans doute d'expliquer ici avec une rigoureuſe exactitude comment les paſſions vives ou permanentes produiſent les effets plus ou moins funeſtes qui les ſuivent

Dailleurs les bizarreries qu'on rencontre dans le réſultat des paſſions ſemblables ou oppoſées ſont un ſur garant que les explications ſeraient plus ingénieuſes & ſcientifiques que ſatisfaiſantes. D'un autre côté, ſans aucun étalage d'érudition, & ſans entaſſer les diverſes opinions de ceux qui ont traité de cette partie, il eſt aiſé de reconnaître que la manière d'agir des paſſions diffère ſuivant la claſſe à laquelle elles appartiennent plus poſitivement.

On conçoit aiſément par exemple que les paſſions vives & fortement excitantes doivent, en accélerant le mouvement du ſang, porter le trouble dans la poitrine dont la circulation eſt déjà pour ainſi dire trop vive, ou dans le cerveau dont la pulpe eſt trop faible pour réſiſter, ſoit au choc impétueux des colonnes du ſang qui lui arrivent, ſoit à la compreſſion qu'elles y peuvent exercer.

Un autre effet des paſſions vives ou profondes eſt d'imprimer au ſyſtême nerveux un rithme de vibratilité qui, une fois établi, triomphe de tous les moyens employés pour le faire ceſſer.

---

(1) Aſt mentis affectiones lentæ, quantum eheu! viribus tam corporis quam animi motricibus opprimendis aptæ. (Coſte, de Cantiq. Med. Philoſ. nov. orb. adapt.)

Au contraire dans les paſſions débilitantes, c'eſt-à-dire, dans celles qui affaibliſſent le mouvement du cœur, & diminuent la tonicité des fibres, c'eſt le plus ordinairement dans le ventre que s'opère le déſordre qui les ſuit ſur-tout lorſque ces paſſions perſévèrent & que leurs effets ſe développent avec lenteur.

En effet que ne produira point dans l'abdomen où déjà la circulation ſe traine, languit & s'endort une paſſion propre à éteindre preſque tout-à-fait dans cette partie cette fonction ſi ſalutaire? Que feront dans ce ſommeil léthargique les organes digeſtifs & des ſécrétions? Bientôt, comme nous l'avons vu ſuccéderont les maladies de langueur, les diarrhées, l'hypocondrie, la conſomption, la fièvre lente, la quarte, les obſtructions, les hydropiſies & toute la ſérie des maladies aſthéniques.

La Douleur entre dans la compoſition de toutes les affections triſtes & c'eſt auſſi par elle que nous allons commencer l'examen de ces dernières.

La douleur ou l'affliction précède ordinairement la triſteſſe; elle eſt le réſultat d'une révolution qu'amène une idée pénible, ou une nouvelle fâcheuſe. Dans cette affection les forces ſe concentrent vers l'épigaſtre & établiſſent cette conſtriction précordiale qu'on a nommée ſerrement de cœur, &, comme l'a dit le profeſſeur Hallé, tout annonce à l'extérieur ce ſentiment interne, & confirme l'exactitude de l'expreſſion dont on ſe ſert; la circulation eſt ralentie, le pouls eſt quelquefois lent, quelquefois fréquent, mais toujours inégal & petit;

l'appétit diminue, la digeftion fe fait mal, la langueur eft dans les yeux, le vifage eft pâle, on n'y retrouve plus l'éclat vermeil de la fanté, la refpiration eft languiffante & rare; la voix eft traînante, la parole embarraffée,... *Via vix tandem voci laxata dolore eft (Æneid. lib. 11, vers 151.)* de profonds foupirs fortent lentement de la poitrine, les forces font abattues; le corps fe contracte, dit, Sanctorius, il devient fec, les facultés de l'ame perdent leur énergie, la mémoire vacille, le jugement devient confus, enfin toutes les fonctions languiffent, & celle de la tranfpiration fur-tout eft confidérablement diminuée. Comment, dans tous ces fymptômes ne pas reconnaître l'hypocondriacifme qui s'annonce, & qui n'a befoin pour confirmer fon exiftence que d'une plus grande durée de l'affliction.

Quelquefois la douleur eft fi profonde que l'ame eft accablée fous le coup. Elle fe replie profondément fur elle-même, & toutes fes relations avec les organes des fens demeurent anéanties.

Arrêtez-vous un moment devant le célèbre tableau de Guérin; voyez *Marcus Sextus*, à côté d'une époufe chérie que la mort vient de frapper Quelle éloquente immobilité! Quel anéantiffement fublime! Il n'eft pas mort Marcus, mais il ne diffère du cadavre de fon époufe que par l'expreffion la plus énergique de la douleur. Rappelez-vous encore Niobé, cette victime infortunée de la vengeance terrible des enfans de Latone & que par une ingénieufe allégorie la fable métamorphofe en rocher.

La durée de l'affliction n'eſt pas toujours très-longue quelquefois elle diſparaît avec le ſouvenir de ce qui la cauſe; mais d'autres fois, & cela n'arrive que trop ſouvent chez les perſonnes faibles & ſenſibles, ce ſouvenir ne ſe diſſipe pas, & le temps, ne pouvant détruire l'affliction, ſert ſeulement à la modifier; elle prend alors le nom de triſteſſe. L'origine & la nature de cette dernière dit aſſez quelle doit être ſon influence, puiſqu'une des conditions qui contribuent le plus à augmenter celle de toutes les paſſions eſt la continuité de leur action. En effet ſi, par des conſeils ſages, l'exercice, & des diſtractions douces & agréables, on ne cherche point à la combattre, ou qu'on ne parvienne point à la diſſiper, on ne tarde pas à s'appercevoir de ſes funeſtes effets, & bientôt elle détruit ſourdement la vitalité des organes, affaiblit le mouvement du cœur, diminue & ſupprime la tranſpiration, les évacuations menſtruelles & hémorroïdales, altère en général toutes les ſécrétions, cauſe les hydropiſies, les œdêmes, les engorgemens glanduleux, les obſtructions, le ſcorbut, l'hypocondrie, la mélancolie, l'hyſtérie, la conſomption, le maraſme, les maladies putrides, rend plus diſpoſé à contracter celles contagieuſes, (1) en augmente la malignité, en enlevant aux organes la vitalité néceſſaire pour triompher des miaſmes, ou diminuer leur influence délétère.

Quelquefois une douleur vive blanchit tout-à-coup

---

(1) Morborum putridorum & malignorum cauſa eſt mæror. (Baglivi prax. med.)

les cheveux, cauſe des palpitations violentes, des anévriſmes intérieurs, la perte de quelques organes, la paralyſie, la gangrène, la cécité & même la mort; Horace ne ſurvécut que neuf jours à la perte de Mécène; Racine ſuccomba ſous le poids de la douleur après être tombé dans la diſgrace de Louis XIV (1). Iſocrate mourut ſubitement de douleur en apprenant la perte de la bataille de Cheronée. Le ſeigneur d'Ermenonville, *Dominique de vie*, un des plus fidèles amis d'Henri IV, paſſant deux jours après l'aſſaſſinat de ce prince dans la rue de la Ferronerie, fut tellement ſaiſi de douleur qu'il tomba mort à l'endroit même où le crime avait été commis.

L'INQUIÉTUDE ſe compoſe de l'eſpérance & de la crainte; mais ce dernier ſentiment domine, & l'on peut dire que l'inquiétude eſt à la douleur ce que l'eſpérance eſt au plaiſir, c'eſt-à-dire le chemin qui y conduit, & ſur lequel on reſſent avant d'arriver les effets agréables ou déſagréables de ces affections; ainſi près

---

(1) Dum gallica nobilitas e neapolitano regno, recederet domini mompenſieri filium ſuper, patris tumulum plorantem dolore extinctum fuiſſe.

(Marcel. Donat. de Medic. Hiſtoria, p. 100.)

Le même auteur rapporte que dans la guerre de Ferdinand contre les turcs, un jeune homme combattit avec tant de valeur qu'il excita l'admiration des deux partis. Il ſuccomba enfin ſous le nombre des ennemis & lorſque pour le reconnaître, on eût levé la viſière de ſon caſque, Raiſciat, de Souabe, qui reconnut ſon fils, demeura immobile, les yeux fixés ſur lui, & tomba mort ſans proférer une parole.

d'un parterre dont l'éclat n'a pas encore flatté la vue, l'odorat peut diſtinguer les émanations pénibles ou délicieuſes des ſoucis ou des roſes.

L'inquiétude amène le dégoût de la ſociété & l'amour de la ſolitude; la crainte qui en fait la baſe augmente par la plus légère cauſe, l'inſomnie eſt opiniâtre, & ſi quelquefois le malade dort, ſon ſommeil eſt de peu de durée, & troublé par des rêves toujours pénibles. Enfin toutes les fonctions ſont embarraſſées & Hippocrate a dit judicieuſement.

Cura in viſceribus veluti Spina eſt, & illa pungit.

La Crainte réſulte de l'idée d'un danger à venir, ou d'un obſtacle à ce qu'on déſire, ſoit que ce danger ou cet obſtacle ſoient réels, ſoit qu'ils n'exiſtent que dans l'imagination. (1) Cette affection eſt l'apanage des gens faibles & puſillanimes, des enfans & des femmes; elle multiplie à l'infini les peines de la vie, d'abord en réaliſant des maux chimériques, & enſuite en avançant les impreſſions de ceux qui doivent arriver. Dans la crainte, les forces ſe concentrent dans l'épigaſtre, les facultés intellectuelles ſe paralyſent.

Tum pavor ſapientiam omnem mihi ex animo expectorat.
(Cic. Tuſc. Quæſt. lib. 4, c. 8.)

---

(1) Multi cæteròquin ſani & robuſti parcè atque timidè cibum ſumunt ob metum ne in cruditates & exindè in morbos delabantur; eum re vera ob illum ipſum vanum timorem, morboſamque imaginationem, non ſolùm exiguum illum cibum malè digerunt ſed ob hoc in morbum incidunt.
(Baglivi, Prax. Med., lib. 1, cap. XIV, p. 141.)

Le visage est pâle, les yeux inquiets, la respiration est comme retenue, le spasme s'empare du système artériel, il s'étend même jusqu'au veineux; le sang qui ne coule que quelques momens après l'incision de la veine, chez les personnes que la vue d'une lancette a saisis de crainte, semble en être la preuve. L'horripilation, la pâleur, la défaillance, le tremblement du corps & des membres, le froid des extrémités, le rallentissement de la circulation; la petitesse, la fréquence, le serrement & l'irrégularité du pouls (1), la diminution de la transpiration (2) font encore les caractères de la crainte & de la frayeur.

La Terreur est la crainte élevée à son *nec plus ultrà.* Elle présente les mêmes symptômes, mais avec plus de violence; ici les cheveux se hérissent, la bouche est béante,

Obstupui, steteruntque comæ, vox faucibus hæsit (3)

le corps frissonne & succombe quelquefois sous l'impression violente du coup dont l'âme est frappée.

L'une & l'autre de ces affections sont fort contraires, & dérangent toutes les fonctions; elles ont très-souvent produit dit Tourtel, (4) des affections ner-

---

(1) Pulsus in utroque brachio dissimiles reddit terror. (Morgag. de sed. & causis morborum, p. 254.)

(2) Perspirationem supprimit metus, & musculorum motum delet. (Bagliv., p. 537.)

(3) Æneid, lib. 2, v. 774.

(4) Hyg. 2 vol. p. 159.

veufes incurables comme la paralyfie, l'aphonie, la mélancolie, la démence, l'épilepfie, (1) & elle difpofe fingulièrement à recevoir l'impreffion des miafmes contagieux; en effet parmi toutes les paffions fufceptibles de caufer des effets fâcheux, aucunes n'exercent une influence plus puiffante.

Marcellus Donatus, (2) rapporte qu'un enfant tomba mort au milieu d'un champ pour avoir vu de grand matin deux perfonnes vêtues de noir à côté de lui. On voit dans Tiffot, (3) qu'un payfan ayant rêvé qu'un ferpent s'était entortillé autour de fon bras, fut fi effrayé qu'il fe réveilla en furfaut, & que fon bras refta depuis fujet à un mouvement convulfif qui revenait plufieurs fois par jour, & durait fouvent une heure

---

(1) Porro inter caufas idiopathicæ epilepfiæ animi affectus, maxime ira atque terror haud ultimum fibi vindicant locum. (Hoffm. Med. Rat. tom. 3, fect. 1, cap. 1, § XV.)
Le même auteur rapporte une hypocondrie déterminée par la frayeur.

(2) De Med. Hiftoria, p. 102.

(3) Traité des Nerfs tom. 4, p. 41.

Vanfwieten cite un pareil exemple qu'il rapporte ainfi : Vidi in hac urbe virum, qui in ætatis vigore dormiens, horrendo tonitru fragore expergefactus fulmine domum incenfam effe credidit, & poftea in Talem tremorem totius corporis incidit, ut nullus omnino mufculus, voluntatis imperio mobilis, ab illo immunis foret. vixit in hoc ftatu per viginti annos, in reliquis fanus. (Vol. 2, p. 182.)

heure ſans qu'aucun effort put l'arrêter. Zacutus, (1) rapporte qu'un enfant ſe baignant dans la mer fut ſi effrayé du bruit d'un coup de canon que tira un vaiſſeau ſortant du port, qu'il mourut dans un quart d'heure & dans les convulſions de l'épilepſie. Enfin l'on voit dans Bayle l'obſervation d'une femme qui, ayant vû ſon enfant tomber dans un canal & s'y noyer, fut attaquée ſur-le-champ d'une paralyſie dont elle ne pût être guérie.

Malgré le nombre conſidérable d'accidens funeſtes que la frayeur a produits, malgré ſon action débilitante, il eſt cependant vrai de dire qu'elle a quelquefois fortement augmenté les forces des individus, & produit des effets auſſi avantageux qu'extraordinaires. On ſait, & l'on convient maintenant que ce n'eſt point par une propriété ſpécifique que l'eau de la mer a pu guérir certains maniaques, & prévenir quelquefois le développement de l'hydrophobie, mais que ces effets ſont dûs en partie à la frayeur ſubite & conſidérable que produit une ſemblable immerſion.

Salmuth, (2) cite l'obſervation d'un goutteux qui,

---

(1) De Med. Princip. Hiſtoriâ.

Montaigne dit dans ſes Eſſais qu'au ſiége de St.-Paul, la peur ſerra, ſaiſit & glaça ſi fort le cœur d'un gentil-homme qu'il en tomba roide mort par terre, à la brêche, ſans aucune bleſſure.

On voit dans l'encyclopédie, (art. morts ſubites,) qu'une dame vaporeuſe périt à l'inſtant qu'on lui donnait un coup de lancette pour la ſaigner, & avant même qu'il ſortit une goutte de ſang.

(2) Cent. 1re. obſ. 48, p. 52.

ayant le pied couvert d'un cataplaſme de navets pour adoucir ſa douleur, fut tellement effrayé par un cochon qui entra dans ſa chambre & voulut manger le cataplaſme, qu'il ſe mit a ſenfuir, & que les douleurs ceſſèrent à l'inſtant. Daignan, (1) raconte qu'un receveur de deniers publics retenu depuis plus de trois mois ſur ſon fauteuil par un accès de goutte, ayant appris qu'il devait être arrêté le lendemain pour avoir diſſipé les fonds de la caiſſe, fut ſi effrayé de l'avertiſſement que, quoique ce fut dans le mois de janvier, il s'entortilla les pieds de ſerviettes, s'arma d'un bâton, ſe mit en route malgré les glaces & la rigueur de la ſaiſon & qu'enfin arrivé dans un lieu qui le mettait en ſureté, il ſe coucha & fut depuis ce temps exempt des retours de ſa maladie.

Un autre goutteux, (2) ayant été pris dans ſon lit par un homme déguiſé en ſpectre qui le tranſporta ſur ſes épaules en lui faiſant frapper les jambes çà & là contre les dégrès d'un eſcalier en fut ſi effrayé que, dès que le prétendu ſpectre l'eut laiſſé libre, il recouvra l'uſage de ſes jambes pour remonter dans ſa chambre, & ne reſſentit jamais aucune atteinte de ſa maladie. Enfin le traducteur de Falconner rapporte qu'on montrait à Bordeaux un lion d'une grandeur monſtrueuſe; le bruit ſe répand que cet animal s'eſt échappé. Un goutteux qui entendait la meſſe dans une chaiſe à porteur ſe lève tout-à-coup, & courant avec légèreté, il

(1) Tableau de la Vie Humaine, 2e. vol., p. 193.

(2) Vanſwiet. vol IV, p. 307.

va monter ſur un autel d'où il grimpe dans une niche. Quand l'allarme fut paſſée on fut obligé de prendre une échelle pour retirer ce nouveau Saint du lieu où il était expoſé à la vénération des fidèles. Hérodote, (1) rapporte qu'à la priſe de Sardes le fils du roi Créſus, muet de naiſſance, voyant que ſon père allait expirer ſous les coups d'un ſoldat perſe qui ne le connaiſſait pas, lui ſauva la vie en criant *ſoldat ne tue pas Créſus*. Bartholin; (2) donne l'obſervation ſemblable d'un jeune homme qui, muet depuis 4 ans, entra tellement en fureur à la vue d'une femme, qui l'avait autrefois maltraité qu'il la chargea de malédiction. Pauſanias, (3) fournit auſſi l'obſervation d'un homme qui fut ſi effrayé de la vue d'un lion qu'il en recouvra la parole.

On voit ici que des paſſions différentes & même oppoſées ont pu produire des effets ſemblables, & on en concevra facilement la raiſon ſi l'on obſerve que dans l'un & l'autre cas la néceſſité de parler ayant été également ſentie, les efforts de la nature proportionnés à la violence des deux affections ont pu vaincre l'obſtacle & rompre les liens qui enchainaient la langue.

Nous avons ſans doute multiplié les exemples, mais

---

(1) Lib. 1er., cap. 85, p. 65.

Nota. S'il eſt vrai que le fils de Créſus fut muet de naiſſance, on eſt forcé de reconnaître que cette obſervation devient incroyable; mais aureſte Hérodote, cite fort ſouvent ſur la foi d'autrui des faits merveilleux & incroyables.

(2) Th. Bartholini, Opera, obſ. 71.

(3) Lib. X.

quoiqu'il en ſoit de leur nombre, nous répétons ce que nous avons dit ailleurs, qu'ils ſont plus curieux qu'utiles, & qu'on ne peut guère ſans danger exciter des paſſions vives dont les effets ſont toujours proportionnés à diverſes circonſtances qui échappent, & ſur-tout au degré de ſenſibilité particulière qu'il n'eſt pas facile d'apprécier avec exactitude.

Néanmoins, comme les lumières que fournit la phyſiologie jettent un certain jour ſur les effets funeſtes ou ſalutaires des affections de l'ame, on peut, en y mettant autant d'adreſſe que de prudence, diriger ces affections contre certaines maladies plus ou moins rébelles aux moyens ordinaires.

La crainte par exemple, en occupant l'eſprit, & en entretenant dans le ſyſtème nerveux un mode de vibration ou de tenſion particulier, peut guérir certaines maladies périodiques en rompant la chaîne de leurs accès; c'eſt ainſi que quelquefois elle s'eſt oppoſée au retour des fièvres intermittentes, des accès de goutte, de manie, &c. D'autres fois en imprimant une violente ſecouſſe au genre nerveux, elle peut produire des effets auſſi ſalutaires que ſurprenans dans des cas où l'on n'était plus en droit de rien attendre des ſecours de l'art, ni même des efforts plus puiſſans encore de la nature; c'eſt alors qu'on l'a vue triompher de paralyſies anciennes, de goutes opiniâtres, de ſciatiques, de douleurs rhumatiſmales, &c. &c.

Quelquefois des organes particuliers ou des ſyſtêmes entiers d'organes tels que l'appareil digeſtif, le glanduleux jetés depuis long-temps dans une aſthénie abſo-

lue, & comme frappés d'aſſoupiſſement léthargique, ont été pour toujours réveillés par une forte impreſſion de crainte, & l'individu alors s'eſt trouvé rendu à la plus parfaite ſanté. Héſitera-t-on à adopter ces différentes explications des effets de la crainte, ſi on ſe rappele que la préſence d'un chirurgien armé du redoutable davier ſuffit pour faire diſparaître momentanément les douleurs ſouvent intolérables que cauſe une dent cariée, quoiqu'ici la cauſe matérielle de la douleur ſubſiſte toujours. N'eſt-ce pas de la même manière, & en ſubſtituant un rithme de vibratilité à un autre que Boerhaave, parvint à guérir les épileptiques de l'hôpital de *Harlem*, auxquels il inſpira la terreur la plus vive en faiſant rougir devant eux des inſtrumens avec leſquels il devait, diſait-il, cautériſer le premier qui ſuccomberait à un accès.

La Honte eſt dans la claſſe des affections pénibles; elle paraît naître de la crainte, & n'eſt en effet que la crainte de l'humiliation; elle s'accompagne auſſi des principaux caractères des paſſions contraintes & pénibles, mais ce qui la diſtingue de toutes les autres eſt la rougeur particulière de la face. A quoi tient cette rougeur ſubite? Eſt-elle cauſée par le ſpaſme des capillaires ou ſeulement par une augmentation de leur action? Haller, (1) démontre que les artères qui ſe diſtribuent au viſage, aux poumons, au cœur & à tous les viſcères, ont des nerfs qui les embraſſent étroitement & de telle manière que ces nerfs en ſe contrac-

(1) De Nervorum in Arterias Imperio 1744, in 4°.

tant & en ſe relâchant arrêtent ou accélèrent le cours du ſang. Ce mécaniſme peut-il expliquer ce phénomène? Nous ne le croyons point, & nous ne chercherons point au ſurplus à expliquer cette coloration, elle eſt trop prompte pour que nous en trouvions la raiſon dans le changement qu'éprouve la reſpiration & par ſuite la circulation, ainſi que d'autres auteurs l'ont encore avancé. Ce concours de cauſes qui ſe ſuccèdent ne s'accordent point avec la rapidité du phénomène; il y a ſans doute quelque choſe de plus, & l'on peut préſumer qu'il exiſte une ſympathie particulière au moyen de laquelle chaque paſſion va imprimer ſon caractère à la face, qui paraît être le miroir chargé de les réfléchir. Combien de paſſions qui reſſemblent à la honte, ſi on ne voit que le ſpaſme général des capillaires & qui en diffèrent, ſi on n'obſerve que l'état particulier de la face! La Chambre, (1) obſerve que la rougeur qu'excite la colère commence par les yeux, celle de l'amour par le front, & celle de la honte par les joues & les extrémités des oreilles.

L'indulgence des hommes à leur égard & la facilté avec laquelle ils allégent & oublient leurs propres fautes, n'accordent pas un long règne à la honte, & ne lui laiſſent pas ſouvent le temps de produire d'accidens graves.

Toutefois on rapporte que Diodore, le dialecticien, étant en ſon école, & n'ayant pu, devant le public rétorquer un argument qu'on lui avait fait, en fut ſi

(1) Traité des Caractères des Paſſions.

pénétré de honte qu'il mourut ſur-le-champ. Vue du côté purement moral, la honte eſt extrêmement avantageuſe, elle retient l'homme prêt à commettre une mauvaiſe action, en lui repréſentant l'ignominie qui en doit être la ſuite, &, chez l'homme orgueilleux, la honte qui réſulterait de paraître lâche a excité quelquefois des actions d'éclat dignes des plus grands éloges.

La Haine eſt un ſentiment d'averſion que l'on a pour quelqu'un qui nous porte à lui déſirer du mal, à lui en faire, & même à tout entreprendre pour y réuſſir. Cette paſſion ſuccède ordinairement à la colère mais quelquefois néanmoins n'en eſt pas précédée. Dans tous les cas, elle eſt à juſte titre, placée au rang des affections pénibles, & eſt une des plus contraires tant par rapport à ſa durée, que par rapport au degré de concentration des forces qu'elle produit.

La pâleur de la face, la petiteſſe du pouls, la diminution de l'appétit, de la chaleur & de la tranſpiration ſont ordinairement ſes caractères. La haine ne jouit que du mal qu'elle cauſe, & ne s'occupe que de vengeance.

Outre les excès nombreux & dégoutans auxquels elle a donné lieu, & qui ſont trop à la honte de l'humanité pour que j'oſe en rappeler aucun, elle peut chez celui qui l'éprouve cauſer la fièvre lente, la conſomption, les convulſions & beaucoup d'autres maladies.

Tiſſot, dit avoir vu une femme devant qui on ne prononçait pas le nom d'une autre femme qu'elle déteſtait

ſans qu'elle éprouvât de ſuite des défaillances & des convulſions.

Mais un des principaux effets de la haine eſt de paralyſer les fonctions digeſtives & nutritives, d'altérer les ſécrétions & d'aliéner les facultés mentales ; par conſéquent elle peut cauſer la fièvre lente, la conſomption, la mélancolie, l'hypocondrie, le ſcorbut, les fièvres quartes, les convulſions & beaucoup d'autres maladies.

L'Antipathie eſt une eſpèce de haine, une horreur forte pour certains objets qui affectent déſagréablement les ſens (1). Les antipathies ſont le plus ſouvent le produit de l'imagination, des mauvaiſes habitudes, des préjugés & par conſéquent des vices de l'éducation. On peut dire qu'elles ſont des preuves de faibleſſe, car on n'a jamais vu de gens réellement forts & courageux ne pas les ſurmonter, & en général elles ſont le partage des corps débiles & des eſprits faibles & crédules.

On a diviſé les antipathies en phyſiques & en morales ; il n'eſt pas très-facile de concevoir ce que ſignifie cette diviſion ; & il nous ſemble que, quelles quelles ſoient, ce ſont toujours des affections morales cauſées

(1) Rondelet cite l'obſervation d'une femme qui forcée d'épouſer un jeune homme qu'elle n'aimait pas, fut attaquée de catalepſie dont les accès ſe répétaient toutes les fois qu'elle voyait ſon mari ; ſéparée d'avec lui pour rentrer chez ſon père, elle n'eut plus d'accés que lorſqu'elle penſait à lui ou qu'on lui en parlait. (Lib. 1er., Chap. 20, p. 50.)

par des objets physiques (1) qui produisent des impressions désagréables ; otez ces causes il n'existe plus d'antipathies. Car si elles n'agissent pas sur l'un des sens ou si l'imagination ne rappele pas les impressions reçues, il est aussi impossible de concevoir l'existence d'une antipathie que celle d'un effet sans cause.

Les exemples des gens qui tombent en syncope sans voir les objets de leur aversion ne prouvent rien. Quelle que soit la distance de ces objets & leur apparence inodore, il est certain qu'ils peuvent laisser exhaler des particules odorantes susceptibles d'être appréciées par des organes très-délicats & à moins de supposer ces émanations particulières des corps, il est impossible de croire à leur influence. Quand on citerait encore des antipathies pour des objets qu'ils n'ont jamais vus ni sentis, ni entendus, ni touchés, l'objection ne serait pas difficile à réfuter, car on peut dire que la peinture qu'on leur en a faite a suppléé à ce défaut, & que rapportant par analogie les effets de ces objets à d'autres désagréables & antérieurement sentis, l'antipathie n'a pas moins sa cause dans une sensation physique.

Il n'est pas douteux que les antipathies peuvent produire une foule de maladies, & principalement la série toute entière des affections nerveuses. Les vomissemens, les défaillances, les syncopes, les convulsions en sont les premiers effets; mais il faut convenir que

(1) Tangere enim & Tangi, nisi corpus nulla potest res.
(Lucret de Naturâ Rerum, lib. 1[er].)

de toutes les affections de l'ame ce sont celles desquelles il est plus facile de se garantir à l'aide d'une bonne éducation & d'une fermeté bien entendue.

L'Envie est la plus nuisible & la plus cruelle de toutes les passions ; composée de la tristesse, de la haine & de la colère, elle varie suivant le degré de chacune de ces dernières, & peut successivement présenter leurs divers caractères ; l'envieux est sans cesse consumé de soucis & de peine. Il est triste, sombre, rêveur, jamais le sourire ne vient se placer sur ses lèvres ; il semble que des serpens, en rongeant son cœur, préparent dans son sein le venin que sa bouche distille ; la pâleur, l'amaigrissement, (1) l'inquiétude, l'insomnie, la fièvre sont les attributs de cette affection dont Ovide a si fidèlement esquissé l'image dans les vers suivans :

Pallor in ore sedet, macies in corpore toto,
Nusquam rectæ acies, livent rubigine dentes,
Pectora fellè virent, suffusa est lingua veneno,
Risus abest, nisi quem visi movere dolores,
Vixque tenet lacrymas, quia nihil lacrymabile cernit,
Nec fruitur somno, vigilantibus excita curis.
Sed videt ingrates intabescitque videndo,
Successus hominum, carpitque & carpitur unâ,
Suppliciumque suum est.

Comme l'envie, La Jalousie est composée de plusieurs autres affections combinées. L'inquiétude, la

---

(1) Invidia macrescit rebus opimis.

crainte, la colère femblent être fes principaux élémens : Cette paffion, une des plus cruelles, eft encore, pour le malheur des hommes, une des plus précoces & des plus univerfelles.

L'homme eft jaloux dès qu'il peut s'enflammer,
La femme l'eft même avant que d'aimer.
(VOLTAIRE.)

Une trifteffe continuelle, l'infomnie, la perte de l'appétit, le dégoût du travail & de l'étude; l'altération des fécrétions, l'humeur acariâtre, l'imagination féconde à fe créer mille dangers chimériques & à enfanter des projets finiftres pour les prévenir ou s'en venger; tels font encore les caractères de la jaloufie.

La plus véhémente eft celle qui eft fille de l'amour. » Le fentiment le plus doux devient par la moindre » oppofition, dit Rouffeau, une fureur impétueufe, » la jaloufie s'élève avec l'amour, la difcorde triom- » phe, & la plus douce des paffions reçoit des facri- » fices de fang humain. « En effet, il n'eft point de fureur dans lefquelles elle ne puiffe entraîner, & les exemples nombreux des crimes qu'elle a fait commettre, font frémir d'horreur. Nous n'en citerons aucun; il ferait plus utile, ou au moins plus confolant, d'effacer de tels tableaux que d'en multiplier les copies.

L'homme jaloux a comme l'envieux le teint pâle & livide, le regard farouche, le cœur rongé de foucis & cette dernière affection de l'ame eft accompagnée & fuivie des mêmes maladies que la précédente; toutefois parmi toutes celles qu'elle eft fufceptible de

déterminer. On doit regarder l'aberration mentale comme la plus fréquente.

La mère de Charles V, voyant Philippe premier, ſon mari, donner devant elle des ſignes non équivoques de ſon amour à une dame de ſa cour, fut tellement ſenſible à la jalouſie quelle en perdit le jugement & devint folle. Si on voulait encore des obſervations à l'appui de cette aſſertion, c'eſt dans les villes, c'eſt dans les hôpitaux des inſenſés qu'on en trouverait des preuves irrévocables.

L'Ambition eſt une des paſſions les plus nuiſibles. Elle ſe compoſe de pluſieurs autres, qui quelquefois abſolument oppoſées la rendent tantôt excitante, tantôt débilitante, & font ainſi varier tous ſes caractères. L'ame de l'ambitieux, conſumée de déſirs, eſt ſans ceſſe agitée par la crainte & l'eſpérance, la joie & la triſteſſe; mais de toutes les affections qui la conſtituent, la plus cruelle ſans doute eſt l'envie.

Tiſſot rapporte l'hiſtoire d'un magiſtrat ſuiſſe qui tomba mort aux pieds de ſon heureux concurrent, au moment où il s'approchait pour le féliciter de l'avoir emporté ſur lui dans une élection populaire (1).

C'eſt dans les villes & principalement dans les rangs élevés qu'on rencontre cette paſſion portée au plus haut dégré; là l'ambitieux ne reſpecte ni vertus, ni devoirs; ne connaît ni ſang, ni patrie; il ſacrifie tout à ſes déſirs véhémens; l'objet déſiré eſt le ſeul qu'il veut atteindre; & ſi les moyens le ſecondent, tout ce

(1) Traité des nerfs, tom. 3, p. 421.

qui l'en ſépare eſt renverſé. A-t-il réuſſi? gardez-vous de le croire ſatisfait; du point où il vient de s'élèver l'horiſon de ſes déſirs s'agrandit, de nouveaux honneurs les attiſent, & il s'empreſſe encore de les briguer.

Parmi les nombreux inconvéniens de cette paſſion, le plus puiſſant eſt ſa permanence. L'amour s'éteint par la jouiſſance L'ambition au contraire eſt inſatiable & ſe nourrit & s'accroit par ſes ſuccès.

L'eſquiſſe rapide que nous avons tracée des caractères & de la manière d'agir des diverſes affections morales, ſuffira ſans doute pour démontrer qu'elles ſont ſuſceptibles de produire preſque tous les déſordres qui peuvent arriver à l'économie; mais nous allons encore ajouter à la démonſtration, en examinant la marche, les ſymptômes & les principaux dérangemens qu'offrent les maladies qui ſont le plus ſouvent cauſées par elles.

DES MALADIES
CAUSÉES PAR LES AFFECTIONS MORALES.

Comme il n'eſt pas poſſible de renfermer dans un cadre auſſi étroit que doit l'être ce mémoire, le tableau complet de toutes les affections pathologiques déterminées par les paſſions, l'examen des maladies le plus ordinairement & le plus directement influencées par elles, va ſeul nous occuper; & nous nous appeſantirons d'autant plus ſur chacune d'elles que leurs relations avec les affections morales ſeront plus étroites, & par conſéquent le degré d'influence de ces dernières plus prononcé.

Ainſi nos recherches ſur l'hypocondrie, la mélancolie, la manie, l'hyſtérie devront être plus exactes, & nos réflexions plus développées; & ſi nous nous arrêtons également un peu ſur l'extaſe & la catalepſie, nous ne ferons que céder à l'analogie qui rapproche toutes ces affections tant ſous le rapport des cauſes qui les amènent & des ſymptomes qui les accompagnent, que ſous celui des indications générales qu'elles préſentent.

La paralyſie, l'épilepſie, l'apoplexie ne ſeront pas non plus oubliées; enfin nous jetterons également un coup-d'œil ſur les névroſes locales, les ſpaſmes, les divers genres de fièvres, certaines phlegmaſies, les hémorrhagies actives & paſſives, les maladies du ſyſtème lymphatique, &c., &c., &c.

DES NÉVROSES.

DE L'HYPOCONDRIE.

Le nom d'hypocondrie ſemble indiquer que le ſiège de l'affection a été reconnu auſſitôt que l'affection elle-même : en effet c'eſt dans les hypocondres & dans les plexus nerveux qui s'y diſtribuent que commence le déſordre de l'hypocondriaciſme; c'eſt delà que les ganglions de l'épigaſtre irradient vers tous les points de la circonférence un rithme de vibratilité qui, plus ou moins promptement partagé par tous les organes ſuivant la nature des cauſes & l'idioſyncraſie du ſujet, a bientôt bouleverſé l'ordre & l'enchaînement de toutes les fonctions.

Le fiège de l'hypocondrie une fois reconnu il devient bien facile d'en fignaler les caufes & de déterminer toutes les circonftances qui peuvent exercer fur elle, & le retour de fes paroxifmes une influence falutaire ou nuifible fur-tout fi l'on examine phyfiologiquement les principaux phénomènes qui l'accompagnent & la caractérifent.

Ainfi l'état fédentaire, l'abus des plaifirs de la table, l'ufage de mauvais alimens & d'eaux crues, l'abus des narcotiques, l'habitation dans les lieux humides, la fuppreffion du flux menftruel & hémorroïdal ou même d'une faignée habituelle, la répercuffion des exanthêmes, les vices organiques des vifcères abdominaux, & les excès dans les plaifirs de l'amour font les caufes ordinaires de l'hypocondrie; mais, de toutes celles fufceptibles de produire cette affection, nulles ne font plus puiffantes que les travaux littéraires, les affections pénibles de l'ame, & en général toutes les circonftances propres à concentrer vers le cerveau la fomme d'activité néceffaire à l'entretien des fonctions organiques.

L'hypocondrie eft auffi plus généralement caufée par tous les agens dont l'influence fe fait plus directement & plus lentement fentir fur les plexus du ventre & les organes abdominaux; voilà pourquoi la haine, la trifteffe, l'ennui, l'envie, l'ambition, en paralyfant l'action des vifcères & en troublant effentiellement les fonctions digeftives, font fi propres à la produire. C'eft dans l'épigaftre, en effet, que s'exerce l'action funefte des paffions haineufes, pénibles & débilitantes.

Au contraire la mélancolie ſuit plus ordinairement ou les impreſſions fortes & pénibles que reçoit le ſenſorium, telles que les chagrins vivement ſentis, l'amour malheureux, l'amour-propre fortement humilié, &c. où l'activité trop exaltée des fonctions cérébrales due à de profondes méditations, à des calculs continuels, à des rêveries extatiques & en général à tout ce qui peut, dans cet organe, rompre l'équilibre des ſenſations & établir un ordre de mouvement qui, une fois imprimé, devient fort difficile à changer.

Toutefois par une réaction ſympathique l'on voit ſouvent la mélancolie ſuivre & compliquer l'hypocondrie, & l'on conçoit facilement ce phénomène lorſqu'on connaît l'influence que les ganglions, les plexus abdominaux & tout l'appareil digeſtif exercent ſur l'aſſociation des idées, la nature des ſenſations, & les déterminations de la volonté.

» Les vertiges, les extaſes, les viſions fantaſtiques » que produiſent les narcotiques pris à trop haute » doſe, dit Mr. Pinel, (1) ne prouvent-ils pas que » les déſordres de l'entendement peuvent avoir un » ſiège entièrement étranger au cerveau, & que ce » dernier n'eſt alors affecté que comme centre d'une » ſorte de réaction ſympathique. «

Boerhaave éprouva une fois des vertiges ſi violens après avoir mangé de la ciguë que tous les objets lui paraiſſaient tourner avec la plus grande rapidité. Vanhelmont rapporte avoir éprouvé une aberration, ſingulière

(1) Noſograph. 1re. édit., tom. 2, p. 4.

ſingulière des facultés intellectuelles après avoir mâché un peu d'*aconitus napellus ;* enfin une obſervation de de M. Lecat, & dont nous rapportons le ſommaire vient encore à l'appui de cette propoſition. Doué d'une ſuſceptibilité nerveuſe qui le réduiſoit à l'eau pour toute boiſſon, *Lentulus* ſubjugué par d'agréables convives, prend un jour dans un repas un peu de liqueur, il céde aux attraits d'une crême, & au parfum d'une taſſe de café ; bientôt la gaîté s'éveille, l'eſprit pétille de bons mots & de ſaillies brillantes ; mais cet effet ceſſe & une péſanteur d'eſtomac très incommode y ſuccède. Autant l'eſprit de Lentulus était animé naguère, autánt ſes facultés mentales ſont maintenant reſerrées ; pluſieurs jours ſe paſſent, le mal-aiſe perſiſte, l'eſtomac & la tête ſont douloureuſement affectés, & enfin l'on a recours à l'émétique ; mais loin que ce moyen ſoit un remède, c'eſt un nouvel irritant qui vient aggraver les ſymptômes ; la fièvre augmente, le hoquet paraît, les fonctions des ſens ſont altérées & celle de la viſion préſente ſur-tout des modifications ſucceſſives & nombreuſes. Lentulus n'apperçoit plus ſa chambre, ni ſon lit. Mille objets auſſi agréables que magnifiques les remplacent à ſes yeux. Tantôt il ne voit que diamans & bijoux, tantôt les fêtes les plus brillantes viennent flatter ſa vue ; tantôt il ſe promène dans le jardin des heſpérides ; & enfin ſans ceſſe il voit près de lui tout ce qu'ont d'éblouiſſant les palais du ſoleil & d'*Armide.* Cependant Lentulus ne rêve point, il eſt ſans délire, il ſait au contraire que ſes viſions ſont chimériques ; mais ſes nerfs ſont trop irrités, ſon

imagination trop exaltée pour que ſa raiſon puiſſe triompher de l'aberration de ſon ſyſtème ſenſitif.

Dans l'hypocondriaciſme qui préſente un aſſemblage de ſymptômes ſingulièrement variés, tout concourt à éclairer ſur la nature des cauſes & leur manière d'agir; tout prouve l'influence funeſte & puiſſante des paſſions pénibles. L'invaſion eſt lente, les accidens ſe ſuccèdent & s'aggravent peu-à-peu; ils ſe propagent de l'abdomen à la poitrine, & de la poitrine au cerveau; dabord langueur dans les fonctions de l'eſtomac, digeſtions lentes pénibles & incomplètes, perverſion de l'appétit, mal-aiſe ſans cauſe connue, hoquet, éructations, borborigmes ou flatuoſités inteſtinales, goûts bizarres, quelquefois voracité mais plus ſouvent anorexie, bientôt enſuite ſentiment de plénitude & de mal-aiſe après le repas, reſſerremens ſpaſmodiques vers les hypocondres, ſouvent plus marqués vers l'hypocondre gauche, ſentiment de tenſion, de péſanteur ou même de douleur vers l'eſtomac, ſalivations, aigreurs, nauſées, vomiſſemens de ſalive, de bile noire ou de mucoſités très-acides; quelquefois légère rémiſſion après le vomiſſement, état vague de ſouffrance tantôt avant, tantôt après le repas; quelquefois ſorte de pulſation irrégulière dans quelque partie de l'abdomen, coliques errantes, tantôt diarrhée, tantôt conſtipation, ſentimens irréguliers de chaleur & d'ardeur au viſage ſurtout après avoir mangé, quelquefois chaleurs univerſelles & légères éruptions cutanées, faibleſſe générale, mouvemens embarraſſés, débilité des extrémités abdominales, démarche incertaine & vacillante, chûte ſur

les genoux ; anxiété précordiale, conſtriction de la poitrine, gêne de la reſpiration, palpitations vives & fréquentes qui ſuccèdent à la moindre émotion & au plus doux exercice ; quelquefois friſſonnemens, tremblemens ou ſentimens de froid ſe ſuccèdant ſubitement, &c. &c. &c.

Telle eſt la ſérie effrayante des phénomènes qui dérivent du trouble & de l'aſthénie des organes de l'abdomen, & qui bientôt ſont ſuivis de ceux du trouble cérébral qui impriment à la maladie ſon dernier caractère. Alors anomalies des fonctions des ſens, trouble de la vue, éblouiſſemens, vertiges, altération de l'ouie, de l'odorat, du goût; triſteſſe remarquable, craintes puſillanimes & fréquentes, émotions vives & pénibles, antipathies pour certains objets, défiance ombrageuſe, inégalité du caractère; caprices, déſordre manifeſte mais fugace & paſſager dans les idées, maux imaginaires, inquiétudes, ſommeil difficile & interrompu, erreurs d'optique, terreurs, ſonges effrayans, apparitions de ſpectres, trouble du jugement, &c. &c. &c.

Tous ces ſymptômes s'exaſpèrent par la permanence des cauſes, & enfin le ſummum de la maladie ſe caractériſe par des ſyncopes profondes pendant leſquelles la vie extérieure eſt entièrement ſuſpendue, & qui ſont ſouvent rappelées par les plus légères affections de l'ame.

La faibleſſe général & le maraſme annoncent alors la mort & la font craindre, tandis que d'un autre côté le poids des peines & la multiplicité des douleurs phyſiques & morales la font déſirer, & bientôt le déſeſ-

poir que dirige un penchant irréſiſtible au ſuicide vient paſſer l'éponge ſur cet effrayant tableau.

En comparant (1) les ſymptômes que nous venons d'énumérer avec les effets de la crainte, de la triſteſſe, de l'envie, de la haine, de la jalouſie, de l'ambition & toutes les paſſions débilitantes, qui pourra ne pas ſaiſir la ſimilitude & même l'identité abſolue qui exiſte entre les uns & les autres, & qui pourra également ne pas avouer que les paſſions pénibles & lentes ſont les cauſes les plus puiſſantes & les plus directes de l'hypocondrie ?

» Les effets du chagrin dit le docteur Villermay, (2) nous offrent un tiſſu de phénomènes phyſiques qui conduiſent plus ſpécialement à l'hypocondrie ; torpeur générale, diminution de l'irritabilité muſculaire, péſanteur & laſſitudes ſpontanées, pâleur du viſage, refroidiſſement des extrémités, ſentiment d'un reflux du ſang vers le cœur, diminution de la tranſpiration, ſueurs froides, lenteur marquée du pouls, perte de l'appétit, trouble des digeſtions, irrégularité dans toutes les ſécrétions, ſuppreſſion de certaine évacuation, maladies diverſes, faibleſſe générale, inſtabilité du jugement, puſillanimité. Si l'affection morale perſévère les ſymptômes de l'hypocondrie ſe renforcent & la maladie ſe confirme. «

D'ailleurs, comme nous l'avons dit, cette maladie attaque tous les ſexes mais n'attaque pas tous les âges.

---

(1) Nous nous ſommes à deſſein étendus ſur l'expoſition de ces ſymptômes afin qu'on fut plus à même d'établir cette comparaiſon.

(2) Recherches ſur l'Hypocondrie.

Elle refpecte la jeuneffe & celle-ci, nous l'avons déjà obfervé, doit cet avantage & à l'éloignement où elle fe trouve des principales caufes qui la produifent, & à la différence de l'énergie vitale. Eft-il étonnant en effet qu'une maladie qui dérive de la lutte des paffions, de la faibleffe des organes abdominaux & de la langueur des fonctions digeftives n'attaque pas des individus chez lefquels ces organes & ces fonctions pofsèdent le plus haut degré de force & d'activité & chez lefquels la plupart des affections de l'ame ne font pas nées, ou n'ont acquis aucun degré de fixité.

» L'âge viril, obferve l'auteur précité (1), eft l'époque où fe manifeftent les paffions dont l'action fe porte fur le centre épigaftrique; c'eft l'époque de l'ambition avec laquelle marchent la crainte & l'inquiétude; c'eft auffi à l'âge viril qu'on doit rapporter la plus grande fréquence de l'hypocondrie. «

Difons auffi que les individus dont la jeuneffe a été rendue fort bruyante, fort orageufe par les paffions ont par cette raifon contracté le befoin d'être habituellement ftimulés par elles; auffi deviennent-ils très-fufceptibles d'être affectés d'hypocondrie, fi l'âge mur amène avec lui le dégout pour la vie tranquille, & que par fuite ils fe trouvent à l'abri des affections morales ftimulantes devenues néceffaires.

Quoique nous venions d'avancer que l'hypocondrie eft une affection commune aux deux fexes, nous devons néanmoins obferver qu'elle fe rencontre beaucoup plus

(1) Recherches fur l'Hypocondrie.

ſouvent chez les hommes que chez les femmes; la mélancolie eſt encore plus rare chez ces dernières; on en trouve facilement la raiſon dans la différence des paſſions qui ſont propres à la femme, & dans la nature de ſon organiſation.

D'un autre côté outre que la moleſſe des fibres de la femme lui permet peu de ſoutenir le travail de la penſée, que par conſéquent ſes méditations ſont peu profondes & ſes réflexions peu ſoutenues; ſa légèreté, la mobilité de ſes idées, l'inconſtance de ſon imagination, la vivacité de ſes ſenſations la rendent peu ſuſceptible d'être attaquée de l'hypocondrie & de la mélancolie, tandis que ces mêmes circonſtances jointes à ſa vivacité impatiente, à ſes déſirs vifs quelquefois impérieux & le plus ſouvent comprimés, à ſes volontés ſouvent abſolues & preſque toujours contrariées, la rendent excluſivement victime de l'hyſtérie. Obſervons enfin que les femmes n'ont d'autre ambition que de plaire, que toutes les autres paſſions viennent chez elles ſe confondre dans celle de l'amour, & que l'utérus étant la ſource de la majeure partie des impreſſions, des penſées & des beſoins, il doit être le point ſur lequel le cerveau réagit, & ſe trouver ainſi le centre du déſordre.

Nous avons eu occaſion d'avancer que dans l'hypocondrie tout concourait à conſtater de la manière la plus évidente l'influence du moral ſur ſon développement, & en effet les réſultats des divers moyens qu'on employe pour la combattre viennent encore appuyer cette aſſertion. Car, de tous les moyens curatifs la

tranquillité de l'esprit & la satisfaction de l'ame sont les plus puissants & les plus certains &, à part toutes les observations qui militent en faveur de ce principe, il est démontré, sans replique, par une réflexion très-judicieuse du docteur Villermay, » En comparant, (1) » dit ce médecin, le pronostic porté par les différens » praticiens, on voit ceux qui ont employé toutes les » batteries de la pharmacie porter sur l'issue de cette » maladie un jugement très-fâcheux, tandis que des » médecins observateurs & distingués par leur éloigne- » ment pour tout esprit de système, ont manifesté une » opinion contraire. «

Dans l'*hypocondrie*, suivant qu'ils ont différemment envisagé la cause première, ou suivant les symptômes qu'ils se sont principalement attachés à combattre les auteurs ont conseillé, les purgatifs, les sangsues, les saignées, les plaisirs de l'amour, les lavemens, les vomitifs, les amers, les martiaux, les antispasmodiques, les savonneux, les désobstruans, les antihypocondriaques, les lætifians, (2) les emplâtres, les tempé-

---

(1) Ouvrage cité.

(2) Si l'on s'arrêtait aux dénominations ridicules de certains médicamens pour en déduire leurs propriétés, on aurait sur elles des idées bien fausses & bien absurdes. Que signifient par exemple les mots de lætifians, exhilerans, désobstruans, incisifs, atténuans, invisquans, &c. &c. &c.

L'action des remèdes dépend des circonstances dans lesquelles on les employe &, comme l'a fort bien observé *Bichat*, un résolutif peut tantôt être pris dans la classe des fortifians, tantôt dans celle des débilitans. La principale indication

rans, les invifquans, les abforbans, les délayans, l'ufage des eaux minérales, les bains tièdes, les bains froids, les fudorifiques, les antifcorbutiques, les véficatoires, les aromates, les alexipharmaques, &c. &c. &c.

Dans cette confufion de confeils fi différens, où s'arrêtera le médecin dont la marche ne fera pas éclairée par les principes d'une faine phyfiologie? S'il n'a point un jugement profond, un efprit droit, un difcernement exact, par quel fentier s'échappera-t-il de cet inextricable labyrinthe; ou plutôt dans cet étalage faftueux de richeffes dangéreufes quel poifon choifira-t-il?

Qu'attendre en effet de cette multitude de remèdes fi difparates? Ne doit-on pas conclure que s'ils ont pu réuffir dans quelques cas leur application ne peut être qu'hommicide lorfque dictée par l'empirifme elle devient générale & indépendante? Ne ferait-il pas, par exemple, criminellement abfurde de recevoir comme général ce précepte d'Aetius, *melancholicis coire maximum præfidium eft*, & d'en faire fur-tout l'application à un malade que les excès érotiques & la débauche auraient rendu hypocondriaque ou mélancolique? N'eft-il pas alors plus falutaire de livrer la maladie à elle-

---

dans l'emploi des remèdes eft de confulter le dégré de fenfibilité des parties, & la vraie fcience médicale confifte à favoir choifir avec difcernement, les agens les plus en rapport avec cette fenfibilité, & par conféquent les plus propres à affaiblir, augmenter ou modifier fuivant le befoin, l'énergie vitale des organes fur lefquels l'action des médicamens eft dirigée. Ce n'eft que de cette manière qu'on peut affurer les effets qu'on veut obtenir.

même que d'en précipiter la marche par des ſoins indiſcrets, une ignorance coupable & un entêtement opiniâtre ?

En effet les frictions, la promenade, les exercices du corps, l'eſcrime, la danſe, l'équitation, la chaſſe, les occupations agréables, une habitation ſalubre & gaie, une nourriture ſaine & fortifiante, la tranquillité de l'eſprit, (1) l'éloignement de toutes les affections pénibles, ne ſont-ils pas infiniment préférables aux formules monſtrueuſes & aux exhilarans imaginaires ?

L'exercice (2) a non-ſeulement l'avantage de fortifier les organes & de favoriſer les fonctions, il eſt le premier & le plus puiſſant remède contre les paſſions & ſur-tout contre le travail de l'imagination qui les alimente; il diſtrait l'ame des méditations profondes qui l'occupent, & cette conſidération ſeule doit le rendre d'un avantage inappréciable; car il vaudrait mieux être ſucceſſivement, & dans un degré modéré, ſoumis à toutes les paſſions qu'être conſtamment livré à une ſeule. Dans le premier cas ces affections oppoſées entre-elles par leurs effets ſe combattent & ſe balancent mutuellement, & l'ame ſucceſſivement occupée par des ſenſations diverſes, n'eſt profondément affectée par aucune; *pluribus intentus minor eſt in ſingulo ſenſus.* Dans le

---

(1) Danda eſt remiſſio animis, meliores acrioreſque requieti ſurgent, animorumque impetum aſſiduus labor frangit. (Senec. de Tranquil. animi.)

(2) Dum corpus otio indulget, animæ negotia faceſſunt, pathemata, ira, invidia, zelotypia, amor, tædium, lites, ærumnæ. (Sauv. Art. Hyſteria.)

deuxième au contraire l'ame s'abandonne entièrement à la paſſion dominante, elle n'en eſt aucunement diſtraite, & éprouve tout le danger de ſon influence.

Il ne ſuffit donc pas de ſouſtraire phyſiquement les individus aux cauſes qui entretiennent leurs maladies, il faut encore les y ſouſtraire moralement, c'eſt-à-dire, qu'il faut qu'ils ſe livrent à d'autres occupations, que ces occupations leur plaiſent & les fixent aſſez pour empêcher leur imagination de ſe replier ſur les anciennes habitudes vicieuſes & funeſtes. Il faut auſſi connaître les divers penchans, & les goûts plus ou moins prononcés des hypocondriaques (1) & des gens vaporeux, & quelle que ſoit leur bizarrerie il faut ſe garder de la heurter de front, mais feindre plutôt de l'approuver pour s'emparer ainſi de leur confiance & les diriger enſuite avec plus de facilité; enfin il faut chercher, en diminuant ou modérant les ſenſations, à rétablir l'équilibre & l'harmonie entre le degré d'énergie du ſyſtème muſculaire & du ſenſitif; car, a dit *Cabanis*, (2) les forces motrices s'engourdiſſent & s'éteignent quand la ſenſibilité par ſon influence vivifiante, par ſon action continuelle & régulière ne les renouvelle pas; mais

---

(1) On voit dans *Tiſſot*, qu'une femme fort avare tombée en léthargie ne reprit connaiſſance que lorſqu'on lui eut mis dans la main quelques écus neufs. (Traité des Nerfs, tom. 4, p. 342.)

Morand, rapporte également qu'un joueur ne ſortit de la plus complète inſenſibilité que lorſqu'on lui eut crié à haute voix *quinte & quatorze & le point*. (Opuſcules, &c.)

(2) Rapp. du Phyſ. & du Moral, tom. 1er., p. 194.

elles fe dégradent également & perdent de leur ftabilité quand les impreffions font trop vives & trop multipliées.

C'eft, fur-tout pour diminuer la fréquence & la durée des accès de l'hypocondrie qu'on peut & qu'on doit adroitement diriger les paffions. La plus petite affliction, la plus légère inquiétude fuffit ici pour aggraver les fymptômes, & même rappeler les fyncopes dont nous avons parlé. Avoir pour les malades des prévenances délicates, éloigner d'eux toutes les contrariétés, adoucir les chagrins, diffiper par des diftractions agréables, variées & foutenues, l'ennui, cette caufe fi puiffante des vapeurs en général & de l'hypocondrie en particulier, font encore les moyens les plus propres à s'oppofer au retour des paroxifmes.

Un banquier de Paris (1) éprouve des pertes confidérables ; à l'affection morale fuccède l'hypocondrie la mieux caractérifée ; le médecin Bouvart eft appelé, & bientôt il eft inftruit par la femme de la caufe que le malade lui avait cachée. Une avance de 20,000 ₶ eut mis cet homme en état de faire honneur à fes affaires. Une heure après Bouvart revint avec la feule recette efficace, remet à la femme la fomme néceffaire & la guérifon fuivit de près cette action généreufe.

Arétée cite l'obfervation d'un jeune homme qui, paffionné pour une jeune perfonne devint tout-à-coup hypocondriaque & fut infructueufement traité de fon affection jufqu'à ce qu'il eut obtenu la main de fa maîtreffe, circonftance qui feule alors fit difparaître totalement fa maladie.

---

(1) Andry, Recherches fur la Mélancolie.

MÉLANCOLIE.

Suivant la nature du tempérament & les diverſes modifications du phyſique, des agens abſolument ſemblables produiſent ſouvent des affections différentes; c'eſt ainſi que les mêmes cauſes qui peuvent déterminer l'hypocondrie donnent lieu le plus ſouvent à la mélancolie quand elles exercent leur empire ſur un ſujet déjà prédiſpoſé à cette maladie par ſa conſtitution première, ou plutôt par un tempérament déjà mélancolique.

La prédominance des ſolides ſur les liquides & du ſyſtème ſanguin ſur le lymphatique, la peau ſèche & ſombrement colorée, le pouls petit, lent, le ſyſtème veineux ample, la démarche lente & ſoignée, la phyſionomie triſte, mais intéreſſante, les cheveux & les ſourcils noirs & épais, les yeux noirs & enfoncés, le regard fixe & inquiet, une ſuſceptibilité extrême, l'amour de la ſolitude, l'eſprit rêveur, la mémoire exacte, l'imagination féconde & vive, le jugement faux, l'entêtement opiniâtre, l'iraſcibilité, la défiance, la diſſimulation ſont ordinairement les caractères qui dénotent ce tempérament, & ſont par conſéquent les circonſtances prédiſpoſantes à la mélancolie; ces circonſtances peuvent même dans certains cas devenir des cauſes déterminantes; mais les choſes qu'on eſt ſur-tout autoriſé à conſidérer comme telles, ſont principalement, les travaux exigeant une forte tenſion de l'eſprit, ceux conſtamment dirigés vers une certaine ſérie d'objets, la méditation profonde, les efforts de l'imagination répétés & ſoutenus, l'étude opiniâtre, les veilles conti-

nuelles, la dévotion outrée, l'amour malheureux, & toutes les paſſions de l'ame pénibles & concentrées.

Arétée, Boerrhaave, Pinel & pluſieurs autres médecins célèbres ont aſſigné pour caractère à la mélancolie un délire ſans fièvre excluſivement porté ſur un objet ou ſur une ſérie d'objets & joint au libre exercice des facultés de l'entendement ſur tout autre point. *Melancholia eſt animi angor in unâ cogitatione defixus atque inhærens abſque febre.* Ce ſymptôme eſt en effet le ſeul pathognomique; mais beaucoup d'autres conſtituent la maladie, ainſi le teint livide & verdâtre, la maigreur, une conſtipation habituelle, la crainte, la triſteſſe, le regard ſombre & oblique, l'abord repouſſant, une défiance ombrageuſe, des terreurs paniques, des pleurs involontaires & ſans ſujet, quelquefois une gaîté folle, plus ſouvent une moroſité perſiſtante ou même une myſantropie farouche; ſouvent encore un penchant irréſiſtible au ſuicide ſignalent les mélancoliques.

Dans cette affection le ſommeil eſt agité & ſans ceſſe troublé par des rêves effrayans & par des tableaux lugubres. La nuit, les lieux ſombres & les moindres circonſtances renouvellent & aggravent les terreurs.

Quoique la plupart de ces ſymptômes conſtituent la mélancolie bien prononcée, cependant ils ne ſe rencontrent pas tous ſur le même individu; & comme d'un autre côté le délire excluſif & l'aberration du jugement qui caractériſent eſſentiellement la mélancolie peuvent varier d'objets à l'infini les principaux phé-

nomènes de la maladie recevront des modifications dépendantes de la nature du délire.

Un homme, par exemple, se croyait un coq & imitait le chant & le battement des ailes de cet oiseau domestique. Un autre appréhendait sans cesse qu'Atlas fatigué du fardeau du ciel ne s'en déchargeât sur ses épaules, &c., &c.

Le règne de la mélancolie commence avec l'âge viril & finit ordinairement avec lui, & c'est aussi vers cette époque de la vie que s'opère le changement physique & moral le plus propre au développement de la maladie. C'est alors en effet, nous le répétons, qu'on entend gronder les orages des passions & que toutes les maladies des organes de l'abdomen se déclarent; c'est alors que les obstructions se forment dans cette cavité, que la prédominence du systême veineux sur l'artériel s'établit, que cette prédominence produit le rallentissement de la circulation, la stagnation du sang dans le systême de la veine porte, & par une conséquence physiologique l'épaisissement & la couleur noire de ce fluide & celle de la bile qui en émane, circonstance qu'on ne doit pas laisser échapper & qui rapprochée des idées des anciens sur l'atrabile ou bile noire, *melaina cholè* explique la naissance hypothétique de cette humeur & prouve que, bien qu'ils ayent pris l'effet pour la cause, leur théorie n'était pas entiérement dépourvue de fondemens quoiqu'ils fussent privés de toutes les connaissances successives qui nous ont éclairé depuis, & desquelles nous nous bornons souvent à tirer un orgueil stérile.

Pour être mélancolique il faut une grande activité cérébrale, (1) une fufceptibilité particulière de l'organe fenfitif, dès-lors le vieillard eft exempt de cette maladie; il n'a plus la force d'en être atteint, & les caufes qui la produifent n'ont plus, ou ont peu de pouvoir fur lui.

Comme le vieillard l'enfant n'eft pas foumis à l'empire des caufes de la mélancolie, ainfi que nous l'avons déjà obfervé, il jouit bien d'une fufceptibilité nerveufe & d'une fenfibilité phyfique très-délicate; mais les impreffions que les corps extérieurs font fur fes organes font auffi peu profondes qu'elles font vives; d'un autre côté fes paffions font encore à naître, fa fenfibilité morale fe développe & s'effaye, & fi tous les objets appellent fon attention, elle n'eft captivée par aucun.

Au chapitre précédent nous avons vu que l'hyftérie eft aux femmes ce que l'hypocondrie eft aux hommes, que par conféquent cette dernière affection les attaque plus rarement & que de même elles font moins fujettes à la mélancolie. En donnant l'explication de cette différence nous avons trouvé une nouvelle preuve de l'influence morale fur ces maladies, & pour ainfi-dire jeté quelque lumière fur le mode d'agir des paffions qui les produifent. Mais c'eft fur-tout dans l'examen

---

(1) Ariftote n'a-t-il pas reconnu l'influence du travail de l'efprit, & de la difpofition morale fur la production de la mélancolie lorfqu'il a dit : *cur homines qui ingenio claruerunt & in ftudiis philofophiæ, vel in republicâ adminiftrandâ, vel in carmine fingendo, vel in artibus exercendis melancholicos omnes fuiffe videamus.* (Prob. Sect. 30.)

du traitement de la mélancolie qu'on sera plus à même de se convaincre & de s'éclairer.

» Les principes du traitement de la mélancolie, dit le professeur Pinel (1), ont été reconnus bien long-temps avant l'origine de la médecine grecque, & il paraît même qu'elle remonte jusqu'aux siècles éclairés de l'ancienne Egypte. Aux deux extrémités de cette contrée, qui était alors très-peuplée & très-florissante, il y avait des temples dédiés à Saturne où les mélancoliques se rendaient en foule & où des prêtres, profitant de leur crédulité confiante, secondaient leur guérison prétendue miraculeuse, par tous les moyens naturels que l'hygiène peut suggérer. Jeux, exercices récréatifs de toute espèce institués dans ces temples, peintures voluptueuses, images séduisantes exposées de toutes parts aux yeux des malades; les chants les plus agréables, les sons les plus mélodieux charmaient souvent leurs oreilles; ils se promenaient dans des jardins fleuris, dans des bosquets ornés avec un art recherché; tantôt on leur faisait respirer un air frais & salubre sur le nil, dans des bateaux décorés, & au milieu de concerts champêtres; tantôt on les conduisait dans des isles riantes où, sous le symbole de quelque divinité protectrice, on leur procurait des spectacles nouveaux & ingénieusement menagés, & des sociétés agréables & choisies; tous les momens enfin étaient consacrés à quelque scène comique, à des danses grotesques,

(1) Nosograph. philos., première édition, tom. 2, p. 28.

grotefques, à un fyftème d'amufemens diverfifiés & foutenus par des idées religieufes. Un régime afforti & fcrupuleufement obfervé, le voyage néceffaire pour fe rendre dans ces faints lieux, les fêtes continuelles inftituées à deffein le long de la route, l'efpoir fortifié par la fuperftition, l'habileté des prêtres à produire une diverfion favorable & à écarter des idées triftes & mélancoliques pouvaient-ils manquer de fufpendre le fentiment de la douleur, de calmer les inquiétudes & d'opérer fouvent des changemens falutaires qu'on avait foin de faire valoir pour infpirer la confiance & établir le crédit des divinités tutélaires? «

Il eft raifonnable fans doute d'admettre un traitement auffi philofophique, & dès-lors il faut réfuter ici les hypothèfes d'atrabile & d'humeur mélancolique, & condamner avec vigueur l'abus des délayans, des purgatifs, des faignées, & de certains fpécifiques banaux, tels que l'ellébore, les lætifians, &c., &c.

En employant les divers préceptes généraux indiqués pour l'hypocondrie, il faut dans la mélancolie infifter fortement fur la médecine de l'efprit, & non-feulement combattre la caufe de l'affection & fouftraire le malade à fon empire; mais encore détruire l'effet qu'elle a produit; c'eft-à-dire qu'il faut remédier à l'aberration mentale, foit par une impreffion vive, fufceptible de produire fur le cerveau un changement falutaire dans l'ordre de fes vibrations, foit par une impreffion profonde qui, fixant l'ame fur un autre objet que celui du délire, lui faffe perdre l'habitude de ce dernier.

Les nombreufes variétés que préfente la mélancolie fous le rapport du délire qui la caractérife, rendent difficiles à indiquer les moyens les plus propres à opérer ces heureux effets ; mais le génie du médecin doit dans ce cas fuppléer au défaut des règles ; il fuffit d'indiquer une marche générale & enfuite

Locus & res dabunt confilium.

Alexandre cite l'obfervation d'un homme qui s'imaginait n'avoir point de tête & auquel il donna un bonnet de plomb dont la pefanteur l'avertit & le guérit bientôt de fa folie. Il cite encore une femme qui ayant dormi fur l'herbe, croyait qu'un ferpent était entré dans fa bouche & delà dans fon eftomac. Son imagination fortement frappée avait donné naiffance aux accidens les plus graves. Il feignit de croire à l'exiftence du fait ; ordonna un émétique, & fit mettre en fecret un ferpent dans le vafe où la malade devait vomir. Celle-ci crut avoir rendu ce ferpent dans le vomiffement, & il n'en fallut pas d'avantage pour détruire l'erreur de l'imagination & les fymptômes fâcheux déterminés par elle. On voit dans la differtation de Mr. Carpentier fur la mélancolie, l'hiftoire d'un curé de village que les perfécutions dirigées contre la religion & fes miniftres avaient rendu mélancolique. La maladie était au dernier degré. Déja le malade avait fuccombé plufieurs fois au penchant au fuicide. Il s'était précipité deux fois dans un puits profond dont on avait eu le bonheur de le retirer, lorfque quelques-uns de fes amis lui annoncèrent le concordat & lui en préfentèrent les arti-

cles fondamentaux ; dès-lors la guérifon fut complète, le malade fe félicita du changement qu'il éprouvait, & annonça même que fa maladie était difparue fans retour; Mr. Carpentier fait judicieufement obferver que, dans cette obfervation, le malade n'a été foumis à aucune efpèce de traitement. Enfin parmi toutes les hiftoires de guérifon de mélancolie que cite Mr. Pinel dans fon traité fur la manie, il en eft une dont la fingularité frappante nous a fait céder au défir de la rapporter. Un homme de lettres, fujet à des excès de table, & guéri depuis peu d'une fièvre tierce, éprouva vers l'automne toutes les horreurs du penchant au fuicide, & fouvent il balança avec un calme effrayant le choix de divers moyens propres à fe donner la mort; un voyage qu'il fait à Londres femble développer avec un nouveau degré d'énergie fa mélancolie profonde & fa réfolution inébranlable d'abréger le terme de fa vie. Il choifit une heure très-avancée de la nuit, & fe rend fur un des ponts de cette capitale pour fe précipiter dans la Tamife; mais au moment de fon arrivée, des voleurs l'attaquent pour lui enlever toutes fes reffources qui étaient très-modiques ou prefque nulles; il s'indigne, il fait des efforts extrêmes pour s'arracher de leurs mains, non fans éprouver la frayeur la plus vive & le plus grand trouble. Le combat ceffe, & il fe produit à l'inftant une forte de révolution dans l'efprit du mélancolique; il oublie le but primitif de fa courfe, revient chez lui dans le même état de détreffe qu'auparavant, mais entièrement exempt de fes projets finiftres de fuicide. Sa guérifon a été fi complète que réfidant

à Paris depuis dix ans, & ſouvent réduit à des moyens précaires d'exiſtence, il n'a plus éprouvé le moindre dégoût de la vie. (1).

MANIE.

Outre tous les points de ſimilitude qui exiſtent entre la mélancolie & la manie, & démontrent par conſéquent l'identité de leur origine; obſervons encore, pour prouver l'influence puiſſante des affections de l'ame ſur cette dernière maladie obſervons, dis-je, les circonſtances qui y diſpoſent, & livrons-nous à la recherche des cauſes qui la déterminent; étudions enſuite philoſophiquement les principaux phénomènes qui l'accompagnent, & mettons en parallèle certains accès de manie & les dérangemens qui ſuivent & caractériſent les paſſions.

L'exaltation de la ſenſibilité morale, le trop grand développement des facultés intellectuelles, les climats méridionaux qui ſemblent favoriſer ces deux états, la civiliſation, l'élévation de la fortune, le ſéjour dans les grandes villes ſi ſuſceptible d'un autre côté de faire naître & de rendre plus actives les paſſions factices

---

(1) Montaigne rapporte qu'une femme croyant avoir avalé une épingle, crioit & ſe tourmentait comme ſi réellement cette épingle ſe fut arrétée au goſier où elle reſſentait, diſait-elle, une douleur inſupportable; on la fit vomir, & ayant eu ſoin de jeter adroitement une épingle tortue dans ce qu'elle avait rendu, ſon imagination fut ainſi tranquilliſée, & elle fut ſubitement débarraſſée de ſa douleur. (Eſſais de Montaigne, tome premier, page 100).

ſont les circonſtances les plus propres à diſpoſer à la manie; en effet que d'inconvéniens dans les villes! c'eſt là que s'aiguiſent les paſſions; c'eſt là que la différence des fortunes & des rangs fait naître la plupart d'entr'elles, telles que la vanité, l'orgueil, l'ambition, la ſoif des richeſſes, &c. &c.; & enſuite la contrariété que peuvent rencontrer celles-ci eſt une ſource intariſſable des paſſions haineuſes, de l'envie, de la honte, de la jalouſie, &c. &c. &c. Toutes les villes préſentent ſans doute les inconvéniens que nous venons de décrire; mais on peut dire qu'il ſont d'autant plus grands, qu'elles ſont plus peuplées & qu'il y a plus de diſproportion dans les conditions de ceux qui les habitent; car s'il eſt vrai que toute paſſion naiſſe de la crainte d'éprouver des beſoins ou du déſir de ſatisfaire ceux qu'on éprouve, il eſt juſte de conclure que la multiplicité des beſoins enfante la multiplicité des paſſions; or de l'état ſocial, de la civiliſation, du ſéjour des villes & ſurtout des capitales, nait une foule de beſoins factices qui, joins aux beſoins naturels, ſont une ſource inépuiſable de matériaux propres à alimenter les affections de l'ame.

Sous le rapport des âges nous répéterons, à quelque modification près, ce que nous avons dit au ſujet de l'hypocondrie & de la mélancolie.

Dans l'enfance l'abſence des paſſions & un abri contre la manie; à l'inſtant de la puberté le développement de l'amour & de la jalouſie la font ſouvent paraître, mais alors extrêmement aiguë, furieuſe & emportée comme les cauſes qui la produiſent, elle eſt

le plus ſouvent de courte durée & fugace comme elles. Les accès n'ont point cette fixité, cette longueur qui détruiſent ſouvent toute eſpérance de guériſon; c'eſt une oſcillation violemment imprimée; mais que des moyens bien entendus peuvent facilement arrêter. Dans les inſtans de calme la vue d'un nouvel objet peut faire une heureuſe diverſion & effacer les impreſſions du premier; d'autres fois des conſolations, des aſſurances données adroitement font taire la jalouſie. Enfin des voyages, des diſtractions qui enlèvent le malade à la cauſe de ſa manie, ou des paſſions d'un nouveau genre ſubſtituées aux premières, ſuffiſent pour corriger les écarts de la raiſon & triompher totalement de la maladie.

Mais c'eſt au commencement de l'âge viril que la manie étend ſon empire; c'eſt alors auſſi, nous ne ceſſerons de le répéter, que ſe déchaînent dans toutes leurs forces les orages des paſſions; c'eſt alors que l'homme eſt en proie aux ſoucis dévorans de l'ambition, à la ſoif inſatiable des richeſſes, aux ſerpens rongeurs de l'envie, à la conſtriction pénible de toutes les paſſions haineuſes, que font naître ſans ceſſe ſur la route épineuſe de la vie, l'orgueil, & les dédains des autres hommes.

La manie qui ſe déclare à cette époque eſt non-ſeulement plus commune, mais elle eſt plus tenace, plus opiniâtre, elle eſt auſſi plus ſombre, plus concentrée; enfin ſous quelque point de vue qu'on l'enviſage elle ſemble réfléchir fidèlement l'image des paſſions qui l'ont cauſée.

C'eſt aſſez dire que la manie doit être & eſt effectivement fort rare dans la vieilleſſe, puiſqu'alors les affections de l'ame perdent chaque jour de leur énergie, & finiſſent bientôt par s'éteindre tout-à-fait.

Si l'on analyſe les cauſes déterminantes de la manie, la réſolution du problême eſt achevée, car tous les apperçus ſe réuniſſent pour démontrer que c'eſt le plus ſouvent parmi les cauſes morales qu'il faut les chercher.

D'après la remarque faite par le docteur Eſquirol, ſur 66 maniaques & mélancoliques, 47 l'étaient devenus à la ſuite d'affections morales & 19 ſeulement par cauſes phyſiques.

Un relevé fait à la ſalpétrière, démontre que ſur 611 aliénées, la folie avait été déterminée chez 374 par les paſſions.

Il réſulte d'obſervations recueillies à la maiſon de Charenton par Mr. Giraudy, médecin adjoint que ſur 8 hypocondriaques, 5 l'étaient devenus après des chagrins violens, & 3 après des travaux de cabinet opiniâtres.

Sur 171 mélancoliques 10 reconnaiſſaient pour cauſe la jalouſie, 19 l'amour contrarié, 30 des chagrins profonds, 6 des terreurs religieuſes, 4 une joie exceſſive, 6 un caractère primitivement fort craintif, 6 l'hyſtérie, 17 l'épilepſie.

Sur 165 foux & maniaques 49 devaient leur aliénation à des chagrins violens, 3 à l'excès de joie, 5 à la jalouſie, 18 à l'hyſtérie, 8 à la révolution politique, 3 aux terreurs religieuſes, 7 à l'amour contrarié, 19 à l'ambition, 6 à l'abus des facultés intellectuelles, 6 à une frayeur ſubite.

Enfin, quoique l'idiotisme soit le plus souvent le résultat d'une mauvaise conformation, d'une disposition héréditaire ou de quelque dérangement organique accidentel, cependant sur 45 individus, l'idiotisme, chez onze, avait suivi des chagrins profonds, chez 3 autres il avait été le résultat de travaux de cabinet opiniâtres & de l'abus des facultés intellectuelles, & chez deux il reconnaissait pour causes la frayeur & l'ébranlement imprimés par le bruit imprévu du canon.

Dans sa Nosographie Mr. Pinel (1) » observe que » les informations les plus précises fournies par des » parens des insensés de l'hospice de Bicêtre, ou bien » par des personnes qui conservaient avec eux quel- » que liaison, l'ont convaincu que les sources les plus » ordinaires de la manie, tiennent à quelque chagrin » violent contracté par des revers de fortune ou la » perte de quelqu'objet chéri, non moins qu'à des » terreurs religieuses, à un amour contrarié & mal- » heureux, à des événemens de la révolution, soit par » des regrets profonds de l'ancien régime, soit par » l'exaltation extrême d'un ardent patriotisme : d'où il » est aisé de conclure que les délires non fébriles loin » de tenir à des vices d'organisation du cerveau dépen- » dent presque toujours de quelque passion forte & » véhémente autant par la nature de l'objet de cette » passion que par la sensibilité trop vive de celui qui » l'éprouve. «

Il existe encore des rapports essentiels entre les pas-

(1) Vol. 2, p. 10.

ſions & la manie : elles ont un ſiége abſolument commun. Si c'eſt dans l'épigaſtre que les paſſions établiſſent leur empire ; ſi c'eſt de là qu'elles irradient vers tous les points de l'économie ; & ſi les altérations de la face ne ſont, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, que la réflexion de ce qui ſe paſſe dans le centre épigaſtrique, tous les noſologiſtes ont juſtement obſervé que dans la manie on remarque principalement auſſi le trouble des fonctions des organes épigaſtriques. D'un autre côté, la manie n'eſt pas uniquement conſtituée par le trouble des facultés intellectuelles, elle l'eſt encore eſſentiellement par l'exaltation ou la ſubverſion des affections morales ; & non-ſeulement, comme la dit le médecin Eſquirol, les paſſions ſont la cauſe la plus commune de l'aliénation, mais elles ont avec cette maladie & ſes variétés des rapports de reſſemblance ſi frappans que toutes les eſpèces d'aliénation ont leur analogie, ou pour ainſi-dire leur type primitif dans le caractère de chaque paſſion ; & pour le prouver, il nous ſuffira de rapporter dans ſon intégrité le parallèle qu'a établi ſur ce point l'auteur précité.

» Voyez-vous, dit-il, cet homme, le viſage enflammé, la phyſionomie convulſive, les yeux rouges étincelans, le corps vacillant ? Ses membres préludent à quelqu'acte de vengeance : les propos les plus vifs & les plus humilians ſont ſur ſes lèvres ; ſa voix eſt rauque dure & menaçante ; ſes phraſes ſont courtes, rapides, entrecoupées, il ſemble que l'organe de la parole n'a pas aſſez de mobilité pour ſuffire à l'expreſſion des idées qui ſe préſentent en foule & ſans ordre à ſon

imagination exaltée par la colère. Applaudit-on à ses emportemens, il se croit soutenu & redouble d'imprécations & de fureur? Le contrarie-t-on de vive force, le mal est à son comble & les excès de tout genre vont terminer cette scène terrible? Ce fils respectueux méconnait la voix d'un père chéri; en vain son amante éplorée essayera-t-elle par ses larmes de le ramener au calme; les affections les plus tendres, les sentimens les plus affectueux sont dans l'état de perversion. Mais bientôt l'abattement, la honte, un mal-aise général, des constrictions épigastriques annoncent la fin de l'accès.

Qu'observons-nous chez ce maniaque furieux? Le visage est rouge, les yeux brillans & d'une mobilité extrême; l'attitude menaçante & fière, le tronc dans une sorte d'agitation convulsive; par le mouvement de ses bras il semble se préparer à des actes de fureur auxquels l'excite son imagination égarée; sa voix est forte, rude & foudroyante, ses mots se poussent pêle-mêle sur ses lèvres, comme ses idées se présentent, se pressent, se confondent dans son imagination en désordre; pour lui rien n'est sacré, ses parens, ses amis sont inconnus, leur présence l'irrite ou lui est parfaitement indifférente, si on le flatte il s'exaspère d'avantage, une résistance impuisante, le porte aux extrêmes de la fureur.

Dans le monde on abandonne un homme en colère, il se calme peu-à-peu sans qu'il soit besoin de raisonner avec lui. Une surprise, la présence d'un personnage imposant ont quelquefois mis fin à un accès de colère.

Quelquefois il ſe termine par des évacuations abondantes souvent par la mort. Que ferez-vous à ce maniaque dont le délire ne permet aucune ſorte de raiſonnement? Laiſſez-le aller, venir, s'agiter au gré de ſon aveugle fureur; abandonnez-le à ſa mobile impétuoſité, la laſſitude, l'abſence de tout objet extérieur le calmera, il ſera tranquille. Qu'il éprouve une impreſſion vive & inattendue, qu'on lui préſente un appareil de force impoſante qui ne lui laiſſe pas l'eſpoir de vaincre; ſa réſiſtance & ſa fureur ſe diſſiperont comme l'ombre. La mort peut auſſi terminer ſon accès. Souvent il finit par des évacuations critiques.

Nous venons de voir juſque dans les plus petits détails le délire furieux reſſembler trait pour trait à un accès de colère : ſuivons le parallèle dans les autres eſpèces d'aliénation. Ce jeune homme eſt bien changé; ſon teint eſt plus vif & plus animé; ſes yeux ſont expreſſifs, ſes mouvemens plus légèrs; il eſt tantôt ſombre, tantôt gai; il aime la ſociété & recherche la ſolitude; il parle des femmes avec indifférence & même avec mépris, dans d'autres momens avec tranſport & adoration; il a moins d'affection pour ſes parens & ſes amis. Quel changement s'eſt-il opéré en lui? Une jeune beauté vient de fixer les irréſolutions de ſon cœur; voyez-le auprès de celle qu'il adore; ſes yeux ſont tendus vers les ſiens, ſont viſage eſt alternativement pâle & coloré; ſa reſpiration fréquente, ſes paroles entrecoupées, ſes ſoupirs profonds; les battemens irréguliers & tumultueux de ſon cœur trahiſſent ſon ſecret; par-tout l'image de celle qu'il

adore le pourſuit; il ne dort plus; il fait des rêves, il mange moins, il maigrit. Ne heurtez pas de front ſa paſſion, il eſt capable de tout tenter pour obtenir celle qu'on eſſaierait en vain de lui refuſer. L'oppoſition à ſes déſirs, à ſes vœux, les rend plus énergiques, la voix de ſes parens eſt méconnue; les conſeils de l'amitié ſont mépriſés; l'éloignement, le temps, l'abſence feront ce que ni l'autorité, ni les conſeils n'ont pu faire.

Quelle eſt cette maniaque? les yeux caves & hagards; le regard fixe, la reſpiration courte & précipitée, les traits du viſage tantôt concentrés, tantôt épanouis, elle parle avec volubilité; les noms d'amour, de trahiſon, de jalouſie, de bonheur ſont tour-à-tour ſur ſes lèvres tremblantes. C'eſt une femme dont les idées amoureuſes ayant entraîné toute l'activité des facultés intellectuelles altèrent la raiſon; elle voit par-tout ſon idole, elle lui parle; ſon amant eſt caché dans les murs, dans les réduits de ſon appartement, il eſt à ſes côtés elle lui prodigue les expreſſions les plus érotiques & les careſſes les plus amoureuſes, elle éprouve avec lui des jouiſſances extatiques, ou bien elle provoque tous ceux qui l'approchent & qu'elle prend pour ſon amant; ou bien tous les autres hommes ſont des ſéducteurs, toutes les femmes ſont des monſtres qui veulent lui ravir l'objet de ſa paſſion délirante; le ſommeil n'appéſantit plus ſes paupières, elle eſt dévorée d'une ſoif ardente, elle maigrit, elle ſe deſſèche. Les conſeils ſont pris pour des injures, & dans les écarts de ſon imagination elle peut s'abandonner à tous les

défordres, & à tous les excès. La nymphomanie eft-elle autre chofe que le défordre des fens dont nous trouvons fouvent le modèle dans la fociété ?

La peinture que les moraliftes ont tracée de l'orgueil offre les mêmes traits que la manie ou la mélancolie orgueilleufe. L'homme dévoré de cette funefte paffion affecte une grandeur qui trompe & qui en impofe; il juge & décide tout fans difcrétion & fans prudence. Tout ce qui eft en oppofition avec fes idées, eft injufte ou déraifonnable ; la réfiftance l'aigrit & ne fait que l'affermir dans fes fentimens. Il eft rare qu'il cède aux remontrances à moins qu'elles ne flattent fon amour-propre ; fi on le contrarie il met en œuvre la colère & la vengeance. Plein de lui-même, de fon mérite & de fes perfections, il croit être feul digne de l'eftime qu'on fait de lui, du rang qu'il tient dans le monde, du refpect qu'on lui porte, des louanges qu'on lui donne, de la foumiffion qu'on lui témoigne ; tout fon être s'anime, il compofe fon front & fes yeux, il modifie le ton de fa voix, il règle fa démarche, ne paraît qu'avec oftentation, il ne marche qu'avec bruit, il ne fe confond point avec le vulgaire, il exige la première place; tous les moyens lui conviennent pour atteindre fon but. S'il fait quelque chofe de bien il appele de toutes parts des fpectateurs; il veut à tout prix être quelque chofe de remarquable & de diftingué. Les aliénés bouffis d'orgueil préfentent les mêmes nuances, leur démarche eft fière & hautaine, leur ton eft impofant ; ils vivent retirés & reftent feuls avec eux-mêmes; à peine ofent-ils adreffer la parole à ceux qui les

abordent; ils ne fe confondent point avec leurs compagnons malades; ils fe rient de leur baffeffe, de leur foumiffion, de leur docilité; ils ne parlent qu'avec mépris aux domeftiques qui les fervent Celui-ci n'eft occupé que de fes hautes deftinées; il fe croit un être privilégié, un envoyé du ciel, un roi, un empereur; il ordonne, il commande en maître, entend être obéi; s'irrite, devient nenaçant & furieux fi on lui réfifte, fi on le contrarie. Celui-ci croit pofféder toutes les connaiffances, differte avec prétention fur chacune d'elles & s'applaudit de fes difcuffions délirantes; ou bien il fe croit poffeffeur de tout ce qu'il voit, & en difpofe au gré de fon caprice & de fa bizarre générofité. Entrent-ils en fureur? ils ne cèdent qu'à l'adreffe qui fait faire fervir leur délire pour les ramener au calme. M. Pinel, rapporte que trois aliénés de Bicêtre, fe croyaient autant de fouverains & prenaient chacun le titre de Louis XVI. Ils fe difputent un jour les droits de la royauté, & les font valoir avec des termes trop énergiques. La furveillante s'approche de l'un d'eux & le tirant un peu à l'écart; pourquoi, lui dit-elle, d'un air férieux, entrez vous en difpute avec ces gens-là qui font vifiblement fous? ne fait-on pas que vous feul devez être reconnu pour Louis XVI? Ce dernier flatté de cet hommage fe retire auffitôt en regardant les autres avec une hauteur dédaigneufe. Le même artifice réuffit avec un fecond, & c'eft ainfi qu'en un inftant il ne refta plus de trace de difpute.

Dans la mélancolie trifte, le vifage eft pâle, les traits de la face concentrés, la phyfionomie doulou-

reuſe; les yeux caves, abattus; le regard ſoupçonneux, les mouvemens lents. Ce ne ſont que des plaintes ſourdes, des gémiſſemens, des ſoupirs entremêlés de monoſyllabes qui s'échappent ſans but; quelquefois un douloureux ſilence qui va juſqu'aux dernier degré de l'obſtination. Ces malades recherchent la ſolitude, aiment à reſter ſeuls, & ne ſe livrent qu'avec la plus grande répugnance à la compagnie; ils éprouvent des douleurs hypocondriaques & épigaſtriques; ils ont les membres comme briſés, ne peuvent ſupporter de longues courſes; ils ne tranſpirent point, ſuent facilement; toutes leurs fonctions languiſſent; ils ont des rêves affreux. Qui ne reconnaît-là les caractères du chagrin & de l'état de l'homme que les revers, les malheurs & l'injuſtice de ſes ſemblables pourſuivent, accablent de leur poids ?

L'homme arrivé au dernier degré du déſeſpoir & le mélancolique ne s'occupent que de leurs infortunes vraies ou imaginaires. Ils ne ſongent à leurs famille & à leurs amis que par élans ou bien pour s'en plaindre, ou pour ſe reprocher à eux-mêmes leurs prétendus torts. La vue des perſonnes les plus chères, loin de les arracher à leurs ſombres idées, aggrave leurs maux, aigrit leurs chagrins & ils ne ſe portent au dernier acte du déſeſpoir, qu'après avoir contemplé ceux qui devaient les retenir à la vie, & avoir ſavouré au ſein de leurs embraſſemens le plaiſir de ſe délivrer de ce péſant fardeau.

Cette aliénation morale a ſes analogues juſques dans les paſſions les plus viles & les plus honteuſes. Il eſt

dans la fociété des individus entrainés au vol par un penchant irréfiftible que la crainte ni la rigueur des lois ne peuvent vaincre. Mr. Pinel obferve qu'il eft des aliénés d'ailleurs d'une probité rigoureufe, durant les intervalles lucides, qui, pendant leurs accès, font portés par une détermination involontaire à voler & à faire des tours de filouterie. C'eft, fuivant la remarque du même auteur, (1) par des vifions extatiques durant la nuit que préludent fouvent les accès de dévotion maniaque; c'eft auffi quelquefois par des rêves enchanteurs, & par une prétendue apparition de l'objet aimé fous les traits d'une beauté raviffante que la manie par amour éclate quelquefois avec fureur, après des intervalles plus ou moins longs de raifon & de calme.

Ainfi de la fituation la plus calme, l'homme qui fait le mieux maîtrifer fes paffions, fes déterminations, s'élève par des nuances infenfibles à la paffion la plus impétueufe, aux déterminations les plus violentes, pour arriver à la manie la plus furieufe, ou à la mélancolie la plus profonde.

Dans l'expofition très-fuccincte que nous venons de faire des circonftances qui difpofent le plus à la manie & des caufes qui la déterminent, nous avons diftingué les points de reffemblance & établi le degré de relation qui exifte entre l'aliénation mentale & les affections de l'ame. Maintenant fi nous voulons jetter un nouveau jour fur le développement & la nature de cette maladie,

---

(1) Nofograph Med. tom. 2 p. 31.

maladie, il ſuffit d'oppoſer les réſultats divers des traitemens employés pour la combattre & de comparer de nouveau l'inſuffiſance & même le danger d'une dégoutante polypharmacie & d'une faſtidieuſe routine, aux ſuccès qu'obtiennent chaque jour les ſoins bien entendus du traitement moral que diđent une médecine ſage & une philoſophie éclairée.

HYSTÉRIE.

Cette maladie n'eſt pas l'appanage excluſif des villes; mais la corruption des mœurs & la perverſion des lois de la nature ont ſu l'y rendre ſi fréquente, qu'on a lieu de craindre que bientôt elle ne ſoit commune à toutes les femmes opulentes qui habitent les grandes cités, tandis que ſi on rencontre quelquefois cette affection dans les campagnes, elle eſt toujours due au trouble du flux menſtruel, ou à une ſageſſe trop auſtère.

Une complexion délicate, un tempérament laſcif, une ſuſceptibilité nerveuſe originelle, ou acquiſe par une vie ſédentaire ou d'autres cauſes ſuſceptibles de la produire, ſont les circonſtances prédiſpoſantes à l'hyſtérie. Les cauſes qui peuvent enſuite en déterminer le développement ſont la ſuppreſſion ou la rétention du flux menſtruel, une chaſteté rigoureuſe, le veuvage ou une ſéparation momentanée dans les premiers temps du mariage, (1) l'amour, les déſirs impérieux, la jalouſie ou toute autre paſſion forte & contrariée.

(1) Hoffman rapporte l'hiſtoire d'une jeune perſonne qui n'ayant pas été unie à un jeune homme qu'elle aimait fut affectée d'hyſtericie & ne put être guérie malgré les traite-

La puiſſance de ces cauſes ſera ſur-tout bien augmentée par les lectures érotiques, les rêveries amoureuſes, & toutes les habitudes qui, favoriſant le travail de l'imagination, hâteront le développement de la puberté & le rendront plus orageux.

Des mouvemens convulſifs joints au ſentiment de l'aſcenſion d'un globe qui ſemble partir de la matrice & s'élever vers le col, où il produit une eſpèce de ſtrangulation ſont les caractères eſſentiels de l'hiſtérie; mais dans cette maladie, comme dans toutes les affections nerveuſes, une foule d'anomalies du ſyſtême ſenſitif vient encore ſe joindre aux caractères fondamentaux.

Quelquefois lorſque les accès ſont légers on éprouve ſeulement, à la place des convulſions, une ſimple tenſion ſpaſmodique des muſcles de l'abdomen & une conſtriction de la poitrine avec le ſentiment d'un cercle qui ſemble rapprocher les fauſſes côtes, & diminuer la capacité inférieure du thorax. Lorſque les accès ſont plus graves ils ſont quelquefois annoncés par des vertiges, la pâleur du viſage, l'engourdiſſement des membres, des pandiculations & une anxiété précordiale plus ou moins grande. La reſpiration devient enſuite difficile, les palpitations, les battemens des ca-

---

mens les plus variés & l'abus même des médicamens de tous les genres que lorſqu'on eût conſenti à ſatisfaire ſon inclination.

(Frédéric Hoffm. Medicina. ration. ſyſtemat. 1718.)

Le docteur Villermay en donne une autre d'une hiſtericie déterminée par un amour concentré.

(Recherches ſur l'Hypocond. p. 41.)

rotides & des temporales deviennent précipités & convulſifs, le col & la face ſe tuméfient, la roideur tétanique de la mâchoire annoncent les convulſions, & celles-ci ſont bientôt générales.

Quelquefois auſſi les accès préſentent une aberration momentanée des facultés intellectuelles, les malades verſent des pleurs involontaires auxquels ſuccèdent ſouvent un rire immodéré; ils pouſſent des ſons plaintifs, & portent leurs mains vers la poitrine comme pour indiquer la gêne qu'ils éprouvent & la ſuffocation qui les menace. Enfin lorſque la maladie eſt au *ſummum* la perte de ſentiment vient compliquer ces divers états, le pouls devient irrégulier, petit & vermiculaire & les extrémités ſont froides; ſouvent même l'immobilité la plus abſolue perſiſte, la reſpiration & la circulation ſont entièrement ſuſpendues ou s'exécutent d'une manière inſenſible & les malades accablés ſous un ſommeil profond préſentent l'image de la mort.

Quelquefois la fin des accès eſt annoncée ou par l'excrétion d'une humeur muqueuſe à travers le vagin, ou par un écoulement abondant d'urine limpide; d'autres fois on la procure, comme par enchantement à l'aide d'une odeur fétide, ou du pouvoir ſéducteur de la muſique; mais convenons auſſi que les affections morales les plus légères, une nouvelle fâcheuſe, une ſenſation pénible, une faible contrariété, l'abſence de l'objet aimé ſuffiſent pour en occaſionner le retour.

L'hyſtérie n'attaque les femmes qu'à deux époques bien ſuſceptibles d'éclairer ſur le ſiége du mal, la nature des cauſes qui le produiſent & celle des moyens

propres à le combattre. La première de ces époques eſt celle de la puberté qui ſe caractériſe par l'apparition des règles, le réveil & le développement des parties ſexuelles, & le tumulte des déſirs; la ſeconde eſt celle de l'âge vulgairement appelé critique qu'annoncent ordinairement des irrégularités dans les fonctions, des altérations dans la ſanté, & qui donnent quelquefois naiſſance à des combats orageux dans leſquels la nature n'eſt pas toujours triomphante.

Si les cauſes de l'hyſtérie ſont ſagement combattues ou que la nature ſe ſuffiſe à elle-même pour en triompher, bientôt la maladie diſparaît & le rétabliſſement de la ſanté s'opère. Si au contraire ces cauſes perſiſtent, ſi même on augmente leur influence par des écarts de régime, bientôt l'affection acquiert de nouvelles forces, les accès ſe rapprochent & ſouvent ſont rappelés par la plus petite cauſe. D'un autre côté les parties contractent par la force de l'habitude un tel penchant à répéter les mêmes actes, que cette propenſion devient une cauſe ſuffiſante, ſoit pour entretenir la maladie, ſoit pour la changer en une véritable épilepſie.

Les parties génitales de la femme en raiſon de leur ſenſibilité extrême ſont ſur-tout eſſentiellement ſoumiſes à l'influence de l'habitude; c'eſt ainſi qu'on explique pourquoi les femmes groſſes, qui, par accident, ſont accouchées avant le terme de la groſſeſſe, ſont ſi ſujettes aux accouchemens prématurés, lorſqu'on ne prend pas toutes les précautions pour éloigner ce qui pourrait troubler le repos de la matrice, & déterminer une irritation ſur cet organe; on ſait même que, malgré

les précautions les plus ſcrupuleuſes, le phénomène de l'avortement a ſouvent lieu ſans autre cauſe que celle de l'habitude de l'utérus à ſe contracter à telle ou telle époque.

Le traitement de l'hyſtérie offre les mêmes conſidérations que celui de l'hypocondrie & de la mélancolie. Traiter & combattre la cauſe eſt toujours la principale indication. Lorſque l'exaltation morale & la ſuſceptibilité nerveuſe ne diſpoſent pas au retour des accès & que la maladie eſt ſeulement due à la ſuppreſſion des règles, ou à une ſageſſe rigoureuſe jointe à un tempérament laſcif, on guérit radicalement, tantôt par le mariage, tantôt en rétabliſſant l'évacuation menſtruelle d'une manière régulière & conſtante; mais lorſque l'affection dépend d'un déſordre du ſyſtème ſenſitif qu'on ne peut rapporter à l'une ou l'autre de ces cauſes, il faut étudier ce déſordre, rechercher la cauſe qui l'a pu produire, ſouſtraire le malade à l'empire de cette cauſe & employer principalement les reſſources de l'hygiène. C'eſt au moins ce que la ſaine raiſon indique, & ce que confirme l'expérience des médecins que l'eſprit de ſyſtème n'a pas corrompus & que l'obſervation ſeule a dirigés. Après le traitement de la cauſe ou plutôt de la maladie elle-même, l'hyſtériciſme préſente une indication particulière; c'eſt le traitement des accès.

Il eſt impoſſible de rapporter tous les moyens conſeillés & mis en uſage pour remplir ce but; mais on peut facilement s'en conſoler en penſant que l'inconſtance de la plupart de ces moyens rend impoſſible

l'établiffement de règles générales & pofitives fur leur emploi, puifque ce qui réuffit chez une perfonne, produit quelquefois chez une autre un effet abfolument contraire.

Il réfulte néanmoins de la pratique des médecins les plus fages & les plus juftement célèbres, que dans les accès très-opiniâtres, le bain tiède, une mufique douce, le fon d'un inftrument & l'emploi des odeurs vireufes ou fétides, telles que les fubftances animales brulées font les moyens les plus prompts. Les deux derniers fur-tout conjointement avec tous ceux propres à impreffionner vivement les organes fenforiaux, conviendront également dans les fyncopes profondes de l'hyftérie & de l'hypocondrie & dans l'état automatique de la catalepfie ; car fi nous obfervons que les fens en général & l'odorat en particulier correfpondent avec le fenforium de la manière la plus prompte & la plus immédiate ; qu'ils font, comme on l'a fort bien obfervé, les fentinelles vigilantes chargées de lui tranfmettre ce qui fe paffe au dehors, nous conviendrons que dans les cas d'afphixie, de fyncope, de léthargie, &c. Les irritations produites fur ces organes devront être confidérées comme les moyens les plus efficaces pour réveiller l'ame de l'efpèce de fommeil auquel elle s'abandonne, & par conféquent rétablir les fonctions vitales auxquelles elle préfide.

Il faut auffi éloigner des malades ce qui pourrait les contrarier, & par conféquent exafpérer leur accès, leur fournir de l'air pour faciliter le jeu de la refpiration & s'oppofer à la violence des mouvemens con-

vulſifs dans leſquels ils pourraient ſe bleſſer. Ces précautions indiſpenſables dans tous les cas ſont le plus ſouvent ſuffiſantes pour remédier au plus grand nombre.

SPASMES.

ÉPILEPSIE.

L'épilepſie eſt produite par-tout ce qui peut exciter éxtraordinairement la ſuſceptibilité nerveuſe, comme le vin, le café, l'abus des liqueurs ſpiritueuſes & des plaiſirs de l'amour & ſur-tout l'uſage criminel des jouiſſances ſolitaires; les travaux littéraires, la fixité de la vue long-temps continuée ſur un objet, le vice vénérien, l'abus ou l'emploi mal ordonné du mercure peuvent auſſi la faire naître, mais elle eſt principalement déterminée par les paſſions de l'ame bruſquement débilitantes telles que la crainte & la terreur.

Les diverſes cauſes que nous venons d'enumérer déterminent l'épilepſie idiopathique, c'eſt-à-dire celle dans laquelle le cerveau & le ſyſtème nerveux ſont principalement affectés, mais une infinité d'autres agèns peuvent donner lieu à l'épilepſie ſympathique dans laquelle le cerveau ne réagit que ſecondairement, & ne le fait que par ſuite d'une irradiation nerveuſe partie du point ſur lequel s'eſt paſſée l'irritation première. Ainſi les corps étrangers qui compriment un rameau ou un ganglion nerveux, la diſtenſion de l'uterus par la groſſeſſe, l'irritation de cet organe par la rétention des régles ou le beſoin du coït, celle de l'eſtomac ou des inteſtins produite par le ſéjour de ſubſtances vénéneuſes, de vers ou de gaz ayant acquis certaine expanſion;

enfin la répercuffion d'une humeur dartreufe ou vénérienne fur une partie quelconque font fufceptibles de la produire, mais dans ce cas même des affections fortes de l'ame fuffifent pour en déterminer & rapprocher les accès.

Dans l'épilepfie quelquefois les accès font légers, les convulfions fe bornent à quelques membres & alors les phénomènes peuvent fe paffer tous dans la partie frappée de fpafmes ; d'autres fois les convulfions font générales, le défordre eft univerfel; tous les organes partagent l'affection & tous concourent à fournir une férie de fymptômes plus effrayans encore par leur nature que par leur multiplicité. Alors contraction fpafmodique de tous les mufcles, roideur tétanique des mâchoires, grincement des dents, bouche écumante & contournée, altération hideufe du vifage, roulement convulfif des yeux; tantôt ces organes font entrouverts & fixes, tantôt ils fe dirigent en haut, la paupière fupérieure recouvre la prunelle, ne laiffe voir que le blanc & augmente ainfi l'expreffion effrayante, de tous les traits; la face eft vultueufe & pourprée, le col eft tuméfié, la refpiration eft ftertoreufe, fanglotante & précipitée ; des foupirs fréquens ou des cris aigus s'échappent de la poitrine, des palpitations tumultueufes peignent le trouble de cette cavité, les forces mufculaires font portées à l'extrême, les membres fupérieures contournés dans la pronation, les poignets ou feulement les pouces fortement contractés, & l'abdomen & le thorax dans un état de conftriction douloureufe accompagné d'un fentiment de fuffocation

extrêmement pénible. La perte de ſentiment ſe joint à tous ces ſymptômes & vient, comme pour alléger la peine du malheureux épileptique, lui dérober, avec une partie de ſes douleurs phyſiques, le ſpectacle effrayant & douloureux de ſon horrible ſituation.

Dans l'épilepſie idiopathique tantôt les accès ne ſont annoncés par aucun ſigne précurſeur, tantôt des vertiges, des étourdiſſemens, une oppreſſion pénible, une péſanteur de tête ou une céphalalgie plus ou moins violente les précèdent.

Dans l'épilepſie ſympathique les ſignes précurſeurs ſont plus conſtans, mais ils varient ſuivant la nature de l'irritation & celle de la partie ſur laquelle cette irritation eſt produite. Le plus ſouvent néanmoins, les accès ſont annoncés par un ſentiment de froid, de ſtupeur, d'engourdiſſement, de fourmillement ou même de divulſion qui ſe propage de la partie irritée juſqu'au cerveau & que, pour cette raiſon, on a déſigné ſous le nom d'*Aura Epileptica*.

Mais quelle que ſoit la nature de l'épilepſie, qu'elle ſoit idiopathique ou ſympathique, les affections vives de l'ame n'exerceront pas moins l'influence la plus puiſſante pour rapprocher les accès en irrégulariſant les mouvemens du ſyſtème nerveux, & en rappelant ainſi le rithme de vibratilité pathologique. Auſſi tous les auteurs & tous les praticiens conviennent-ils de cette importante vérité, & aſſignent-ils comme cauſes déterminantes & immédiates de l'épilepſie la frayeur, la terreur, le chagrin, une forte antipathie, une haine profonde, &c. &c. Quelques obſervations prouvent

encore qu'un violent accès de colère ou une joie vive, & inattendue peuvent avoir les mêmes résultats & l'on conçoit que ces dernières affections, quoique du genre des excitantes, deviennent indirectement débilitantes & jettent le système nerveux dans un degré de *collapsus* très-propre au développement des convulsions épileptiques.

Ne peut-on pas supposer que les convulsions de l'épilepsie qu'amènent un accès de colère ou un sentiment profond de terreur sont le résultat d'une irradiation nerveuse excessive qui se porte aux muscles, irradiation qui ne se trouve pas en rapport avec la force de ces organes, & qui ayant été une fois établie peut être rappelée par la plus petite cause. Delà les retours des accès.

On a vu des individus effrayés dont les forces musculaires avaient été doublées & chez lesquels les mouvemens avaient conservé leur régularité, parceque le système nerveux, quoique vivement excité, avait trouvé dans les muscles un fonds de résistance & de contractibilité susceptible d'entretenir la conservation de l'équilibre. Les convulsions qui surviennent à la suite d'hémorrhagies considérables qui ont principalement affaibli les organes de la locomotion semblent venir à l'appui de cette hypothèse; ici l'équilibre est rompu par la faiblesse absolue des muscles; dans l'épilepsie à la suite d'une affection morale leur faiblesse ne serait que relative.

La vue de malheureux en proie à des convulsions effrayantes a suffit très-souvent pour propager l'épilepsie

ſoit par la frayeur que ce ſpectacle cauſe ſur des perſonnes délicates, ſoit par une force bien ſingulière, mais unanimement reconnue qui ſoumet certains individus à un penchant irréſiſtible à l'imitation. L'épileſie imitative des enfans de l'hôpital de *Harlem ;* l'hiſtoire des religieuſes de Londun & celle des convulſionnaires de St.-Roch & de St.-Medard démontrent ce que l'on doit craindre de cette influence, & de celle d'une imagination fortement ébranlée.

Il ferait ſuperflu ſans doute de rapporter ici les obſervations nombreuſes d'épilepſies cauſées par affections morales dont fourmillent tous les auteurs ; car il n'eſt pas de médecin auquel la pratique n'en ait fourni quelques exemples.

HYDROPHOBIE SPONTANÉE.

Ce que nous venons de dire de l'épilepſie en particulier eſt applicable à tous les ſpaſmes, au tetanos, & à toutes les maladies convulſives (1) générales ou locales & ſur-tout à l'hydrophobie

Qui ne fait par exemple le rôle que joue l'imagination & la frayeur pour activer le développement de l'hydrophobie communiquée ?

Qui ne fait auſſi que la colère ſuffit ſeule pour donner naiſſance à cette cruelle maladie & conſtituer ce que l'on appele l'hydrophobie ſpontanée ?

---

(1) Tourtelle, (Elem. d'Hyg. tom. 2, p. 299.) dit avoir vu périr deux femmes l'une dans les convulſions au bout de ſix heures; l'autre de ſuffocation dans l'eſpace d'un jour pour s'être livrée à des tranſports furieux.

Nous avons vu, ſi l'on en croit Lecat, un coq irrité donner la rage par un coup de bec ; un cheval également animé & très-ſain d'ailleurs, déterminer par ſa morſure les accidens les plus violens & les plus analogues à cette affection ; enfin un joueur en colère ſe mordre lui-même, & mourir enſuite dans des convulſions hydrophobiques que l'altération de la ſalive avait ſeule déterminées.

Si des individus mordus par des animaux enragés ont après pluſieurs années été frappés bruſquement des ſymptômes de l'hydrophobie, ſoit en paſſant par les mêmes lieux où ils avaient été mordus, ſoit en entendant parler des accidens de la rage, ſoit enfin par quelque circonſtance que ce ſoit qui leur rappelât leur funeſte accident, n'eſt-on pas en droit de reconnaître ici le réſultat d'une commotion morale très-forte, & du travail d'une imagination vivement effrayé plutôt que de ſoupçonner le développement inſtantané d'un virus dont l'exiſtence devient bien hypothétique ?

Pouteau (1) rapporte qu'un maître de penſion devint hydrophobe un quart d'heure environ après un violent accès de colère. On voit dans les mémoires de la ſociété de médecine (2) deux obſervations ſemblables, l'une d'un laboureur qui, ayant eſſuyé des reproches & des menaces de la part de ſon frère & s'étant querellé pendant qu'ils étaient à table, fut tellement ſenſible à ſes mauvais procédés qu'il perdit l'appétit, fut frappé de tous les ſymptômes qui carac-

(1) Eſſai ſur la Rage, p. 7.

(2) Année 1783, p. 57.

térifent l'hydrophobie & fuccomba dans les convulfions le 5e. jour ; l'autre d'un porte-faix qui devint enragé à la fuite d'une profonde impreffion de crainte & d'un violent accès de colère, & périt également au bout de fix jours.

ANOMALIES.

Locales des fonctions nerveuses.

Anaphrodifie, priapifme, érotomanie, &c. &c.

Quoi de plus propre à fournir de nouvelles preuves de la relation étroite qui unit le moral & le phyfique, que l'influence des paffions fur les organes de la réproduction ? Qui ne connaît tout le pouvoir de l'imagination dans l'anaphrodifie ? Qui ne connaît auffi tous les contes vulgaires auxquels a donné lieu, cette affection qui le plus fouvent eft due à la faibleffe morale & phyfique des individus & quelquefois même à leur feule crédulité ou au dérangement de leur imagination ?

Les médecins inftruits ont fouvent guéri cette efpèce de paralyfie locale à l'aide de moyens moraux propres à imprimer une fecouffe falutaire ou à caufer une diftraction avantageufe. Montaigne, (1) comme il le raconte lui-même dans fes effais, parvint par une adroite fupercherie à rendre tous les droits de la virilité à un nouveaumarié que l'imagination avait ainfi dégradé.

Le priapifme, le fatyriafe & la nymphomanie ne

(1) Tom. 1er. p. 94.

font ils pas le plus fouvent encore déterminés par les défirs de l'amour & les tourmens d'une jaloufie érotique. Cabanis (1) cite un étudiant en médecine qui dans un violent accès de jaloufie éprouva pendant plufieurs heures le priapifme le plus invincible & le plus douloureux accompagné tour à tour de l'émiffion de la femence & d'un fang prefque pur.

Combien la lecture des romans fera fufceptible de nuire dans ces maladies & dans l'érotomanie fur-tout fi l'on obferve qu'ils font toujours propres à exciter le travail de l'imagination en tranfportant le lecteur dans le champs des chimères, & en lui peignant les individus fous les couleurs les plus féduifantes & qu'en outre ce font les perfonnes les plus faibles, celles par conféquent fur lefquelles leur lecture a le plus de pouvoir qui s'y livrent avec avidité. Ils feront encore doublement pernicieux fi malgré le befoin (2) de fommeil cette lecture a lieu de nuit, ce qui arrive fréquemment chez les jeunes perfonnes, qui choififfent cet inftant pour fe fouftraire à la vigilance de ceux qui les entourent, & même quelquefois pour être plus libres de fe livrer aux mouvemens que ces lectures déterminent. Par cette conduite, outre l'excitation nerveufe que la lecture produit, on perd au préjudice du corps un temps précieux qui devrait être confacré à en réparer

(1) Rapp. du Phyf. & du Mor. de l'Homme, T. 2, P. 563.

(2) Les femmes ont particuliérement befoin de fommeil; car fa longueur néceffaire peut fe mefurer fur la quantité des fenfations autant & plus que fur celle des mouvemens. (Cabanis ouv. cité, tom. 1, page 196.)

les forces. » Une fille qui à douze ans, lit des romans, » dit Tiſſot, ſera une femme à vapeurs à vingt. « (1)

Ici une autre cauſe que nous ne devons pas omettre & dont les ſuites ſont quelquefois effrayantes, c'eſt le développement précoce de la puberté, rendu plus orageux encore par la permanence des cauſes qui l'amènent; en effet les ſpectacles obſcênes, la corruption des mœurs, les indiſcrétions imprudentes, les lectures fourniſſent des couleurs à l'imagination & celle-ci fortement exaltée a bientôt éveillé tous les ſens. C'eſt ainſi que preſque tous les jeunes gens des villes s'extènuent avant d'être formés; que la plupart des filles les imitent en ſe livrant à l'abus des plaiſirs ſolitaires, & que ce qui reſte eſt ſouvent conſumé de déſirs ou deſſéché d'ennui.

D'ailleurs chez les femmes la ſenſibilité eſt exceſſive, & l'imagination très active la devient encore d'avantage par la vie ſédentaire à laquelle ſe livrent la plupart d'entr'elles; il n'eſt donc pas étonnant que leurs paſſions ſoient vives & facilement excitées; & comme il eſt reconnu qu'elles ſe confondent preſque toutes chez elles dans celle de l'amour, dès lors à quels accidens ne doivent pas donner lieu les affections érotiques chez les femmes qui, retenues par la décence & la pudeur, & ſoumiſes aux règles de la bienſéance, ſont brûlées de déſirs qu'elles n'oſent ſatisfaire, ni même découvrir, combattent au contraire pour les étouffer & paraiſſent toujours ce qu'elles ne ſont pas!

(2) *Quod licet ingratum eſt, quod non licet acriùs urit.*

---

(1) Malad. des Gens de Lettres.

(2) Ovid. Lib. 2, éleg. 19, v. 3.

Les paſſions ainſi concentrées à l'intérieur ne doivent-elles pas par une réaction forcée établir un déſordre manifeſte dans l'économie ? Et les effets de ce déſordre ne doivent-ils pas être graves & funeſtes en raiſon même de la délicateſſe du ſyſtème dont ils tirent leur origine, & ſur lequel ils réagiſſent ? (1) *Luxuria ipſis vinculis, ſicut fera beſtia irritata deinde emiſſa.*

Les paſſions n'agiſſant ſur nous qu'en raiſon de la mobilité plus ou moins grande du ſyſtème nerveux il eſt naturel qu'elles produiſent chez les femmes des effets toujours très-ſenſibles & fort ſouvent fâcheux; auſſi doit-on ſoigneuſement ſouſtraire à leur influence les femmes groſſes chez leſquelles la ſenſibilité eſt exceſſive, les ſenſations dépravées & toutes les fonctions du ſyſtème nerveux comme interverties. A part tous les réſultats funeſtes des paſſions qui ſont à craindre chez elles en raiſon directe de la faibleſſe & de la ſuſceptibilité nerveuſe, on doit redouter ſur-tout l'avortement, les pertes, les convulſions dont on a de ſi nombreux & de ſi pénibles exemples.

VOMISSEMENT.

Outre les vomiſſemens cauſés & entretenus par l'état ſabural des premières voies, la préſence d'une ſubſtance qui les irrite ou l'étranglement d'une partie du canal alimentaire, &c. &c. Il en exiſte d'autres dont la cauſe ſe trouve placée dans le travail de l'imagination & de la mémoire ou dans le jeu ſi difficile à expliquer des ſympathies.

Si

(2) Tit. liv. l. 34, c. 3.

Si l'imagination nous préſente un corps comme déſagréable au goût ou comme ſuſceptible de nous nuire par ſes effets, ou ſi, par le ſecours de la mémoire, nous nous rappelons une ſenſation qui ait péniblement affecté le palais & troublé l'ordre des digeſtions, bientôt le ſpaſme de l'eſtomac eſt excité, il ſe contracte dans un ſens contraire á ſon mouvement habituel & rejette avec d'autant plus de force les ſubſtances qu'il contient que l'impreſſion ou imaginaire ou rappelée aura été plus vive. L'idée qu'on ſe fait d'un médicament qu'on va prendre ſuffit quelquefois pour déterminer le vomiſſement, même avant d'avoir avalé le remède ; le ſouvenir d'une médecine, d'un émétique, d'un aliment déſagréable, &c., rappele le même phénomène. Par le jeu des ſympathies la vue d'une choſe dégoutante ou les émanations répugnantes de quelque corps fœtide ou putréfié, déterminent encore le vomiſſement. Un gentilhomme, (1) ayant traité chez lui une bonne compagnie ſe vante trois ou quatre jours après de leur avoir fait manger un pâté de chat. Cette plaiſanterie inſpira tant de dégout à une demoiſelle qui avait été du feſtin qu'elle fut affectée tout-à-coup de vomiſſemens, de fièvre & de dévoiement & qu'il fut impoſſible de la ſauver.

ASTHÉNIE MUSCULAIRE.

A la tête de ce genre de maladie ſe préſente d'abord la paralyſie. Tous les ouvrages abondent en obſerva-

(1) Montaigne, (Eſſais, &c.)

tions qui démontrent évidemment l'influence des affections de l'ame fur fon développement & tous les auteurs s'accordent pour placer parmi celles propres à la produire, une joie vive, une frayeur fubite, un emportement de colère & en général toutes les affections qui peuvent foit directement, foit indirectement, jetter tout-à-coup dans le collapfus, le fyftème nerveux de certaines parties. Dans ce cas la paralyfie fera brufque & fuivra immédiatement l'affection morale qui l'aura produite; tantôt elle fera directement caufée par elle, fi celle-ci eft effentiellement débilitante; tantôt au contraire, fi la paffion eft du genre des excitantes, la paralyfie fera le réfultat de l'affaiffement qui fuit ordinairement cette forte de paffions, affaiffement qui, comme nous l'avons déjà dit, eft toujours proportionné à l'excitation première. La médecine clinique de Mr. Pinel, offre l'hiftoire d'une femme qui tomba en hémiplégie à la fuite de convulfions déterminées par la frayeur. Robert Bayle en a cité une autre qui fut frappée de la même maladie pour avoir vu noyer fon fils.

Les affections de l'ame vives & débilitantes que nous venons de défigner, la peur, la frayeur, un violent chagrin, le défordre nerveux qui accompagne la colère ou la débilité qui la fuit, peuvent encore fans caufer la paralyfie, donner naiffance à des tremblemens, à la danfe de St.-Guy & à une foule d'anomalies nerveufes.

La vie fédentaire, l'ennui, l'apathie, le découragement, l'inquiétude, l'envie, l'ambition, les tourmens de la jaloufie, en diminuant peu-à-peu la tonicité fé-

brillaire, amènent plus ordinairement la débilité graduée des mouvemens volontaires, & enfuite difpofent à la paralyfie, à l'apoplexie féreufe, à la confomption, à l'anorexie & à toutes les maladies de langueur.

La même paffion peut fans doute produire des effets abfolument différens. Néanmoins le mode d'agir des affections morales du même genre eft toujours effentiellement le même & la diverfité des réfultats ne dépend que de l'idiofyncrafie des fujets, de leur difpofition à l'inftant où ils font affectés, & enfin de la fituation phyfiologique où fe trouve la fenfibilité de certaines parties. C'eft ainfi qu'on peut concevoir comment une frayeur fubite, un fentiment de terreur, une joie vive, & un accès de colère que nous venons de confidérer comme caufe de la paralyfie, peuvent quelquefois la faire ceffer tout-à-coup. L'empereur Téophile fut tellement frappé de terreur dans une bataille qu'il perdit contre les agarênes, qu'ayant perdu toutes fes forces il refta immobile fur la place quoiqu'il eut la meilleure volonté de fe fauver, & la même caufe qui lui avait ôté l'ufage de fes forces les lui rendit lorfque Manuel, un des principaux chefs de fon armée, l'ayant fecoué inutilement, comme pour le tirer d'un profond fommeil, parvint à lui faire prendre la fuite en le ménaçant de le tuer.

La violente fecouffe, la profonde commotion qu'une paffion vive fait éprouver à l'enfemble du fyftème nerveux fuffit pour changer l'ordre actuel des fonctions, réveiller des organes depuis long-temps endormis, lever des obftacles qui s'oppofaient à la libre circulation des

fluides, en un mot remettre en activité tous les ressorts & rétablir l'harmonie de toutes les fonctions, alors disparaissent subitement les catalepsies, les paralysies, la manie, l'hypocondrie, la mélancolie, &c. &c.

Il existe encore beaucoup d'anomalies locales du systême nerveux qu'il n'est pas nécessaire d'examiner plus en détail pour reconnaître & expliquer l'influence qu'elles exercent sur les affections morales. Peut-on rapporter par exemple à autre chose qu'au travail de l'imagination l'efficacité de certains procédés que le vulgaire employe contre le hoquet, les crampes, &c. &c.

Ne sait-on pas que le principal caractère de la colère est de déterminer l'état convulsif des organes de la voix & de la parole & qu'ensuite la débilité qui la suit, ou même l'excitation extrême qui l'accompagne amènent pour résultats la paralysie de ces organes & l'aphonie? Enfin ignore-t-on que le trouble que produit la frayeur sur une imagination faible suffit pour donner lieu à des erreurs d'optique les plus bizarres, & à des névroses acoustiques non moins singulières?

GOUTTE.

La goutte est sans contredit une des maladies sur l'origine & les retours de laquelle les affections vives de l'ame exercent l'influence la mieux constatée.

Les divers auteurs sont tous d'accord pour ranger au nombre de ses causes, les affections vives de l'ame telles qu'un accès violent de colère ou une joie excessive, & chacun rapporte des observations propres à consta-

ter l'évidence de ce principe. Mr. Pinel (1) fournit deux obſervations qui démontrent que de violens accès de colère firent diſparaître les ſymptômes goutteux chez deux malades & donnèrent naiſſance chez l'un à une inflammation de la membrane muqueuſe de l'eſtomac & de la tunique péritonéale de tout le canal alimentaire qui fut ſuivie de la mort du ſujet; chez l'autre à une péripneumonie dont les accidens ſe diſſipèrent après le retour de l'affection goutteuſe aux articulations. Enfin le même auteur rapporte l'obſervation d'une femme chez laquelle la naiſſance de la goutte fut déterminée par la frayeur.

Nous avons vu à l'article paralyſie que les mêmes affections morales ſuſceptibles de produire cette dernière maladie l'avaient quelquefois ſubitement guérie & nous avons cherché à donner l'explication de ce phénomène. Les réflexions que nous avons faites à ce ſujet ſont très-applicables ici, car on a ſouvent vu des goutteux guéris par un accès de colère, un ſentiment de terreur, ou une joie exceſſive & inattendue. Haller cite l'obſervation (2) d'un goutteux qui fut débaraſſé de ſa goutte après s'être mis dans une violente colère.

Vanſwieten (3) rapporte l'hiſtoire de deux autres individus dont un fut guéri par une vive frayeur; l'autre par une joie exceſſive en recevant ſa grâce à l'inſtant même où il allait ſubir la peine capitale à laquelle il était condamné

(1) Méd. Clinique.

(2) Phyſ. vol. V. p. 517.

(3) Vol. IV. p. 307.

AFFECTIONS COMATEUSES.

EXTASES.

L'extaſe préſente un tableau différent de l'épilepſie. Dans cette dernière tout ſe perd en mouvement, dans l'extaſe tout ſe paſſe en ſenſation; l'ame (qu'on me paſſe cette manière de m'exprimer) ſemble avoir abandonné la matière, les impreſſions extérieures ne la touchent plus, mais elle ſent par elle-même, elle crée pour ainſi dire ſes plaiſirs, & dans ſon eſſor ſublime, ou plutôt dans ſon recueillement profond elle trouve en elle même la ſource de voluptés ſi enivrantes que la ſuperſtition les a fait regarder comme ſurnaturelles & comme les images encore faiblement eſquiſſées des délices qui attendent ces eſprits bienheureux. Ce n'eſt pas tout encore, cette eſpèce d'iſolement, cette concentration profonde de l'ame n'augmente pas ſeulement la vivacité des ſenſations qui en réſultent, elle permet encore, avec la jouiſſance du ſouvenir, la pénétration prétendue des choſes futures, & ſi quelquefois dans ſon délire ardent & convulſif l'extaſié conſerve l'uſage de quelques uns de ſes ſens, alors il trouve dans l'exaltation de ſes facultés intellectuelles la chaleur & l'énergie propres à peindre ce qu'il éprouve, & l'éloquence entraînante ſuſceptible de perſuader & le divin de ſon état & la vérité de ſes prédictions; delà cette foule d'enthouſiaſtes, de réformateurs, de prophétes, d'oracles & de Sybilles qui n'étaient point des miſſionnaires céleſtes, mais bien des fourbes ou des inſenſés. Cette dernière épithète ne contredit point ce que nous

avons dit de l'exaltation des facultés intellectuelles; au contraire rien n'approche tant de la folie que l'effor fougueux d'une imagination ardente, & suivant l'expression de Séneque, *non est magnum ingenium sine mixtura dementiæ.*

Dans l'extase les yeux peignent une admiration profonde & stupide, le regard est fixe le plus souvent tourné vers le ciel, la suspension de la vie animale extérieure ou plutôt la concentration de l'ame tellement prononcée que toute relation avec les objets devient interrompue, les membres sont immobiles, l'insensibilité extérieure absolue, la respiration diminue au point de n'être plus apperçue; quelquefois des expirations fortes, des soupirs profonds & nombreux succèdent, les traits se changent, la face devient vultueuse & convulsive; les cheveux se hérissent, la respiration se précipite, la voix est alterée & une fureur prophétique s'empare des individus & les exalte. Tels s'agitaient dans leur antre ces oracles & ces sybiles dont la fable nous amuse.

Quelquefois suivant le caractère primitif des individus ou la nature des causes, l'extase est plus tranquille; ce n'est plus ce délire & cet enthousiasme prophétique; c'est une concentration profonde, l'ame est toute entière aux émotions douces qui la captivent, & rien ne peut la distraire de l'objet de sa contemplation, telles sont les rêveries extatiques & les visions imaginaires de Ste.-Thérèse & de quelques pieux anachorètes; d'autres fois enfin l'extase à son premier dégré ne paralyse point les organes des sens, mais elle change leur

mode d'action, elle modifie les impressions qui les parcourent & bientôt l'individu ne les reçoit plus comme elles sont par elles mêmes, mais comme elles sont par rapport à lui; delà ces fanatiques de toutes les sectes & cette foule de martyrs de toutes les religions dont la constance n'a paru surnaturelle & miraculeuse qu'aux yeux des esprits faibles & crédules. En effet doit-on s'étonner qu'un individu éprouve sans plainte & sans murmure des impressions que la concentration de sa pensée ne lui permet pas de sentir, ou que l'exaltation de son imagination lui présente comme les moyens les plus sûrs d'arriver à la félicité suprême? Toutes les religions d'ailleurs ont eu leurs martyrs & fournissent encore des exemples nombreux de gens qui ont souffert les tortures les plus cruelles sans abandonner leur croyance & sans manifester qu'ils éprouvassent aucune douleur. Mais sans recourir à d'autres preuves la révolution sanglante dont nous avons été les témoins prouve assez que les passions humaines suffisent pour enfanter ces prodiges.

D'un autre côté ne sait-on pas que les sensations des extatiques sont causées par le travail d'une imagination délirante, & qu'elles sont toujours en rapport avec l'objet sur lequel le délire est fixé. On en a vu qui prétendaient avoir eu pendant leur délire des révélations divines & qui, ainsi fondés, se croyaient en droit de prophétiser; mais on en a vu aussi délirer avec l'objet d'une passion amoureuse qui n'avait rien de divin. Socrate avait un génie familier qui se plaisait à l'éclairer; Numa conversait avec la nymphe Egérie;

& le Taſſe était ſans ceſſe effrayé par un eſprit malin, qui le pourſuivait partout.

Diſons donc que l'extaſe eſt une maladie nerveuſe, une fièvre avec délire dans laquelle l'eſprit eſt troublé & l'imagination fortement ébranlée par une dévotion exceſſive ou un fanatiſme outré de quelque nature qu'il puiſſe être, & qu'elle peut encore être le réſultat d'un chagrin déchirant & de toute affection morale pénible & profondément concentrée.

CATALEPSIE.

La catalepſie eſt une maladie à-peu-près ſemblable à l'extaſe ſous le rapport & la concentration de l'ame & de la nature des cauſes qui la produiſent, mais qui en diffère ſeulement par les ſymptômes qu'elle préſente; ainſi, comme dans l'extaſe, la contemplation profonde, les études abſtraites (1) de la métaphyſique & de la théologie, la dévotion & le fanatiſme outré, les impreſſions de terreur, une douleur accablante, une joie bruſque & ineſpérée, l'amour (2) concentré & violent, une antipathie (3) contrariée, peuvent donner lieu à cette maladie heureuſement auſſi rare que ſingulière. Les mémoires de l'Académie des ſciences (4) fourniſſent l'obſervation d'une femme qui dans des accès de

(1) Fernel, Pathol., lib. V, cap. 2.

(2) Voyez dans ce Mémoire à l'art. *Amour*, l'obſervation de *Tulpius*.

(3) Voyez à l'art. *Antipathie*, celle de Rondelet.

(4) Année 1737.

catalepſie rendait un compte très-détaillé d'un procès conſidérable qui lui donnant une inquiétude continuelle, avait lui-même cauſé ſa maladie.

Une fille de cinq ans éprouva (1) une contrariété, étant à table, & fut ſaiſie tout-à-coup d'une ſorte de roideur univerſelle en conſervant ſa poſition & un regard d'indignation fixé ſur ſa ſœur qui avait provoqué ſa colère. On lui crie à haute voix & elle n'entend rien; ſes bras conſervent la poſition qu'on leur donne; elle ne peut remuer les lèvres : en la conduiſant par la main & en la forçant elle marche, on l'eut priſe pour une ſtatue de cire. Pendant le paroxiſme elle était froide comme un marbre; une heure après, rétabliſſement de la chaleur avec des pandiculations, des borborygmes & des ſoupirs profonds, ce qui fut ſuivi de ſueurs copieuſes. Dionis (2) rapporte qu'un ſoldat âgé de 40 ans eut tant de chagrin d'être entré au ſervice militaire qu'il tomba en catalepſie.

Il y a quelqu'analogie entre la catalepſie & le ſommeil & de même que dans celui-ci tous les organes des ſens peuvent bien ne pas être endormis, ce qui conſtitue en partie le ſomnambuliſme; de même il eſt arrivé quelquefois que dans la catalepſie toutes les fonctions de ces organes ne ſont pas entièrement ſuſpendues, & qu'ainſi quelques-unes des ſenſations, ſoit de la vue, ſoit de l'ouie pénètrent iſolément juſqu'au *ſenſorium commune*; c'eſt par cette raiſon que quelques catalep-

---

(1) Pinel Noſog. Philoſ., 2 vol., p. 137.

(2) Traité de la Mort ſubite & de la Catalepſie, p. 21.

tiques ont pu rendre compte de ce qui s'était paſſé autour d'eux pendant leur accès, & que d'autres en ont été tirés par la vue de perſonnes chères, ou par l'impreſſion ſalutaire de quelques paroles conſolantes.

On s'oppoſe ordinairement aux retours de la maladie lorſqu'elle dépend d'une affection de l'ame à l'empire de laquelle on puiſſe ſouſtraire le malade; mais ſuivant la ſuſceptibilité du ſujet, ſa prédominence nerveuſe, le vice de ſes habitudes & la profondeur des impreſſions morales reçues, la catalepſie peut devenir plus grave & ſes accès plus fréquens ſe changer en accès d'épilepſie. On concevra auſſi que ſi le malade ſe livre ſans retenue aux travaux littéraires (1), la contention ſoutenue de l'eſprit & l'activité permanente du cerveau détermineront la turgeſcence ſanguine vers cet organe, & qu'à ſon tour celle-ci diſpoſera fortement à l'apoplexie qui dans ce cas ne peut manquer d'être mortelle. Au rapport de Mr. Pinel (2) un magiſtrat outragé au milieu de ſes fonctions publiques en conçut tant d'indignation qu'il reſta immobile, ſans parole & dans un véritable état de catalepſie. L'impreſſion en fut même ſi profonde qu'il fut bientôt après frappé comme d'un coup de foudre d'une apoplexie mortelle.

---

(1) Familiaris eſt doctis apoplexia ſandifort Theſaurus, Diſſertat., tom. 2.

(2) Pinel Noſ. Philoſ., tom. 2, p. 138. Morgagni, de ſedibus & cauſis Morb. Epiſt. 3.

APOPLEXIE.

L'apoplexie eſt la plus promptement funeſte de toutes les affections comateuſes. On en peut diſtinguer trois eſpèces caractériſées par la nature de leurs cauſes & de leurs ſymptômes. *L'apoplexie ſanguine*, *l'apoplexie ſéreuſe & l'apoplexie nerveuſe.*

La première, ainſi que ſon nom l'indique, eſt le réſultat de la compreſſion de l'organe cérébral par l'abondance du ſang; ainſi la colère, (1) la joie vive ſi propres à diriger le ſang vers la tête avec impétuoſité pourront la déterminer inſtantanément.

La ſeconde, ou l'apoplexie ſéreuſe, eſt cauſée par l'affaiſſement du cerveau, ſoit que cet affaiſſement ſoit produit par la propre débilité de l'organe, ſoit par le ſéjour d'un ſurcroit de ſéroſité qui le comprime ou enraye ſes mouvemens. Toutes les paſſions débilitantes ſuſceptibles de produire directement ou indirectement ces deux états, peuvent donner naiſſance à cette ſeconde eſpèce; ainſi pourront agir la douleur, le chagrin, l'inquiétude, la crainte, &c. &c.

---

(1) Duo ſunt pathemata quæ apoplexiam ſæpè generarunt ſedulò cavenda, ira nimirùm & profuſum gaudium. Rara hæc beatitudo quæ ſubitò gaudio necat; frequentiſſimæ vero iraſcendi occaſiones & iraſcibiles ſæpè apoplectici; ſedulò ergo ſibi proſpiciant; turgent medicorum libri obſervationibus quæ narrant apoplexiam iram excipientem.

(Sandifort, Theſaurus, Diſſert. tom. 2.)

Multos conſpeximus tam viros quàm mulieres ex irâ vehementiore & animi perculſione apoplexiam incurriſſe.

(Foreſtus, Lib. 10, Obſ. 70.)

La troiſième enfin, ou l'apoplexie nerveuſe, paraît être le réſultat de la concentration nerveuſe dans l'épigaſtre qui jette le cerveau dans l'impoſſibilité d'irradier vers les agens qui lui ſont ſoumis, la ſomme de vitalité néceſſaire à leur action ; l'envie, la jalouſie, & la haine ſont eſſentiellement propres à amener cette dernière apoplexie.

Convenons toutefois que les paſſions produiſant des effets différens ſuivant l'idioſyncraſie des ſujets qu'elles affectent, & la poſition où ils ſe trouvent, les mêmes affections morales pourront tour-à-tour cauſer les trois eſpèces d'apoplexie que nous venons de reconnaître. Convenons auſſi que la colère & la joie vive que nous avons aſſignées comme cauſes ordinaires de l'apoplexie ſanguine, déterminent très-ſouvent la ſéreuſe par la débilité qui les ſuit, & qui ſe trouve proportionnée à la longueur & au degré de l'excitation première.

FIÈVRES.

FIÈVRES INTERMITTENTES.

Tous les agens ſuſceptibles de nuire à la divergence ou à la juſte diſtribution de l'action vitale, ſoit en concentrant la vitalité dans quelques foyers, ſoit en paralyſant le ſyſtème cutané & en diminuant ainſi la tranſpiration, feront très-propres à produire la ſérie des fièvres intermittentes, qui peuvent être & ont été en effet regardées, comme des efforts de la nature pour triompher des obſtacles qui s'oppoſaient au libre exercice de toutes les fonctions. Le friſſon qui ſuit

la digeſtion n'eſt que le réſultat de la concentration dans le centre épigaſtrique de la ſenſibilité & de la chaleur ſi néceſſaires au travail des organes digeſtifs ; la fréquence des fièvres intermittentes dans les pays marécageux n'eſt due qu'à la mauvaiſe nature des eaux &, avant tout, à l'abſorption pulmonaire & cutanée des miaſmes marécageux dont la propriété ſédative détruit la tonicité, débilite le ſyſtème nerveux & diminue la tranſpiration. Les chagrins lens, l'ennui, la crainte, l'inquiétude, les regrets que cauſe l'éloignement de ſon pays natal, le dégout qu'inſpire un autre ſéjour & toutes les paſſions débilitantes ſont également propres à faire naître ces effets & doivent par conſéquent produire auſſi très fréquenment les fièvres dont il s'agit, tandis que les paſſions agréables & amuſantes, peuvent au contraire les prévenir ou même les combattre avantageuſement. Suivant Mr. Pinel, (1) la fièvre quotidienne ſuccède ſouvent aux chagrins profonds & la fièvre quarte vient fréquenment compliquer l'hypocondrie & la mélancolie.

Ici, comme dans beaucoup d'autres maladies principalement celles périodiques, comment certains ſecrets de commère ſi vantés, & en effet quelquefois efficaces, peuvent-ils, ſoit chaſſer l'humeur morbifique, ſoit rétablir le juſte équilibre dans les ſolides & l'action régulière de tous les organes, ſi ce n'eſt où par l'ébranlement que cauſe la répugnance qu'inſpire une potion quelquefois repouſſante, ou par le degré d'excitation

---

(1) Noſog. Philoſ.

que produit dans toute la machine l'eſpoir d'une gué-riſon regardée déjà comme certaine, degré d'excitation propre à amener des évacuations critiques par toutes les voies naturelles, & ſur-tout par celle ſi importante de la tranſpiration ?

D'un autre côté la tenſion nerveuſe que cauſent certaines affections de l'ame ne ſuffit-elle pas pour entretenir un mode d'action, ou un rithme particulier de mouvement qui s'oppoſe au développement de tout autre acte organique, & par conſéquent au retour des accès périodiques des maladies ?

Ainſi peuvent être guéries les fièvres intermittentes, les accès de manie, d'hypocondrie, de mélancolie, d'hyſtéricie, ceux de goutte, de ſciatique, de rhumatiſme & de névralgies quelconques. Au rapport de Pline, (1) Quintus Fabius Maximus, fut guéri d'une fièvre quarte en ſe livrant aux travaux de la guerre avec une application forte & ſoutenue.

FIÈVRE BILIEUSE.

Tous les auteurs s'accordent pour ranger parmi les cauſes de la fièvre bilieuſe un accès de colère, le chagrin, la frayeur, l'envie, la jalouſie, &c. &c. Et l'on fait auſſi d'après les obſervations qu'ils rapportent & celles que fournit la pratique que les mêmes affections morales donnent très-ſouvent lieu au cholera morbus, à l'hépatitis & à l'ictère. Hoffman, (2) cite une femme

(1) Hiſt. Nat. lib. VII, cap. 50.

(2) De Febre Ardente.

délicate & fenfible qui, après un accès de colère eut fur-le-champ un cholera morbus caractérifé par des anxiétés extrêmes, des vomiffemens, des déjections répétées pendant 24 heures avec des agitations continuelles & le refroidiffement des extrémités.

FIÈVRE MUQUEUSE.

Nous avons déjà vu que fuivant le degré de fufceptibilité de certaines parties ou fuivant les prédominences organiques, les mêmes caufes exerçant leur influence fur des parties différentes, produifent des effets divers, tandis que d'autres fois par la même raifon des caufes diverfes & fouvent oppofées amèneront des réfultats femblables; ainfi les caufes que nous venons d'énumérer pour la fièvre bilieufe font encore fufceptibles de déterminer la muqueufe; mais ce genre eft moins fouvent occafionné par la colère, & l'eft au contraire plus directement & plus communément par les paffions effentiellement débilitantes, triftes & pénibles. J'ai vu un père de famille de 50 ans infiniment refpectable chez lequel plufieurs chagrins réunis avaient permis le développement de cette maladie, & l'avaient fait fe compliquer de fymptômes d'ataxie ou de malignité dont la violence triompha de tous les moyens. Son fils, feul foutien d'une famille éplorée put concentrer fa douleur jufqu'au moment où 8 mois après, la confcription menaca de l'enlever à une mère & à des fœurs qui n'avaient plus que lui pour appui; dès ce moment la même fièvre fe développa, les mêmes fymptômes s'accumulèrent, & quoique le 5e. jour eut commencé de

la

la manière la plus rassurante par l'espoir qu'on avait fait naître d'obtenir un certificat propre à faciliter l'exemption, ce jour fut le terme fatal, & la mort fut au bout d'une heure le résultat d'une mal-adresse qui donna au malade des doutes sur l'obtention de ce certificat. Rœderer & Wagler observent que dans l'épidémie des fièvres muqueuses qui régnèrent à Gœttingue en 1760 lors du blocus de cette ville, la tristesse, les ressentimens concentrés, les inquiétudes du siége & les terreurs sans cesse renaissantes en furent les causes les plus ordinaires.

FIÈVRE ANGIOTÉNIQUE,
OU INFLAMMATOIRE.

Si cette fièvre n'est, ainsi que son nom l'indique, que le résultat de l'augmentation du ton des vaisseaux & de la diminution de leur calibre ce qui produit une pléthore relative, il n'existe aucun doute que la colère & toutes les passions qui augmentent la tonicité des gros vaisseaux & causent le spasme des capillaires, soient susceptibles de la produire, j'ai eu à traiter un jeune homme qui à la suite d'une querelle fort vive fut subitement frappé d'une fièvre inflammatoire des plus intenses à laquelle il manqua de succomber.

FIÈVRE PUTRIDE.

Quand on sait que le signe patognomonique de la fièvre putride consiste dans la prostration absolue des forces, & que pour cela certains nosographes lui ont donné la dénomination de fièvre adynamique on aura

peu de peine à concevoir que les paſſions triſtes & débilitantes telles que l'ennui, le chagrin, la triſteſſe diſpoſent ſingulièrement à cette fièvre, & on en ſera tout-à-fait convaincu ſi l'on étudie ſon caractère, & ſes principaux effets & que l'on rapproche les traits qu'impriment à la face les diverſes affections de l'ame que nous venons de déſigner de ceux qu'elle détermine elle même, & qui ſe maintiennent & augmentent pendant ſa durée, depuis le premier degré de la langueur & de l'abattement, juſqu'à cette expreſſion de la figure connue ſous le nom de figure hippocratique.

FIÈVRE MALIGNE.

Un auteur moderne a défini la fièvre maligne ou ataxique une hypocondrie aigue. Sans rien prononcer ſur la juſteſſe de cette définition on doit convenir qu'il exiſte beaucoup d'analogie entre ces deux affections, tant ſous le rapport de leurs cauſes que ſous celui de leurs effets. Le profeſſeur Pinel dit avoir pluſieurs fois obſervé que l'hypocondrie diſpoſe à la fièvre ataxique ou maligne & à la fièvre lente nerveuſe. Le médecin Villermay (1) rapporte l'obſervation d'une hypocondrie ſurvenue à la ſuite d'affections pénibles & pendant laquelle ſe développa une fièvre maligne.

Au reſte il n'eſt pas beſoin de démontrer la relation étroite qui règne entre l'hypocondrie & la fièvre maligne pour prouver l'influence des affections de l'ame ſur cette dernière. C'eſt ſur le genre nerveux qu'elle exerce

(1) Recherches ſur l'Hypocondrie, p. 166.

ſon action ou plutôt c'eſt la débilité & le déſordre du genre nerveux qui la produiſent, or quoi de plus propre à établir à la fois l'ataxie & la faibleſſe nerveuſe que les ſoucis rongeurs de l'envie, la ſoif ardente & inſatiable des richeſſes, les tourmentes ſans ceſſe agiſſantes de l'ambition & les contraintes pénibles & fréquentes d'une jalouſie forte & concentrée.

FIÈVRE LENTE NERVEUSE.

Le profeſſeur Pinel, dont les jeunes médecins reconnaiſſans ſe complaiſent à citer le nom & les judicieuſes obſervations, donne dans ſa médecine clinique pluſieurs hiſtoires de fièvres malignes ou cérébrales cauſées par l'hypocondrie, la triſteſſe ou des chagrins profonds; il rapporte auſſi dans ſa noſographie (1) l'exemple d'une fièvre lente produite par la noſtalgie chez une jeune fille âgée de 16 ans. Elle était à la dernière extrémité lorſque ſes parens, qui la rappelèrent auprès d'eux, lui rendirent en peu de temps, avec la tranquillité de l'ame, la ſanté la plus parfaite. Chambon cite également (2) une jeune fille qui mourut de cette eſpèce d'affection déterminée chez elle par un amour vif & malheureux. Elle fut forcée par un mariage inattendu & contraire à ſes déſirs d'abandonner ſa patrie pour paſſer dans celle de ſon mari; elle y porta ſon amour, ſon chagrin & ſes larmes. Accablée par les rigueurs de l'abſence elle faiſait par-

(1) Noſ. Philoſ., 2ᵉ. édit., tome 1ᵉʳ., p. 269.

(2) Traité des Malad. des Filles, tome 2, p. 290.

venir les marques de son désespoir à l'homme qu'elle idolâtrait. En vain elle cherchait en lui écrivant à supporter son martyre ; les lettres quelle recevait de lui augmentaient encore les regrets de sa perte. Malheureuse par l'éloignement qui la séparait de son amant ; malheureuse par un lieu funeste qui la fixait sans retour dans une terre étrangère, rien ne pouvait modérer sa douleur. Bientôt une fièvre dangereuse porta dans ses veines un feu destructeur ; une langueur mortelle lui annonçait le terme de sa vie & de ses souffrances ; mais jusqu'à la mort, toujours occupée du souvenir de celui qu'elle chérissait, elle employa ses derniers momens à lui donner des motifs de consolation. Elle mourut en l'assurant encore de sa tendresse, & voulut qu'on lui envoyât ces tristes preuves de son attachement.

La nostalgie qu'on peut regarder comme une fièvre lente nerveuse, n'est-elle pas d'ailleurs toujours causée par l'influence morale ; & chaque hôpital ne fournit-il pas de nombreux exemples de jeunes conscrits que les inquiétudes des dangers de la guerre & les regrets que leur inspire l'absence de leur famille, font succomber à cette maladie ?

FIÈVRES CONTAGIEUSES.

La crainte en affaiblissant les nerfs les rend plus mobiles & plus impressionnables & augmentent ainsi l'influence des miasmes épidémiques & pestilentiels qui sont en effet d'autant plus puissans qu'on les craint d'avantage ; & lorsque la crainte ou l'inquiétude ont

une fois permis le développement d'une maladie épidémique quelconque, ces affections concourent encore par la coïncidence de leurs effets avec ceux de la maladie elle-même, à rendre celle-ci beaucoup plus grave, & bien plutôt & plus souvent funeste ; car l'influence qu'exerce dans l'économie la lutte continuelle des passions & le degré de vivacité des impressions produites par les agens extérieurs sont toujours en raison directe de la faiblesse des individus. Un sujet robuste n'est pas ébranlé par les mêmes causes qui suffisent pour un être plus faible, & lors même que le premier se trouve vivement impressionné il lui reste presque toujours assez de force pour résister à la secousse, ou pour triompher de la concentration ou de l'anéantissement qu'auront produit les affections morales & les causes diverses qui l'auront frappé; delà les effets funestes des passions vives chez les vieillards, chez les femmes & chez les malades ou convalescens; & delà également l'influence nuisible de la crainte dans les règnes épidémiques & contagieux.

Dans les diverses épidémies combien de méthodes prétendues prophylactiques n'ont réellement été telles qu'en entretenant l'individu (1) dans une sécurité constante, & en le soustrayant ainsi à l'empire de la crainte si susceptible de faciliter d'un côté l'absorbtion

---

(1) Amuleta contra pestem præstantissima esse remedia non novum, sed in vulgus notum est. Non verò alio modo operantur quam quod magnâ fiduciâ prœditi non timeant pestem unde ab ipsâ immunes degunt.

(Hoff. de Origine & Naturâ Pestis.)

des miaſmes, & de l'autre d'augmenter la malignité de leur influence, ſoit en enlevant au principe vital la force néceſſaire pour en triompher, ſoit en affaibliſſant le genre nerveux & le rendant ainſi plus mobile & plus impreſſionnable ?

Les médecins judicieux & inſtruits n'ont-ils pas dans tous les temps reconnu l'importante néceſſité de tranquilliſer l'eſprit des malades pour s'oppoſer à la propagation des maladies peſtilentielles & diminuer l'intenſité de leurs ſymptômes. Ecoutous Mr. Degenettes, dans l'hiſtoire médicale qu'il donne de l'armée d'Orient, lors de la maladie dangéreuſe qui affligeait cette armée. (1) » Sachant, dit ce médecin, combien le preſtige des dénominations influe vicieuſement ſur les têtes humaines, je me refuſai à jamais prononcer le mot *peſte* ; je crus devoir, dans cette circonſtance, traiter l'armée entière comme un malade qu'il eſt preſque toujours inutile, & ſouvent dangereux déclairer ſur ſa maladie quand elle eſt critique . . . .

. . . .

Ce fut pour raſſurer les imaginations & le courage ébranlé de l'armée qu'au milieu de l'hôpital je trempai une lancette dans le pus d'un bubon appartenant à un convaleſcent, & que je me fis une légère piqûre dans l'aine & au voiſinage de l'aiſſelle ſans prendre d'autres précautions que celle de me laver avec de l'eau & du ſavon qui me furent offerts. J'eus pendant plus de trois ſemaines deux petits points d'inflammation correſpon-

(1) P. 51 & 88.

dants aux deux piqûres, & ils étaient encore très-fenfibles, lorfqu'au retour d'Acre, je me baignai, en préfence d'une partie de l'armée, dans la baie de Cefarée. «

En effet en chaffant la crainte, en lui fubftituant l'efpérance ou la fécurité, & en augmentant ainfi la vitalité & l'énergie de tous les organes, il n'eft point étonnant, qu'on mette le fyftème cutané en état de repouffer l'abforption des miafmes délétères ou de triompher de leur action ; comme il n'eft point étonnant que dans une maladie chronique ou de langueur, dans un accouchement long & pénible, dans des hémorrhagies paffives, &c. &c., des amulettes ou l'ufage de quelque procédé inefficace par lui-même & fouvent abfurde, ayent produit d'heureux effets.

SCORBUT.

Le Scorbut doit-être, à jufte titre, placé parmi les maladies adynamiques puifque la faibleffe des vaiffeaux, & la diminution de la tonicité générale en font la principale caufe, & que l'altération des fluides fur laquelle on a tant differté n'eft évidemment qu'un accident confécutif. Il eft donc encore jufte de conclure que cette maladie peut-être fouvent le réfultat de l'action des affections triftes & lentement débilitantes. Auffi les plus célèbres pathologiftes placent-ils parmi les caufes du fcorbut, la douleur, la crainte, la trifteffe, la mifère & les inquiétudes qui l'accompagnent.

GANGRÈNE, MÉTASTASE, &c.

Les mêmes circonſtances qui amènent le ſcorbut doivent également faciliter le développement de la gangrène & diſpoſer certains apoſtèmes à prendre ce mode de terminaiſon; elles doivent auſſi favoriſer les métaſtaſes, ſoit en enlevant aux organes affectés l'énergie néceſſaire pour élaborer & expulſer la matière morbifique, ſoit en établiſſant ſur d'autres points un degré d'excitation très-propre à appeler & fixer cette humeur comme il arrive dans les paſſions bruſques & violentes telles que la frayeur, la colère, la jalouſie qui produiſent de fortes ſecouſſes, concentrent la vie, déterminent le ſpaſme de tous les capillaires, & ont encore l'inconvénient de jetter tous les organes dans une aſthénie conſécutive.

SYNCOPE, DÉFAILLANCE, &c.

Ce ſont encore les paſſions triſtes qui amènent le plus ordinairement la ſyncope & les défaillances; néanmoins très-ſouvent ces accidens ſurviennent à la ſuite d'un violent emportement de colère ou d'une joie exceſſive, mais comme nous venons de l'obſerver plus haut, la débilité qui ſuit ces fortes de ſecouſſes morales, eſt très-propre à occaſionner des réſultats analogues à ceux des paſſions débilitantes.

Sauvages raconte qu'il tomba en défaillance en voyant rompre un criminel & il n'eſt perſonne qui n'ait été à même de rencontrer de pareils exemples; je connais un jeune médecin qui ayant pratiqué pendant quelque temps la chirurgie ne pouvait aider ſes con-

frères dans une opération majeure sans courir le risque de tomber en défaillance, quoiqu'il put facilement opérer lui-même sans craindre d'éprouver un pareil accident.

HÉMORRHAGIES.

Falconner fait judicieusement observer que dirigées par d'habiles mains, les passions peuvent être des instrumens très-efficaces pour arrêter les hémorrhagies. Cet auteur pense qu'il faut user de précautions lorsqu'on cherche à relever le courage ou à ranimer les esprits de ceux qui éprouvent une hémorrhagie dangereuse. L'abattement de l'ame & un certain degré de découragement servent, dit-il, à retarder l'impétuosité du sang & donnent au caillot le temps de se former, & dès-lors il ne faut pas trop se presser de donner au malade des assurances de salut, mais au contraire; il est à propos de lui laisser quelque doute & quelque appréhension. Sans doute cette règle est très-bonne à suivre dans les hémorrhagies actives, c'est-à-dire, dans celles dues à l'effort du sang sur les vaisseaux & à la tension de ces derniers sur le sang; mais dans les hémorrhagies passives qui résultent de la perte du ressort des vaisseaux & de l'inertie vitale, on doit suivre une toute autre marche que celle indiquée par Falconner; par exemple si à la suite d'une couche laborieuse la paralysie momentanée de la matrice entretenait une perte inquiétante, il faudrait bien se garder de faire naître chez la malade un découragement qui ne ferait propre qu'à augmenter la cause du mal, & a en rendre les effets plus funestes; les hémorrhagies scorbutiques,

celle qui caractérise la maladie noire, & toutes celles qui suivent les affections adynamiques sont dans ce cas & réclament bien plutôt les passions gaies & légèrement stimulantes si propres à réveiller la vitalité des organes & à entretenir l'exercice de leurs fonctions.

En activant toute la circulation, & celle du ventre en particulier, les passions gaies & légèrement stimulantes sont susceptibles de faire disparaître les varices, de dissiper les obstructions de cette partie & toutes les maladies chroniques qui se présentent sous tant de formes & sont dans la plupart des cas le résultat de la langueur de la circulation abdominale ou de la faiblesse du système exhalant.

Mais d'un autre côté les passions vives & fortement excitantes sont extrêmement nuisibles dans les maladies des organes torachiques en rendant le cours du sang trop impétueux dans ces organes chez lesquels la circulation est déjà trop active en raison de leur faiblesse pathologique; aussi l'hémophtysie est-elle souvent produite ou rappelée par une joie vive ou un accès de colère. Ces deux passions sont susceptibles de causer aussi toutes les espèces d'hemorrhagies actives. On a vu la colère déterminer la rupture des vaisseaux sous-cutanés, produire des ecchymoses sur toute la périphérie du corps & causer jusqu'au déchirement d'anciennes cicatrices. On a pu d'autres fois, avec beaucoup de fondement, rapporter à une joie excessive, ou à un violent accès de colère la naissance d'un anévrisme des principaux vaisseaux du cœur, & souvent même la rupture subite de tumeurs anévrismales.

Tourtelle, (1) rapporte l'hiſtoire d'un jeune homme éperduement amoureux d'une jeune veuve à côté de laquelle il ſe trouvait aſſis & chez lequel l'amour activa tellement la circulation, que la veine frontale ſe rompit & donna naiſſance à une forte hémorrhagie. Nous avons vu arriver le même accident chez un jeune militaire vivement offenſé par un de ſes chefs & qui, retenu par les lois de la diſcipline militaire fut obligé de concentrer ſa colère & ſon reſſentiment.

Qui ne connaît l'influence des affections morales ſur le flux menſtruel ? Qui ne ſait combien toutes les paſſions triſtes ſont ſuſceptibles de déterminer l'aménorrhée ? Suivant le docteur Royer-Collard, ſur ſeize obſervations priſes au haſard dans *Fabrice de Hilden*, *Hoffman*, *les Ephémérides des Curieux de la Nature*, *les Eſſais & obſervations de médecine de la Société d'Edimbourg*, dix offrent l'hiſtoire d'aménorrhées occaſionnées par la frayeur & la terreur, une par la colère & les cinq autres par des chagrins profonds.

PHLEGMASIES.

C'eſt de l'iraſcibilité des gens bilieux & de l'influence qu'exerce la colère ſur les organes ſécréteurs de la bile que dérive le nom de colère, or on ne doit pas s'étonner que nous regardions, ainſi que nous l'avons déjà dit, cette affection morale comme la plus propre à cauſer l'hépatitis ; & ſi l'on ſe rappele les relations ſympathiques & réciproques qui exiſtent dans les affections pathologiques du foie & du cerveau, on

(1) Hygiène, tom. 2, p. 306.

ne doit pas balancer à reconnaître l'influence de la colère comme cause de la phrénésie; il suffit d'ailleurs de mettre en parallèle les caractères de l'une & de l'autre pour démontrer leur identité; mais outre que l'accord unanime de tous les auteurs sur cette vérité nous dispense sans doute d'entrer dans aucun détail à ce sujet, les conseils d'Arétée, de Cœlius Aurelianus & de plusieurs autres médecins célèbres prouvent que le traitement de cette maladie doit en partie reposer sur l'hygiène morale.

Si un emportement de colère ou un accès violent de jalousie peuvent déterminer l'inflammation des méninges, peut-on nier que ces passions ne soient également susceptibles de causer l'érysipèle de la face ?

MALADIES CUTANÉES, &c.

Tout ce que nous avons dit du mode d'agir des passions débilitantes & excitantes sur l'augmentation & la diminution de l'absorption & de la transpiration suffit sans doute pour démontrer quelles ne peuvent point être inactives dans les maladies cutanées & dans celles des glandes lymphatiques; mais enfin quand on est pénétré des principes d'une saine physiologie ne fait-on pas quelle doit-être l'action des affections morales dans les maladies éruptives. A l'instant d'une éruption critique ou essentielle combien doit-être nuisible par exemple une passion débilitante qui, en refoulant la vie à l'intérieur s'oppose à l'opération excentrique & salutaire de la nature!

DE L'INFLUENCE DES PASSIONS SUR LA PRODUCTION DES MALADIES.

La crainte d'un côté, de l'autre l'eſpérance.
DELILLE, *Poëme de l'Imagination.*

Par C. T. A. CHARPENTIER, de Joigny, *Docteur en Médecine, Chirurgien-major du 2ᵉ. régiment de flottille impériale, membre correſpondant de la Société Médicale d'émulation de Paris, &c.*

Iʳᵉ. PARTIE.

QU'IL eſt admirable cet ordre ſublime qui règne dans toute la nature; comme tout y brille de la ſageſſe, de la prévoyance du Créateur! le philoſophe eſt pénétré d'une émotion profonde quand il obſerve cet immenſe horizon, lorſqu'il analyſe les différens objets qu'il y rencontre; pendant qu'il en recueille les réſultats les plus merveilleux. C'eſt particulièrement dans l'étude des corps organiſés & ſurtout dans celle des animaux, que nous avons continuellement lieu de remarquer cette ſageſſe ineffable, cet ordre de rap-

ports, cette harmonie ſuivant laquelle tout ſe lie pour tendre ſans ceſſe à des vues conſervatrices.

De même que dans le Ciel le mouvement des aſtres & ſur la terre celui de tous les êtres inorganiques eſt réglé par cette grande loi dont la découverte a immortaliſé Newton ; de même l'économie animale eſt régie par des lois immuables, dont la plus belle diſpoſition eſt que, la nature, en donnant à l'animal des moyens de diſtinguer ce qui lui convient & ce qui lui eſt nuiſible, lui fournit en même temps des réſiſtances à oppoſer aux objets deſtructeurs auxquels il eſt continuellement en butte.

Les idées de *ſenſibilité*, de *plaiſir* & de *douleur*, de *déſir* & d'*averſion*, ſe préſentent naturellement à nous ; & nous arrivons à l'établiſſement des paſſions comme conſéquence néceſſaire de la vie des animaux, comme principal moyen conſervateur.

L'animal trouve parmi les objets qui l'environnent les moyens d'entretenir ſa vie & de propager ſon eſpèce. Mais à côté de ce qui eſt propre à ſatisfaire ſes beſoins ſe trouvent une infinité d'êtres qui lui ſont nuiſibles. Il a donc fallu que l'animal fût doué de la ſenſibilité, de cette propriété précieuſe au moyen de laquelle il reconnaît & diſtingue les ſubſtances qu'il doit admettre comme étant en rapport avec ſon économie & celles qu'il doit rejetter comme lui étant contraires.

Le plaiſir nous indique que telle choſe nous eſt avantageuſe, la douleur que telle autre nous eſt funeſte. Et ſelon que nous jugeons que l'objet extérieur eſt ou n'eſt point en rapport avec notre organiſation,

il s'élève en nous des mouvemens qui ont des directions différentes.

Dans le premier cas ces mouvemens tendent à nous porter au devant des impressions, à donner la plus grande extension aux organes de nos sens, à nous faire en quelque sorte épanouir toutes les extrémités nerveuses pour sentir par le plus de points possible. Dans le second cas, c'est-à-dire si l'impression est ou doit être douloureuse, toute notre économie reçoit subitement une impulsion contraire, tous nos organes sentans sont dans un état de constriction, présentent ainsi la moindre surface, pour éviter autant que possible les atteintes de l'objet nuisible. Et ensuite si nous nous en sentons capables, la réaction succède, les forces se reportent à l'extérieur, nous employons tous nos moyens pour combattre notre ennemi & le faire disparaître. Ces mouvemens intérieurs, nous les appelons les *Passions*. Elles sont une condition nécessaire de notre organisation. Elles sont les ressorts de notre machine. Sans passions nous sommes sans action. Les passions, dit *Voltaire*, sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau; quelquefois elles le submergent, mais sans elles il ne pourrait voguer.

Voilà les passions primitives, elles nous sont communes avec les animaux. Mais l'homme a reçu de plus qu'eux les plus nobles facultés, celle de former des idées, de les réfléchir, d'en faire des abstractions, celle de transmettre ses pensées à autrui. Le rapprochement des hommes, la communication mutuelle de leurs idées, de leurs lumières, de leurs talens, de leurs

vices & de leurs vertus, le monde moral enfin eſt donc naturel.

La vie ſociale tient à la nature de l'homme & eſt ſon apanage. Mais, par l'abus qu'il en fait, l'homme va puiſer le malheur à la ſource qui ne devait lui procurer que les plus douces jouiſſances. Ce ſont ces abus qui, en multipliant ſes déſirs à l'infini, produiſent en lui une foule de beſoins de convention, dont la ſatisfaction devient auſſi néceſſaire que celle des beſoins réels. De-là naiſſent la plupart de ces paſſions factices qui ſont en général ſi orageuſes telles que l'amour moral, le déſir inſatiable des honneurs, de la gloire, de la célébrité, des richeſſes.

L'imagination, cette belle faculté qui ſeule nous met à une ſi grande diſtance des animaux; qui, ſi elle était conſtamment bien dirigée, ne procurerait à l'homme que du plaiſir; l'imagination, dis-je, ne lui cauſe ſouvent que des ſouffrances. Elle lui repréſente ſans ceſſe les objets qui ont donné naiſſance à ſes paſſions, les lui offre avec des couleurs différentes, lui crée même des êtres qui n'ont jamais exiſté, le met ainſi dans l'erreur, lui donne de faux eſpoirs, produit en lui une infinité de déſirs inſenſés qu'il ne peut ſatiſfaire & qui parconſéquent deviennent la ſource de chagrins ſans nombre.

» Dans l'homme, dit Buffon, le plaiſir & la douleur phyſiques ne ſont que la moindre partie de ſes peines & de ſes plaiſirs; ſon imagination qui travaille continuellement, fait tout ou plutôt ne fait rien que pour ſon malheur; car elle ne préſente à l'ame que des fan-

tômes vains ou des images exagérées & le force à s'en occuper; plus agitée par ces illusions qu'elle ne peut l'être par des objets réels, l'ame perd sa faculté de juger & même son empire; elle ne compare que des chimères, elle ne veut plus qu'en second & souvent elle veut l'impossible; sa volonté qu'elle ne détermine plus, lui devient donc à charge; ses désirs outrés sont des peines, & ses vaines espérances sont tout au plus de faux plaisirs, qui disparaissent & s'évanouissent dès que le calme succède & que l'ame reprenant sa place, vient à les juger. «

L'imagination est toujours en raison de la susceptibilité nerveuse, qui, elle même, est en général toujours proportionnée à l'activité de l'imagination. Tout ce qui développe l'une ou l'autre est cause de la plus grande violence des passions & de la plus grande fréquence de leurs accès.

Elle n'est point idéale, elle est approuvée par l'observation, cette théorie de Pythagore qui veut entretenir la salubrité du corps, en ayant soin de modérer toutes les passions de l'ame, par l'étude de la philosophie & des sciences spéculatives, par le spectacle paisible des solitudes agréables, & en général par tous les moyens qui portent le calme dans les sens extérieurs, & font passer jusque dans l'ame, les douces affections de nos yeux & de nos oreilles (1).

C'est avec raison que J. Jacques, (2) établit que

---

(1) Voyez Encycl. méth. art. *Hygiène*.

(2) Discours sur l'Inégalité.

l'accroiſſement de nos beſoins & de nos paſſions ſuit toujours celui de nos connaiſſances. N'eſt-ce pas en proportion de la civiliſation, que s'accroit cette vanité, cette émulation avec laquelle tous les arts ſont cultivés? N'eſt-ce pas chez les peuples les mieux civiliſés, que ſe trouvent cette activité prodigieuſe, cette tendance à de nouveaux plans, à de nouvelles entrepriſes? L'imagination n'y eſt-elle pas ſans ceſſe à la recherche de tout ce qui peut tendre au perfectionnement du genre humain? On ſe forme de nouvelles relations, on s'impoſe de nouveaux devoirs, on ſe crée de nouveaux beſoins. Des paſſions nouvelles s'allument continuellement. On veut ſans ceſſe ſe répandre au-dehors pour courir bien loin après le bonheur qu'on trouverait ſans peine ſi on le cherchait auprès de ſoi. St.-Evremond, a dit qu'il n'eſt pas toujours beſoin de la jouiſſance des plaiſirs, & que ſi on fait un bon uſage de la privation des douleurs, on rend ſa condition aſſez heureuſe.

L'éducation, la manière de vivre, les différentes habitudes des habitans des villes ſont bien propres à produire un excès de ſuſceptibilité nerveuſe & par conſéquent à favoriſer la naiſſance & la véhémence des paſſions. Auſſi obſerve-t-on ces dernières ſous toutes les formes dans les grandes cités. L'éducation morale y étant ſouvent oppoſée aux lois de la nature, contrarie l'éducation phyſique. Le développement précoce des facultés intellectuelles ſe faiſant aux dépens du phyſique, établit de très-bonne heure la prédominance du ſyſtème nerveux, produit en conſéquence l'exaltation

de l'imagination & donne ainſi naiſſance à une foule de déſirs, avant que l'organiſation phyſique de l'individu lui permette de les ſatisfaire. Dans l'âge mur, la différence des rangs & des fortunes l'expoſe continuellement à l'ambition, à la ſoif de l'or, à l'envie, &c.

L'état de repos dans lequel vivent la plupart des habitans des villes & auquel ſouvent les oblige la nature de leur profeſſion, nuit ſingulièrement au développement du ſyſtème muſculaire & favoriſe celui du ſyſtème nerveux. Cette inactivité phyſique, d'ailleurs, permet le travail de leur imagination & produit ainſi une activité morale qui, la plupart du temps, leur eſt pernicieuſe.

Les époques des orages politiques ſont les plus fertiles en paſſions. Chacun alors cherche à ſe donner une nouvelle ſphère d'activité, chacun forme des déſirs inſenſés; c'eſt alors que ſe développent les paſſions de toute eſpèce; c'eſt alors qu'elles ſont dans toute leur véhémence & qu'elles cauſent à l'économie animale les plus grands déſordres. Nous avons vu récemment ces violentes agitations qui changent toutes les conditions, qui bouleverſent toutes les fortunes. Auſſi avons nous obſervé un grand nombre de maladies cauſées par les affections morales auxquelles chacun s'eſt trouvé expoſé pendant la tourmente révolutionnaire.

Les différens organes dont l'aſſemblage conſtitue l'être organiſé ont une ſtructure, une ſituation déterminée. Leurs attributs, leurs propriétés, leurs fonctions ſont établis de manière, que de leur correſpondance, de leur influence réciproque, de leur harmonie enfin

résultent *la vie & la santé.* Mais tous les êtres ne sont point organisés de la même manière ; il y a une gradation, & l'animal le mieux organisé est celui dont la machine est la plus compliquée & en même temps la plus facile à déranger. L'homme, à une organisation très-compliquée joint cette sensibilité éminente, dont l'extrême étendue & la finesse le mettent, il est vrai, infiniment au-dessus des autres animaux mais ne rendent que d'avantage son économie singulièrement susceptible d'être troublée à la moindre occasion. Et les passions, qui, comme nous l'avons dit, dépendent de son organisation; ces mouvemens intérieurs, que la nature suscite en lui dans des vues conservatrices, les passions, dis-je, offrent souvent chez l'homme une violence & une durée vicieuses qui altèrent les forces vitales, changent l'ordre & le mode des fonctions, & troublent ainsi cette harmonie qui constitue *la santé.* Tant il est difficile à l'homme de conserver cet équilibre qui devrait continuellement régner entre ses désirs & les facultés qui doivent lui servir à les satisfaire.

Les passions étant dans le cas de produire une impression fâcheuse sur l'homme en état de santé, on peut juger combien elles doivent lui être pernicieuses dans l'état de maladie, où presque toujours l'exaltation de la sensibilité rend les impressions extrêmement vives.

Il est très-difficile de déterminer exactement, d'une manière générale, cette influence des passions sur la constitution physique de l'homme. Car elle varie à l'infini. Mais remarquons cependant que toutes les affections vives de l'ame ont un effet commun qui est

de porter primitivement, ſur les organes qui avoiſinent le diaphragme, une impreſſion qu'on ne peut décrire. Les autres effets, qui ſont ſécondaires, offrent chez les différens individus, autant de différences qu'en préſentent la diſpoſition des forces vitales & par conſéquent la ſenſibilité, dont les paſſions ſont un des réſultats.

Ainſi, pour que nous ayons des titres, des points principaux auxquels nous puiſſions rapporter les différens effets des paſſions, nous devrons examiner l'état de la ſenſibilité dans les circonſtances principales. Nous devrons obſerver ſes variétés dans les différens tempérammens, dans les ſexes. Nous devrons apprécier l'influence qu'elle reçoit des révolutions des âges, des climats, des ſaiſons, de l'abſence ou de la préſence de la lumière & enfin de certains états pathologiques.

En préſentant ainſi les principales variétés de la ſenſibilité, nous verrons quel eſt le caractère des paſſions qui en dérivent, à quelles affections chacune de ces variétés eſt ſujette. Il me ſemble que c'eſt le ſeul moyen de parvenir à notre but; la ſeule manière d'y procéder avec ordre. Nous nous garderons, dans cet examen, de nous laiſſer entraîner aux courants de notre imagination. Nous rejetterons toute hypothèſe, quelqu'ingénieuſe, quelque ſpécieuſe, quelqu'attrayante qu'elle ſoit. Nous ne parlerons que d'après l'obſervation & nous tâcherons ainſi d'éviter l'erreur & d'arriver à la vérité.

TEMPÉRAMENS.

Pour peu que nous voulions comparer l'homme en état de ſanté à ſon ſemblable, nous voyons combien les individus de l'eſpèce humaine diffèrent entre eux, combien de traits les diſtingnent, nous remarquons cette grande diverſité de rapports qui ſe trouve entre les parties qui conſtituent leur organiſation. Nous trouvons des nuances multipliées à l'infini dans la diſpoſition, dans la ſtructure, dans le volume des organes. Nous obſervons ſurtout dans la répartition des forces vitales & particulièrement dans celle de la ſenſibilité, les différences d'où découlent celles qui règnent dans l'énergie des ſyſtêmes & même dans les fonctions de certains organes. Et la ſenſibilité morale tirant ſon origine de la même ſource que la ſenſibilité phyſique, nous reconnaîtrons que la nature des penchans, le caractère des affections morales, en ſuivent preſqu'entièrement les variétés.

En examinant d'abord les principales différences qui ſe trouvent dans les ſyſtêmes généraux dont ſe compoſe l'économie animale, nous verrons des hommes ſe faire remarquer par l'excès des ſolides ſur les liquides, d'autres par celui des liquides ſur les ſolides; chez les uns le ſyſtême lymphatique en excès ſur le ſanguin, chez les autres une diſpoſition contraire, & certains individus doués d'un mélange aſſez heureux de ces deux ſyſtêmes. Nous en trouverons chez qui le ſyſtême muſculaire ſera extrêmement développé, d'autres chez leſquels il ſera très-peu marqué.

Si nous portons enſuite notre attention ſur les différences conſtitutionnelles que préſentent les diſpoſitions ſpéciales de diverſes régions & même de certains organes, (ce qui eſt très-important à remarquer) nous obſervons que chez les uns la pléthore ſanguine affecte les régions ſupérieures, que chez d'autres elle affecte la région pectorale, & chez d'autres la région lombaire. Nous voyons les uns avoir une diſpoſition aux engorgemens lymphatiques dans les régions ſupérieures, d'autres dans la poitrine, d'autres dans l'abdomen. L'un nous offre la prééminence du cerveau, celui-ci la prééminence des poumons, celui-là la prééminence de l'eſtomac. Des individus ont des appétits vénériens exceſſifs, d'autres ſont d'une chaſteté peu ordinaire. On en voit qui ont une voracité étonnante. Il en eſt qui ſont pris d'une diarrhée habituelle; il en eſt qui ſont affectés d'une conſtipation extraordinaire, quelques-uns éprouvent une excrétion habituelle d'une mucoſité viſqueuſe gluante qu'on nomme communément *pituite*. Quelques-autres, ayant une diſpoſition qui n'eſt pas moins remarquable, ſont de temps en temps ſujets à ces évacuations bilieuſes ſouvent exceſſives appelées *débordemens de bile*, évacuations indépendantes de cette manière d'être qui conſtitue le tempérament appellé bilieux.

Il ſerait trop long de donner la ſérie de toutes les notions qui compoſent la connaiſſance complète du tempérament. Je viens d'expoſer rapidement les titres des principales différences qu'on remarque chez les individus de l'eſpèce humaine en état de ſanté. J'ai

choisi les variétés les plus importantes, celles qui ont sur la vie & sur la santé une influence indubitable. Elles sont toutes déterminées par la manière dont est répartie la sensibilité, ce grand ressort de la vie. Et l'observation la plus authentique, la plus impartiale nous fait voir continuellement la correspondance qui règne entre les affections morales, & toutes ces différences constitutionnelles; aussi l'étude des tempéramens est un objet absolument nécessaire pour le développement de mon sujet.

La manière particulière dont, sous tous les rapports, sont organisés les différens individus, constitue donc pour chacun d'eux son tempérament, son idiosyncrasie. Cette organisation particulière établit donc aussi pour chacun d'eux sa condition morale en déterminant la nature de ses penchans & de ses affections. Et chaque homme ayant ainsi, au physique & au moral, une physionomie qui fait qu'aucun ne ressemble parfaitement à un autre, il règne dans les tempéramens une variété infinie, dont le médecin observateur acquiert chaque jour les notions dans l'exercice de son art, mais dont je ne puis, sans risquer d'être confus, exposer ici que les principales nuances. Pour faire cette exposition il me faut une méthode, j'ai besoin de classer les tempéramens comme on le fait pour la description des maladies dont aussi aucune ne ressemble parfaitement à une autre. Car la *nosologie* est la classification des différentes manières d'être du principe vital lorsqu'il est affecté morbifiquement, tandis que la classification des tempéramens est un

ordre que l'on établit pour examiner les différens modes du principe vital en état de santé.

Les classifications des tempéramens faites par les anciens, quoique regardées comme un des plus beaux monumens qu'ils nous aient laissé, n'en sont pas moins incertaines & hypothétiques. Quoi de plus vague en effet que cette distinction des tempéramens en *chauds*, *froids*, *secs*, *humides* ? La dénomination de *sanguin*, *bilieux*, *pituiteux*, *mélancolique* qu'ils avaient aussi adoptée, en la fondant sur la prédominance de leurs quatre humeurs principales, doit être aussi rejetée d'après les connaissances que les modernes ont acquises en anatomie & en physiologie.

Ces différentes raisons m'ont déterminé à admettre la méthode du professeur *Hallé*. La distinction qu'il a adoptée pour les tempéramens me paraît établie sur des fondemens bien plus certains & nous fait connaître un grand nombre de variétés très-importantes, dont les caractères ne se trouvaient pas compris dans les grandes classes qu'on avait adoptées avant lui.

Examinons d'abord l'état de la sensibilité dans les individus, chez qui le systême lymphatique est en excès sur le sanguin ; ce qui répond à peu-près à ce que les anciens appellaient *tempérament pituiteux*. Ces individus ont l'habitude extérieure du corps molle, lâche, la peau d'un blanc de lait, douce, peu velue, les yeux grands, languissans, ordinairement bleus, les cheveux blonds ou chatains ; ils ont souvent une espèce de bouffisure qui leur donne un faux embonpoint. Les muscles sont plongés dans un tissu cellulaire dont le

peu de ton, la laxité & la molleſſe ſemblent paralyſer le mouvement des organes muſculaires & cauſer ainſi la lenteur dans les mouvemens qui caractériſe ce tempérament. Ces caractères conviennent auſſi en général à la ſurabondance des parties liquides ſur les parties ſolides.

La ſomme de la ſenſibilité, des élémens de la vie eſt peu conſidérable dans les perſonnes de ce tempérament. Les fonctions s'y font avec peu d'activité, ſouvent même elles ſont imparfaites. Auſſi eſt-ce dans cette claſſe qu'on trouve ceux qui ſupportent le plus facilement la faim. Les fonctions du cerveau s'y font avec lenteur; ces individus n'ont preſque point d'imagination. Mais comme ils ont peu d'idées à comparer, ils ont ordinairement un jugement très-ſain. Ils ſont doux, paiſibles.

Le caractère de leurs paſſions ſuit abſolument la faibleſſe de leur conſtitution phyſique. Les déſirs même de l'amour ſont auſſi faibles chez eux que l'appétit des alimens; auſſi a-t-on dit que les femmes de ce tempérament n'étaient point nées ſous la planète de Vénus. Ces individus n'ont pas de grandes jouiſſances, mais ils n'éprouvent point de grandes peines. Cette apathie, cette indolence, cette froideur de l'imagination, enfin cette tranquillité phyſique & morale fait qu'ils ſont ſans beſoins, ſans déſirs, ſans ambition. Ils font tout par habitude, obéiſſent ſans peines & ſuivent paiſiblement les traces de leurs ancêtres.

Comme ils ſont ſans beſoins, ſans déſirs, ils s'expatrient rarement & tiennent ſingulièrement à leur pays; auſſi ſont-ils les plus diſpoſés à la *noſtalgie*.

Les paſſions lentes, la triſteſſe, la crainte habituelle ſont les ſeules dont nous ayons à obſerver chez eux les effets morbifiques.

Avant de paſſer à la deſcription d'un autre tempérament, qu'on me permette une remarque qui eſt, à la vérité, une anticipation ſur ce que j'ai à dire pour le tempérament nerveux, anticipation que, cependant, il eſt eſſentiel de faire ici, parce qu'il s'agit d'une choſe extrêmement ſaillante. Le tempérament que je viens de décrire eſt bien le tempérament lymphatique, le pituiteux des anciens. Pour qu'il ſoit abſolument tel, il faut que le ſyſtême nerveux ait très-peu d'activité. Car, ſi différentes cauſes telles que l'éducation, la manière de vivre &c, viennent à l'y développer, cette augmentation du ſyſtême nerveux change totalement la partie morale, tandis que le phyſique, l'habitude extérieure du corps reſtent, à peu de choſes près, dans le même état. Il en réſulte une grande mobilité, un caractère verſatil, inconſtant, une vivacité & une promptitude extrême dans les ſenſations, dans les idées & les déterminations. Tel eſt le caractère de beaucoup de femmes des villes.

Les individus chez qui le ſyſtême ſanguin eſt en excès ont la peau ſèche, d'un rouge ſombre, olivâtre, couverte de poils noirs & rudes; les cheveux noirs, ſouvent crêpus, les yeux noirs, vifs & perçans. Leurs formes ſaillantes & dures annoncent peu d'embonpoint: mais autant les hommes de la claſſe précédente ſont faibles, autant ceux-ci ſont forts. Autant chez les autres la vie eſt peu active, autant chez ceux-ci les fonctions

s'exécutent rapidement. L'excès de fenfibilité dont ils font prefque toujours doués, produit en eux une vivacité extrême dans les affections & les met dans un état continuel de paffion. Leur vive fufceptibilité les rend très-difpofés à la colère qu'ils portent quelquefois jufqu'à la fureur. Leur colère, dit *Clerc*, eft celle d'*Achille*, leur haine eft celle de *Coriolan*. L'amour les met dans un état voifin de la manie & s'accompagne facilement d'une jaloufie fouvent frénétique. L'ardeur de leur imagination fait qu'ils ont plus de génie que d'efprit. Ils conçoivent de grands projets & mettent fouvent de l'acharnement dans leur exécution. Auffi les grands hommes d'état font-ils prefque tous de ce tempérament. Auffi l'ambition, l'amour-propre, l'orgueil, la haine font-ils les affections qui leur font propres & dont les excès produifent chaque jour la plupart des maladies dont ils font atteints. Les individus de ce tempérament font très-fujets à devenir mélancoliques quand ils fe font trouvés expofés à beaucoup d'affections morales.

L'état particulier du fyftême nerveux peut auffi modifier ce tempérament. Ainfi, quelquefois l'influence nerveufe eft peu confidérable & produit des difpofitions analogues à celle de la conftitution athlétique, dont nous parlerons dans la fuite. Si au contraire le fyftême nerveux eft en excès, il en réfulte des effets moraux tout oppofés.

Remarquons que le tempérament, que les anciens appelaient bilieux, offre prefque tous les caractères que nous venons de tracer. Ils donnaient le nom de *fanguin*

au

au tempérament que nous allons d'écrire, & que, de l'avis du professeur *Hallé*, nous ne regardons point comme tenant à une prédominence sanguine.

Ainsi, que le systême sanguin & le lymphatique soient mélangés dans des proportions assez exactes ; nous avons l'habitude extérieure du corps fleurie, la peau d'une couleur agréable, vermeille, un embonpoint modéré. Des chairs qui ne sont ni trop fermes, ni trop molles, des formes assez bien proportionnées annoncent la souplesse & l'agilité des membres. Chez les personnes de ce tempérament, la sensibilité est ordinairement répartie d'une manière extrêmement favorable. Leurs fonctions, sans être trop vives ou trop lentes, se font avec facilité. C'est bien ici que nous voyons que *Stalh* a raison de dire que le caractère des affections morales dépend de la plus ou moins grande aisance avec laquelle s'exécutent les fonctions vitales. Car les individus de cette heureuse constitution sont dans un enjouement presque continuel. Ils passent très-promptement d'une sensation ou d'une idée à une autre, en leur donnant cependant une attention assez soutenue, pour porter un jugement sain. Leur imagination ne les porte pas comme ceux de la classe précédente aux grandes conceptions, aux sujets sublimes. Mais les idées les plus heureuses coulent chez eux comme de source & ils les expriment avec la même facilité. Ce sont enfin, comme on le dit, des gens d'esprit. Ils laissent à d'autres tout ce qui demande du génie, des méditations profondes, de la persévérance, de l'opiniâtreté; tout cela leur est contraire, leur répugne. On peut les comparer à l'insecte qui ne

fuce des fleurs que le miel. De tout ils ne prennent que ce qui eft agréable & ne s'occupent plus du refte. Auffi l'amour leur eft rarement funefte, ils en recueillent les plus douces jouiffances & leur caractère heureux fait qu'ils s'arrêtent là où le danger commence. Ils ne font point fujets à l'envie, à la jaloufie. Ils n'ont point de ces paffions haineufes dont la durée chez d'autres ne fait qu'augmenter la force & l'intenfité. La colère qui eft la paffion qui les affecte le plus fouvent, fe calme ordinairement affez vîte pour que fon effet n'ait pas de fuite fâcheufe pour leur économie.

Nous venons de confidérer les tempéramens fous le rapport des fyftémes lymphatique & fanguin. En les examinant fous le rapport de la maffe mufculaire & de la denfité des fibres, nous aurons auffi des différences importantes.

La maffe mufculaire en excès, réunie à la denfité des fibres, nous donne les élémens de la force la plus grande, jointe à une mobilité extrêmement lente, c'eft la conftitution athlétique, dont je ne puis donner une meilleure defcription qu'en copiant littéralement le profeffeur *Hallé*.

» Une tête petite, un col gros & fort fur-tout en arrière & prefqu'auffi large que la tête, de fortes épaules, une poitrine étendue & faillante, la faillie des mufcles du dos & des lombes, très-prononcée par le renfoncement de l'épine ; les lombes arrondis, les hanges larges & folides; les extrémités fupérieures & inférieures revêtues de mufcles dont les attaches & les

intervalles font fortement prononcées, les articulations bien exprimées & détachant bien la cuiffe de la jambe, & celle-ci du pied, le bras de l'avant-bras, l'avant-bras de la main; le pied & la main peu volumineux en comparaifon de la jambe & de l'avant-bras; le pied bien vouté & repofant bien fur le fol; les tendons qui, fur le dos de la main & fur la voute du pied, fe diftribuent aux doigts fe fefant bien fentir à travers la peau qui les recouvre. En général le volume du corps eft dû prefque tout aux maffes mufculaires, & ne reçoit que très-peu d'accroiffement du tiffu céllulaire fous-cutané qui par-tout eft ferme & tenace, à très-peu d'épaiffeur & fe refferre fortement autour des articulations & des parties où les os font dégarnis de mufcles ou ne font couverts que par des ligamens ou des tendons. Telle eft la belle ftatue de l'*Hercule farnèfe*. C'eft le contraire dans les hommes dont la maffe eft due à un embonpoint graiffeux ou lymphatique. Leurs arculations font empâtées & leurs mufcles très-peu faillans. L'homme athlétique, outre cela, eft en général lent à fe mettre en mouvement, mais quand une fois il y eft, on ne peut plus l'arrêter. La defcription que Virgile nous donne du combat d'Entelle & de Darès, eft à cet égard bien étudiée d'après nature. (Æneid. livre 5. V. 387 & fuivans.) «

Les individus athlétiques n'ont qu'une très-faible fufceptibilité. Une foule d'objets les atteignent fans les affecter. Auffi font-ils peu fujets aux paffions. Le fentiment de leur force les difpenfe de la crainte & des affections qui en dépendent. La colère eft la feule

affection qui leur ſoit ordinairement funeſte. ils ſont extrêmement difficiles à irriter :

» Entelle courageux avec tranquillité,
Oppoſe à ſon rival ſon immobilité. «

Mais ſi on parvient à exciter leur colère, elle eſt terrible. Ils employent toutes leurs forces à repouſſer l'attaque & à punir l'injure qu'on leur a faites.

» Point de paix, point de trève à ſon bouillant courroux. «

J'ai vu un homme de conſtitution athlétique mourir preſque ſur le champ d'un accès de joie ſubite.

Une diſpoſition toute contraire, une maſſe muſculaire très-faible & une mobilité extrême ſe rencontrent chez d'autres perſonnes & produiſent une promptitude extrême dans les jugemens & dans les actions, une vivacité ſingulière dans l'imagination. Les objets font ſur ces perſonnes une impreſſion peu profonde, elles ſont légères, verſatiles, inconſtantes. Ce tempérament nerveux plus ou moins modifié par les ſyſtèmes ſanguin & lymphatique, eſt en général celui des femmes & particulièrement celui des femmes des villes. Leurs muſcles grèles ſont ſouvent en état de convulſion. De même que les muſcles, les organes internes jouiſſent d'une irritabilité extrême ; auſſi les affections nerveuſes, les ſpaſmes des viſcères de la poitrine & de l'abdomen produiſent des palpitations, des ſyncopes, des accès d'hyſtérie, d'hypocondrie, &c.... L'état de puſillanimité, de crainte continuelle dans lequel ſont aſſez habituellement ces individus ; l'abattement & le découragement dont ils ſont ſouvent affectés pour la moindre

caufe, font une fuite de la confcience qu'ils ont, de leur faibleffe. Mais la nature prévoyante, qui a diftribué à chacun des qualités en raifon de fes facultés phyfiques, a donné à ceux-ci la fineffe & la diffimulation. Ils ne font point affez forts pour agir ouvertement; ils employent la rufe au défaut de la force, pour réfifter ou plutôt pour échapper à leurs ennemis.

Un objet digne des recherches & de l'attention des obfervateurs, eft cette dégénérefcence des tempéramens primitifs, que produifent fouvent plufieurs circonftances, telles qu'un genre de vie peu conforme aux lois de la nature, l'effet long-temps foutenu des paffions, &c... On peut regarder comme tel, cet état de la fenfibilité que *Stahl* appele fenfibilité vicieufe, cette conftitution très-fenfible où l'on a plus d'efprit que de force, où l'on eft fujet aux hémorragies & aux maladies de confomption. *Stahl* s'eft affuré, par fes obfervations, que cette difpofition ne pouvait fe reconnaître par l'état phyfique extérieur, puifqu'elle a lieu non-feulement dans les fujets d'apparence délicate, mais encore dans des hommes robuftes & chez qui la vigueur a été corrompue par une manière de vivre peu convenable. C'eft cette conftitution que *Huxham* rapporte à un troifième état de la fibre, qui n'eft ni celui de la fibre fèche, ni celui de la fibre molle. La fenfibilité particulière à cette conftitution peut, fuivant la remarque de *Barthès*, être utile dans divers cas d'expofition à des caufes violentes de maladies auxquelles fuccombent des hommes robuftes, des perfonnes d'une conftitution vigoureufe. Car chez ces derniers,

de grands & de ſoudains changemens font des impreſſions beaucoup plus fortes que ſur les perſonnes délicates qui réſiſtent aux effets de ces révolutions par l'habitude même des fréquentes altérations de leur ſanté.

Le tempéramment mélancolique ne doit-il pas être regardé comme un état vicieux de la ſenſibilité, état ſouvent produit par l'effet réitéré des paſſions. En effet pour reconnaître ce tempéramment, on doit moins s'attacher aux caractères phyſiques extérieurs, qu'à la diſpoſition morale des individus; diſpoſition qui eſt quelquefois primitive, mais bien plus ſouvent acquiſe. Ils n'eſt pas rare de voir une longue ſuite d'affections de l'ame, changer peu-à-peu l'état morale, tellement que l'homme le plus enjoué devient le plus ſombre, le plus diſpoſé à la mélancolie. J'ai vu il y a peu de temps, chez pluſieurs perſonnes, cette altération lente & fâcheuſe ſe terminer par une mélancolie dont il ſera bien difficile de les délivrer.

Souvent, cependant, on remarque que les mélancoliques ont peu d'embonpoint, les membres allongés, la peau ſèche & ſombrement colorée, &c. Ces caractères phyſiques ont aſſez d'analogie avec ceux du tempérament bilieux des anciens. Or c'eſt, comme nous l'avons dit, cette conſtitution dont les ſujets ſont le plus expoſés aux affections morales. Souvent donc le tempérament mélancolique doit être une dégénéreſcence du tempérament bilieux des anciens & lui reſſembler par quelques caractères phyſiques.

Nous verrons, à l'article des *tempéramens partiels*, que fréquemment, cette manière d'être au moral, qui

caractérise les mélancoliques, est due à une disposition particulière des organes abdominaux & quelquefois même à leur état pathologique. Cela n'étonnera pas, si l'on se rappele que nous avons déjà établi en thèse générale, que les affections vives de l'ame portent toujours leur impression primitive sur les organes de la région épigastrique.

Les hommes disposés à la mélancolie se font remarquer par une démarche lente, soignée; par une physionomie où se peignent la tristesse, l'inquiétude & qui présente quelque chose qui intéresse. Ils recherchent la solitude pour méditer, plus à leur aise, sur les impressions profondes & tenaces qui les assiégent; & comme ils n'embrassent qu'une idée ou une série d'idées, ils ont une force singulière de mémoire. Chez eux, les affections & les déterminations prennent un caractère proportionné à la persévérance des impressions. Leur exaltation ordinaire les porte continuellement aux extrêmes. Si, *par hasard*, ils jouissent, il sont heureux à l'excès; s'ils souffrent, ils sont malheureux à l'excès. La somme des souffrances est infiniment plus grande chez eux, que celle des jouissances. L'imagination ardente & erronée du mélancolique lui crée sans cesse de nouvelles peines. Elle ne lui présente que des images exagérées, des êtres qui n'ont jamais existé. Le mélancolique établit ainsi sur de faux principes, une série de jugemens très-bien suivis & malgré la justesse de ses raisonnemens, il en vient toujours à de faux résultats. Mais comme il n'a jugé que d'après l'analyse la plus sévère & les combinaisons les plus

multipliées, il tient fortement à son opinion. Il s'étonne qu'on puisse la lui disputer, il méprise ceux qui ne sont pas de son avis, il s'irrite contre eux. Il cherche à vous convaincre de la réalité de ses malheurs & les peint avec la plus grande énergie, avec les couleurs les plus sombres. Il voudrait vous faire voir, comme lui, tout en noir; il voudrait étendre devant vos yeux, les crèpes de son imagination.

De la même source naissent cette aigreur de caractère, cet état continuel de défiance, de jalousie & de soupçons qui le portent à attribuer aux personnes les plus vertueuses & les plus franches, à ses meilleurs amis même, les projets les plus noirs, les actes de la lâcheté & de la perfidie la plus basse.

Cabanis dans son mémoire sur l'étude de l'homme, a fait du tempéramment mélancolique un tableau si brillant de vérité que je ne puis me refuser d'en rapporter ici quelques traits :

» Ces individus retournent un sujet de toutes les manières & finissent par y trouver ou des faits ou des rapports nouveaux, mais ils en trouvent souvent de chimériques : c'est parmi eux que sont les plus grands visionnaires; comme ils ont médité soigneusement, ils ont la plus grande peine à revenir de leur erreur. »

» Quand à leurs passions, elles ont un caractère de durée & pour ainsi-dire d'éternité, qui les rend tour-à-tour très-intéressans & très-redoutables : amis constans, ils sont implacables ennemis; leur timidité naturelle les rend soupçonneux; leur défiance d'eux-même les rend jaloux. Ces deux dispositions se trouvent singu-

lièrement aggravées par une imagination qui retient obſtinément & combine ſans ceſſe les impreſſions les plus légères en apparence, & pour qui les moindres choſes ſont des événemens; & lorſque la réflexion, qui les porte aux habitudes d'ordre & de règle, ne donne pas une bonne direction à leur ſenſibilité, ne les rend pas & meilleurs & plus moraux, elle en fait ſouvent des être dangereux. "

Le caractère de *Tibère*, tracé par le pinceau vigoureux de *Tacite*, nous fournit un exemple du tempérament mélancolique porté au plus haut degré.

Ariſtote (prob. ſect. 30,) avait remarqué que tous les hommes qui avaient brillé par leur génie & qui s'étaient illuſtrés dans les ſciences, la politique, la poéſie & les beaux arts, étaient tous devenus mélancoliques. Il en cite pour exemples *Socrate*, *Platon*, &c. Son obſervation ſe rapporte bien avec celles de tous les temps, & nous mettrons au nombre des victimes de la mélancolie, les célèbres, *Huyguens*, *Paſcal*, *Le Taſſe*, *Zimmermann*, *Jean-Jacques Rouſſeau*, *Bordeu*, *Mozard*, *Colin d'Arleville*, &c....

TEMPÉRAMENS PARTIELS.

Je n'ai conſidéré juſqu'à préſent les tempéramens que ſous le rapport des ſyſtèmes généraux. Mais les obſervateurs ont remarqué que des ſyſtèmes particuliers d'organes & ſeulement même de certains organes ſe trouvaient dans des diſpoſitions qui s'éloignent des diſpoſitions generales. Ils ont vu en même temps que ces différences influent ſingulièrement ſur toute l'éco-

nomie & principalement fur la partie morale. Ce font ces variétés que nous appellons les *tempéramens partiels*, les *idiofyncrafies.* C'eft en les examinant, que nous verrons plus particulièrement les paffions produire des effets bien différens chez certains individus. Pour connaître ces tempéramens partiels, qu'ils foient naturels ou accidentels, il s'agit d'étudier les degrés de fenfibilité de tels ou tels organes, de reconnaître le foyer que la fenfibilité anime le plus. Car lorfqu'un organe jouit d'une activité fupérieure à celle des autres, il devient, d'après les lois de l'économie animale, un centre d'action où les forces vitales affluent plutôt qu'ailleurs & fur lequel la moindre émotion phyfique ou morale porte particulièrement fes influences.

Des médecins célèbres ont obfervé que, dans chaque homme, il exifte au moins un organe, qui, relativement aux autres, jouit d'un degré d'énergie fupérieure à celle qu'il devrait avoir dans l'état de fanté le plus parfait. *Zimmermann* dit, qu'il eft parvenu à découvrir quel eft dans chaque homme cet organe & qu'il a remarqué que c'eft toujours la partie qu'affectent principalement les fortes émotions de l'ame. Si les bornes d'un fimple mémoire ne m'arrêtaient pas, je rapporterais ici plufieurs hiftoires très-intéreffantes de maladies organiques du cœur, des poumons & de l'eftomac que j'ai vu produites par de violentes affections de l'ame. On avait long-temps avant obfervé l'organe dominant, auffi avait-on avec raifon annoncé d'avance que la première caufe occafionelle ferait développer ces fâcheufes maladies.

Cette ſenſibilité particulière de certains organes n'a pas pour ſeul effet de les diſpoſer plus que d'autres à des affections morbifiques, mais encore elle influe beaucoup ſur le moral & détermine un genre particulier de penchans & d'affections. (1) Ainſi, par exemple, une choſe très-fréquente & ſur laquelle les obſervateurs ont porté leur attention, c'eſt cette activité exceſſive du foie, des organes biliaires, particulière à quelques hommes, qu'on ne rencontre pas ſeulement parmi les gens du tempérament bilieux des anciens, activité qui ne ſe manifeſte pas toujours par des caractères extérieurs, mais bien par de certains mouvemens au canal inteſtinal, par des évacuations bilieuſes qui ſe font de temps en temps & que le vulgaire déſigne ſous le nom de *débordemens de bile.* Cette diſpoſition produit chez l'individu qui en eſt atteint un caractère ſombre, fâcheux, iraſcible. Et les affections morales de ce genre ont quelquefois déterminé cet état phyſique.

On ſait qu'en général un état morbifique du bas ventre, le dérangement des fonctions de quelques viſcères abdominaux tels que le foie, la rate, l'eſtomac, produiſent une imagination fort active, diſpoſent à des

(1) » La pratique de la médecine, nous montre journellement que les affections des différentes parties influent de la manière la plus directe ſur les goûts, ſur les idées, ſur les paſſions. Dans les maladies de poitrine, les diſpoſitions morales ne ſont point du tout les mêmes que dans celles de la rate & du foie. «

Cabanis, Mémoire ſur l'Influence des Sexes ſur le Caractère des Idées.

méditations opiniâtres & profondes, & font presque toujours accompagnées des passions tristes. J'ai vu deux cas de mélancolie n'ayant pas d'autre cause qu'une constipation opiniâtre. *Voltaire*, avec son esprit & sa gaiété ordinaires a démontré tous les conveniens de la constipation, dans un conte intitulé, *les oreilles du comte de Chesterfield.*

Au rang des tempéramens partiels se trouve cette prédominance sanguine & lymphatique qui affecte des régions différentes suivant les âges. Ainsi dans l'enfance la pléthore sanguine existe aux régions supérieures & produit les hémorrhagies nazales : elle change de siége dans la jeunesse & procure les hémoptysies, dans l'âge mûr elle amènent les hémorroïdes, & dans la vieillesse les apoplexies sanguines. Il est d'autant plus essentiel de connaître cette disposition chez les gens qui l'éprouvent, que souvent elle n'est annoncée par aucuns signes extérieurs C'est dans la région siége de la Pléthore, que sont les organes éminemment sensibles. Ce sont eux qui sont les premiers affectés par les causes morbifiques. C'est vers eux que se porte toute l'irritation dans les cas de suppression de transpiration, de disparution subite d'affection cutanée, de la goutte, &c. Ces organes n'en sont délivrés qu'en appliquant aussitôt que possible, un vésicatoire, un sinapisme, ou un autre moyen assez irritant pour rappeler l'affection à son siége primitif, ou dans une autre partie moins essentielle.

La prédominance du systême lymphatique dans différentes régions, produit dans l'enfance le carreau mésentérique, ensuite les maladies lymphatiques de la

tête, les croûtes laiteuſes, la teigne, &c. plus tard les engorgemens glanduleux de la région du col; dans la jeuneſſe le développement de tubercules dans les poumons; dans l'âge mûr l'engorgement du ſyſtême lymphatique du bas ventre & les maladies cutanées.

Chez d'autres individus, & à de certaines époques les organes de la génération ne ſont-ils pas le foyer où ſe portent toutes les impreſſions, & d'où reſſortent toutes les déterminations. La ſenſibilité propre de la matrice peut modifier la ſenſibilité générale, au point de produire un ordre particulier d'idées, de penchans, de paſſions. *Monarchiâ ſingulari politur uterus*, dit *Vanhelmont.* Les époques des règles, le temps critique, l'état de groſſeſſe, de nourrice, ſont extrêmement eſſentiels à conſidérer ſous le rapport de l'influence des paſſions.

L'état de groſſeſſe produit des appétits, des goûts particuliers, des envies qui tiennent abſolument à la ſympathie de la matrice.

Dans les pâles couleurs on voit également cette action déſordonnée de l'eſtomac. Cet organe affecté par les dérangemens de la matrice appéte des matières terreuſes, du charbon, &c....

Toutes les différences partielles dont nous venons de parler tiennent à la ſenſibilité inhérente à chaque organe. Mais le ſyſtême nerveux, proprement dit, offre auſſi des variétés, des irrégularités remarquables d'où naiſſent chez quelques perſonnes ces goûts dépravés, ces antipathies invincibles. » Eh pourquoi ne rangerait-on pas parmi les tempéramens partiels qui

dépendent des directions & des modifications particulières du ſyſtême nerveux, ces diſpoſitions nées avec quelques individus, impérieuſes, ſouvent irréſiſtibles, qui les entraînent vers des objets pour leſquels ils ont une prédilection excluſive, & dont la connaiſſance plus parfaite nous donnerait peut-être auſſi dans quelque cas, le ſecret de nos vertus, de nos penchans, de nos erreurs & de nos crimes ? « *Hallé.*

AGES.

Portons notre attention ſur les révolutions qu'amène le cours des âges. Examinons les différences que ces révolutions apportent dans l'état de la ſenſibilité; voyons dans quelles proportions, à quelle époque de la vie, cette faculté eſt répartie dans tel ou tel organe, quelle région en eſt douée éminemment, quels ſont enfin ſes centres d'activité. Le réſultat de nos obſervations eſt que le moral ſuit abſolument les révolutions phyſiques, que la nature en donnant à tel âge, à tel tempérament, tel genre de paſſions, lui a auſſi donné le degré de force néceſſaire pour en ſoutenir le choc. Ainſi, dans l'ordre naturel, les paſſions doivent changer de caractère avec les forces; mais nous l'avons déjà dit, l'homme en ſociété intervertit ſans ceſſe l'ordre de rapport ſagement établi par la nature, & court ainſi continuellement à ſa perte.

Dans ſa belle diſſertation ſur les âges, *Stahl* obſerve que c'eſt principalement vers la tête que l'énergie vitale eſt portée dans l'enfance. En effet, l'organe cérébral jouit alors d'une grande activité; l'enfant éprouve

une multitude de fenfations ; une foule d'objets nouveaux pour lui fe préfentent, & comme il veut tout connaître, il ne peut donner à chaque chofe qu'une attention de peu de durée, d'où naît cette mobilité qui caractérife le premier âge. Cette rapidité habituelle dans la fucceffion des impreffions & des idées chez l'enfant, empêche le mal que pourrait produire la fufceptibilité exceffive. Les paffions de l'enfance font vives, mais auffitôt éteintes qu'excitées. La colère, la frayeur, la joie, font les paffions qui lui font ordinaires ; mais leur courte durée fait qu'elles ont peu des effets fâcheux qu'elles produifent dans d'autres âges. Et fi elles donnent naiffance à quelques maladies, c'eft aux affections convulfives. » Il y a quelque chofe de convulfif dans les paffions auffi bien que dans les maladies de l'enfant. «

Les forces vitales quittent peu-à-peu les régions fupérieures qu'elles affectent dans l'enfance. C'eft à la poitrine qu'elles viennent établir leur empire à l'*âge de la puberté* : alors auffi fe forment les organes de la génération. La nature, qui, pour l'accompliffement de fon œuvre, avait befoin de la chaleur & de la vigueur qui réfultent d'une grande activité de la circulation & de la refpiration, la nature, dis-je, a établi la plus grande fympathie entre les organes de la poitrine & ceux de la génération. Au moment de la puberté, il fe fait dans l'homme un changement total, un ébranlement général. Il éprouve de nouvelles fenfations, de nouveaux plaifirs, mais auffi de nouveaux befoins. L'amour arrive efcorté de toutes fes jouiffances, mais auffi de tous fes maux.

La jeuneſſe vient enſuite, c'eſt le complément de l'adoleſcence. Les organes de la génération ont toute leur énergie, l'homme eſt formé. La circulation & la reſpiration ſont alors les fonctions les plus actives. Au phyſique comme au moral, l'action ſe porte de dedans en dehors. Les criſes ſe font preſque toutes par la peau. Le jeune homme ſemble toujours ſe porter hors de lui-même. La chaleur & la vigueur dont il jouit, lui donnent la plus grande confiance. Il ſe croit capable de tout. Il s'irrite aux moindres obſtacles. Auſſi le courage, l'audace, la colère ſont ſes affections ordinaires. Il ſe confie aux autres comme à lui-même; & la crainte ainſi que la défiance le tourmentent rarement. La douce eſpérance porte preſque toujours la ſérénité dans ſon ame. (1) L'activité de ſon imagination donne naiſſance à une foule d'idées romaneſques, le berce d'une multitude d'illuſions; mais ces erreurs d'imagination ſe ſuccèdent ordinairement chez lui avec trop de rapidité pour qu'elles produiſent ſur ſon économie un effet fâcheux.

L'amour eſt un beſoin impérieux qui le domine. Cette paſſion, qui, quand elle eſt ſatisfaite, lui procure

---

(1) Cette ſérénité ſuit même le jeune homme juſques ſur le bord de ſa tombe. On ne remarque pas dans les maladies qui l'y conduiſent ces terreurs invincibles, ces penſées lugubres. La phtyſie pulmonaire qui affecte particulièrement les jeunes gens & qui en fait tant de victimes, eſt remarquable par cette tranquillité morale avec laquelle tous ces malheureux arrivent à leur dernière heure.

cure tant de jouiſſance, lui cauſe des peines à l'infini quand elle ne l'eſt pas. Toutes ſes affections empruntent des traits à l'amour : & quand, dans l'enfance, l'imagination a été continuellement entraînée vers des idées religieuſes, le jeune homme a pour la divinité les mêmes affections qu'il aurait pour ſa maîtreſſe, & cet amour ardent le conduit aſſez ſouvent à la mélancolie aſcétique.

Mais à meſure qu'on avance en âge, les forces changent de direction. Elles quittent les organes qui ſont au-deſſus du diaphragme & gagnent ceux qui ſont au-deſſous. Le grand obſervateur *Stahl* a remarqué que les criſes ſe faiſaient alors par les inteſtins. La bile prend une qualité particulière. La pléthore veineuſe ſuccède à la pléthore artérielle, le ſyſtême des veines du bas-ventre s'engorge; alors naiſſent les maladies lentes du foie, de la rate, des inteſtins, maladies qui ont tant d'influence ſur nos affections morales. L'action de la vie devient de plus en plus lente, les réſiſtances ſont plus grandes. Auſſi le caractère de la jeuneſſe ſe modifie peu à peu. Dans l'âge viril tout ſe concentre au moral comme au phyſique. Les ſenſations de l'homme ſont alors moins vives, moins rapides; mais elles ſont plus profondes : les paſſions ſont plus lentes à ſe former, mais elles ſont plus durables. C'eſt alors que la réflexion, la méditation, nous font connaître l'inſuffiſance de nos moyens; de là cette ſageſſe, cette circonſpection qui caractériſe cet âge; de là la crainte, la défiance, l'inquiétude pour l'avenir Comme nous ne nous fions plus alors à nos moyens, nous

désirons les augmenter, nous recherchons les richesses, les amis, les places, les honneurs.

> .... *Ætas animusque virilis*
> *Querit opes & amicitias, inservit honori*
> *Commississe cavet quod mox mutare laboret.*
> *Hor. Art. poët. ver. 166.*

Nous sommes donc alors le plus exposés à éprouver les injustices des hommes; de là le mépris, la haîne, les soucis, & toutes ces passions, qui, pour peu qu'elles soient exaltées, sont des sources si fréquentes d'affections morbifiques.

Les maladies lentes & aiguës des hommes de cet âge sont continuellement accompagnées d'inquiétudes, de craintes qui contribuent beaucoup à aggraver leur état & même à les conduire au tombeau.

Remarquons avant de finir cet article, la justesse de la dénomination de *viril* qu'on a donnée à cet âge; car c'est bien là l'âge de l'*homme* : la femme conserve long-temps le tempérament de l'enfance & de la jeunesse & passe presque de suite à celui de la vieillesse.

Très souvent le passage de l'âge viril à celui de la vieillesse est marqué par un court intervalle, pendant lequel arrivent assez ordinairement l'apoplexie, les affections rhumatismales, goutteuses. C'est ce temps qu'on a appellé retour de la jeunesse, parce qu'alors les passions sont beaucoup plus vives, plus mobiles, plus violentes. On sait que l'impatience, la colère caractérisent le goutteux. C'est sur-tout alors que les hommes d'un tempérament sanguin sont très-disposés

à l'apoplexie & que leurs paſſions ont un air d'aſſurance, de hardieſſe digne du jeune homme.

Mais la véritable vieilleſſe arrive bientôt La ſuſceptibilité diminue de même que la vivacité de l'imagination & la force des paſſions. La faibleſſe du vieillard, qui s'accroit chaque jour, lui donne ce caractère de timidité, de défiance & d'avarice qui le fait remarquer.

SEXES.

Il faut de l'attention & même de la pénétration pour appercevoir les différences morales qui exiſtent à l'âge de l'enfance, dans les individus des deux ſexes. Ce n'eſt qu'au temps de la puberté que de grands traits viennent les diſtinguer. Les organes de la génération ſe perfectionnent alors. Chaque ſexe va remplir les fonctions ſpéciales dont la nature l'a chargé. Ainſi dans chaque ſexe, toutes les parties de l'économie doivent ſe mettre en rapport avec le genre de fonctions qui lui eſt propre, les forces vitales doivent ſe répartir alors de manière à le favoriſer de tout leur pouvoir. La femme ayant reçu le dépôt précieux de la conſervation de l'eſpèce, toutes ſes diſpoſitions, ſes goûts, ſes habitudes doivent tendre à ce but. L'homme, a-t-on dit, doit attaquer, la femme ſe défendre. Il faut que l'homme ſoit fort, audacieux, entreprenant; que la femme ſoit faible, timide, ruſée. Telle eſt la loi naturelle, au nombre des articles de laquelle ſe trouvent encore cette vive ſenſibilité, cette mobilité, cette inconſtance qui caractériſent auſſi la femme. Il fallait qu'elle fût éminemment ſenſible pour

qu'elle n'omit aucuns des ſoins qu'exige l'enfant ; qu'elle fût aſſez mobile pour voir d'un ſeul coup-d'œil dans ſes petits geſtes, dans ſes traits même ce dont il a beſoin, & y pourvoir ſur-le-champ. Son inconſtance ne lui était-elle pas néceſſaire pour qu'elle prodiguât également à tous ſes enfans ſa tendreſſe & ſes ſoins ?

Les hommes ſont doués en général d'un ſenſibilité qui retient bien plus profondément les impreſſions des objets, ce qui détermine chez eux des paſſions bien plus durables. D'ailleurs quand la femme n'eſt occupée que des détails domeſtiques, qu'elle reſte dans l'intérieur de la maiſon, l'homme ſe porte au-dehors, s'occupe de toutes les affaires extérieures, devient ſouvent l'eſclave de l'ambition, de la ſoif de l'or, eſt expoſé à tous les ſoucis qui accompagnent ces paſſions factices & en ſubit les atteintes funeſtes. Si les femmes au lieu de leur mobilité, avaient été douées d'une ſenſibilité auſſi profonde que celle des hommes, ſi ces êtres faibles avaient été ſuſceptibles de paſſions auſſi durables, comment auraient-elles pu ſupporter toutes les révolutions auxquelles leur organiſation ſexuelle les aſſujettit.

L'amour, voilà la paſſion des femmes. Il faut qu'elles rempliſſent le vœux de la nature en s'y ſoumettant. Et ſi elles veulent lui échapper, des indiſpoſitions ſans nombre les attendent & les puniſſent (1).

---

(1) Je connais une jeune veuve d'un tempérament ardent, qui devint épileptique à la ſuite de la mort de ſon premier mari & en fut guérie par un nouvel hymen.

Nous avons déjà fait obſerver les rapports intimes qui exiſtent entre le poumon & les organes génitaux; nous avons vu dériver de là la fréquence des phtyſies pulmonaires chez les jeunes gens; nous avons dit auſſi que les femmes conſervaient le caractère de la jeuneſſe juſqu'à l'époque critique. D'après cela on explique facilement pourquoi les femmes ſont plus ſujettes à la phtyſie pulmonaire. Les aiguillons de l'amour mettent la circulation & la reſpiration dans une activité ſouvent trop forte par rapport à l'organiſation phyſique du poumon & la capacité de la poitrine. On voit quelquefois les femmes délivrées d'une affection de poitrine, d'un commencement de phtyſie pulmonaire, mais c'eſt par une maladie de l'uterus dont les ſuites ne ſont pas moins fâcheuſes. Et ſi on rencontre quelques femmes attaquées de conſomption d'un autre genre, ayant à ſouffrir de ces affections organiques qui, de même que la mélancolie & l'hypocondrie ſont le partage de l'homme, ces femmes le doivent à un égarement de l'imagination, à un état vicieux de la ſenſibilité, à une moroſité habituelle produite par une longue ſuite de paſſions triſtes.

Les révolutions phyſiques auxquelles les femmes ſont ſujettes, influent ſingulièrement ſur leur moral. Qui n'a obſervé cet état d'inquiétude, de triſteſſe, ces gouts bizarres qu'elles ont à l'âge de la puberté, aux différentes périodes menſtruelles, qui ſont une courte répétion de ce qui ſe paſſe lors de la puberté, & dans l'état de groſſeſſe?

Lorſque la femme a paſſé l'époque critique, ſa ſanté

eſt bien plus aſſurée que celle de l'homme. Alors elle n'a plus d'amour ; elle n'éprouve aucune des paſſions qui à cet âge tourmentent encore les hommes. Elle n'a d'effet fâcheux à redouter des paſſions que celui de la *peur*, qui affecte tous les êtres faibles, qui, comme elles, n'ont que peu ou point de réſiſtance à oppoſer dans les cas périlleux.

CLIMAT.

Le climat produit des différences bien marquées dans la ſenſibilité, dans la forme & le caractère des paſſions, & dans leurs effets ſur l'économie animale. La latitude d'un pays, ſa ſituation ſur un terrain bas ou élevé, ſec ou marécageux, au ſein des terres ou près de la mer, près d'une chaîne de montagnes, près d'une rivière; ſon expoſition à tel ou tel vent, la fertilité du ſol, la nature des productions qui ſouvent détermine le genre de vie, &c..... Tels ſont les élémens nombreux dont ſe compoſe le climat, telles ſont les idées que nous devons attacher ici à la dénomination de *climat.* Cette multitude d'objets différens qui impreſſionent les organes des ſens, produiſent des idées différentes & par ſuite des déterminations analogues. Et pour peu que cette influence ſoit ſoutenue, elle donne à la ſenſibilité un caractère qui lui eſt relatif. Un homme qui vit dans les lieux ſauvages, agreſtes, couverts de rochers eſcarpés, a devant les yeux des images bien différentes, doit éprouver des ſenſations d'une nature toute autre, que celui qui n'eſt affecté que par la douce impreſſion d'un climat dont la ferti-

lité, la riante ſituation ſur un coteau, près d'une rivière, ne lui offrent que les images les plus agréables.

Hippocrate & *Galien* ces grands maîtres de l'art ont bien vu cette influence remarquable du climat. *Galien*, dans ſon livre intitulé : *que les mœurs ſuivent le tempéramment*, en donne pour exemple les thébains comparés aux athéniens. Le livre, *de l'Air, des Lieux & des Eaux* ſuffirait pour rendre *Hippocrate* immortel. C'eſt-là qu'il traite en grand obſervateur, tout ce qui a rapport au climat. Suivons le lorſqu'il décrit les bords du *Phaſe*. Lieu marécageux, couvert de bois; pluies fréquentes & copieuſes; le Phaſe fleuve remarquable par la lenteur avec laquelle il coule; habitations au milieu des eaux; ſaiſons régulières, n'ayant point ces paſſages rapides & ſubits qu'on remarque dans d'autres climats; vents de ſud continuels; telles ſont les principales circonſtances qu'offre la température chaude & humide. Son influence ſoutenue énerve continuellement les forces & donne aux habitans de cette région le tempérament déterminé par l'excès des fluides ſur les ſolides, par celui du ſyſtème lymphatique ſur le ſanguin, & caractériſé par la faibleſſe & la lenteur des mouvemens, l'inertie, l'indolence & le peu d'énergie des paſſions.

Hippocrate détermine de même le caractère de l'habitant des montagnes, des lieux ſecs, des pays nuds, ouverts de tous côtés, ayant des étés brulans & des hivers rigoureux; de l'habitant des régions où les ſaiſons changent fréquemment & d'une manière très-bruſque. Il regarde l'expoſition d'un pays à l'Orient,

comme la plus favorable. En effet le froid & le chaud y font modérés, l'action du foleil à fon lever, légèrement excitante ne peut qu'être avantageufe. La fenfibilité des habitans y eft ordinairement au même degré, que chez les individus du tempérament fanguin des anciens, de celui que nous avons regardé comme venant d'un mélange affez bien proportionné des différens fyftèmes & dont le caractère morale eft l'activité, la vivacité & le peu de durée des paffions.

Hippocrate n'a point oublié de remarquer que les caufes politiques peuvent modifier fingulièrement les tempéramens qui font l'effet du climat. Il a fait voir par exemple, que le gouvernement defpotique rendait les hommes moins belliqueux & que l'état de fervitude finiffait par les dégrader & leur ôter tout le courage & l'énergie dont ils avaient été fufceptibles. L'affertion d'*Hippocrate* a été confirmée par l'hiftoire de tous les peuples qui font venus après lui, & nous met à même de répondre à la queftion par laquelle on demande, quelles font les caufes qui font changer les tempéramens nationaux; qui font que celui des environs de la Grèce a paffé en France; qu'on le retrouve chez les fuédois appelés pour cette raifon, les français du nord & qu'il commence à devenir celui des ruffes.

Sous la même latitude, il y a des pays dont les habitans diffèrent infiniment fous tous les rapports. Pour traiter complétement tout ce qui eft relatif au climat, il faudrait examiner tous ces rapports. La latitude feule eft donc une confidération trop générale, & comme nous allons parler de fon influence, il eft utile

d'avertir combien ſon effet peut être modifié par toutes les circonſtances dont nous avons dit que ſe compoſe le *climat*.

D'après les obſervations des voyageurs & des médecins qui ont exercé leur art dans différens climats, on ſait qu'en général la ſenſibilité, qui eſt à un degré très-médiocre ſous les zones polaires, arrive à des degrés d'autant plus élevés qu'on ſe rapproche des régions équatoriales où elle eſt en excès. Les habitans des pays froids ont beſoin pour réſiſter à leur température, de faire beaucoup d'exercice, ce qui en favoriſant conſidérablement l'accroiſſement de leurs organes muſculaires, leur donne la force pour appanage. *Monteſquieu*, qui a développé les principes d'Hippocrate relativement à la température des différens pays, dit que cette force produit plus de confiance, en ſoi-même, c'eſt-à-dire, plus de courage; plus de connaiſſance de ſa ſupériorité, c'eſt-à-dire moins de déſirs de vengeance; plus d'opinion de ſa ſureté, c'eſt-à-dire, plus de franchiſe, moins de ſoupçons, de politique, de ruſe.

Une température modérée produit le caractère heureux du tempérament ſanguin des anciens, ſur-tout lorſque le pays eſt ſitué dans des lieux riants, fertiles & qu'il eſt favoriſé par les inſtitutions ſociales. La plupart des impreſſions qu'on y éprouve ſont agréables & donnent naiſſance à des affections analogues.

L'habitant du midi cherche le repos par goût & par beſoin. La faibleſſe eſt ſon partage & cette faibleſſe lui fait tout craindre, parcequ'il ſent qu'il ne

peut rien. » Les peuples des pays chauds ſont timides comme les vieillards le ſont, ceux des pays froids ſont courageux comme le ſont les jeunes gens. «

C'eſt donc un fait d'obſervation qu'en général on pourrait diſtinguer les climats par les degrés de la ſenſibilité, comme on les diſtingue par les degrés de latitude. *Monteſquieu* a vu les mêmes opéras, la même muſique, produire en Angleterre & en Italie, des effets on ne peut plus différens. De cette ſenſibilité exquiſe dans les climats chauds, réſulte la plus grande diſpoſition à être ému par les paſſions & ſur-tout par celles qui ſont relatives à l'union des deux ſexes. » L'amour, dit Deſèze, eſt dans les pays chauds un délire, une fièvre brulante, un cri de la nature; dans les climats tempérés, c'eſt une paſſion douce, une affection réfléchie & ſouvent un produit de l'éducation; enfin dans les pays froids, ce n'eſt plus une paſſion, c'eſt le ſentiment tranquille d'un beſoin urgent. » Ainſi dans le Nord, l'amour eſt un beſoin tout phyſique, dépendant abſolument de l'organiſation. Dans les climats tempérés, il commence à être mêlé d'une infinité de choſes qui ne tiennent pas à ce beſoin, mais qui en rendent la ſatisfaction plus agréable. Dans les climats chauds l'exaltation de l'imagination le rend tout-à-fait un beſoin moral, nous tranſporte entièrement au-delà de la nature.

Si la chaleur eſt exceſſive, elle énerve l'homme, elle l'accable. Le corps & l'eſprit ſont entièrement abbattus; On eſt de la plus grande indifférence. A Meſſine, quand le *Siroco* règne, on eſt anéanti, on

eſt ſans force, ſans idées. La pareſſe fait le bonheur de l'indien ; le repos eſt ſa félicité ſuprême. Mais la faibleſſe & la timidité qui le caractériſent, ſont jointes à une imagination, dont l'extrême vivacité le rend ſuſceptible, d'être frappé à l'excès par tout ce qui ſe préſente : ce qui, comme le penſe *Monteſquieu*, explique comment des gens ſans courage commettent des actions atroces & ſupportent les pénitences les plus barbares.

La vive ſenſibilité des Méridionaux les rend donc très-irritables. L'imagination les trompe ſouvent & leur fait porter des jugemens faux & précipités. La faibleſſe les rend défians, ſoupçonneux & diſſimulés. » Vous trouverez, dit encore *Monteſquieu*, dans les climats du Nord des peuples qui ont peu de vices, aſſez de vertus, beaucoup de ſincérité & de franchiſe. Approchez des pays du Midi, vous croirez vous éloigner de la morale même ; des paſſions plus vives multiplient les crimes ; chacun cherche à prendre ſur les autres, tous les avantages qui peuvent favoriſer ces mêmes paſſions. Dans les pays tempérés, vous verrez des peuples inconſtans dans leurs manières, dans leurs vices même & dans leurs vertus. Le climat n'y a pas une qualité aſſez déterminée pour les fixer eux mêmes. «

SAISONS.

La différence des climats établit celle des ſaiſons. Tout ce que nous avons dit ſur les effets de la température, du chaud, du froid, du ſec, de l'humi-

de, &c... donne raison de ce que produit sur l'économie animale la différence des saisons.

Les anciens faisaient correspondre les quatre humeurs qu'ils avaient adoptées, les quatre tempéramens, les âges, à chacune des quatre saisons. Cette opinion des anciens paraît être confirmée par l'observation, autant cependant que peut l'être une assertion aussi générale. Ainsi leur tempérament sanguin correspond au printemps. En effet tout à cette époque semble renaître dans la nature, prendre de l'activité, tous les tableaux sont rians, &c... L'été se rapporte à leur tempérament bilieux & produit assez ordinairement les affections qui en dépendent. Quand l'automne vient, la nature se rembrunit, prend une teinte plus sombre. Aussi les anciens rapportaient à cette époque le tempérament mélancolique. C'est dans l'automne qu'on voit bien plus fréquemment les affections hypocondriaques, & toutes celles qui sont la suite des passions tristes. L'hiver correspond à la vieillesse Alors tout se resserre, tout rentre au dedans.

LA NUIT.

La nuit n'a pas comme le jour, un astre qui dispense le calorique & la lumière. Pendant la nuit, l'animal se trouve donc privé des qualités bienfaisantes de ces deux corps, qui en stimulant légèrement les forces vitales, favorisent l'exécution des fonctions, de la transpiration sur-tout. Or on sait que quand les fonctions internes ne s'exécutent pas avec facilité, on est pris d'une morosité involontaire, d'une tristesse qu'aucun

raisonnement ne peut dissiper. En réfléchissant un instant, nous voyons que cela devait être ainsi. La nuit nous a été donnée pour être le moment du repos : car si les forces avaient été continuellement en action, elles auraient été bientôt épuisées. La nature, en nous privant de la lumière pendant la nuit, suspend nos relations avec les objets extérieurs, fait succéder le repos au mouvement, le sommeil à la veille. Mais, nous le répétons encore, l'homme en société contrarie sans cesse les vues de la nature. Lors même qu'il ne prolonge pas le jour, à son détriment, au moyen des lumières artificielles, souvent il ne dort pas ou dort mal. C'est alors que son imagination le tourmente. Elle lui rappelle les sensations qu'il a éprouvées & lui présente de préférence les idées fâcheuses. Cet aspect sombre & lugubre, cet état de solitude, cette obscurité qui fait que, voyant mal ou ne voyant pas les objets qui l'environnent, l'homme s'imagine, être entouré de principes de destruction, tout cela le trouble; une tristesse générale s'empare de lui, il est saisi d'une frayeur, d'une terreur à laquelle même ne résistent pas beaucoup de gens éclairés, beaucoup d'esprits forts. (1) » Il semble que l'ame aille au devant des sensations pénibles, & que l'imagination si habile à se créer des fantômes, nous offre sans cesse des motifs d'épouvante. Dans ce silence de la nature, nous sommes en quelque sorte, livrés à nos propres forces, nous n'avons

(1) Mr. *Richard de la Prade.* Mémoire sur l'Influence de la Nuit sur les Malades.

de fecours à attendre de perfonne ; on dirait que dans cet état de repos, chaque être ne vit que pour foi : cet ifolement, cette efpèce d'abandon dans lequel nous nous trouvons, les préjugés de notre enfance qui reprennent leur empire, ajoutent encore à nos raifons de craindre, & la moindre impreffion qui aurait quelque chofe d'extraordinaire, eft capable de nous glacer d'effroi. «

Si la nuit produit un effet auffi fâcheux fur le moral des perfonnes en fanté, combien fon influence ne doit-elle pas être plus fenfible fur celui des malades. Le malade qui ne dort pas fe regarde comme abandonné par tout le genre humain, rien ne le diftrait de fes douleurs; il penfe à fes peines, il juge de fon état au gré de fon imagination & la plupart du temps il exagère fon mal : de là la trifteffe & le découragement, qui lui font fi funeftes.

GENRE DE VIE.

Ce que nous venons de dire fur les tempéramens, les âges, les fexes, les climats, nous a déjà fait voir que la nature a déterminé à chaque individu le genre de vie qui lui convient. Elle a difpenfé à chacun fon emploi d'après l'état de fes forces. Ainfi, par exemple, l'organifation générale des femmes les difpofe à la vie fédentaire, aux foins intérieurs de la maifon; elle ne les rend pas propres aux travaux pénibles. Le climat froid commande à l'habitant du Nord de faire de grands exercices. (1) l'habitant des régions brulantes ferait

(1) C'eft dans les pays chauds qu'eft né le *monachifme* ; & *Montefquieu* obferve qu'en Afie le nombre des derviches ou moines femble augmenter avec la chaleur du climat.

incapable de ſe livrer à ces mêmes exercices, il ſerait accablé ſur le champ : d'ailleurs la chaleur du climat ſupplée à l'exercice, ſous ce rapport qu'elle attire, comme lui, les forces à l'extérieur & qu'elle entretient une tranſpiration abondante.

Mais les inſtitutions ſociales contrarient continuellement les inſtitutions de la nature ; elles deſtinent tel individu à remplir tel emploi, à avoir telle occupation ſans égard à ſa capacité phyſique, à l'âge, au tempérament, au climat. Nous voyons une foule d'hommes s'écarter de l'ordre naturel au point de vivre abſolument en femmes. La vie molle & inactive que mènent ces hommes *efféminés*, l'ennui qui ſouvent l'accompagne ; des alimens trop recherchés, l'abus des liqueurs alkooliſées & des narcotiques, altèrent leur ſenſibilité, donnent à leurs affections, à leurs penchans une direction toute autre que celle qu'ils auraient eue, s'ils euſſent ſuivi les lois de la nature, & produiſent une foule d'indiſpoſitions & particulièrement les affections hypocondriaques.

On ſait que le repos eſt néceſſaire au travail de l'imagination, que l'inactivité phyſique produit l'activité morale. Quand les bras travaillent, dit Rouſſeau, (1) l'imagination ſe repoſe ; quand le corps eſt bien las, l'eſprit ne s'échauffe pas. Auſſi remarque-t-on preſque toujours, un excès vicieux de ſenſibilité chez les artiſtes ; auſſi voyons nous devenir mélancoliques & maniaques beaucoup de peintres & ſur-tout les poëtes &

(1) Profeſſion de foi du vicaire Savoyard.

les muſiciens, chez qui une imagination exaltée, en leur préſentant les objets ſous une expreſſion trop vive & trop forte, fait naître ſouvent des paſſions analogues aux couleurs qu'elle donne à ces objets. (1) Joignez à cela l'amour-propre de l'artiſte, le déſir de la gloire & de la célébrité. L'attention qu'ils donnent excluſivement à leur ſujet, leur fait oublier tous les autres. La ſeule ambition du poëte eſt de cueillir des lauriers au parnaſſe. Combien ne voit-on pas de métromanes oublier les beſoins les plus preſſans, fuir la ſociété des hommes, même celle de leurs amis, s'enfoncer dans une épaiſſe forêt, s'arrêter au léger bruit d'une fontaine qui murmure & tomber dans une profonde rêverie.

Conſtriction générale, yeux fixes, membres immobiles, langueur de toutes les fonctions; tels ſont les phénomènes qui accompagnent les fortes tenſions d'eſprit, & qui diſpoſent les hommes de lettres aux affections nerveuſes de l'eſtomac & des inteſtins, à l'hypocondrie enfin.

Parmi les gens du peuple, ceux dont les métiers les forcent à reſter aſſis, ſur-tout dans des endroits renfermés où ils ſont privés d'un air pur, & du ſtimulus avantageux de la lumière & de la chaleur ſolaire, tous ces hommes ont en général le ſyſtème muſculaire peu

(1) *Spinello*, fameux peintre toſcan, ayant peint la chûte des anges rebelles, donna des traits ſi terribles à *lucifer*, qu'il en fut lui-même ſaiſi d'horreur, & tout le reſte de ſa vie, il crut voir continuellement ce démon lui reprocher de l'avoir préſenté ſous une figure auſſi hideuſe. *Tiſſot*, de la Santé des Gens de Lettres.

peu développé, leur tempérament tient du lymphatique & du nerveux, & ils ſont ſujets aux maladies & aux paſſions qui dépendent de ces tempéramens.

Le genre & la nature des objets qui nous entourent, influent ſingulièrement ſur le caractère de nos penchans. Ainſi les bouchers ſont généralement enclins à la férocité. Les perſonnes qui ſe livrent continuellement à la chaſſe, contractent un caractère de rudeſſe, de dureté, de cruauté même.

Le commerce produit bien l'activité phyſique néceſſaire pour entretenir la ſanté, mais la ſoif de l'or, *auri ſacra fames*, en eſt l'aiguillon & donne à tous les commerçans un eſprit d'égoïſme remarquable. Les revers dont le commerce eſt ſouvent accompagné, cauſent à ceux qui s'en occupent, des chagrins violens & par ſuite les maladies les plus fâcheuſes.

Les femmes, avons nous dit, ne ſont pas capables de faire de grands exercices en raiſon de leur faibleſſe muſculaire. Mais cette vivacité qui les caractériſe, cette fineſſe, cet eſprit de détail qui leur eſt naturel, les rendent propres à toutes les occupations que demandent les ſoins domeſtiques. La nature les a donc deſtinées à être nos ménagères. Leur ſanté eſt intéreſſée ainſi que leur fortune à ce qu'elles ne reſtent pas dans l'inaction, à ce qu'elles rempliſſent bien leur emploi. Qu'on obſerve celles qui s'en éloignent; qu'on faſſe attention dans les grandes villes à toutes ces femmes que la richeſſe invite à l'indolence, à la pareſſe, à la molleſſe, au plaiſir. Tous ces abus donnent naiſſance chez elles, à ce tempérament où les forces

vitales ſont réparties d'une manière tout-à-fait inégale, où le ſyſtême nerveux eſt dans un excès tel, qu'elles ſont dans un état continuel de ſpaſme, de vapeurs, de convulſion, ou de faibleſſe extrême. La moindre cauſe phyſique ou morale les affecte à l'excès & met continuellement leur ſanté dans un état d'incertitude & d'irrégularité remarquable.

Les occupations qui exigent un exercice modéré ou plutôt méſuré ſur l'état des forces, offrent beaucoup d'avantage pour l'économie animale. Un léger développement du ſyſtême muſculaire diminue d'autant la ſuſceptibilité nerveuſe; les fonctions internes ſe ſont avec plus d'activité; la tranſpiration eſt plus conſidérable ; l'appétit meilleur; la digeſtion plus facile & la laſſitude qui en réſulte à la fin de chaque journée procure un bon ſommeil.

Quel eſt le genre de vie qui mène le moins à toutes ces paſſions dont la vivacité ou la ténacité, produiſent, ou des émotions ſans nombre, ou des affections profondes, dont les ſuites ſont également fâcheuſes pour l'économie animale ? Quelles ſont les gens qui vivent le mieux dans les vues de la natſire ? Ce ſont certainement ceux qui reſtent où la nature les a mis, qui en ſuivent les indications. Ce ſont les habitans aiſés de la campagne, ceux qui cultivent paiſiblement le champ de leurs pères. Ils ont peu de paſſions. Leur ambition ne s'étend pas au delà de leurs récoltes. Leurs occupations leur donnent l'exercice néceſſaire, pour que leurs fonctions s'exécutent de la manière la plus favorable à leur ſanté.

Mais les habitans des villes, les hommes inſtruits, les gens ſenſibles, ne feraient jamais étrangers au bonheur, ſi la ſageſſe préſidait toujours à leur éducation, s'ils étaient ſur-tout bien dirigés dans la culture des ſciences & des arts, ſi leur manière de vivre enfin, était toujours déterminée par la ſaine raiſon. Ainſi, en excitant & en entretenant convenablement une diverſité continuelle dans les ſenſations, une grande variété dans les goûts; on éviterait la naiſſance de toute paſſion dominante, on l'arréterait dans ſa marche, on diſſiperait même ces affections concentrées ſur un ſeul objet, ou ſur une ſeule ſérie d'objets, qui, chez les perſonnes ſenſibles, cauſent l'exaltation & l'aberration de l'imagination, &, par le trouble intérieur & l'agitation qu'elles produiſent, cauſent les plus grands déſordres à l'économie animale.

L'étude que nous venons de faire ſur l'état de la ſenſibilité dans les différens tempéramens, âges, ſexes, climats, genres de vie, &c.... nous a donné en quelque ſorte l'hiſtoire des paſſions; elle nous a mis à même de juger du genre de paſſions qui affectent différentes perſonnes & de l'effet différent que la même affection produit ſur l'économie animale des différens individus. En paſſant tous ces objets en revue, nous avons eu occaſion de remarquer combien de modifications, les inſtitutions ſociales, les vices de notre éducation, & les erreurs de notre imagination, font éprouver à notre organiſation naturelle; combien de beſoins de convention nous avons continuellement à ſatisfaire.

Nous allons maintenant parler d'une manière particulière des paſſions principales. Nous tâcherons de les examiner ſous toutes les formes, dans leur état de ſimplicité ou de complication, dans leur état de foibleſſe ou d'énergie. Nous verrons quel changement produit ſur le tempérament cette durée interminable de certaines paſſions, combien eſt dangereux le paſſage ſubit ou rapide d'une affection à une autre, même celui de la douleur au plaiſir : nous indiquerons quelle différence il y a dans l'action de certaines paſſions, ſelon qu'elles ſont libres ou contraintes ; car l'homme infortuné qui ne peut épancher ſes peines dans le ſein d'un ami, qui lutte violemment contre le beſoin preſſant d'exprimer le ſentiment qui le ſurcharge, obligé ſouvent de feindre un ſentiment contraire, eſt bien différemment affecté que celui qui peut ſe plaindre & pleurer en liberté.

2me. PARTIE.

LES PASSIONS EN PARTICULIER

Plaisir & douleur, tels sont les élémens du sentiment ; tels sont les deux chefs auxquels se rapporte en dernière analyse le résultat de toutes les impressions produites sur nos sens par les objets extérieurs. Désir & aversion, ou amour & haine, telles sont les deux manières d'être générales de toutes nos affections.

Nous éprouvons du plaisir, & il y a désir ou amour, toutes les fois que nous jugeons que l'objet impressionnant est en rapport avec notre organisation & qu'il nous est avantageux. Nous éprouvons de la douleur & il y a aversion ou haine, toutes les fois que nous jugeons que cet objet n'est point en rapport avec notre économie, qu'il nous est funeste.

Nos passions se divisent donc naturellement en deux classes générales (1) 1°. Toutes celles qui se rappor-

---

(1) Plusieurs philosophes n'ont admis qu'une passion, l'*amour*, à laquelle ils ont rapporté toutes les autres. Leur opinion revient absolument à la nôtre, car la haine est l'amour de soi qui repousse ceux qu'elle regarde comme ses ennemis.

Et le traducteur de Pope a dit :

L'amour-propre dans l'ame enfante le désir,
Lui fait fuir la douleur & chercher le plaisir,
. . . .
. . . .
Que sont les passions ? L'amour-propre lui-même,
Evitant ce qu'il hait & cherchant ce qu'il aime.

tent au plaiſir, à l'amour, au déſir; 2°. Toutes celles qui ſe rapportent à la douleur, à la haine, à l'averſion.

Un objet quelconque nous plait, nous l'aimons. S'il eſt préſent & que rien ne s'y oppoſe, nous en jouiſſons. Quand nous ne l'avons pas, nous le déſirons; notre imagination nous fait jouir d'avance. Si nous tardons à l'avoir, l'eſpérance prolonge notre déſir, elle nous anime, nous fait preſſentir que nous pourrons ſurmonter les difficultés, vaincre les obſtacles qui s'oppoſent à notre bonheur. Voilà en quoi conſiſtent les affections de la première claſſe. Mais ſi nos déſirs ne ſont pas ſatisfaits, ſi l'eſpoir ceſſe, nous ſommes affectés d'une manière toute contraire; & la crainte, le chagrin, la haine, la colère, ſont les paſſions que nous éprouvons, & qui compoſent la ſeconde claſſe.

EFFETS DES AFFECTIONS QUI SE RAPPORTENT AU PLAISIR.

Les affections qui ſe rapportent au plaiſir produiſent, en général, une influence avantageuſe.

Quelquefois cependant, chez certaines perſonnes, les jouiſſances exceſſives ſont le plus grand mal, & peuvent cauſer la mort ſubite.

La gaieté & la joie modérée, accélèrent la circulation, mais c'eſt par un mouvement doux, égal & facile; le corps eſt dans un état d'activité & de vigueur, la face eſt plus colorée, plus animée; les fonctions de l'eſtomac & des inteſtins ſont plus actives, les ſécrétions & les excrétions ſont augmentées.

La joie exceſſive accelère la circulation, mais par ſecouſſes, & s'exprime ſouvent par des ſanglots de

même que les peines violentes. Elle produit un état de ſpaſme extrême, l'inſomnie, des ſyncopes, des palpitations, le délire. L'émotion peut être portée à un point tel, que les fonctions en ſoient totalement troublées & que les forces vitales portées en un inſtant au plus haut dégré d'exaltation, ſoient frappées ſur le champ d'une foibleſſe extrême.

J'ai vu mourir ainſi ſubitement un fort de la halle, de la joie d'avoir gagné une ſomme conſidérable à lo-terie. Des exemples de cette ſorte ſont malheureuſement aſſez fréquens, & l'hiſtoire nous en fournit de célèbres. *Pline* (liv. 2, cap. V.) nous apprend que *Sophocle* eſt mort du plaiſir d'être couronné pour une tragédie; & *Aulugelle* (Noct. attic., liv. 3. cap XV) que *Diagoras* a eu le même ſort, de la joie extrême qu'il éprouva en voyant couronner ſes enfans vainqueurs aux jeux olympiques. La nièce de *Leibnitz* eſt morte ſubitement de joie, en voyant ouvrir les coffres de ſon oncle qui étaient remplis d'or. Notre *Daubenton* a été enlevé aux ſciences par une apoplexie cauſée par un ſentiment de joie très-vive.

Quand ces fortes émotions ne ſont pas aſſez violentes pour donner la mort, le trouble de la circulation & de la reſpiration qui en réſulte, n'eſt ordinairement que momentané & le calme eſt bientôt rétabli. Quelquefois cependant des affections ſpaſmodiques & maniaques en ont été les ſuites funeſtes.

Un mouvement de joie inattendu a ſouvent tiré des mélancoliques de leurs profondes rêveries. J'ai vu guérir de cette manière heureuſe, un mélancolique

pour qui on avait employé inutilement une foule de moyens. L'agitation vive qu'il éprouva, bouleversa son économie & la changea en bien, tellement que sa raison a repris en entier son empire.

Dans la classe des passions que nous traitons, se trouvent l'amour de la gloire, de la célébrité, des honneurs, des richesses, toutes les fois que les désirs, qui sont les fondemens de ces passions, sont satisfaits.

Rangeons ici particulièrement, l'*amour*, cette passion universelle qui a pour objet l'union des deux sexes, celle à la satisfaction de laquelle la nature a dû attacher tant de voluptés, dont elle a dû faire un besoin impérieux, puisqu'elle l'a instituée pour réparer & perpétuer l'espèce. Les convenances sociales, les lois, les mœurs, les préjugés, les rangs, les fortunes, les religions, les fougues de l'imagination surtout, ont dégradé l'amour, en ont fait une passion toute morale. Les variétés infinies de l'amour qui tiennent à toutes ces circonstances, & plus encore à la différence des climats & des tempéramens, rendent impossible une description générale de cette passion. Toutes celles qu'on a données, sont des abstractions toujours éloignées de la véritable nature.

Amor non simplex est affectus, sed quasi omnium animi pathematum confusa atque turbulenta coacervatio. LORRY.

» La vanité, l'orgueil, l'espérance & la crainte,
» Le regret, le désir, c'est l'airain de Corynthe
» Où par un feu brûlant, l'un dans l'autre fondus,
» Tous les métaux roulaient & brillaient confondus. «

L'amour eſt un compoſé de toutes les paſſions, il en produit tous les effets ſur notre économie.

Tout ce qui a rapport aux jouiſſances de l'amour, eſt du reſſort de la claſſe des affections que nous traitons maintenant. Les ſoucis, les craintes, les inquiétudes, le déſeſpoir, qui accompagnent ſi ſouvent l'amour, ſont de l'autre claſſe. Ainſi nous rapportons aux effets de la joie, en général, l'influence qu'exercent ſur notre organiſation, les voluptés que nous procurent les jouiſſances de l'amour & même l'eſpoir de jouir. Ces effets ſont toutefois modifiés par l'influence particulière des organes génitaux. Obſervons un amant tout près de ſatisfaire une violente paſſion; il a le plus grand eſpoir de jouir, ſon amie eſt préſente, il la voit, ſes yeux ſont étincellans, il eſt tout feu, *muſculorum contentio ingens vires viribus addere videtur.* C'eſt dans un état à-peu-près ſemblable, que ſe trouvait ce jeune homme, qui, épris de l'amour le plus véhément pour Mlle. *Gauſſin*, tomba à ſes pieds & y expira de plaiſir & de fureur. *Dionis* a connu pluſieurs jeunes gens qui ſont morts dans les bras des femmes dont ils étaient paſſionnément amoureux.

On voit à quel excès de plaiſir peut nous conduire l'amour. Cette paſſion l'emporte peut être ſur toutes les autres par ſa violence. L'inſatiable ambition lui a cédé quelquefois, & *Cléopâtre* a fait oublier à *Marc Antoine*, la gloire & l'idée ſublime de la conquête de l'univers.

L'*amitié* doit ſe ranger dans la ſérie des paſſions agréables. Mais cette affection eſt douce & tranquille;

elle n'a pas de jouiſſances exceſſives, elle ne produit pas de fortes émotions. Nous devons cependant la noter, comme ayant l'avantage d'adoucir nos maux & d'en prévenir quelquefois la naiſſance.

Je viens d'étudier les effets que produiſent ſur l'économie animale les affections qui ont le plaiſir pour élément. Examinons maintenant celles qui ſe rapportent à la douleur. Pour peu qu'elles ſoient violentes ou prolongées, elles portent ſur l'organiſation une atteinte funeſte, elles amènent une foule de maladies de tous les genres.

EFFETS DES AFFECTIONS QUI SE RAPPORTENT A LA DOULEUR.

La nature, qui nous a donné le plaiſir pour nous attirer vers le bien, vers ce qui eſt conforme à notre organiſation, & par conſéquent pour nous inviter à en jouir, a mis auſſi la douleur en ſentinelle pour nous avertir de la préſence du mal, & nous mettre à même de nous en garantir, ſoit en le combattant, ſoit en le fuyant. Mais les ſuites de la douleur nous ſont ſouvent plus funeſtes que le mal qu'elle tend à nous faire éviter. » Je veux bien, dit Delachambre (1), que la douleur ſerve de ſignal pour avertir du danger où l'on eſt prêt de tomber, mais c'eſt un ſignal qui donne plus d'effroi que de précaution. Et l'on peut dire que c'eſt une ſentinelle timide qui donne ſouvent l'alarme ſans ſujet, & qui étonne l'ame au-lieu de l'aſſurer. «

(1) Caractère des Paſſions, tome IV.

Qu'un objet nuisible se présente, ou bien qu'un objet qui nous est avantageux, qui nous plaît, nous soit arraché; que nous soyons privés de sa jouissance; que nous perdions en un instant notre fortune, nos espérances. Qu'un père vienne à perdre son fils, un époux, sa compagne chérie, un amant, sa maîtresse, un ambitieux, son emploi; ou seulement que des obstacles s'opposent aux désirs de l'amant, de l'ambitieux; on a le cœur *saisi* (1), on éprouve à la région précordiale un resserrement subit, toutes les forces se portent sur le champ aux parties intérieures, elles abandonnent les extérieures, aussi le visage pâlit, la vue se trouble, souvent on tombe en défaillance. Revenu à soi, on se trouve dans un état de spasme général, on ne peut parler, (*curæ leves loquuntur ingentes stupent*), on sent sur le cœur un poids très-pénible, le cœur palpite, le pouls est serré, fréquent, irrégulier; les gémissemens, les soupirs, les sanglots, annoncent dans quelle gêne sont les organes de la respiration.

L'homme affligé est plus ou moins long-temps dans cet état de spasme où tout est concentré à l'intérieur. Souvent il en sort par un mouvement de fureur qui le transporte hors de lui-même, le met dans un trouble extrême, lui fait pousser des cris horribles. Cette agitation fait bientôt place à l'abattement, au silence le plus profond; des souvenirs amers viennent déchirer son ame, il réfléchit à son malheur, il recueille toutes

(1) Cette expression vulgaire marque bien la surprise, l'effet primitif de la douleur subite.

les circonſtances qui peuvent exagérer ſa perte, la rendre plus ſenſible. Le ſpaſme cependant eſt moins conſidérable que dans les premiers momens de la douleur; les fonctions reprennent un peu, les larmes viennent le ſoulager, la tranſpiration commence à ſe rétablir, la reſpiration devient plus tranquille & le pouls plus régulier.

Souvent alors il arrive que ſa phyſionomie change tout-à-coup, & préſente les traits de l'indignation & de la colère. L'agitation, que ces paſſions lui procurent, lui fait du bien, pourvu qu'elle ne ſoit pas extrême. Elle remet l'équilibre, elle reporte à la circonférence les fluides qui s'étaient portés au centre. Alors il forme des projets de vengeance contre les auteurs de ſon malheur. Il jouit d'avance de la ſatisfaction qu'il doit en tirer, & le plaiſir intérieur qu'il en éprouve lui eſt avantageux. Mais bientôt la crainte vient faire ceſſer ce triſte plaiſir, elle arrive avec ſon appareil lugubre. Elle lui fait croire que le mal préſent n'eſt que l'avant-coureur d'un mal futur. Et pour peu que ſon imagination exalte ſa crainte, la défiance qu'il a en ſes moyens & même en ceux de ſes amis, amène un découragement extrême qui finit par l'accabler. C'eſt la nuit principalement qu'il en eſt tourmenté; la ſolitude, l'obſcurité, le ſilence de la nuit, tout diſpoſe ſon imagination à lui préſenter ſon état ſous l'aſpect le plus fâcheux.

Un chagrin violent peut produire ſubitement ſur l'économie les effets les plus funeſtes, tels qu'une attaque d'apoplexie, de paralyſie, d'hyſterie, de manie,

ſur-tout la ſuppreſſion des règles, quelquefois même la mort ſubite. J'ai vu tout récemment un exemple de mort ſubite due à une cauſe de cette nature. Un marin était dans l'affliction d'avoir perdu ſa femme depuis un mois. Il poſtula mais en vain, un congé pour aller arranger ſes affaires. Il conçut un chagrin ſi violent de ce refus, qu'il mourut le lendemain.

Tous les phénomènes que nous venons de décrire ont lieu dans les premiers momens de la douleur. Si rien ne la fait ceſſer; ſi les conſolations de l'amitié, ne font pas renaitre la douce eſpérance, ſi la philoſophie n'arrête pas le cours de la douleur, ou plutôt ſi les cauſes qui l'ont fait naître continuent à exiſter, elle ſe prolonge & prend alors le nom de *triſteſſe*, *chagrin lent*, *crainte habituelle.* Ce mouvement ſubit par lequel tout s'eſt pour ainſi-dire précipité des extrémités du corps vers les organes internes, comme pour défendre le ſanctuaire de la vie; ce mouvement continue, mais d'une manière lente. Le cœur eſt dans un reſſerrement habituel; les grandes inſpirations, les ſoupirs viennent au ſecours de la reſpiration qui s'exécute avec difficulté. Les organes gaſtriques ſont dans un état continuel de conſtriction, la circulation veineuſe du bas-ventre eſt extrêmement ralentie; les friſſons continuels indiquent la faibleſſe de la peau, ſon peu de chaleur. Les fonctions eſſentielles de la vie ſont dans un état de gêne dont la durée doit altérer l'organiſation de l'homme & ruiner ſa ſanté.

Cette retraite continuelle des forces à l'intérieur, produit la faibleſſe des organes des ſens & du mouvement,

& fait naître la foibleſſe morale d'où vient cette indolence, cette langueur, cette humilité de l'homme triſte. Il ne ſe croit capable de rien, il ne ſe ſent pas aſſez de forces pour agir, & l'accablement où le plonge le chagrin le met ſouvent dans une eſpèce de ſtupeur & d'immobilité. Ainſi la fable nous repréſente *Niobé* changée en rocher après avoir vu mourir tous ſes enfans. La faibleſſe des organes des ſens ſe fait ſurtout remarquer dans le mouvement des yeux, qui s'exécute avec une lenteur & une eſpèce d'incertitude qui forment le regard languiſſant, le regard de l'amant langoureux, de celui qui eſt dans une crainte continuelle de perdre l'objet de ſon affection. Souvent cependant le regard de l'homme triſte eſt immobile, ſes yeux ſont fixés ſur la terre comme s'il ne voulait être diſtrait de ſa douleur par aucun objet extérieur. Mais le ſentiment intérieur de faibleſſe qu'il éprouve, lui fait de temps en temps tourner les yeux au ciel comme pour implorer le ſecours de la Divinité.

C'eſt par ſuite des lois que la nature a établies pour la conſervation de l'animal, que l'homme triſte penſe continuellement à l'objet de ſon malheur. Il doit porter ſans ceſſe ſon attention vers le mal pour s'en garantir. Le reſſerrement, la retraite des forces vers l'intérieur qui exiſtent dans la triſteſſe, montrent les efforts continuels que fait la nature pour le préſerver de ce qui lui eſt nuiſible. Auſſi tout ce qui tend à le diſtraire bruſquement de ſon chagrin, tout ce qui tend à changer ſubitement la direction des forces établies par la douleur, cauſe chez l'homme triſte une

violence inſupportable. Il a au contraire la plus grande inclination à ſe porter vers les choſes qui peuvent produire ſur ſon économie des mouvemens conformes à celui dont il eſt agité. Il recherche les lieux triſtes, la ſolitude, l'obſcurité. Il aime la compagnie des malheureux, il ſe plait à entendre le récit de leurs infortunes & à leur raconter les ſiennes. Il ſemble voir avec avidité tous les objets qui lui rappellent ſes malheurs. Il s'abreuve ainſi continuellement d'amertume, ſe nourrit de ſon propre venin, & ne s'apperçoit pas de l'état fâcheux dans lequel ſon organiſation le plonge de plus en plus.

Nous avons obſervé que la faibleſſe phyſique, & ſurtout la faibleſſe morale, ſont un des principaux réſultats de la triſteſſe. D'après cette aſſertion on peut juger du genre de maladies qu'elle doit produire. Les affections nerveuſes tiennent ſans doute le premier rang. On ſait, par exemple, combien ſouvent la triſteſſe mène à la mélancolie, à cette aliénation mentale dont le caractère ſpécial eſt un délire excluſif ſur un ſeul objet. En effet l'homme triſte penſe ſans ceſſe à ſon malheur, il porte continuellement toutes ſes idées vers ce même point, & cette direction vicieuſe finit par devenir une habitude qu'il eſt bien difficile de détruire. La même cauſe, qui chez l'un aurait donné lieu à la mélancolie, produit dans un autre tempérament les différentes eſpèces de manies, l'hypocondrie, l'hyſtérie.

Des chagrins violens cauſent les convulſions habituelles, la paralyſie, le tremblement, l'amauroſe &

différentes autres maladies nerveuſes. Une femme ayant vu ſon enfant tomber dans un canal & s'y noyer, fut attaquée ſur-le-champ d'une paralyſie incurable.

Il paraît qu'un profond chagrin peut déterminer l'hydrophobie ſpontanée. On en trouve un exemple dans les Mémoires de la Société de Médecine de Paris, année 1783. On lira avec le plus grand plaiſir, dans un mémoire que Mr. *Gorey* vient de publier (Journal de Médecine, février 1807), une obſervation très-intéreſſante d'hydrophobie ſpontanée, dont la principale cauſe paraît être un chagrin profond, d'une longue durée & preſque toujours contraint.

Une foule d'obſervations nous prouvent que la triſteſſe tend ſingulièrement à augmenter les accidens qui n'accompagnent que trop ſouvent l'époque critique des femmes.

On trouve dans *Hofmann* pluſieurs hiſtoires de *Melæna* cauſés par la triſteſſe.

Tous les auteurs qui ont écrit ſur le ſcorbut ont regardé avec raiſon les affections triſtes, comme une des cauſes prédiſpoſantes du ſcorbut. Quelques-uns même les ont regardées comme les ſeules cauſes de cette maladie. Ces derniers ſont certainement allés trop loin.

Pendant la triſteſſe le cœur éprouve un état continuel de ſpaſme & d'oppreſſion. Ces impreſſions fâcheuſes long-temps continuées ſur le principal organe de la circulation, finiſſent très-ſouvent par en altérer le tiſſu & produire des affections organiques. Il eſt peu de médecins qui n'aient eu à obſerver, pendant

les

les dernières années, de ces maladies de cœur qui ont mené au tombeau leurs malheureuſes victimes.

La riche collection que vient de faire publier le profeſſeur *Corviſart*, renferme une foule d'hiſtoire de ces maladies obſervées ſous toutes les formes.

Nous avons déjà dit que c'eſt dans la jeuneſſe que le ſyſtême pulmonaire eſt dans la plus grande activité. Qu'à cette époque la moindre cauſe vienne troubler la reſpiration, la phtyſie pulmonaire ſe déclare dans les tempéramens qui y ſont diſpoſés. Les paſſions triſtes & ſurtout les chagrins de l'amour, déterminent cette affection qui, depuis quelques ſiècles, eſt devenue ſi funeſte au genre humain.

Dans un âge plus avancé, les organes ſuſceptibles ſont ceux de l'abdomen. Or, nous ſavons combien dans la triſteſſe, l'eſtomac eſt affecté. La conſtriction de cet organe, entretenue ſurtout par les chagrins concentrés, produit d'abord des affections de l'eſtomac Mais, à la fin, les parties organiques qui le compoſent s'altèrent : il ſe forme des ſquirres; les ſquirres s'ulcèrent & les malades meurent au milieu des douleurs les plus cruelles.

Les malheurs inſéparables de la révolution ont produit, une foule de maladies organiques du cœur & de l'eſtomac. Ce grand nombre d'affections du même genre, à Paris, a éveillé l'attention des obſervateurs, & leur a donné des matériaux preſque neufs à étudier.

Chez d'autres perſonnes les impreſſions prolongées de la douleur portent leur fâcheuſe influence ſur les fonctions de la nutrition & par conſéquent ſur la vie

de tous les organes. Les ſujets ſe traînent lentement à leur fin, ils s'épuiſent peu-à-peu & meurent de conſomption. Parmi les maladies aigues, les fièvres muqueuſes, adynamiques, ataxiques ſont celles que le chagrin occaſionne, ſuivant les circonſtances, & qu'il rend funeſtes quand il vient à les compliquer.

Rien ne diſpoſe mieux aux maladies épidémiques & contagieuſes qui font un ſi grand nombre de victimes que la triſteſſe, qui produit la faibleſſe & un état de ſpaſme habituel.

N'oublions pas de rappeler ici combien, dans les cas graves de chirurgie, les affections triſtes ſont pernicieuſes, quel ſoin un médecin opérateur habile doit prendre, pour écarter de ſon malade tout ce qui peut produire ſur lui une impreſſion fâcheuſe.

CHAGRINS DE L'AMBITION.

Les obſtacles qui s'oppoſent aux déſirs de l'ambitieux, la perte de ſes eſpérances, mettent ſa vanité & ſon orgueil dans l'humiliation la plus pénible, lui cauſent une foule de chagrins, rempliſſent ſes jours d'amertumes. Voyez l'homme en place, continuellement entraîné par l'ivreſſe de l'ambition, accoutumé aux honneurs, aux flatteries, au plaiſir de dominer, de commander. Tombe-t-il du faîte éclatant où il était élevé, rentre-t il dans l'obſcurité ? Quel changement dans ſes facultés phyſiques & morales ! Cet abandon de la part de ceux qu'il croyait ſes amis, mais qui ne l'étaient que de ſa fortune ; ces regrets qui le tourmentent & l'accablent ; les remords qui le rongent ; ces ennemis qu'il

redoute, & contre lesquels il est maintenant sans défense ; ce passage d'une vie occupée au loisir d'une vie retirée & solitaire ; toutes ces causes, si la philosophie ne le soutient pas ; s'il n'a pas en lui-même des ressources contre l'infortune, des moyens de remplir ses momens ; toutes ces causes, dis-je, peuvent produire des affections multipliées. C'est ce qu'on a appelé ingénieusement, *ambition rentrée.*

CHAGRINS DE L'AVARE, DU JOUEUR.

Si je ne craignais d'outrepasser le bornes d'un mémoire, ce serait ici le lieu de parler des chagrins de l'avare & du joueur. Cette funeste passion du jeu, à laquelle entraînent presque toujours le désœuvrement & le besoin de l'agitation, & qui, pour certaines personnes, devient un besoin qu'il faut absolument satisfaire, aux dépens même de sa fortune, à combien de maux n'expose-t-elle pas ses malheureuses victimes ? J'ai vu plusieurs maladies graves causées par des revers éprouvés au jeu. *Dionis*, (1) nous rapporte l'histoire d'un musicien passionné pour le jeu, qui périt subitement de la douleur d'y avoir fait une grande perte.

CHAGRINS DE L'AMOUR.

Sur les pertes du cœur nous pleurons chaque jour
Mais quels chagrins pareils aux chagrins de l'amour.
(Delille.)

Les peines occasionnées par l'amour produisent presque les mêmes effets que les chagrins qui tiennent à

(1) Traité des Morts Subites.

une autre caufe. La différence qui exifte, tient toutefois à ce que l'amour eft un befoin particulier dont l'empire, déterminé par notre organifation, eft plus ou moins étendu, fuivant le degré de notre fenfibilité & d'exaltation de notre imagination. Il ferait trop long de parler en détail des peines de l'amour Elles font d'ailleurs décrites par tout. Parmi les nuances infinies qu'elles préfentent, je choifirai feulement quelques traits principaux. Ainfi, par exemple, les commencemens de l'amour produifent une légère mélancolie, une langueur dans laquelle l'amant, tout occcupé de fon objet, repouffe tout ce qui pourrait l'en diftraire. Cet état caufe abfolument les mêmes effets qu'un léger degré de trifteffe, la perte de l'appétit, la diminution de la tranfpiration, l'infomnie. Dans d'autres cas, des contrariétés s'élevant fans ceffe contre les défirs de l'amoureux, s'oppofent à la fatisfaction de ces défirs, éloignent même l'efpoir de la jouiffance, occafionnent ainfi un état de chagrin, de crainte continuelle, dont les effets font plus funeftes. Dans les cas les plus fâcheux, les obftacles font infurmontables, & fi la philofophie ne peut nous faire vaincre le mal, le chagrin eft à fon comble. L'amant n'a plus l'efpoir de jouir. Ses défirs femblent s'accroître en raifon des difficultés, & le rendent le plus malheureux des hommes. Souvent alors l'infortuné fe donne la mort; c'eft ainfi que périt *Lucrece*, réduit au défefpoir de ne pouvoir jouir de celle qu'il aimait.

L'aménorrhée, l'hyftérie, la manie & quelquefois même la nymphomanie font, chez les femmes, les

affections qui résultent de la privation des plaisirs de l'amour, de la non-satisfaction d'une passion trop ardente. Les mêmes causes, chez l'homme; produisent le plus souvent la mélancolie & quelquefois le satyriasis.

Nous avons déjà dit que les peines de l'amour sont une des causes de la phtisie pulmonaire.

Les chagrins de l'amour long-temps prolongés peuvent aussi produire une véritable consomption, & cela surtout chez les individus épuisés par les abus de la masturbation. Les auteurs ont fait de cette consomption une espèce particulière, qu'ils ont appelée *febris hectica amatoria.*

LA CRAINTE.

La crainte est la passion qui s'empare de nous, quand nous croyons qu'un malheur doit arriver. Une foule de circonstances la font varier à l'infini. Les mots *peur*, *frayeur*, *effroi*, *horreur*, *terreur*, ont été employés pour déterminer ces différens degrés. A la première idée du danger, au premier moment que l'individu est frappé de crainte, il éprouve à-peu-près les mêmes effets, que lorsqu'il apprend subitement, qu'un événement malheureux vient de lui arriver : *saisissement*, *tremblement*, *pâleur subite du visage*, *sueurs froides*, *battement de cœur extraordinaire*, *le pouls extrêmement petit & irrégulier* ; on éprouve à la région epigastrique *un sentiment douloureux d'anxiété*, *d'oppression*, & surtout *de plénitude*. Les forces, les mouvemens, les humeurs, tout se dirige subitement vers le centre, tout semble se presser vers le centre, pour éviter le danger. L'affaiblissement des organes des sens & du

mouvement eſt à un point extrême. On veut fuir, on en eſt incapable ; ſouvent alors on tombe en ſyncope C'eſt alors ſurtout que la crainte produit des accidens ſubits, le cours de la bile ſuſpendu à l'inſtant, la jauniſſe déterminée tout-à-coup, les cheveux blanchis ſubitement, & quelquefois la mort ſubite. Un officier de marine, qui jouiſſait d'une grande conſidération & avait donné, dans diverſes occaſions, des preuves non équivoques de courage & de bravoure, étant en pleine mer à bord d'un bâtiment qui fut aſſailli par une tempête affreuſe, fut tellement effrayé du danger qui le menaçait, que tous ſes cheveux blanchirent en un inſtant.

Une dame vaporeuſe périt au moment qu'on lui donnait un coup de lancette pour la ſaigner, avant même qu'il fut ſorti une goutte de ſang. (Encyc. Méth. art. mort ſubite). La révolution nous a préſenté pluſieurs exemples de mort ſubite cauſée par un accès de frayeur ou de terreur. On en trouve différentes hiſtoires dans les auteurs. (Voy *Marcellus Donatus*, de Med. Hiſtoriâ, p. 102.) *Zacutus*, de Med Princ. Hiſtoriâ, &c.

Dans les degrés les plus légers de la crainte, il y a toujours à la région épigaſtrique un reſſerrement notable ; il y a un état de ſpaſme général ; le reſſerrement, la petiteſſe & l'irrégularité du pouls annoncent que la circulation eſt troublée & ralentie ; l'eſpèce de gonflement de la poitrine indique que la reſpiration eſt interceptée, qu'elle eſt comme retenue ; la concentration des forces au-dedans ſe fait auſſi remarquer par la pâleur, le friſſon, la ſéchereſſe de la peau. Mais le plus

fouvent alors l'effet n'eft que paffager, l'efpérance & la confiance reviennent, le fpafme ceffe, la circulation, la refpiration & la tranfpiration fe rétabliffent, le pouls fe développe, la peau reprend fa couleur naturelle; toutes les fonctions enfin s'exécutent, comme dans l'état de fanté.

Aux articles tempéramens, âges, fexes, climats, &c., nous avons dit quels font les individus les plus fujets à la crainte, quelles font les circonftances qui la font naître le plus ordinairement. Nous avons obfervé que tout ce qui développe le fyftême nerveux, qui rend l'imagination très-vive & qui produit la faibleffe, difpofe à contracter facilement la crainte, auffi les femmes, les enfans, les habitans des pays chauds, en font-ils très-fufceptibles. Nous avons auffi remarqué que la nuit, que la nature a donnée à tous les animaux pour le temps du repos, eft fouvent pour l'homme le temps des inquiétudes. Nous avons vu que le filence & les ténèbres qui l'accompagnent, la rendent fingulièrement favorable à la naiffance de la crainte.

La faibleffe morale y difpofe autant que la faibleffe phyfique. Ceux qui n'ont point de richeffes, de dignités, & par conféquent peu d'amis y font expofés. Ils ont toujours peur de manquer, ils n'ofent rien entreprendre, ou s'ils font quelqu'entreprifes, ils font dans des tranfes continuelles, le moindre échec leur fait défefpérer de les conduire à terme. C'eft cette raifon qui fait, en grande partie, que les maladies font plus longues, plus tenaces chez les miférables, & que ces individus font plus fufceptibles de contracter les maladies éminemment contagieufes.

Les *amoureux*, les *ambitieux*, les *avares* sont souvent atteints de cette faiblesse morale qui produit chez eux un état continuel d'anxiété, d'inquiétude, de crainte (1).

Un grand nombre de maladies nerveuses sont la suite de la passion de la crainte.

On observe très-fréquemment des convulsions & des mouvemens convulsifs, causés par cette affection. Lors de la malheureuse explosion de plusieurs bâtimens de la flottille, qui eut lieu l'année dernière, un enfant de huit ans qui se trouvait près de là, fut saisi de la plus vive frayeur. Cette violente émotion résulta, non-seulement du bruit terrible de la détonation, mais encore de la forte secousse qui accompagna l'explosion, & de ce que l'enfant vit tomber tout autour de lui, de nombreux éclats des bâtimens qui venaient de sauter. Depuis cette époque il éprouve de temps en temps des mouvemens convulsifs, il a le sommeil extrêmement léger. Au moindre bruit qu'il entend, il se lève & éprouve la plus grande agitation.

Un matelot fut mordu par un chien qu'il crut être

---

(1) Dirai-je enfin comment, dans leurs ardeurs brûlantes,
Des vives passions, les fougues turbulentes,
Viennent aiguillonner & la crainte & l'esprit,
Soit que sur nous la gloire exerce son pouvoir,
Soit que l'ambition tyran des grandes ames,
De l'amour des grandeurs alimente les flammes;
Soit que plus inquiète & plus avide encor,
S'allume dans un cœur l'ardente soif de l'or?

Delille, Poëme de l'Imagination.

enragé. La crainte de le devenir lui-même le saisit vivement, & depuis ce temps, cet homme souffre des douleurs très-fortes dans toutes les parties de la tête & est sujet à de fréquens mouvemens convulsifs dans les paupières.

Tissot (Traité des Nerfs, tome 4, p. 45) rapporte un fait non moins intéressant. Un paysan ayant rêvé qu'un serpent s'était entortillé autour de son bras, fut si effrayé qu'il se réveilla en sursaut, & que son bras est resté depuis, sujet à un mouvement convulsif qui revenait plusieurs fois par jour.

La peur est celle des passions qui occasionne le plus souvent la paralysie. *Pinel* (Méd. Clin. p. 82) cite l'exemple d'une femme tombée dans l'hémiplégie, du côté droit, à la suite de convulsions produites par la peur.

Zimmermann dit que les plus habiles médecins conviennent unanimement, qu'une frayeur considérable, peut causer une apoplexie mortelle.

La frayeur a souvent été suivie d'un délire mélancolique & même de la manie. On sait que *Pascal* manqua d'être précipité dans la Seine, un jour que les chevaux de sa voiture prirent le mors aux dents. Il en éprouva une frayeur si vive & si profonde, que la sensation de ce malheureux événement était sans cesse retracée dans son imagination, & que croyant toujours voir un précipice à son côté gauche, il y faisait placer un siége pour se rassurer.

(1) Mr. *Maugra* actuellement médecin en chef du septième corps de la grande armée, fut un jour

(1) Journal de Médecine, février 1807.

appelé pour un jardinier qui avait rêvé, qu'un grand chien noir s'était introduit dans la chambre où il couchait avec sa femme, & l'avait mordu. Ce rêve l'avait vivement frappé, quoiqu'il ne put indiquer le lieu de la morsure. Sa femme eut beau se lever & lui faire voir que les fenêtres & la porte étaient exactement fermées, & que le plus petit animal n'avait pu pénétrer jusqu'à eux, à plus forte raison un chien de la taille dont il le dépeignait : elle fit devant lui les perquisitions les plus minutieuses, pour le convaincre qu'il n'avait fait qu'un mauvais rêve. Le mari parut persuadé, mais c'était plus un effet de sa complaisance que de sa conviction. Il ne peut plus fermer l'œil, quoique cette scène se soit passée au milieu de la nuit. L'idée du gros chien est toujours présente à son imagination troublée, tant l'impression avait été forte; il le voit sans cesse.

Tel qu'un songe effrayant l'a peint à sa pensée.

Le dérangement de ses fonctions suit le trouble de son ame. Il ne va à son ouvrage que machinalement; il devient triste, rêveur, morose, perd l'appétit & les forces. Sa mélancolie va tous les jours en croissant; son regard est fixe & souvent hagard. Le médecin voyait ces symptômes empirer continuellement, malgré les moyens physiques & moraux qu'il avait employés.

Pour surcroît d'embarras, la femme qui jusqu'alors avait toujours été raisonnable, & avait fait tous ses efforts pour distraire son mari & le guérir de son erreur, voyant qu'il devenait tous les jours plus ma-

lade, commença à croire qu'il y avait quelque chofe de réel dans la caufe de la maladie de fon mari ; qu'il était poffible que, puifqu'elle était auprès de lui, elle ait auffi été mordue. Cette idée la frappe; elle éprouve bientôt des fymptômes précurfeurs de l'affection de fon mari, tels que laffitude, abattement, fentiment de la crainte, & ce fut alors que le médecin jugea que les fecours de la médecine, échoueraient dans le traitement de cette maladie d'imagination, & en habile homme, il changea de plan de conduite. Il paraît perfuadé que la caufe de la maladie de l'un & de l'autre pouvait être celle qu'ils accufaient & leur dit, avec le ton très-affirmatif d'une confiante croyance, qu'il fallait qu'ils allaffent à St.-Hubert. Il ne perd pas de temps, va chercher un homme qui avait déjà fait le voyage, pour leur donner ce qu'on appelle *répit.* Cet individu avait été à cette abbaye des Ardennes pour la même affection, y avait trouvé fa guérifon, & en avait rapporté le pouvoir de faire cette cérémonie.

Depuis ce moment ces deux crédules perfonnes font plus tranquilles, elles font, avec confiance, leurs difpofitions pour aller à St.-Hubert, y vont fubir les cérémonies & le traitement ufité, & reviennent parfaitement guéries.

J'ai rapporté en entier cette obfervation, parce qu'elle eft fort intéreffante, qu'elle montre quelle efpèce de défordres la crainte peut produire fur l'efprit de certaines perfonnes, & fur-tout parce qu'elle indique la manière la plus fûre de remettre une imagination erronée, dans le chemin de la vérité.

Il n'eſt pas je crois de cauſe plus fréquente de l'épilepſie, que la paſſion que nous traitons maintenant. C'eſt à-peu-près l'avis d'Hoffman (Méd. Rat., tome 3, ſect. 1, cap. 1). » Porrò inter cauſas idiopathicæ epilepſiæ, animi affectus maximè ira atque terror, haud ultimum ſibi vindicant. «

On voit ſi ſouvent des cas d'épilepſie cauſée par la frayeur & la terreur, que je n'en rapporterai ici aucune obſervation.

Mr. *Boſquillon* eſt ſans doute allé trop loin en rapportant dans tous les cas, la cauſe de l'hydrophobie à la paſſion de la crainte, ou à la manière dont l'imagination eſt frappée. L'hydrophobie communiquée, offre tous les ſymptômes des maladies contagieuſes; elle ſurvient preſque toujours immédiatement après la morſure; & d'ailleurs le virus hydrophobique peut être détruit par la cautériſation. Mais pluſieurs hiſtoires bien conſtatées, prouvent que la frayeur peut déterminer l'hyprophobie ſpontanée.

(1) Une femme étant à laver ſous un pont à l'approche de la nuit, fut abandonnée par les perſonnes qui travaillaient près d'elle; alors effrayée de ſe trouver ainſi ſeule, elle s'imagina voir une lueur ſortir de la voûte & le torrent augmenter, ſe déborder & couler avec impétuoſité. De retour chez elle, elle ne put boire ni eau, ni bouillon, ni aucun autre liquide. Leur vue même la faiſait friſſonner; & quand on les lui mettait dans la bouche, elle reſpirait avec bruit & difficulté, comme une perſonne qui eſt ſur le

---

(1) Félix Platerus, lib. 1, obſ. p. 90.

point de ſuffoquer. La moindre agitation de l'air re-nouvelait les mêmes ſymptômes ; elle parlait avec douceur & d'une manière ſenſée ; elle dormait peu & ne pouvait manger que des nourritures ſolides ; enfin le huitième jour après l'invaſion, la diarrhée ſe manifeſta, ſes forces s'affaiblirent de plus en plus, & elle périt après avoir annoncé elle-même, que ſa fin était prochaine.

(1) Deux frères ayant été mordus par un chien enragé, l'un d'eux mourut hydrophobe. L'autre partit, dans l'intervalle, pour la Hollande & ne revint que dix ans après. Ayant à ſon retour apprit le genre de mort de ſon frère, il mourut bientôt lui-même enragé, de la peur de l'être.

(2) Un ſoldat du 3e. régiment de ligne, âgé de vingt-deux ans, était ennuyé de l'état militaire pour lequel il ne ſe ſentait pas né. Dans le courant de brumaire an 8, il apprit la mort d'une tante qu'il aimait beaucoup ; il en conçut un tel chagrin, que pendant les deux jours qui précédèrent l'invaſion de ſa maladie, il n'eût point d'appétit, rechercha la ſolitude & ne put conſerver plus long-temps le talent de feindre une tranquillité d'ame, qu'il n'avait pas encore éprouvée depuis ſon ſéjour aux armées. Ses camarades ignorant la cauſe d'un changement auſſi bruſque, l'accuſèrent de poltronnerie, quoiqu'ils euſſent été

---

(1) Mémoire de la Société Royale des Sciences de Montpellier, an 1730.

(2) Voyez la Diſſertation ſur l'Hydrophobie, par M. *Prault*.

plusieurs fois témoins de sa bravoure, lui firent de mauvaises plaisanteries; mais les voyant toujours sans effet, ils les poussèrent plus loin, & le 26 du même mois, ils entrèrent à minuit dans sa chambre, précédés d'un tambour qui battait la charge, lui dire que les autrichiens venaient de passer le Rhin, qu'ils massacraient tous ceux qu'ils rencontraient, & qu'ils allaient eux-mêmes subir le même sort. Au même instant ce jeune homme, sans chercher à se lever, entra dans des convulsions terribles : ses yeux étaient ouverts, son regard furieux; il jettait des cris horribles, & malgré divers moyens qu'on tenta pour le calmer, il ne revint à lui qu'au bout d'un quart d'heure & ne put se rappeler ce qu'on lui avait dit pendant l'accès. Mais seulement ce qui l'avait précédé. Il se plaignait alors d'une grande chaleur & d'une grande constriction à la gorge & demanda à boire : mais à peine lui eut-on présenté de l'eau & du vinaigre, que de nouvelles convulsions, avec expuition d'une salive écumeuse très-abondante, se manifestèrent, durèrent autant que les premières & furent encore suivies d'un sentiment de constriction & de chaleur à la gorge, de pésanteur de tête & d'une grande lassitude. Quelque temps après la lumière devint insupportable & on le fit mettre dans un cabinet peu éclairé. Il eut aussi à la fin des envies de mordre les personnes environnantes. Les accès hydrophobiques devinrent de plus en plus violents & il expira. L'ouverture de son cadavre n'offrit rien de particulier. Cette histoire fort intéressante, nous offre une hydrophobie bien caractérisée, qui a eu pour cause disposante, la tristesse

& le chagrin, & pour caufe excitante, un accès de terreur.

La frayeur détermine quelquefois la goutte, quand les fujets y font difpofés. Ou bien fi cette paffion furvient quand les articulations font déjà prife par la goutte, elle peut faire tranfporter cette affection fur les organes internes. *Pinel*, (Med. Clin., p. 42) donne l'hiftoire d'une goutte déterminée par la peur.

Au commencement de l'hiver dernier, j'ai eu occafion d'obferver une maladie de ce genre due à la même caufe, chez un jeune homme qui depuis fix mois, avait quitté la vie active de la campagne pour la vie fédentaire du bureau. Le huit octobre, à dix heures du foir, une bombe tomba, près de ce jeune homme, dans la maifon qu'il habitait. Il fut vivement faifi, comme on peut bien fe l'imaginer, & quelques jours après, il eut à fouffrir les douleurs atroces d'une affection arthritique.

Les médecins de Lyon ont vu fe développer beaucoup d'affections gangreneufes à l'époque du bombardement & de la défolation de cette ville.

La paffion de la crainte caufe auffi une foule d'affections de l'uterus. Rien n'eft plus fréquent que de voir un accès de frayeur, donner lieu à la fuppreffion des règles, & même occafionner l'avortement des femmes enceintes. La fuppreffion des lochies, chez les femmes en couches, eft un accident dangereux qu'elle caufe auffi quelquefois. La peur augmente le nombre ou l'intenfité des affections qu'éprouvent fouvent les femmes à l'âge critique.

Hunter a vu un cas où la rétroverſion de la matrice fut la ſuite d'une grande frayeur.

L'influence de cette paſſion ſur les enfans dans le ſein de leur mère eſt auſſi bien remarquable. Chacun ſait que Marie Stuard, mère de Jacques Ier., portant encore ce prince dans ſon ſein, ayant vu aſſaſſiner à ſes côtés un de ſes plus fidèles amis, fut ſaiſie de la plus vive frayeur; & que ſon fils ne put jamais ſoutenir la préſence d'une épée nue.

J'ai été conſulté pour pluſieurs enfans dont les mères ont été ſaiſies de frayeur, quand, au mois d'octobre dernier, les anglais ſont venus jetter des bombes & des fuſées incendiaires ſur la ville & dans le port de Boulogne. Ces enfans, qui pendant cet événement étaient dans le ſein de leurs mères, éprouvent depuis leur naiſſance différens mouvemens convulſifs & des réveils en ſurſaut très-fréquents.

La plupart des fièvres peuvent être auſſi produites par tous les degrés de la crainte.

Qu'on conſulte la deſcription de l'épidemie de Texlembourg par *Finke*, & l'on verra que cet auteur met la crainte au nombre des cauſes de la fièvre bilieuſe.

Dans l'hiſtoire de la fièvre muqueuſe épidémique de Gottingue, décrite par *Rœderer* & *Wagler*, nous trouvons la terreur panique qui regnait à Gottingue, regardée comme une des principales cauſes de la fièvre.

Il n'éſt point de médecin qui n'ait obſervé, combien la crainte eſt favorable à la naiſſance des fièvres adynamiques & ataxiques, & ſur-tout la manière fâcheuſe dont elle vient les compliquer.

Un

Un des effets de la crainte les plus pernicieux à l'efpèce humaine eft d'en rendre les différens individus fingulièrement fufceptibles de contracter ces maladies terribles, qui accablent un grand nombre de perfonnes en même temps, la pefte & toutes les fièvres contagieufes. Il paraît que cela eft dû, en grande partie au moins, à ce que la crainte, de même que les affections triftes, attire toutes les forces de dehors en dedans, les concentre à la région epigaftrique, & en prive ainfi l'organe cutané qui n'a plus aucun moyen vital pour repouffer fon ennemi le plus cruel, la contagion.

Pour ces maladies, les magiftrats peuvent faire plus que les médecins, non-feulement par les réglemens de police qui empêchent la communication, mais bien encore, en employant tous les moyens qui font en leur pouvoir pour diffiper la crainte, les terreurs paniques & maintenir parmi le peuple l'efpérance, la confiance, & par conféquent le bonheur.

Ce n'eft pas feulement en produifant des maladies, que l'influence de la crainte eft funefte. Elle eft encore plus à redouter quant elle furvient pendant leurs cours. Elle en trouble la marche, elle dérange les crifes, elle produit une foule de phénomènes ataxiques & mène fouvent au tombeau, celui qui naguères avait une maladie bénigne, une maladie que la nature dirigeait & conduifait fagement à une fin heureufe. Auffi je penfe que le point le plus effentiel, dans le régime des malades, eft d'employer tous les moyens que la prudence exige ou confeille, pour éloigner ce qui pourrait

donner naiſſance à cette paſſion de la crainte, à laquelle l'état morbifique diſpoſe ſi éminemment. (1)

Ainſi, on doit recommander dans les hôpitaux de ne point rapprocher deux malades ſemblables, parce qu'ils comparent leurs peines, que l'un s'apperçoit des maux de l'autre, s'imagine les ſentir & que la ſeule crainte peut en produire d'analogues.

---

(1) » Dans le cours d'une longue maladie, on a ſouvent » à conſoler, à encourager un malade; il faut toujours le » diriger vers d'heureuſes eſpérances, mais ne pas lui en » donner de trop flatteuſes, quand on redoute ou qu'on » attend quelque danger; car il en coute trop de paſſer » d'une douce ſécurité à de nouvelles alarmes; il vaut mieux » l'y conduire par des craintes adroitement ménagées & qui » deſcendent dans ſon ame ſans ſecouſſe & ſans déchirement. » Si le danger s'aggrave, ne lui témoignez pas ſubitement » un intérêt plus marqué que de coutume. Il devine bientôt » que cet intérêt nait du péril plus grand où il ſe trouve; » & l'effroi s'emparant de lui, vient troubler les efforts heu- » reux que préparait la nature, & ajouter aux cauſes de » ſa deſtruction. Un homme légèrement bleſſé au doigt, » n'avait fixé l'attention particulière de perſonne : tout-à- » coup il fut ſaiſi d'un violent tétanos, & cette épouvan- » table maladie raſſembla bientôt autour de lui tout ce que » la maiſon renfermait de chirurgiens. A cet intérêt extraor- » dinaire, le malheureux connut l'extrême danger où il ſe » trouvait, toutes les idées de la mort vinrent l'entourer » à-la-fois : & quand, au défaut des reſſources de l'art, » nous voulûmes lui préſenter le charme des trompeuſes » eſpérances, ſon cœur ne put s'ouvrir à l'illuſion; & cet » infortuné, père d'une nombreuſe famille, périt, en cal- » culant avec une amertume affreuſe, toute l'horreur de » ſes derniers momens. « *Petit.* Diſcours ſur la manière d'exercer la bienfaiſance dans les hôpitaux.

Pour peu qu'on ait obfervé avec attention les grandes plaies des organes externes, on a dû voir combien l'influence morale pouvait en modifier la marche. *Petit*, chirurgien en chef de l'hôpital de Lyon, a remarqué qu'elles devinrent promptement mortelles à la funefte époque du bombardement de cette ville. Les plaies de tête, d'articulation, les fracas par armes à feu accompagnés de grandes commotions ou qui avaient néceffité l'amputation d'un membre, lui en fournirent les plus fréquens exemples. Les efpérances les mieux fondées, à en juger par l'afpect de la plaie, fe foutenaient jufqu'à la naiffance d'une fièvre pernicieufe qui conduifaît promptement tous les malades au tombeau, fi l'on ne fe hâtait de bonne heure de donner le quinquina.

Une femme avait été opérée de la hernie : fa plaie fraîche & vermeille marchait rapidement à la cicatrice, lorfqu'elle fut fubitement frappée de gangrène par l'effroi caufé par la journée du 29 mai.

Je dois rapporter ici un fait bien intéreffant & qui prouve combien, en infpirant la douce efpérance, on contribue à la terminaifon heureufe des plaies extrêmement graves. Dans un engagement qu'une divifion de la flottille a eu avec la ftation anglaife, *Pierre Pie* foldat du 28e. régiment de ligne, fut très-grièvement bleffé aux deux jambes par un éclat de bombe. Malgré le défordre qui exiftait dans les plaies, on conçut l'efpoir de conferver les deux jambes & l'on ne fit point d'amputation.

La continuité & la violence des douleurs qui réfultaient de ces énormes bleffures, rendaient le fyftême

nerveux extrêmement irritable ; la moindre affection morale, la moindre contrariété qu'éprouvait le malade le mettaient aux portes du tombeau. *L'Empereur*, dans ce temps vint visiter l'hôpital, parla au blessé, lui prodigua toutes les consolations dues aux braves & lui dit : *si tu reste estropié, je te nomme capitaine des invalides.* Le prince *Joseph* (aujourd'hui Roi de Naples) vint le voir plusieurs fois depuis, & l'entretint dans cette espérance. Ces différentes visites produisirent l'impression la plus avantageuse sur le malade qui, depuis cette époque, fit des progrès rapides vers la guérison.

Le malade a toujours les yeux fixés sur le visage de son médecin. C'est là qu'il cherche à deviner son sort. Il faut donc que le médecin tâche de n'inspirer par sa physionnomie que la confiance & l'espérance. Si on a l'air de s'occuper du malade d'une manière trop empressée, de s'intéresser trop à lui, il en conclut que son état est dangereux & le trouble où le met cette idée finit par réaliser ses soupçons.

Le chirurgien qui fait les grandes opérations, doit bien étudier le caractère des sujets qu'il a à opérer. Il doit, par exemple, surprendre les gens faibles, les enfans, les femmes. Autrement la crainte leur ferait mille fois souffrir la douleur de l'opération pendant le temps qui la précéderait. Quand au contraire on les surpend, ils n'ont pas le temps de penser au danger, & l'imagination n'a pas le temps de le leur exagérer.

Je viens de donner des preuves nombreuses de la malheureuse influence, de la crainte, je remarquerai

cependant qu'on rencontre quelques cas où cette paſſion produit de bons effets. Il eſt certaines maladies qui n'attendent pour tout ſecours qu'une ſurpriſe vive; une forte commotion, des moyens extraordinairement perturbateurs. On a vu des maladies cauſées par des affections morales être guéries par le même genre de paſſion qui les a fait naître. L'épilepſie cauſée par la terreur a été guérie par la terreur. J'ai vu une frayeur vive faire ceſſer ſur le champ une fièvre intermittente qui avait été occaſionnée par la frayeur. Une dame ſourde depuis cinq ans, revenant de Pantin, fut aſſaillie ſur le Boulevard du Temple par un gros chien qui s'élevant ſur ſes pattes de derrière, lui plaça bruſquement les pattes de devant ſur la poitrine ſans avoir intention de la mordre; & en effet il ne lui fit pas d'autre mal; mais elle en eut une telle frayeur, qu'elle fut renverſée & qu'elle s'évanouit En revenant à elle-même, elle entendit parfaitement tout ce qu'on diſait autour d'elle & s'apperçut, à ſa grande joie, que ſa ſurdité était totalement diſſipée.

Je citerai encore à cette occaſion le docteur *Petit* qui, dans ſon diſcours ſur l'influence de la révolution ſur la ſanté publique, parle d'une jeune fille de 18 ans, qui longtemps tourmentée par les pâles couleurs, était reſtée ſujette à des palpitations de cœur qui devenaient inſupportables, au plus léger mouvement, & dont l'excès amenait ſouvent la défaillance. Cette affection fut combattue ſans ſuccès, & cette jeune perſonne abandonnée de l'art, vivait en ſe confiant à la nature, lorſque, dans la terrible journée du 29 mai 1793, elle

ſe trouva en traverſant le quai du Rhône expoſée au feu de deux colonnes ennemies : Une allée dans laquelle elle ſe précipita, la garantit du danger, mais ne lui ſauva pas cet effroi. ce trouble profond de l'ame, qu'elle dut éprouver pendant une heure que dura le combat. Dans une poſition auſſi cruelle pour ſon état, elle ne tomba point en défaillance, mais elle éprouva dans toute la poitrine une chaleur brûlante qui fut ſuivie d'un vomiſſement abondant de matières glaireuſes. Tranſportée chez elle, elle eut un mouvement de fièvre qui dura trois jours, finit par des ſueurs copieuſes, & laiſſa la malade complétement délivrée de ſes palpitations, & de toutes les autres incommodités qui les accompagnoient.

Un fait non moins intéreſſant, eſt la guériſon d'une hydropiſie générale chez une femme de 50 ans. Le premier jour du bombardement, l'enflure diſparut tout-à-coup ; on crut cette femme perdue. Mais bientôt les forces que la frayeur avait concentrées dans le centre des organes, ſe déployèrent avec rapidité, la fièvre s'établit, & ſous ſon influence heureuſe, une diarrhée ſalutaire, un flux abondant d'urines, vinrent rendre aux ſécretions toute la maſſe du liquide réſorbé.

Le docteur *Brion* a vu s'arrêter tout-à-coup une perte utérine qui durait depuis trois ans, chez une dame qui éprouva toutes les agitations de la crainte pendant la proſcription dont elle fut frappée ſous le règne de la terreur.

En feuilletant les écrits des obſervateurs on trouve un aſſez grand nombre d'hiſtoires de paralyſie, de

convulſion, de rhumatiſme, de goutte, guéris bruſquement à la ſuite de violentes frayeurs. On montrait à Bordeaux un lion d'une grandeur monſtrueuſe. Le bruit ſe répand que cet animal s'eſt échappé. Un goutteux qui entendait la meſſe dans une chaiſe à porteur ſe lève tout-à-coup, &, courant va monter ſur un autel d'où il grimpe dans une niche. A l'époque du bombardement de Lyon, on a vu un paralytique effrayé ſe ſauver dans une cave pour ſe mettre à l'abri du danger.

Le docteur *Alibert* dans ſon excellent traité de matière médicale, rapporte le fait ſuivant : une jeune dame d'un caractère très-aimable & d'un eſprit très-diſtingué, avait une propenſion ſingulière à des accès de convulſion, qui ſe renouvellaient preſque tous les trois jours, ſans qu'aucun des remèdes qu'elle avait tentés eut pu apporter la moindre amélioration dans un état vraiment déplorable. Se trouvant à Lyon dans le ſein de ſa famille, à l'époque déſaſtreuſe du ſiége de cette ville infortunée, les ébranlemens imprimés à ſon ſyſtême nerveux par les bruits épouvantables des canons qui ſe répondaient de toutes parts, la frappèrent d'une telle commotion, qu'elle n'a plus éprouvé de ſemblables ſymptômes.

Les bains froids de ſurpriſe, conſeillés par *Vanhelmont* pour le traitement de la mélancolie, & avec leſquels il dit avoir opéré pluſieurs guériſons, agiſſent en produiſant une impreſſion vive & ſubite, une grande frayeur. Nous avions dernièrement ici commencé à traiter de cette manière, un malheureux jeune homme atteint d'une profonde mélancolie. Nous l'avons fait

précipiter plusieurs fois dans la mer. Son état s'améliorait beaucoup quand des circonstances imprévues, qui le firent partir sur-le-champ, nous empêchèrent de continuer le traitement & nos observations. (1) Une dame était attaquée depuis long-temps d'un mélancolie, qui n'avait pu céder à aucun des remèdes que lui avaient administrés différens médecins. On l'engaga à aller à la campagne, on la conduisit dans une maison où il y avait un canal, & on la jetta dans l'eau sans qu'elle s'y attendit. Des pêcheurs étaient disposés pour la retirer promptement. L'effroi lui rendit la raison qu'elle a conservée pendant sept ans.

Les sollicitudes continuelles de l'amour, les peines de la jalousie surtout, dépendent en grande partie de la passion de la crainte, & produisent sur l'économie à-peu-près les effets que nous venons de décrire, modifiés, toute fois, par l'influence particulière des organes génitaux.

La crainte est aussi l'affection principale d'où dérivent les soucis, les soins dévorans, les transes continuelles de l'avare, du joueur & de l'ambitieux. *Swift* était maigre & décharné tant qu'il fut maîtrisé par l'ambition. Dès qu'il eut perdu l'esprit il reprit son embonpoint. *Zimmerman.*

Au nombre des passions factices dont le principal élément est la crainte & qui par conséquent peuvent produire des effets fâcheux sur l'économie, n'oublions pas de ranger la *superstition*, cette passion aveugle qui

(1) Voyez les Mémoires de la Société de Médecine de Paris, 1783.

assérvit la religion aux caprices de l'imagination, qui remplit l'esprit d'inquiétudes continuelles, de fausses terreurs, de désespoir; qui consume en quelque sorte les hommes vivans, avec les flammes de l'enfer qu'elle leur fait appréhender continuellement; qui souvent fait commettre des actions ridicules, injustes & cruelles, non seulement sans honte & sans remords, mais encore avec une sorte de joie & de consolation (1). C'est sur-tout chez les personnes d'une imagination vive, mais d'un jugement borné, chez les jeunes gens, dans les pays méridionaux, qu'elle exerce ses ravages.

Les terreurs superstitieuses peuvent donner lieu à des affections spasmodiques de tous les genres & surtout à la manie & à la mélancolie. On pourrait citer une infinité d'histoires de mélancolies, les plus fâcheuses produites par la superstion. *Sauvages* nous parle d'une femme qui, désespérant de son salut, se pendit à une des poudres de sa chambre, après avoir fait sortir ses domestiques. *Lorry* (2) en a vu plusieurs exemples, entr'autres celui-ci : un acteur célèbre dans la tragédie, tourmenté continuellement par la funeste idée qu'il devait être damné, tomba dans une profonde mélancolie & se croyant sans cesse poursuivi par les diables, il termina sa malheureuse existence en se précipitant d'une fenêtre.

---

(1) La crainte fanatique à la reconnaissance
Arracha l'encensoir, & son culte odieux
Par le sang des humains sollicita les dieux.
Delille. Poëme sur l'imagination.

(2) De Melancolià, part. 1, cap. 6.

Ce qui rend cette paſſion encore plus dangereuſe, c'eſt qu'aucune ne ſe communique plus facilement. L'enthouſiaſme d'un ſeul peut quelquefois exercer ſur la multitude qui le voit, qui l'entend, un empire étonnant. On connaît l'hiſtoire des convulſionnaires de St.-Médard.

Les impreſſions trop fortes que produiſent les fougeuſes déclamations de certains prédicateurs, les craintes exceſſives qu'ils donnent des tourmens de l'autre vie, font dans des eſprits bornés & crédules des révolutions ſurprenantes. On a vu à l'hôpital de Montelimart, pluſieurs femmes attaquées de manie & de mélancolie, à la ſuite d'une miſſion qu'il y avait eue dans cette ville. Elles y étaient ſans ceſſe frappées des peintures horribles qu'on leur avait inconſidérement préſentées; elles ne parlaient que de déſeſpoir, de vengeance, de punition, &c. une entr'autres ne voulait abſolument prendre aucun remède, s'imaginant qu'elle était en enfer & que rien ne pouvait éteindre le feu dont elle prétendait être dévorée. Ce ne fut qu'avec une extrême difficulté qu'on vint à bout d'éteindre les prétendues flammes.

LA HONTE.

La honte eſt une crainte légère. C'eſt la crainte de l'humiliation. Nous n'en dirons pas d'avantage parce que ſes effets ſur l'économie ne ſont pas ordinairement fâcheux. Obſervons cependant qu'on rapporte des morts ſubites cauſées par la honte.

LA COLÈRE.

La nature a donné aux animaux la colère pour les exciter à ſe défendre contre leurs ennemis, repouſſer toute agreſſion injuſte de leur part, les punir & les mettre auſſi dans l'impuiſſance de nuir. Et comme la colère eſt la paſſion la plus importante, la plus néceſſaire à la conſervation de l'individu, c'eſt auſſi la plus commune. Elle eſt de tous les âges, de tous les tempéramens, de tous les pays, en variant toutefois, de fréquence & d'intenſité, ſuivant toutes ces circonſtances.

Mais l'homme abuſe des plus utiles préſens de la nature, ſon imagination le trompe continuellement. Les effets de ſa colère ſont ſouvent très-injuſtes, elle a fait commettre à l'homme les plus grands crimes, elle a fait couler le ſang innocent, elle a porté le carnage dans les villes, le déſordre dans les empires. Auſſi eſt-elle de toutes les paſſions la plus à craindre; & dans l'état de ſociété, avons-nous été obligé de la réprimer en réſervant aux lois la punition des injures.

Obſervons un homme qui ſe laiſſe emporter par les excès de la colère, remarquons le changement ſubit qui ſe produit dans ſes idées, ſes traits, ſes geſtes, ſes actions, & nous verrons combien eſt violente l'agitation quelle lui cauſe. » La colère, dit *Lachambre*, n'eſt pas de ces paſſions qui s'inſinuent doucement dans l'ame, qui la flattent d'abord & qui, par de faibles commencemens lui ôtent le ſoupçon de leur violence. Elle y entre avec impétuoſité & à force ouverte; ou, pour mieux dire, elle n'y entre pas,

elle y tombe comme la foudre qui frappe à l'imprévu, & qui ne met point de temps entre sa chute, & l'embrâsement qu'elle cause. Car sitôt qu'un homme en est atteint, il se sent enflammé de dépit & de dédain ; la vengeance ainsi qu'un torrent de feu se répand en toutes ses pensées, la fureur gagne sa raison & son jugement, &, comme une flamme dévorante, elle court & bruit dans ses veines, elle pétille dans ses yeux, elle éclate en ses paroles. Ce ne sont que menaces, qu'imprécations & que blasphêmes; & plus il y a de douceur & de faiblesse en son naturel, plus sa passions est aigre & impétueuse, plus elle est criarde & insolente. Il n'y a point de respect ni de considération qui le puissent retenir ; il ne connaît plus de maîtres, d'amis, ni de parens; le silence l'irrite, les excuses l'outragent, souvent même l'innocence ne lui est pas moins insupportable que l'injure. «

L'idée de vengeance est donc la seule qui occupe l'homme en colère. Elle est peinte sur son visage hagard & farouche, elle est anoncée par toute son expression extérieure. Il ne peut se retenir & bientôt ses projets de vengeance se découvrent ; alors il éclate en cris, en menaces, il invoque même le ciel & l'enfer, pour suppléer à son impuissance. La rougeur extrême de son visage & l'extrême vivacité de ses mouvemens, annoncent la plus grande agitation. Tel est à-peu-près l'état de l'homme en colère, quand son ennemi est absent ou plus faible que lui. Mais si cet ennemi est présent & surtout lui est supérieur au physique & au moral, sa colère est contrainte, elle est

concentrée, il ſe tait, ſon viſage eſt pâle, ſon œil ſec & terne. Cet état, s'il dure, eſt terrible & produit un tremblement inſupportable, le cœur eſt extrêmement reſſerré, la reſpiration interceptée, au point quelquefois de produire la ſuffocation. Mais heureuſement pour lui, la fureur vient ſuccéder à cette colère concentrée, l'état de l'économie change, toutes les forces qui étaient au centre ſe portent à la circonférence avec une exploſion d'autant plus forte, que la contrainte a été plus longue. Le viſage devient très-rouge, les vaiſſeaux de la cornée ſont injectés, les yeux ſont étincellans, l'action & la force muſculaires ſont portées à un point extrême. Sur la fin de ſon accès, s'il penſe avoir ſatisfait à ſa paſſion, il traite ſon ennemi avec inſolence, il l'outrage; la joie qu'il en reſſent intérieurement ſe peint ſur ſon viſage & lui procure un grand ſoulagement. Mais s'il s'imagine le contraire, s'il n'a pas pu avoir une ſatisfaction ſuffiſante, il tombe dans la triſteſſe & le déſeſpoir.

La colère, comme toutes les autres paſſions, préſente une foule de nuances & varie de degrés à l'infini, ſuivant les circonſtances. Mais, dans tous les cas cependant, elle eſt remaquable par la force & la violence avec laquelle elle agit, & l'on a pluſieurs exemples d'accès de colère ſuivis de mort ſubite.

Tourtelle, (Elémens d'Hygiène, tome 2) dit qu'un tranſport furieux a occaſionné chez une femme des mouvemens convulſifs qui ſe ſont terminés par la mort au bout de ſix heures.

Chez une autre la colère a causé un état de suffocation qui l'a ménée à la mort.

Tous les auteurs sont pleins d'observations d'apoplexie, d'épilepsie, de convulsions, de cholera morbus de vomissemens bilieux, d'hématemèse, de mélena, d'ictère subit, de suppression de règles, de perte, d'avortement, de fièvres inflammatoires, bilieuses, &c. causés par la colère.

J'ai été consulté pour une lésion organique du cœur, qui, évidemment, a été la suite d'un emportement de colère. J'ai vu des hémorroïdes accidentelles dues à la même cause : la fréquence des accès de colère produit l'hémophtysie, & favorise le développement de la phtysie pulmonaire, chez ceux qui y sont disposés.

Souvent un accès de colère fait rentrer la goutte, & produit ainsi les affections les plus dangereuses. *Pinel* (Med. Clin. p. 259,) nous fournit deux exemples de gouttes rentrées par emportement de colère & ayant causé l'une l'inflammation de l'estomac, l'autre l'inflammation de l'organe pulmonaire.

Les observateurs ont signalé l'influence de la colère sur la sécrétion de certains fluides, dont elle change & la quantité & la qualité. On dit vulgairement que la colère met la bile en mouvement, en effet l'influence de cette passion sur la sécrétion de la bile est remarquable. Celle qu'elle exerce sur le lait des nourrices n'est pas moins importante. *Boerhave*, dit qu'une nourrice ayant fait teter son nourrisson pendant un accès de colère, l'enfant eut aussitôt une attaque d'épilepsie & fut épileptique toute sa vie. L'expression

commune, *écumer de colère*, prouve combien la quantité de la ſalive eſt augmentée, mais la colère n'influe pas ſeulement ſur la quantité de la ſalive, elle change la nature de ce fluide & l'altère d'une manière particulière. *Lecat* (Traité des Senſations, p. 154, tom. I.) rapporte des obſervations qui tendent à prouver, que le virus hydrophobique n'a le caractère vénéneux, que parce que l'animal qui le lance eſt en colère; que la morſure de l'animal le moins venimeux, comme l'homme, le cheval, la devient preſqu'autant que celle de la vipère, ſi on met ces animaux dans le même degré de paſſion. *Lecat* a obſervé lui-même la morſure d'un homme en colère, laquelle morſure avait tous les caractères des morſures venimeuſes.

(1) On a vu un coq en colère donner la rage par un ſeul coup de bec.

(2) Un jeune homme s'étant mordu le doigt dans un tranſport de colère, avait le lendemain tous les ſymptômes de la rage, & en eſt mort.

J'avais oublié de dire plus haut qu'il y avait pluſieurs exemples d'hydrophobie ſpontanée, cauſée par la colère, Voyez les mémoires de la Soc. de Méd. de Paris, an 1783, & *Pouteau* (Obſ. ſur la Rage, p. 7) qui rapporte l'obſervation d'un maître de penſion qui devint hydrophobe, un quart d'heure environ après un violent accès de colère.

La colère ne produit pas toujours des effets funeſtes.

---

(1) Tranſact. Philoſ.

(2) Mix. Cur. Nat., an 1706.

La vive commotion qu'elle cauſe a été très-avantageuſe dans certains cas. Des paralytiques ont recouvré la ſanté après un accès de colère. Pluſieurs mélancoliques ont été tirés de leurs profondes rêveries & même guéris radicalement par le changement violent qu'elle amène dans toute l'économie. Lors même qu'elle ne guérit pas les mélancoliques, la colère produit chez eux un changement momentané qui leur eſt avantageux; elle donne pour l'inſtant plus d'activité à certaines fonctions de leur économie, & ils en éprouvent un ſoulagement manifeſte. *Boerhave*, rapportait à ſes élèves l'hiſtoire ſuivante : un homme très-ſavant, était devenu mélancolique; l'objet de ſon délire excluſif était de croire qu'il avait les cuiſſes de verre; il demeurait, en conſéquence, toujours aſſis dans la crainte de les caſſer. Une ſervante aviſée donna, en balayant, un tel coup dans les cuiſſes du pauvre mélancolique, qu'il ſe mit dans une colère violente, au point qu'il ſe leva & courut après la ſervante pour la frapper. Lorſqu'il revînt à lui, il fut tout ſurpris de pouvoir ſe ſoutenir & de ſe trouver guéri.

LA HAINE.

La haine dont la nature a muni l'homme dans de ſi bonnes intentions, cette paſſion qu'elle lui a donnée comme le principal moyen conſervateur de ſon être, puiſque la haine devait ſervir à l'éloigner de ſes ennemis, la haine, dis-je, eſt devenue au contraire entre ſes mains une des principales cauſes de ſa deſtruction : tellement l'homme entraîné par ſon imagination & corrompu

corrompu par les vices de la ſociété, a bouleverſé les lois de la nature!

Je ne dirai point tout le mal que la haine a cauſé au genre humain. L'hiſtoire de tous les peuples eſt remplie des horreurs qu'elle fait commettre; par-tout on trouve des traces du ſang qu'elle a fait couler injuſtement.

Dans mes conſidérations ſur les tempéramens, ſur les climats, &c., j'ai indiqué quels ſont les individus les plus ſuſceptibles de cette paſſion. J'ai fait voir que dans les climats brulans (1) elle y eſt très-commune & que ſurtout elle y préſente ſouvent une durée interminable. En effet c'eſt en Italie qu'on rencontre de ces paſſions haineuſes que le temps même ne peut effacer, qui ſont héréditaires dans les familles. C'eſt dans ces contrées que la haine implacable de quelques particuliers, a donné naiſſance à des factions rivales qui ont porté la déſolation dans les villes, en y commettant des excès de tout genre. C'eſt dans ce pays que la torche permanente de la diſcorde, a entretenu ſi long-temps ces fameuſes querelles des Guelfes & des Gibelins.

---

(1) La mémoire nourrit les paſſions terribles,
Sur-tout dans ces climats, dont les âpres chaleurs,
Ainſi que les poiſons exaltent les fureurs.
Là, par l'homme ſuperbe une injure endurée,
Deſcend profondément dans ſon ame ulcérée.
Pour lui plus de plaiſir; ſa barbe, ſes cheveux
Croîtront juſqu'au trépas d'un mortel odieux.

Delille. Ouvr. cité.

La haine produit des effets bien différens, ſuivant la force phyſique ou morale de celui qui éprouve ce ſentiment. Car ſes moyens de vengeance varient en raiſon de ſa force ou de ſa faibleſſe, de ſon courage ou de ſa lâcheté. S'il a la force & le courage en partage, il éclate ouvertement, il inſulte publiquement ſon ennemi, il le provoque s'il eſt préſent, la colère l'agite, il ne s'occupe que d'exécuter ſa vengeance au moyen de ſes propres forces, il jouit d'avance du plaiſir que doit lui faire éprouver la punition de l'injure. Mais s'il eſt faible, ou timide, ou lâche, il craint de faire connaître ſes ſentimens; c'eſt dans les ténèbres qu'il cherche à aſſouvir ſa paſſion; les moyens les plus bas, les plus vils ſont ceux qu'il emploie pour nuire à ſon ennemi : & s'il ne peut y parvenir, il eſt rongé par un chagrin mortel.

On ſent combien la haine peut offrir de nuances, de variétés, & par conſéquent combien il eſt difficile d'en décrire les effets ſur l'économie animale. Cependant, en général, la haine eſt une paſſion qui ſe forme lentement & qui cauſe un chagrin ſombre. L'homme haineux s'exagère continuellement les torts de ſon ennemi; ſon imagination lui fait voir toutes les actions de l'homme qu'il hait à travers un verre enfumé; & le trompant ainſi, elle lui fait former, ſur les plus légères apparences, des ſoupçons qui deviennent bientôt pour lui des certitudes, & le perſuadent ſouvent de la réalité d'une injure imaginaire. La paſſion pouſſe des racines de plus en plus profondes & la haine finit par devenir éternelle. Alors pendant tout le reſte de ſa vie

il ne penſe qu'à nuire à ſon ennemi & cherche toutes les voies qui peuvent le mener à ſon but. Heureux ſes enfans, s'ils n'héritent pas de la paſſion de leur père !

D'après le peu que je viens de dire ſur la haine, on voit que cette paſſion donne naiſſance à la douleur, à la triſteſſe, à la crainte, à la colère, & même à la joie, & que par conſéquent, elle eſt dans le cas de produire ſur l'organiſation de l'homme, les effets divers de toutes ces paſſions.

La mélancolie eſt je crois, la maladie qu'elle cauſe le plus fréquemment. Le chagrin que la haine fait éprouver, la direction continuelle des idées vers l'objet odieux, finiſſent par donner au ſyſtême nerveux une habitude vicieuſe.

D'ailleurs on ſait que les hommes les plus diſpoſés à la mélancolie ſont auſſi les plus diſpoſés à la haine.

Remarquons auſſi que la haine porte une influence ſpéciale ſur les organes biliaires, & que des états particuliers de ces organes, rendent l'individu très-ſuſceptible des paſſions haineuſes.

L'ENVIE, LA JALOUSIE.

L'envie & la jalouſie produiſent ſur l'homme les effets mixtes des différentes paſſions dont elles ſe compoſent & particuliérement de la haine, que ſouvent elle fait naître & qu'elle entretient. En effet, il ſuffit de voir dans le bonheur la perſonne dont on eſt envieux pour la haïr, pour taxer la nature entière d'injuſtice & d'ingratitude, éprouver la plus grande peine, &, ſi cet état eſt prolongé, ſe conſumer de chagrins,

Au contraire, ſi elle éprouve des malheurs, l'homme envieux éprouve une jouiſſance, un ſentiment de joie intérieure.

Lui ſouhaiter encore plus de mal, déſirer la voir dans la détreſſe & même expirer dans les tourmens, ſont les derniers déréglemens de l'envie & de la jalouſie.

Je termine ici bruſquement mon mémoire. Le ſervice très-actif dont je ſuis chargé maintenant m'empêche de m'en occuper d'avantage, & ne me laiſſe pas même le temps de faire un réſumé qui devrait être la fin naturelle de mon travail.

DE L'INFLUENCE DES PASSIONS SUR LA PRODUCTION DES MALADIES.

Ce que j'opine, quelqu'il ſoit,
C'eſt pour déclarer la meſure de ma vue,
Non la meſure des choſes.

MONTAIGNE.

Par HYPPOLITE BILON, *docteur en médecine, &c., à Grénoble.*

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'HOMME.

CONSERVER l'individu, multiplier l'eſpècé, former, maintenir & perfectionner la ſociété; tel eſt le triple but des fonctions de l'homme. S'il ſe conforme à leurs lois, il en eſt récompenſé par le plaiſir; s'il y manque il en eſt puni par la douleur; enſorte que l'eſpoir & la jouiſſance du plaiſir, la crainte & la ſouffrance de la douleur, ſont les deux balanciers qui font mouvoir l'homme phyſique & l'homme moral.

Mais cette douleur & ce plaiſir diffèrent ſuivant celui des trois buts déſignés que la nature les charge de faire atteindre : à la conſervation de l'individu,

elle attache les jouiſſances du goût & les tourmens de la faim ; pour la multiplication de l'eſpèce, elle nous preſſe de l'aiguillon du déſir & nous enivre des délices de la volupté ; quant à la formation, au maintien & au perfectionnement de la ſociété, elle nous donne le ſentiment pénible de notre faibleſſe, apperçu quand nous ſommes iſolés, & elle nous fait jouir de la conſcience de notre force, reconnue quand nous ſommes réunis.

Fonctions relatives à l'individu.

Les fonctions relatives à la conſervation de l'individu, commencent au moment de la conception; mais ne ſont dans toute leur activité qu'à l'époque de la naiſſance. Le cœur, le poumon & l'eſtomac en ſont les organes principaux.

Comme ſans l'individu rien ne ſerait, la nature employa pour le conſerver les meſures les plus efficaces. Ainſi les fonctions qui y ſont deſtinées n'ont que ce ſeul objet à remplir ; leur durée meſure toute la vie, leur ſuſpenſion inſtantanée cauſerait auſſitôt la mort ; les plaiſirs du goût qui y ſont attachés, ſont ceux de tous les âges, ils indiquent à l'eſtomac ce qui lui convient ou ce qui lui nuirait ; & les douleurs de la faim qui y ſont également liées ſont les plus impérieuſes dans ce qu'elles commandent, comme les plus cruelles dans ce qu'elles font reſſentir.

Fonctions relatives à l'eſpèce.

Après la conſervation de l'individu ce qui eſt le plus important pour la nature, c'eſt la propagation de l'eſpèce ; auſſi les organes ſexuels ſervent preſque

exclusivement à la réproduction. Ils ne sont pas même indispensables à la vie, car leur action ne commence qu'à la puberté & finit à la décrépitude, & loin que leur mutilation cause la mort, elle accroît au contraire la vie de l'individu, de tout ce que vient de perdre la vie de l'espèce

Ne pas satisfaire les besoins que ces organes font éprouver, n'est jamais une privation mortelle, mais devient souvent une contrainte nuisible : d'un autre côté abuser des délices qu'ils procurent entraîne toujours les plus grands maux.

Fonctions relatives à la société.

Plusieurs individus de l'espèce humaine s'étant réunis, ils ont formé les premières associations en vertu de certaines facultés dont le cerveau de l'homme est seul doué. Mais quoique cet organe soit celui de la société, il ne lui fut pas departi d'une manière exclusive, il sert à la vie avant de servir à la pensée; au point même que quelques maladies peuvent altérer & presque détruire l'intelligence, sans que pour cela la vie s'éteigne. Les apoplexies, l'hydrocéphale, la manie, le crétinisme nous en fournissent des exemples.

Parmi les besoins qui naissent de l'exercice des fonctions cérébrales relatives à la société, aucun n'est le résultat nécessaire de l'organisation, & cependant soit par l'empire de l'habitude, soit par la force de nos institutions, ces besoins créés par l'homme, sont ordinairement plus impérieux que ceux nés avec l'homme. C'est ainsi que la société se soumet l'individu en armant

ſa main des inſtrumens du ſuicide, & c'eſt encore ainſi que la ſociété ſe ſoumet l'eſpèce par les vœux de chaſteté qu'elle autoriſe, par les mutilations atroces qu'elle commande.

Si nous ſommes entrés dans de ſi longs détails ſur les fonctions; c'eſt que c'eſt ſur elles que nous allons établir notre diviſion des paſſions, les diſtinguant en effet ſuivant qu'elles appartiennent à l'individu, à l'eſpèce, à la ſociété. Une pareille baſe étant poſée, il nous deviendra facile d'indiquer la ſource de chaque paſſion, l'organe avec lequel elle eſt le plus en rapport, & l'influence de toutes ſur la production des maladies. Cette marche tracée par les réflexions auxquelles nous venons de nous livrer nous paraît devoir conduire par la route la plus directe & la plus ſûre à la ſolution d'une queſtion auſſi importante en métaphiſique qu'en médecine, & qui fait l'éloge le plus vrai de la ſociété qui l'a propoſée.

ORIGINE ET CLASSIFICATION DES PASSIONS.

L'homme ayant été conſidéré comme individu iſolé, comme portion de l'eſpèce, comme membre de la ſociété; il s'enſuit que les impreſſions qu'il reçoit doivent être relatives à l'une de ces trois manières d'être. Or, l'on ſait que les impreſſions reçues par les ſens, tranſmiſes par les nerfs & perçues par le cerveau ſont comme une ſource unique, qui ſe diviſant en trois branches donne naiſſance aux idées, aux ſentimens & aux paſſions.

Je m'explique : 1°. Toute la vie se passe à recevoir des impressions dont tous les objets sont la cause. 2°. Les idées sont le résultat premier & nécessaire des impressions. 3°. Les sentimens (1) sont l'effet de certaines idées que nous nourrissons depuis quelque temps, ou qui de suite nous affectent avec intensité. 4°. Enfin, les passions ne sont que l'exagération de certains sentimens qui vont retentir avec force & continuité dans un organe particulier, susceptible de les alimenter par son action & de les modifier par son influence.

Ainsi, l'on voit l'impression faite par les objets extérieurs produire en nous les idées; les idées donnent lieu aux sentimens, les sentimens engendrent les passions, & c'est là ce qui constitue tout le moral de l'homme.

Appuyons maintenant le raisonnement sur les faits.

L'homme vient de naître, son premier sentiment ne peut être relatif qu'à sa première impression. Ainsi, il souffre de l'air qui le frappe & du froid qui le saisit : bientôt après il jouit par comparaison quand on le préserve de l'influence de ces causes : il connaît donc déjà la douleur & le plaisir. Sa mère lui donne le sein, & le lait lui paraît agréable; on l'en prive & il en ressent le besoin : aussitôt il désire par le double motif du plaisir qu'il va trouver & de la douleur qu'il évitera; alors il a une passion, il a connu la gourmandise.

(1) *Les sentimens* sont pris ici dans le sens que chacun y attache. Cette expression, *les sentimens,* ne désigne ni les sensations, ni la sensibilité; mais le résultat de la sensibilité, des sensations & des idées.

Sa nourrice tarde encore une fois de lui préſenter ce vaſe où il ſuce ſes alimens, où il boit ſes jouiſſances : & ſoudain il crie, s'agite, ſe tourmente : avoir refuſé de ſatisfaire à-la-fois ſes beſoins & ſes plaiſirs, c'eſt avoir provoqué l'impatience, & l'impatience ne peut tarder de produire la colère.

Plus formé l'enfant voit un être dont la couleur eſt noire, la forme hideuſe & le geſte menaçant : à l'aſpect de ces choſes contraires à celles qu'il obſervait ordinairement & qui étaient en poſſeſſion de lui plaire ; il recule, s'étonne, frémit ; il a reſſenti la crainte, il a éprouvé la terreur.

Pluſieurs fois on a ſorti l'enfant de ſon berceau lorſque le beſoin du ſommeil ou celui du repos ſe faiſaient encore ſentir & il a fini par connaître la pareſſe.

Telles ſont la plupart des paſſions relatives à l'individu & qui forment notre première claſſe. D'abord elles ne ſont que de ſimples ſentimens, réſultats des premières impreſſions. Mais bientôt les motifs de ces impreſſions ſe multiplient, les organes qui en ſont ſuſceptibles acquièrent du développement & des forces, & alors ces ſentimens deviennent des paſſions qui dominent certains hommes, durant toute leur exiſtence ; & d'ailleurs elles ſont influencées par la ſociété qui centuple les cauſes qui les excitent comme les moyens qui les ſatisfont.

2me. Classe. — *Paſſions relatives à l'eſpèce.*

Les quinze premières années viennent de ſe terminer & il ſemble qu'alors, comme l'a dit Mme. *de Staël*, la nature vienne ajouter une nouvelle vie à la vie.

La jeune fille éprouve un embarras timide, une curioſité incertaine, des ſentimens indécis, des déſirs inconnus. Le jeune homme ſent une activité dont il s'étonne, s'anime d'un feu qu'il ne ſoupçonnait pas. Ces deux êtres ſi intéreſſans ſe rencontrent & ſoudain l'amour leur a tout expliqué. Entraînés par le beſoin qui les agite ils ne tardent pas à s'énivrer de plaiſirs d'autant plus doux & plus vifs qu'eux-mêmes en ſont à la fois & la ſource & l'objet; & cette fièvre de déſirs qui meurt par la volupté, cette fièvre de volupté qui renait par le déſir, durent encore pendant une longue ſuite d'accès. L'amour maternel, l'amour paternel lui ſuccèdent & leur douceur ramène le calme en même temps que leurs délices aſſurent le bonheur.

Les effets de l'amour ſont en général peu marqués ſur l'enſemble de l'économie, parce que les organes générateurs s'iſolent juſqu'à un certain point de ce *conſenſus unus* qui lie toutes les parties, de ce *conſcientia omnia* qui unit toutes les fonctions.

Que ſi cependant ces mêmes effets ſont quelquefois terribles; la cauſe en eſt dans le rôle immenſe que la ſociété fait jouer à l'amour, tandis que naturellement il ne produit qu'une exaltation phyſique & morale très-momentanée & dont le danger n'eſt que dans l'abus.

3me. Classe. — *Passions relatives à la société.*

L'homme vivant en société, s'apperçoit bientôt que ses premières impressions s'affaiblissent, que ses premiers sentimens s'éteignent, que ses premières passions se métamorphosent : & des sensations, des désirs, des besoins nouveaux, deviennent dès-lors ses dominateurs & ses tyrans.

L'orgueil, l'ambition, l'avarice naissent avec la distinction des rangs, la prééminence des fortunes, & les avantages que procure l'or. Une préférence que nous désirions nous fait connaître la jalousie. L'envie est la suite du succès qu'un autre obtient. La haine ne tarde guères à les suivre, & la soif de la vengeance l'accompagne toujours. Mais l'homme est loin d'être né méchant, on lui rend un service, il éprouve la reconnaissance & l'amitié console la terre!

Ces passions enfantées par la société & qui constituent notre troisième division, semblent sortir l'homme du cercle primordial que la nature lui traça, en lui inspirant des désirs que son organisation ne supposait point. Aussi ont-elles pour effet très-remarquable, de donner une prédominence sensible à certains organes que chacune d'elles affecte spécialement, & d'en faire comme un centre particulier d'où partent des irradiations qui vont influencer toute l'économie.

En suivant la classification que nous venons d'adopter, il devient facile de rendre compte des effets locaux des passions, c'est-à-dire de la tendance que chacune d'elles peut avoir d'affecter un organe, un système

ou un appareil de fonctions. Mais l'influence générale des paffions, leur pouvoir fur l'enfemble de l'économie, ne ferait expliqué que d'une manière obfcure ou imparfaite.

Paffions gaies & Paffions triftes.

Pour réfoudre cette feconde partie de la queftion, il faut partir de ce que nous avons dit fur le plaifir & la douleur, & on verra que les paffions ne font elles-mêmes qu'une modification de la douleur & du plaifir, qu'en dernier réfultat elles font toujours éprouver l'une ou l'autre de ces deux fenfations, que fous ce rapport on les défire ou on le redoute. Or, c'eft en conféquence de ces confidérations qu'on a fait cette divifion fi naturelle des paffions en gaies & en triftes. Les premières, comme le plaifir, dilatent les organes, excitent les fonctions, épanouiffent la phifionomie, & à cet égard ont été nommées excentriques & font regardées comme ftimulantes. Les fecondes, ainfi que la douleur, refferrent les parties intérieures, rallentiffent les phénomènes vitaux, froncent les traits de la face, & pour ces motifs ont été appelées concentriques & font confidérées comme débilitantes.

Telle eft donc la double bafe fur laquelle nous nous étayerons pour parvenir à faire connaître l'influence des paffions fur la production des maladies. D'un côté, la divifion des paffions en paffions relatives à l'individu, à l'efpèce, à la fociété, nous fournira les moyens de de les étudier comme caufes des maladies locales : de l'autre leur diftinction en triftes & en gaies, nous met-

tra dans le cas de les ſignaler comme l'une des ſources des maladies générales.

DES PASSIONS EN PARTICULIER.

DES PASSIONS RELATIVES A L'INDIVIDU.

La gourmandiſe, la colère, la frayeur, la pareſſe & leurs modifications, telles ſont les paſſions relatives à l'individu. Comme elles diffèrent entre elles, & dans leurs cauſes & dans leurs effets, on ne ſaurait généraliſer leur influence ſur la production des maladies......

Nous allons en conſéquence nous occuper de chacune d'elles en particulier.

DE LA GOURMANDISE.

La gourmandiſe eſt la plus commune & la plus ténace des paſſions Elle étend ſon empire ſur tous les hommes & ſur toute la vie. Elle exiſte ſous deux formes importantes à diſtinguer. Chez certains individus elle n'exige que la quantité des alimens & elle ſe préſente avide, inſatiable ſous le nom repouſſant de glouttonnerie. Chez d'autres elle ne convoite que la qualité des mets, & alors délicate, raffinée, elle eſt la gourmandiſe proprement dite.

GLOUTONNERIE.

Lorſque l'on mange des alimens peu variés & quant à leur nature & quant à leurs apprêts, les maux que l'on doit ſe donner par les excès auxquels on ſe livre, ne ſont jamais que des indigeſtions par ſurcharge de

l'eſtomac, & celles-ci ſont de toutes, les moins dangereuſes, parce que la cauſe qui les produit eſt auſſi celle qui les fait ceſſer. Le ventricule trop plein ſe contracte ſur ce qui l'embarraſſe ou l'irrite, & bientôt le vomiſſement expulſe ces cauſes d'embarras ou d'irritation.

Ce n'eſt pas que ces vomiſſemens ne puiſſent à la longue altérer les propriétés vitales de ce viſcère, le rendre plus foible & plus ſuſceptible; mais ils ne vont que très-rarement juſques à faire naître des maladies organiques. Les effets les plus fâcheux qui puiſſent en réſulter, ſont la lenteur des digeſtions, quelques douleurs de colique, ſouvent des rapports nidoreux, des renvois acides, une force dans l'haleine qui approche de la fœtidité, & par intervalle le ſentiment du ſoda qui a lieu, lorſque l'eſtomac étant vide, la bile agit plus vivement ſur lui en raiſon de ſa plus grande ſuſceptibilité.

A la preuve rationnelle de ce que nous avançons vient ſe joindre la preuve expérimentale. Les romains après leurs repas faiſaient un uſage très-commun de l'inſtrument connu ſous le nom de *vomitorium*, & ni les hiſtoriens, ni les ſatiriques n'en ont rapporté des ſuites fâcheuſes. De notre temps un prince malheureuſement trop fameux, dînait ſouvent pluſieurs fois par jour, au moyen des vomiſſemens qu'il ſe procurait & ſa ſanté n'en était pas éminemment dérangée : toutes fois ſa figure annonçait ſes débauches par les bourgeons dont elle était couverte.

Il y a des exemples de gloutonnerie qui ſont en quelque ſorte effrayans. Mr. *Percy* cite dans le journal

de Médecine, Chirurgie & Pharmacie de Paris, l'hiſtoire d'un Poliphage nommé *Tarare* qui eſt bien dans ce cas. Il dévorait des animaux vivans, avalait des matières inorganiques, buvait le ſang des ſaignées, ſe repaiſſait de la chair même des cadavres humains. Mort de conſomption à vingt-ſix ans, l'ouverture du corps laiſſa voir ſon eſtomac & ſes entrailles qui étaient en quelque ſorte réduits en putrilage. Mais on ſent que ce fait n'implique point contradiction ſur tout ce que nous avons dit.

J'ai vu moi-même un homme réformé par le miniſtre de la guerre pour cauſe de gloutonnerie. Un jour il mangea devant moi un chat & un pigeon vivans & c'était là ſes moindres proueſſes. Il préférait à tout la viande crue. Il était atteint du ténia dont il avait rendu pluſieurs fragmens & cependant ſa maladie ne paraiſſait pas l'incommoder davantage que ſa poliphagie. A la pâleur près il ſemblait ſe porter fort bien.

GOURMANDISE.

La gourmandiſe a des effets bien plus fâcheux que la gloutonnerie, parce que les mets nombreux dont elle ſe nourrit, les apprêts compliqués qu'elle invente, les mélanges biſarres qu'elle exige vont ſtimuler l'eſtomac de toutes les manières, le placent à-la-fois entre les extrêmes les plus oppoſés, en titillent les propriétés juſques à les élever à l'excitation la plus vive & les faire deſcendre enſuite à la débilité la plus abſolue. De plus la gloutonnerie ne porte dans le ſang qu'un chile pur & nourriſſant, réſultat d'alimens naturels &

ſimples. Au contraire, la gourmandiſe fait un chile vicieux, tantôt excitant, tantôt relachant & toujours chargé de parties hétérogènes à l'organiſme, qui ne manquent pas de léſer certains organes, de dépraver certaines forces, de nuire à l'enſemble de l'économie. C'eſt ce qui faiſait dire à *Adiſſon* » quand je vois ces » tables à la mode couvertes de toutes les richeſſes des » quatre parties du monde, je m'imagine voir la goutte, » l'hydropiſie, la fièvre & la plupart des autres ma- » ladies cachées en embuſcade ſous chaque plat. «

Les effets de la gourmandiſe doivent être examinés en ſuivant l'ordre des parties ſur leſquelles elle les exerce. D'abord ſur la bouche, enſuite ſur l'eſtomac, enfin ſur toute l'économie

La bouche eſt priſe ici pour le ſiége du goût, & la gourmandiſe excite ce ſens de tant de façons le met en rapport avec des ſaveurs ſi oppoſées entr'elles où ſi peu faites pour lui, qu'elles le déprave ou l'uſe avant qu'un long-temps ſe ſoit écoulé. Alors il n'eſt plus cette ſentinelle vigilante de l'eſtomac qui lui ſignalait les ſubſtances qui pouvaient lui convenir, qui lui meſurait la quantité qu'il devait en admettre : il pervertit ſa fonction, il devient un conſeiller perfide qui l'induit à ce qui ne manque pas de lui nuire.

La gourmandiſe agit ſur l'eſtomac & nous avons vû qu'elle détériore ſes propriétés, altère ſon organiſation & conſume ſa vie. Elle le met dans un état habituel d'indigeſtion qu'elle combat elle-même par des excitans qui vont chercher les forces juſques dans leur dernier azile; & par la ſuite elle eſt obligée de donner à ces

ſtimulans une telle énergie que des skirres, des cancers au pylore, des inflammations, des ulcérations locales, finiſſent par être le réſultat de leur pernicieuſe action.

Enfin la ſanté générale étant liée à l'intégrité de l'eſtomac elle ne tarde pas à ſe détruire. Un chile rare & vicieux ne porte dans les organes qu'une nourriture inſuffiſante & mal-ſaine, les forces languiſſent, les fonctions ſe troublent, le maraſme commence, & la mort n'arrive que précédée d'une foule de maux qui ne lui laiſſent à frapper que l'ombre d'une victime.

Une preuve que ces ſuites funeſtes appartiennent trop ſouvent à la gourmandiſe & jamais à la gloutonerie, c'eſt que tout les animaux ſont gloutons & ne ſont point affectés de ces maux.

Ivrognerie.

A la gourmandiſe il faut joindre l'ivrognerie, qui bien qu'elle ſoit née après la formation des ſociétés, n'en eſt pas moins une paſſion entièrement relative à l'individu.

Il en eſt des boiſſons comme des alimens, certains hommes en aiment la quantité, certains autres en préfèrent la qualité & de-là la diſtinction des ivrognes & des gourmets : les ivrognes veulent avaler le vin plutôt que le goûter, les gourmets déſirent le ſavourer plutôt que le boire.

Le gourmet ſe nuit beaucoup moins que l'ivrogne, en ce qu'il raiſonne ſon goût, étudie ſon eſtomac & ne boit qu'autant qu'il le peut ſans s'incommoder. De plus comme il connaît les vins, il eſt ſollicité par ſon propre plaiſir à n'en choiſir que de naturels & de bien-

ſaiſans. Au contraire l'ivrogne à force de s'exciter par des quantités conſidérables de boiſſons, devient à la longue ſi ſuſceptible d'ivreſſe, par l'affaibliſſement ſucceſſif de ſes organes, qu'une doſe très-legère ſuffit pour la provoquer & qu'il finit par s'abrutir au point de devenir preſque imbécille.

Les effets de l'excès du vin, ou plus généralement des boiſſons ſpiritueuſes, ſont relatifs à l'eſtomac & au cerveau; mais pour bien les apprécier il faut diſtinguer l'ivreſſe de l'ivrognerie : l'ivrognerie eſt la maladie morale dont l'ivreſſe n'eſt que l'accès.

IVRESSE.

L'ivreſſe étant produite par une quantité de vin plus conſidérable que nous ne pouvons la ſupporter; l'eſtomac devient le ſiége d'une indigeſtion dont la cauſe ſe trouve à la-fois dans la maſſe & dans la nature du liquide que contient ce viſcère; ce qui explique les vomiſſemens ſi communs en pareil cas. Bientôt la partie alkoolique du vin eſt abſorbée dans les inteſtins gréles, le ſang s'en ſurcharge & s'élance vers le cerveau avec d'autant plus d'énergie qu'il ſtimule plus vivement le cœur & que les alkools ont pour l'encephale la même affinité que les diurétiques pour les reins, les mercuriaux pour les ſalivaires, &c. Alors toutes les fonctions cérébrales ſont troublées : les ſenſations ſont obtuſes ou fauſſes, les idées ſont confuſes & bizarres, la langue balbutie des mots ſans ſuite, ou ſe livre à la loquacité la plus exhubérante; les mouvemens ſont incertains, vacillans, mais quelquefois vifs & énergiques.

Enfin quand l'excitation eſt paſſée, il ſuccède à la ſecouſſe que les forces ont reçue une débilité dont le ſommeil eſt bientôt la ſuite.

Quelquefois l'ivreſſe ſe montre ſous d'autres formes; ce qui dépend d'une part du temperament & du caractère de l'homme qui en eſt atteint & de l'autre de l'eſpèce de boiſſon qui en eſt la cauſe. Ainſi *Tibère* dans ſes débauches de caprée égorgeait juſques à ſes amis; & *Horace* ſous les boſquets de Tibur ſoupirait auprès de ſa Lydie, demandant en vain à Venus des forces que Bacchus lui avait ravies. Ainſi l'ivreſſe des eaux-de-vie eſt ſouvent furieuſe & marquée dès ſon principe par un grand accroiſſement de forces; tandis que l'ivreſſe de la bierre eſt en quelque ſorte apathique & altère l'individu par l'impuiſſance la plus abſolue.

IVROGNERIE.

L'ivrognerie agit également ſur l'eſtomac & ſur le cerveau. Les excitations repetées qu'elle leur fait éprouver, les uſent avant le temps & à la longue. L'ivrogne penſe auſſi faiblement qu'il digère mal. Je connais un homme d'eſprit, auteur de pluſieurs ouvrages, que l'abus du vin a plongé dans un état tel qu'il ne peut aſſembler deux idées & qu'il a habituellement une indigeſtion par jour. L'ivrognerie cauſa la mort *d'Alexandre*; & *Marc Antoine*, dut ſa perte autant à ſon amour pour le vin qu'à ſa paſſion pour *Cléopatre*.

Il eſt cependant des ivrognes aſſez heureuſement organiſés pour réſiſter aux influences pernicieuſes du vin. Tel ce *Cimber* qui tua *Céſar* & qui diſait : » Aurais-je

» pu

» pu ſupporter un tyran, moi qui ne pouvais ſuppor-
« ter le vin. «

Un adage très-répandu aſſure que quiconque vit pour le vin, ne manque guères de mourir par l'eau. C'eſt-à-dire que les ivrognes deviennent hydropiques. Le fait eſt vrai pour un grand nombre; mais il ne tient qu'à la foibleſſe locale & générale produite par la répétition fréquente des excitations les plus vives; ſans qu'il y ait aucune liaiſon néceſſaire avec la nature de l'excitant.

Les efflorefcences du viſage appelées rubicondes, ſont encore un effet du goût pour le vin; elles tiennent d'une part à ce que l'ivreſſe porte & fixe, pour un certain temps, le ſang vers les parties ſupérieures; & de l'autre à ce que les vaiſſeaux capillaires ſont plus multipliés à la face que par-tout ailleurs.

J'ai remarqué que ce ſont moins les ivrognes que les gourmets qui ſont affectés de ces rougeurs, & le raiſonnement eſt ici d'accord avec l'expérience. Car la débilité générale que produit l'ivrognerie, ne doit pas être marquée par un ſigne local de force. Tandis au contraire que les gourmets s'excitant doucement, entretiennent dans une molle activité les reſſorts de la machine, maintiennent dans une agréable hilarité leurs penſées & leurs ſentimens, & font ainſi le contraſte parfait des ivrognes qui perdent tout à-la-fois la force de leur corps & la vivacité de leur eſprit.

DE LA COLÈRE.

Il faut diſtinguer dans la colère les effets de ſon accès & ceux de ſon habitude : car il y a entre l'homme

colère & l'homme en colère la même différence qu'entre le caractère & les actions, ou pour citer un exemple, qu'entre l'ivrognerie & l'ivresse.

Accès de Colère.

Ovide donne la description d'un accès de colère, & dit :

» Ora tument irâ, nigrescunt sanguine venæ,
» Lumina gorgoneo sæviùs igne micant.

Mais ici tout est confondu & ce qui suffit au poëte ne satisfait pas toujours l'observateur. Il convient de reconnaître deux sortes de colère, & elles sont si bien marquées que le vulgaire a désigné l'une par l'épithète de blanche.

Dans cette dernière le visage est d'une pâleur livide, les yeux jettent un feu sombre, les traits sont froncés, les lèvres tremblent, la poitrine laisse échapper un mugissement sourd ; tout le corps vacille & semble hésiter entre les mouvemens les plus désordonnés & l'immobilité la plus fixe...... Quand ce moment de rage est passé, il laisse après lui le désir continu de la vengeance.

Dans l'autre espèce de colère, les veines se gonflent, la figure s'enlumine, l'œil étincelle, la bouche écume, la voix éclate, les forces se centuplent ; mais cette fureur cesse aussitôt que son objet est rempli, elle ressemble, comme le dit *Seneque*, à ces ruines qui se brisent sur ce qu'elles écrasent.

On voit par le premier tableau que tout présente l'aspect de la débilité la plus marquée, tandis que le second montre au contraire l'excès des forces.

COLÈRE CONCENTRÉE.

La première espèce de colère, la colère concentrée qu'on pourrait encore appeller asthénique ou adynamique : est surtout l'apanage des tempéramens mélancoliques. C'est celle de *Tibère* & de *Louis XI.* Elle intervertit la marche du sang, elle le refoule sur lui même, & lui interdisant pour ainsi dire l'entrée dans le cœur, qu'elle resserre au dernier point, elle le fait rétrograder dans la veine cave & séjourner dans le foie. Aussi voit-on l'ictère être quelquefois l'effet subit d'un pareil accès, & souvent il donne lieu à des embarras gastriques qui exigent peu après l'administration d'un vomitif.

Si cette colère était assez forte pour déterminer la mort subite; celle-ci commencerait par une sincope que l'asphixie ne tarderait pas de suivre. En effet le cœur ne recevrait plus assez de sang pour entretenir ses contractions & de là la sincope; par suite il n'en arriverait pas au poumon la quantité qu'il doit en rougir, pour suffire à l'entretien de la vitalité dans tous les organes, & de là l'asphixie & la mort.

COLÈRE EXPANSIVE.

La seconde espèce de colère, la colère expansive, qu'on pourrait dénommer sthénique, ou angio-ténique, s'observe spécialement chez les tempéramens sanguins. C'est là colère *d'Achille.* Ses effets sont comme le dit très-bien *Charron*, » de faire bouillir le sang en notre » cœur & de lever de furieuses vapeurs en notre es-

» prit. « Les inflammations, les hémorragies par le nez ſont les maladies qui en réſultent quelquefois d'une manière ſoudaine. J'ai vu un pareil accès être ſuivi pendant un jour d'un délire furieux & de convulſions effrayantes. On ſait combien cette colère influe promptement ſur les humeurs de celui qui en eſt atteint, on connaît à cet égard l'hiſtoire de cette femme dont le nourriſſon périt dans une attaque d'épilepſie, pour l'avoir teté pendant qu'elle ſe livrait à la plus violente colère. La morſure des vipères eſt bien plus dangereuſe quand on les a excitées & qu'elles ſont en fureur. Une ſeule eſt plus vénimeuſe lorſqu'elle mord pour attaquer, que deux ne le feraient quand timides, elles mordent en fuyant.

Les effets de cette colère ſe fixent d'abord ſur le cœur, & ils le font battre avec la dernière violence : puis ils ſe portent au cerveau ; mais celui-ci n'eſt affecté que parce qu'en raiſon de l'excitation du cœur, il reçoit, dans un temps donné, une quantité plus conſidérable de ſang, & que ce ſang lui arrive avec plus de force que dans l'état naturel. C'eſt par ſuite de cette manière d'agir que cette colère produit ſi ſouvent l'aberration complète des facultés intellectuelles, & c'eſt à elle qu'il faut appliquer ce mot *d'Horace*, *Ira furor brevis eſt.*

La fureur provoquée par une demi ivreſſe rentre encore ſous ce rapport dans ce genre de colère, puiſqu'elle porte au cerveau & cauſe une ſorte de démence. Ainſi *Alexandre* excité par les boiſſons & emporté par la colère, expoſe ſes amis *Liſimache* & *Clitus*, l'un à la fureur d'un Lion, l'autre à la ſienne. . . . . . Le premier ne mourut pas !

Enfin c'eſt d'après ces obſervations qu'on peut expliquer certaines apoplexies dont un accès de colère eſt la ſeul cauſe; elles ont lieu parce que les veines jugulaires ne ſont pas dilatées pour le retour du ſang, dans les mêmes proportions que les carotides pour ſon arrivée, & en outre, parce que l'agent d'impulſion agit très-fortement ſur ces dernières & n'a qu'un faible pouvoir ſur les premières.

De tout cela il faut conclure que dans la colère concentrée, les effets ſont ſurtout relatifs à la vie intérieure & que la mort générale eſt la ſuite de celle du cœur. Tandis au contraire que dans la colère expanſive les effets apparens portent ſpécialement ſur la vie extérieure & que la mort de tous les organes dépend de celle du cerveau.

Habitude de la Colère.

Tels ſont les effets de la colère, autant qu'on n'a égard qu'à ſes accès. Si maintenant on conſidère ſon habitude, on concevra naturellement que les premiers organes ſur leſquels elle agit, doivent être ceux même ſur leſquels ont porté les principaux réſultats des accès. Ainſi le cœur, le cerveau, le poumon & le foie, ſont ou léſés dans leurs propriétés, ou altérés dans leur texture.

Les anévriſmes du cœur reconnaiſſent parmi leurs cauſes, l'habitude de la colère expanſive. On les a vu pluſieurs fois ſe rompre dans le moment de l'accès : ce qui rend bien évidente la puiſſance de cette paſſion pour produire cette maladie : car elle doit pouvoir

commencer la dilatation d'un organe, puifqu'elle peut déterminer la rupture de cette dilatation.

J'ai obfervé plufieurs fois des palpitations de cœur très-violentes qui ne tenaient point à un vice organique. L'hiftoire de la maladie m'a prouvé que la caufe en était dans des accès de colère fréquemment répétés : Auffi ont elles réfifté à tous les moyens, tant que l'individu s'eft laiffé aller à cette paffion.

L'habitude de la colère concentrée eft bien loin de provoquer les anévrifmes du cœur, puifqu'elle refferre fortement cet organe. Elle tend plutôt à y développer des offifications. Monfieur ...... d'un tempérament nerveux jufques à la féchereffe, d'un caractère entier jufques à la ténacité, de mœurs loyales jufques au fcrupule; était par opinion d'abord, & par entêtement enfuite, l'ennemi irréconciliable de la révolution françaife. Mais auffi bon citoyen qu'honnête homme il fe bornait à exhaler fon humeur avec fes amis. Les progrès des principes nouveaux l'irritèrent à un tel point que je puis affurer qu'il fut en colère pendant toute la révolution. Enfin il ne put plus tenir à un état auffi violent & auffi contraint : une maladie cruelle fe développa, elle était marquée par des accès d'afthme convulfif, dans chacun defquels on croyait le voir étouffer, & il rendait alors une quantité de crachats fpumeux & fanglans. Hors de ces momens il ne pouvait dormir que la tête fort haute, était effoufflé par le moindre exercice, mais n'avait aucune palpitation. Il mourut après plufieurs mois de fouffrances & s'étant affaibli graduellement. A l'ouverture du corps on trouva

toute la membrane interne du tronc de l'aorte offifiée, ainfi que quelques points des valvules tricufpides. Le foie était plus dur & plus gros qu'il ne devait l'être & tous les autres organes étaient parfaitement fains.

Il eft difficile de trouver une obfervation plus concluante en faveur des diftinctions que nous avons propofées, des faits que nous avons établis & des explications que nous avons données.

Le cerveau influencé a fon tour par l'habitude de la colère, s'affaiblit à la longue foit qu'il ait été trop excité par la colère expanfive, ce qui ufe fa vitalité, foit qu'il ne l'ait pas été fuffifamment dans la colère concentrée, ce qui empêche le déploiement de fes forces. Alors les fenfations dont il était le centre deviennent moins vives & moins fidèles. Les contractions mufculaires dont il était le moteur ont lieu quelquefois malgré lui, & de là les convulfions, les danfes de St.-Gui, &c. J'ai vu chez un homme très-colère le bras droit perdre peu-à-peu de fa force & s'émacier enfin fans autre caufe connue.

Le cerveau n'eft que rarement frappé d'apoplexie chez ceux qui ont l'habitude de fe mettre en colère; parce qu'il s'accoutume à déployer affez de forces pour réagir avec efficacité fur l'excès de fang que le cœur lui lance.

Mais ceux qu'une circonftance quelconque met dans une extrême fureur pour la première fois de leur vie, font expofés à l'apoplexie, parce que leur cerveau eft comme fuffoqué par la quantité de fang qui lui arrive : fes forces n'étant point en rapport avec cet état qui eft pour lui contre nature.

Ce que nous venons de dire de l'apoplexie ſuite de la colère expanſive, il faut l'appliquer à la ſincope, effet de la colère concentrée.

Si l'on nous objectait que d'après notre expoſé le premier accès de colère ſerait toujours mortel, nous répondrions qu'il ſuffit de ſuppoſer ce premier accès faible ou médiocre : ce qui eſt d'ailleurs en rapport avec ce qu'on ſait de toutes les paſſions qui n'acquièrent de la force qu'en raiſon de leur durée, & qui de même que l'homme ont leur naiſſance, leur accroiſſement, leur état & leur déclin.

Le poumon n'eſt que très-modérement influencé par les répétitions de la colère ; quelquefois cependant elles provoquent les difficultés de reſpirer, & toujours elles ont une action marquée ſur la foule de maladies dans leſquelles ce ſimptome exiſte.

Un accès de colère qui coïnciderait avec un accès d'aſthme, ferait preſque indubitablement périr le malade par l'aſphixie, ſoit qu'il y eut défaut de ſang comme dans la colère concentrée, ſoit qu'il y en eut excès comme dans la colère expanſive. Dans le premier cas le poumon mourrait par affaiſſement, dans le ſecond il périrait par ſuffocation.

La colère concentrée eſt la ſeule, qui comme nous l'avons vu, produiſe des effets bien ſenſibles ſur le foie. Renouvellée ſouvent elle y trouble la ſécrétion, la circulation, & l'excrétion de la bile ; elle l'engorge d'un triple fluide, celui de la veine porte, celui des artères hépatiques & celui des conduits biliaires. De là la production poſſible de cette quantité de maladies

organiques dont cet organe eſt quelquefois le ſiége, comme le gonflement, les obſtructions, l'obéſité, les granulations, les ſtéatomes, les hydatides, les ſkirres & les calculs. De là auſſi le pouvoir extrême de la colère pour cauſer les maladies qui n'affectent que les propriétés vitales du foie, comme l'hépatite, l'ictère, les fièvres gaſtriques, les diarrhées bilieuſes, les coliques hépatiques & les flux atrabilaires. De là enfin les complications bilieuſes ou gaſtriques qui manquent rarement d'intervertir la marche des maladies aiguës chez les ſujets qui ſont dans de pareilles circonſtances.

DE LA PEUR.

La timidité, eſt au moral ce que la débilité eſt au phyſique, & l'une & l'autre ſe rencontrent d'ordinaire chez le même individu.

La faibleſſe de la conſtitution ôte à l'homme la confiance qu'il pourrait avoir en lui-même, & de là la crainte, qui eſt la peur du mal à venir; la frayeur & la terreur, qui ſont les deux extrêmes de la peur du mal préſent.

Ce n'eſt pas que la force du jugement & du caractère ne ſe rencontre quelquefois chez des individus en apparence très-faibles; mais on peut affirmer que ce ſont là des exceptions, les faits & les opinions ſont d'accord à cet égard : & l'hiſtoire nous montre le courageux Mithridate, *armé d'une grande taille :* comme la poéſie nous peint le lâche *Therſite*, avec un corps frêle & débile.

L'homme qui reſſent la peur nous offre un tableau

dont chaque trait décèle la faibleſſe de tout ſon être. D'abord faibleſſe du corps, ainſi *Virgile* s'écrie....

Osbtupui ſteterunt que comæ & vox faucibus hœſit.

Enſuite faibleſſe d'eſprit, ainſi *Ciceron* dit....

Pavor ſapientiam omnem mihi ex animo expectorat.

Enfin *Lucrece* deſſine l'image complette, en diſant :

Sudorem itaque & pallorem exiſtere toto corpore, & infrigi linguam, vocemque aboriri, caligare oculos, ſonere aures, ſuccidere artus, denique concidere, ex animi terrore vidimus.

On dit d'un homme timide, *il a le cœur faible*, on dit d'un homme qui a peur, *il manque de cœur* :- & l'on employe les mêmes phraſes quand on parle de quelqu'un qui tombe en défaillance, on dit *le cœur lui faiblit*, *le cœur lui manque.* Hé bien ces expreſſions vulgaires rendent un compte exact de l'effet inſtantané de la peur qui ralentit & ſuſpend même la circulation. Auſſi produit-elle ſouvent des ſincopes; & leur force & leur durée ſont quelquefois ſi conſidérables qu'on a vu la mort les terminer. Cet homme qui, au rapport de *Montaigne*, mourut ſur la brèche ſans avoir été bleſſé, dut périr de cette manière.

Si les effets ſubits de la peur ſe tranſportent ainſi ſur le cœur pour déterminer les évanouiſſemens & débiliter tout le corps, ſi le ſang qui parvient alors au cerveau ne lui arrive qu'avec trop de lenteur & en trop petite quantité, ce qui produit l'affaibliſſement de toutes les fonctions cérébrales : il doit s'enſuivre que les effets locaux & gradués de cette paſſion, dont les accès ſe répètent ou dont la cauſe ſe continue, porteront ſur

le cerveau & ſur le cœur dont les fonctions éprouveront un trouble manifeſte.

La peur eſt une des ſources des anévriſmes du cœur, & *Deſault* avait obſervé que cette maladie ſe multipliait ſingulièrement à l'époque où la France mourait ſous le règne de la terreur.

Ici nous croyons devoir obſerver que les anévriſmes du cœur ſont produits par deux ordres de cauſes dont la manière d'agir eſt oppoſée. Les unes ſont excitantes & déterminent une dilatation active, les autres ſont débilitantes & ſont ſuivies d'une dilatation paſſive.

Les premières, comme la colère expanſive, augmentent l'action du cœur; ſes contractions alors plus fortes & plus étendues, accroiſſent la rapidité de la circulation; & les parois du cœur ſont dilatés outre meſure, d'abord par l'excitation que l'organe lui-même a reſſentie, enſuite par la maſſe & l'impulſion du ſang qui ſont devenues plus conſidérables.

Les ſecondes ont une action contraire; ainſi la peur qu'il faut ranger parmi elles, affaiſſe les parois du cœur, diminue les moyens de réaction & le ſang a de cette manière beaucoup plus de facilité pour diſtendre des parties qui flaſques & ſans reſſort, ne lui laiſſent à vaincre que la ſeule force d'inertie.

Le cerveau influencé par un état habituel de timidité, par une crainte ſoutenue, par des frayeurs répétées, ne tarde guères à perdre de ſon énergie. Et les fonctions relatives aux ſenſations, à l'entendement, aux mouvemens & à la voix, ne manquent pas de languir par une ſuite néceſſaire de ſa propre faibleſſe.

Mais pour cela l'organe n'eſt point modifié dans ſa texture : & il eſt digne de remarque que les cauſes morales, les paſſions, n'altèrent preſque jamais la ſubſtance de l'encephale, mais ſeulement ſa vitalité : tandis qu'au contraire ces mêmes cauſes produiſent preſque toujours dans le cœur & dans le foie des léſions organiques très-notables. Toutes fois l'ébranlement qu'éprouve le cerveau par une violente terreur eſt dans certains cas ſi violent, qu'on l'a vu déterminer ſur le champ, la manie, l'épilepſie & la catalepſie, & par contre il a guéri ces mêmes affections dans plus d'une circonſtance. On connaît la manière dont *Boërrhave* arrêta cette épilepſie imitative, qui faiſoit des progrès ſi effrayans parmi les enfans de l'hôpital de Harlem.

En reſſerrant le cœur & ralentiſſant la circulation, la peur doit étendre ſon influence ſur le foie, & ſous ce rapport elle a des effets très analogues à ceux de la colère concentrée, ſoit pour produire ſubitement l'ictère & l'embarras gaſtrique, ſoit pour déterminer à la longue les affections organiques de quelques parties du ſyſtême digeſtif.

Je ferai cependant ſaillir une différence entre les effets de ces deux paſſions : ſavoir, que la colère concentrée les porte du foie à l'eſtomac, & que la peur les dirige du foie aux inteſtins. Auſſi les vomiſſemens ſont-ils plutôt le réſultat de la première, & les ſelles celui de la ſeconde. La colère concentrée provoque ſur-tout les embarras gaſtriques, & la peur les embarras inteſtinaux. Les fièvres bilieuſes ou méningo-gaſtriques ont ſouvent parmi leurs cauſes des accès de

colère concentrée ; les fièvres muqueuſes où adeno-méningées ; reconnaiſſent communément parmi les leurs, la terreur forte ou la peur long-temps continuée. Quelques auteurs ont parlé d'une crainte héréditaire qui tient à une impreſſion forte reçue par la mère, de celui qui en eſt atteint, durant le temps de la geſtation Ils citent *Jacques premier* qui éprouvait une terreur invincible toutes les fois qu'il voyait tirer une épée. Cette terreur tenait ſelon eux à ce que *Marie Stuart* avait vu aſſaſſiner dans ſes bras, ſon amant le muſicien *Rizzo*.

Les anciens ont encore écrit ſur une terreur panique qu'ils croyaient envoyées par les dieux, & dont l'effet était de produire une démence ſi généralement épidémique ou ſi rapidement contagieuſe, qu'elle s'emparait à la fois de toute une ville. Telle fut celle qui regna à Carthage & dans laquelle les habitans ſe prenaient pour des ennemis & s'entre-tuaient réciproquement.

Mais de pareilles diſtinctions ne peuvent éclaircir la queſtion que nous avons à réſoudre, elles conduiſent à l'erreur & nous cherchons la vérité.

DE LA PARESSE.

Au lieu de ranger la pareſſe parmi les paſſions, il me ſemble qu'on pourrait plutôt la conſidérer comme n'étant que leur abſence. La nonchalante apathie qui la caractériſe, la continuité d'inaction qui la conſtitue, n'autoriſeraient-elles pas ſuffiſamment cette opinion ? Mais en général comme on eſt convenu d'appeler paſſion tout déſir ſoutenu & excluſif d'un objet quelconque ; que d'après cette manière de raiſonner la pareſſe eſt le

défir du repos, comme l'avarice eſt celui de l'or, l'ambition celui des honneurs, l'amour celui de la volupté : il s'enſuit que la pareſſe eſt une paſſion & même une des plus univerſelles. Et ne l'a-t-on pas diviniſée par cet adage italien qui la définit *il divino far niente.*

Pour que nous nourriſſions un défir, il ne faut pas qu'il y ait dans notre propre organiſation une impoſſibilité phyſique de le ſatisfaire. Or, d'après cela la pareſſe ne peut porter que ſur cette moitié de l'homme dont les organes & les fonctions ſont ſous l'empire de la volonté, & j'entends déſigner les ſens, l'intellect, les mouvemens & la voix, dont l'enſemble compoſe ce qu'on appelle la vie extérieure.

Les fonctions de la vie intérieure, au contraire, ne ſont pas non plus ſoumiſes à la pareſſe, le défir du repos ne pouvant concerner que les organes qui peuvent en jouir.

La pareſſe en action n'eſt donc que l'état actuel d'inaction, le repos plus ou moins prolongé & plus ou moins complet des organes & des fonctions de la vie extérieure. Ce qui tient à ce que les ſens, le cerveau, les muſcles manquent de ſuſceptibilité pour l'impreſſion des objets, ou de forces pour la réaction ſur ces mêmes objets.

Cette manière de conſidérer la pareſſe lie ſa théorie avec celle du ſommeil, elle les appuye l'une ſur l'autre : & on ne pourrait en effet les ſéparer, ni en métaphyſique, ni en phiſiologie ſans commettre une erreur fondamentale. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de montrer leurs rapports, & de faire leur hiſtoire.

Le repos d'un organe, long-temps continué, lui enlève toujours une partie de ſes forces & diminue ſouvent ſon volume. Le ſtrabiſme le prouve pour les yeux, la paralyſie pour les membres, &c. Le cerveau eſt ſujet à cette même loi & par la ſuite l'effet devient cauſe. C'eſt-à-dire que la pareſſe augmente chaque jour cette inaptitude de l'encéphale, d'où réſultent le défaut de mémoire, la lenteur d'imagination, l'incertitude du jugement, qui ſont dans ce cas de véritables maladies acquiſes; & puiſqu'elles ſont cauſées par la pareſſe, on pourrait les guérir par le travail. C'eſt-là ce qui a fait dire aux poëtes que l'ignorance naquit de la pareſſe . . . . . .

Il eſt une ſtupide & lourde déïté
Le Tmolus autrefois fut par elle habité
L'ignorance eſt ſon nom, la pareſſe peſante
L'enfanta ſans douleur au bord d'une eau dormante.
(LEMIERRE.)

De plus la pareſſe diminue chaque jour la force des muſcles & l'adreſſe des mouvemens; change de même le timbre de la voix & la vivacité de l'élocution. Le tout parce qu'elle exerce ſur les organes moteurs & vocaux le même pouvoir que ſur le cerveau. Ainſi la débilité la plus marquée, voilà ſon influence ſur la vie extérieure, influence qui modifie à ſon tour & à ſa manière toutes les maladies qui attaquent cette moitié de nos fonctions.

Mais en général quand un organe s'affaiblit, un autre augmente de forces. Ici cette obſervation ſe réaliſe dans ſa plus grande latitude : & tous les organes de

la vie intérieure redoublent effectivement d'activité en raison de celle qui manque à ceux de la vie extérieure.

La nutrition de l'individu étant le but final des fonctions intérieures elle doit alors devenir chaque jour plus marquée & plus facile ; Aussi l'embonpoint le plus fleuri, l'obésité la plus riche viennent bientôt à la suite de la paresse qui provoque d'un côté autant de mouvement & d'énergie, qu'elle demande de l'autre de repos & d'apathie.

Sous ce rapport encore la paresse agit comme le sommeil & on peut appliquer à l'une ce qu'*Hipocrate* disait de l'autre :

» *Somnus labor visceribus.*
» *Pigritia labor visceribus.*

Il faut remarquer d'après ce que nous venons de dire, 1°. que l'inaction des organes extérieurs déterminant l'énergie des organes intérieurs, la paresse devient ainsi la cause de la gourmandise; 2°. que l'activité des organes intérieurs amenant la faiblesse des organes extérieurs : la gourmandise se trouve par-là une des sources de la paresse. De cette manière ces deux vices sont le principe l'un de l'autre & les poëtes eux-mêmes les font marcher de concert. *Boileau* nous dit que.......

.... Des chanoines vermeils & brillans de santé,
S'engraissaient d'une longue & sainte oisiveté.....
..... Veillaient à bien dîner......

Mais l'excès de repos dans un ordre entier de fonctions & l'excès d'action dans un autre, font à la longue une révolution dans toute l'économie dont la faiblesse

générale

générale eſt le réſultat, & l'on ſait que la débilité eſt une ſource commune à la plupart des maladies.

Or c'eſt d'après ces apperçus qu'on peut concevoir l'influence de la pareſſe ſur une foule de maux, ſoit pour les produire, ſoit pour les modifier. Ainſi ſur la mélancolie, la noſtalgie, l'idiotiſme, l'hypocondrie qu'elle occaſionne quelquefois & qu'elle aggrave toujours. Sur le carreau des enfans, ſur les engorgemens abdominaux des vieillards, ſur la chloroſe des jeunes filles, qu'elle concourt conſtamment à produire & entretenir. ſur les affections vermineuſes, ſur les fièvres adeno-méningées dont elle eſt une des cauſes prédiſpoſantes. Sur les ſcrophules dont elle provoque le développement, multiplie les ſymptômes & accélère les progrès. Sur le ſcorbut qui ſemble reſpecter le marin actif & qui frappe mortellement le matelot pareſſeux. Enfin & ſans entrer dans de plus longs détails, autant le repos eſt utile comme précaution d'hygiène & comme moyen de thérapeutique ; autant ſon abus eſt nuiſible comme cauſe de maladie.

Des Passions relatives a l'Espèce.

On pourrait diſtinguer les paſſions relatives à l'eſpèce en celles qui ſe rapportent à l'union des deux ſexes, & en celles qui ont pour objet le produit de cette union. L'amour, proprement dit, formerait ſeul le premier genre ; la tendreſſe maternelle, la piété filiale composeraient le ſecond. Mais on ne trouve pas dans ces derniers ſentimens le caractère des paſſions, communément même on ne les range pas parmi elles, &

d'ailleurs, leur influence eſt à-peu-près nulle pour la production des maladies. D'après ces motifs nous devons nous borner à parler de l'amour.

Une femme d'eſprit diſait : » L'amour malheureux eſt la ſource de tous les maux, l'amour heureux en eſt le remède. « Elle n'était pas fort loin de la vérité. L'amour heureux eſt une paſſion gaie, excitante, & celles-là ſont rarement nuiſibles. L'amour malheureux eſt une paſſion triſte, débilitante, & celles-ci ont preſque toujours des réſultats fâcheux. De cette manière l'amour produirait ſur l'économie des effets oppoſés mais généraux & ſous ce point de vue nous devons renvoyer ce qui le concerne à l'article des paſſions gaies & des paſſions triſtes conſidérées en général.

Mais l'amour a un ſiége particulier en vertu duquel il agit ſur certains organes plus volontiers que ſur d'autres; & ceux-là étendent enſuite ſur le ſyſtème une influence plus ou moins marquée. Or pour préſenter cet autre rapport dans les détails qui lui conviennent, & montrer toutes les faces ſous leſquelles il peut être enviſagé ; nous ſommes obligés de nous livrer à quelques conſidérations phiſiologiques ſur l'amour, leſquelles nous ſont indiſpenſables ſoit pour éclaircir ce que nous avons à dire de ſon influence ſur la production des maladies, ſoit pour lier ſa théorie à la doctrine générale que nous cherchons à établir.

DE L'AMOUR.

Nous avons vu qu'il fallait conſidérer dans l'hiſtoire général de l'homme, l'individu, l'eſpèce & la ſociété :

& que le cœur, les parties de la génération & le cerveau, étaient les organes centraux d'où résultait l'ensemble des fonctions relatives à la société, à l'espèce & à l'individu. Or l'amour s'emparant de l'homme, sous l'un comme sous l'autre de ces rapports, dans l'une comme dans l'autre de ces circonstances; nous devons lui appliquer toutes ces données & nous sommes ainsi conduits à le diviser en trois genres ; agissant pour lui seul en particulier de la même manière que pour toutes les autres passions en général.

Ainsi nous distinguons un premier amour qui a son siége dans le cœur & qui porte son action sur les phénomènes relatifs à l'individu. Un second dont le foyer est dans les organes réproducteurs, & dont le pouvoir s'étend sur les fonctions propres à l'espèce. Enfin un troisième dont le trône est dans le cerveau, & qui tient sous son empire les actes qui, dérivant de ce viscère, ont pour fin la société.

AMOUR DU CŒUR.

C'est dans le cœur qu'on voit s'allumer la première étincelle de la vie ; c'est dans le cœur que vient briller le premier rayon de l'amour. Chez la jeune fille qui éprouve cet amour du cœur, il existe plutôt parce qu'elle a senti que parce qu'elle a jugé, aussi sa raison n'en apprécie point les motifs & ses sens n'en devinent point le but.

Le cœur n'étant pas soumis à la volonté, il s'en suit que son amour est aussi involontaire que ses battemens, & que nous ne devons exprimer cet amour que

par des phénomènes dépendans du cœur que la volonté n'a le pouvoir, ni d'empêcher ni de produire.

Une jeune amante voit ſon amant, & ſoudain une rougeur timide colore ſes joues, une flamme douce brille dans ſes regards, ſon cœur eſt agité par de molles palpitations, ſa poitrine laiſſe échapper de légers ſoupirs. Tous les traits de ce tableau ſont fournis pat le cœur, ils tiennent à ce que la circulation eſt accélerée par le mouvement d'expanſion qu'imprime à ſon organe central, le plaiſir qui naît de la préſence de l'objet aimé. Et cet effet particulier, ſe lie à ce fait général que tous les organes ſe dilatent par les ſenſations agréables, comme pour multiplier la ſurface qui jouit.

Mais l'amant vient de s'éloigner, & auſſitôt le cœur ſe reſſère, la poitrine s'oppreſſe; le ſoupir devient preſque l'angoiſſe, les lys remplacent les roſes & des larmes involontaires éteignent le feu du regard. Ces phénomènes oppoſés aux précédens, doivent dépendre d'une cauſe contraire. C'eſt-à-dire de la contraction du cœur, de la concentration générale, réſultats néceſſaires de la peine éprouvée. C'eſt également ce qui a lieu pour toutes les parties organiſées qui dès qu'elles ſouffrent, ſe retirent ſur elle-mêmes comme pour ſe dérober à l'impreſſion de la douleur.

Si cet amour était toujours heureux, il produirait peu de maux chez les jeunes filles. D'ailleurs comme elles ſont bientôt mieux inſtruites, elles ne tardent guères à ne pas le reſſentir ſeul, ce qui empêche d'obſerver les effets qui lui ſeraient excluſifs.

Toutes-fois l'inquiétude que caufent des fenfations dont on méconnaît la nature, l'agitation que provoquent des défirs dont on ignore le but; procurent ordinairement ce mal-aife pénible, cet état d'indécifion entre la fanté & la maladie, que l'on remarque fi fouvent chez les jeunes filles.

Le développement de l'amour du cœur coïncide prefque conftamment avec l'époque de la puberté, & de-là fon influence fi grande fur la menftruation, qu'il accélère ou retarde, augmente ou diminue, fuivant qu'il eft heureux ou malheureux, & que comme tel, il précipite ou ralentit la circulation.

Le plus fouvent néanmoins c'eft en éloignant, diminuant ou fupprimant les menftrues, que cet amour agit fur l'organe utérin; & fi l'on ne parvient à y remédier, cet état traine toujours à fa fuite, les pâles couleurs, les engorgemens au foie, la perte de l'appétit, la dépravation du goût, le gonflement des glandes méfentériques, les bouffiffure œdémateufes, l'infiltration des jambes, les taches fcorbutiques, la débilité générale & outre ces maux phyfiques, l'indolence, l'apathie, la triftefle, la morofité & le plus invincible ennui.

Les remèdes qu'on adminiftre dans cette circonftance ne font emménagogues qu'autant qu'ils fortifient tout le fyftème ou qu'ils attirent une fluxion vers la matrice. Le fer, le fafran, par exemple, font dans le premier cas : les aloëtiques à l'intérieur, les fangfues au fondement font dans le fecond. Mais de tous les moyens le mariage eft fans contredit le meilleur : ce qui tient 1°. à ce que fes actes excitent la circulation générale,

2°. à ce qu'ils follicitent la fluxion utérine, 3°. à ce qu'ils fatisfont toujours les défirs & fouvent la paffion, 4°. à ce que fréquemment l'amour du cœur finit où commence celui des fens.

Si j'ai appliqué à une jeune fille tout ce que j'avais à dire de l'amour du cœur, c'eft que les femmes en font bien plus fufceptibles que les hommes, & que d'ailleurs les effets font chez elles bien plus marqués : indépendamment de ce que la nature nous fournit une nombreufe fuite de confidérations auxquelles fur-tout il faut avoir égard.

Amour du Cerveau.

L'amour du cerveau étant fondé fur la raifon il eft fur-tout l'apanage de l'homme & de la maturité commençante. Il eft fous l'empire de la volonté comme l'organe duquel il dépend, c'eft-à-dire que fi l'on n'eft pas libre de le faire naître à fon gré; on eft au moins le maître de le faire ceffer à la longue : n'acquérant toute fa force que par une fuite de jugemens qui tous s'appuyent les uns fur les autres, on doit pouvoir s'oppofer à fes progrès en évitant l'objet dont les perfections ne feraient que l'accroître.

La voix, foumife au cerveau & conféquemment volontaire, eft feule chargée d'exprimer cet amour, auffi peut-on le feindre avec toute l'apparence de la vérité.

Calme & raifonnable, il ne produit de maux que lorfque pouffé très-loin, il effuye des contrariétés multipliées, il rencontre des obftacles invincibles. Ces contrariétés l'animent, ces obftacles le découragent,

le cerveau paſſe ainſi de l'excitation à l'affaiſſement & par ſuite la penſée eſt ſans ceſſe exaltée ou abattue. Ces ſecouſſes réitérées, ces contraſtes inſtantanés altèrent bientôt la vitalité & les fonctions de l'encéphale; & le délire fugace, les véſanies plus ou moins prononcées; enfin la manie complète, ſont le dernier terme d'un pareil état.

Et remarquons que cette folie eſt une de plus difficiles à guérir; d'abord parce qu'il n'eſt pas poſſible de produire un ordre de mouvemens contraires à ceux qui l'ont occaſionnée; enſuite parce que la maladie eſt un jour ſténique & l'autre jour aſténique, ſemblable en cela aux cauſes qui l'ont préparée; enfin parce qu'on ne ſaurait ſatisfaire la paſſion qui fut le premier principe du mal: ordinairement on n'en a pas les moyens; & quand même on les aurait, l'individu étant en démence, il ne ſerait plus apte à reconnaître l'objet & les qualités qui le rendirent amoureux.

A cette manie ſe lient ſouvent beaucoup de maux; mais comme ils ne dépendent de l'amour que d'une manière médiate; n'étant que le réſultat de la correſpondance & des ſimpathies du cerveau avec tous les autres organes, nous ne devons que noter la poſſibilité de leur exiſtence & le mode de leur production. Terminant par citer à cet égard une ſentence de *Platon*, qui ſe rattache parfaitement à notre objet. » Non ſolùm » in animum impetum facit amor, verùm & in corpus » fœpènumero tyrannidem exercet; vigiliis, curis, » macie, dolore, tabitudine, & mille affectibus lethalem » noxam inferentibus corpus vexat. «

AMOUR GÉNÉRATEUR.

Entre les amours précédens & l'amour générateur, il y a pour ainsi dire l'infini, puisqu'il y a toute la distance qui sépare le physique du moral. C'est de lui qu'*Horace* a dit : » In nos tota ruens venus cyprum deseruit. « Et c'est *Horace* que *Racine* a imité, lorsque Phèdre consumée de son amour incestueux s'écrie :

C'est Venus toute entière à sa proie attachée.

Cet amour se compose d'une sensation brulante dont la cause est le besoin, d'une passion impérieuse dont l'excitant est le désir, de phénomènes convulsifs dont la durée est l'instant.

Se refuser opiniâtrement à le satisfaire, se livrer avec excès à ses plaisirs ; sont deux extrêmes qui entraînent de grâves inconvéniens, soit pour la partie isolée soit pour toute l'économie. Et c'est ce que nous allons examiner.

Les effets locaux de la continence outrée, sont d'augmenter singulièrement l'activité des organes sexuels ; ce qui d'abord y appele plus de sang dans un même espace de temps & ensuite rend plus âcres & plus abondans les fluides qui s'y sécrètent.

Ces causes produisent chez l'homme le spermatocèle que j'ai rencontré malgré notre siècle, & que des observateurs plus anciens ont vu déterminer l'engorgement skirreux du testicule. Chez les deux sexes il survient des douleurs dans les lombes, des tiraillemens dans les aines, des pésanteurs dans les cuisses, des rougeurs, des excoriations dans les endroits où les organes générateurs sont sujets au frottement.

J'ai ſoigné un homme qui prenait une éréſipèle à la partie interne & ſupérieure de chaque cuiſſe toutes les fois qu'il reſtait plus d'un mois ſans voir de femmes.

Le ſang riche en matériaux & en quantité par le ſeul fait d'une chaſteté outrée, va ſtimuler le cœur plus énergiquement qu'il ne le devrait, celui-ci le lance avec trop de force vers le cerveau & il n'eſt pas ſans exemple que cette cauſe ait ſuffi pour produire l'apoplexie.

Lorſque la chaſteté eſt le fruit des idées religieuſes, & que l'individu ſe trouve d'une conſtitution qui le diſpoſe aux plaiſirs vénériens : le combat que ſe livrent les beſoins naturels & les principes acquis; l'excitation qu'éprouve le cerveau & qui lui vient de deux ſources oppoſées; déterminent quelquefois une folie paſſagère, durant laquelle le ſujet ſe livre aux actes les plus terribles. J'ai connu un jeune abbé qui étant au ſéminaire ſe traita comme l'avait fait *Origène*. On a vu des hommes avoir un délire furieux qu'une évacuation de ſperme ſuffiſait pour diſſiper.

Enfin ce ſang chargé de principes trop excitans fait naître chez les perſonnes jeunes & ſanguines des fièvres angio-téniques, des éruptions actives & vient compliquer les fièvres bilieuſes de cet élément inflammatoire qui les transforme en cauſus ou fièvre ardente.

L'excès de l'incontinence a des ſuites encore plus pernicieuſes. Il porte dans la partie, d'abord, l'irritation la plus vive, mais bientôt après la débilité la plus abſolue. Il provoque auſſi le priapiſme, le ſatyriaſis, la nymphomanie ; ou il frappe les organes d'une impuiſſance totale.

C'eſt ici le lieu de demander juſques à quel point on peut regarder les maladies vénériennes comme étant le fruit de l'amour générateur ? Cette queſtion que nous nous faiſons, ſuffit, je penſe, pour répondre en ce point a celle que nous cherchons à réſoudre.

Il exiſte une ſympathie des mieux prononcées, une liaiſon réelle entre les organes de la réproduction & ceux de la reſpiration. La phyſiologie le montre dans une foule d'occaſions, la pathologie le fait voir dans pluſieurs circonſtances. Et pour nous en tenir a notre ſujet, nous nous bornerons à rappeler combien les phthiſiques ſont portés à l'amour générateur & combien l'amour générateur eſt nuiſible aux phthiſiques.

Pour ce qui eſt relatif à l'influence générale qu'exerce l'abus des plaiſirs vénériens; il eſt clair que ſon dernier terme doit être l'affaibliſſement de tous les organes. Mais il faut remarquer que cet affaibliſſement porte ſur la vie extérieure avant de ſévir contre la vie intérieure. On connaît ces goutes ſereines, ces ſurdités qui naiſſent de la maſturbation. On ſait les tremblemens muſculaires qui en réſultent également. On n'ignore pas qu'elle rend preſque ſtupides les individus qui avaient annoncé l'eſprit le plus vif. Et ce n'eſt qu'après avoir produit la plupart de ces effets qu'elle agit ſur les viſcères de la digeſtion, de la circulation, des ſécrétions, dont elle conſume toutes les forces, dont elle épuiſe toute la vie. Enfin qu'il nous ſuffiſe de dire que le phyſique & le moral privés de leur partie la plus nutritive, de leur ſtimulus le plus puiſſant, s'affaibliſſent de jour en jour, dépériſſent à chaque minute, & ne ſuccombent cependant qu'après une infinité de maux.

DES PASSIONS RELATIVES A LA SOCIÉTÉ.

Les paſſions relatives à la ſociété ſont celles qui forment notre troiſième claſſe ; on trouve parmi elles l'orgueil, l'ambition, l'avarice, l'envie, la jalouſie, la haine, la vengeance, l'amitié.

Le cerveau étant l'organe central des fonctions ſenſitives, intellectuelles, motrices & vocales ; il eſt en conſéquence l'organe d'où réſulte tout ce qui établit, maintient & perfectionne la ſociété. Auſſi les paſſions dont nous commençons l'hiſtoire ont en lui leur ſiége ſpécial & ne vont retentir dans les autres parties, qu'en raiſon des liaiſons intimes de l'encephale avec tout le ſyſtème. C'eſt de ce fait bien établi que découlent les nombreuſes différences qui exiſtent entre ces paſſions & les précédentes ; différences dont l'énoncé ſe lie au ſujet que nous traitons comme au plan que nous avons ſuivi.

Les paſſions relatives à l'individu & à l'eſpèce ſont le réſultat de notre organiſation & naiſſent par ſuite de nos beſoins naturels.

Les paſſions relatives à la ſociété ne ſont que le fruit de ſes inſtitutions, ne tiennent qu'à des déſirs factices.

Les premières ſe lient aux idées de matière, cauſent les maladies phyſiques, les léſions organiques & ont le plus ſouvent un type intermittent.

Les ſecondes ſe rattachent aux idées de ſpiritualité, produiſent les maladies morales, n'altèrent point l'organiſation & ont toujours une marche continue.

Enfin les paſſions relatives à l'individu & à l'eſpèce

ſont plus du reſſort du médecin que du moraliſte; & les paſſions relatives à la ſociété ſont plus du reſſort du moraliſte que du médecin.

Les paſſions qui nous occupent étant donc relatives à la ſociété, il s'enſuit que leurs effets avantageux ou nuiſibles, doivent ſe porter beaucoup moins ſur la conſtitution de celui qui les éprouve, que ſur les inſtitutions de la ſociété qui les créa.

Mais comme elles ſe prolongent pendant une longue durée de l'exiſtence, comme leur action eſt toujours conſtante, comme elles redoublent ſouvent d'énergie, elles déterminent un ordre de mouvement contre nature, dont la continuité ſoutenue produit avec le temps des effets très-marqués ſur l'économie.

Chaque homme eſt plus ou moins diſpoſé à éprouver l'une ou l'autre de ces paſſions, ce qui tient au tempérament qu'il reçut & aux circonſtances dans leſquelles il s'eſt trouvé. Cependant ſi l'on excepte l'orgueil & l'amitié, toutes les autres paſſions de cette claſſe, ſavoir l'ambition, la haine, la vengeance, la jalouſie, l'envie, l'avarice, ſuppoſent en général le tempérament bilieux & quelquefois le mélancolique. C'eſt ce que *Céſar* exprimait en d'autres termes lorſqu'il diſait : » Je redoute ces gens haves & maigres comme *Caſſius*, » mais il n'en eſt pas de même de ces *Antoine*, de » ces hommes au viſage vermeil, uniquement occupés » de leurs plaiſirs, leur main cueille des fleurs & » n'aiguiſe point de poignards. «

Ce n'eſt pas au reſte que ces paſſions ne ſe rencontrent chez tous les hommes quelque ſoit leur idioſin-

crafie; mais l'obfervation a confirmé que les bilieux y étaient plus enclins, & c'eft de cette prédifpofition que réfultent dans la fuite, les affections du foie & des fonctions qui s'y lient, par le feul fait de l'exiftence de ces paffions.

Pour bien apprécier les effets phyfiques de ces affections morales, il faut diftinguer ceux qu'elles occafionnent quand elles font contrariées & ceux quelles produifent quand elles font fatisfaites. Les uns & les autres étant différens on ne pourrait en rendre un compte exact par des confidérations qui leur feraient communes. Nous nous bornerons toutefois à quelques mots fur chacune de ces paffions, parce que les dérangemens pathologiques qu'elles déterminent font peu nombreux & peuvent à-peu-près être expliqués par les détails dans lefquels nous fommes déjà entrés.

De plus ces paffions font celles qui méritent réellement le nom de paffions de l'ame & le médecin doit, fous peine de s'égarer, arrêter tous fes raifonnemens au point jufte où l'homme paraît ceffer d'être matière. *Sthal* a dit » la phyfiologie commence où la phyfique finit; « il faut ajouter la phyfiologie finit où la morale commence.

ORGUEIL.

L'orgueil coïncide affez ordinairement avec le tempérament fanguin, auffi lorfqu'il eft offenfé il fait battre le cœur avec force & porte à la figure cette rougeurâcre qui le caractérife. Ceci peut indiquer que cette paffion eft fufceptible de contribuer jufques à un certain point, aux maladies dont le fyftème circulatoire eft le fiége.

Comme l'orgueil eſt déjà un vice de la penſée, il diſpoſe le cerveau à une démence plus complette, on la vu dans des cas où il avait été profondement humilié, s'irriter juſques à produire un délire furieux, juſques à déterminer le ſuicide. D'un autre côté n'eſt-ce pas une preuve de folie que de faire ſurvivre ſon orgueil à ſoi-même, ſans égard pour les moyens honteux par leſquels il s'eſt ſatisfait. Ainſi *Phryné* érige à Vénus une ſtatue d'or & y fait graver cette inſcription : *Fruit de l'Intempérance des Grecs.*

AMBITION.

L'ambition eſt comme le dit *Charron*, » Une faim » d'honneur & de gloire, un déſir glouton & exceſſif » de grandeur. « Elle s'eſt rencontrée pluſieurs fois avec un penchant outré pour les plaiſirs de l'amour; l'exemple en eſt ſurtout frappant chez *Céſar*, qui eut, outre ſes quatre épouſes, la reine d'Egypte, la femme de *Pompée*, la ſœur de *Caton*, & qui mérita qu'on dit de lui » C'eſt le mari de toutes les femmes; c'eſt » la femme de tous les maris. «

Du reſte on ne voit pas que les grands ambitieux fuſſent ſujets à des maladies, fruits particuliers & immédiats de la paſſion qui les agitait. Celles qu'ils ont éprouvées ont été l'effet de leur tempérament & des circonſtances comme l'ambition elle-même.

AVARICE.

D'après *Plutarque* il convient de diſtinguer deux eſpèces d'avarice : celle qui fait amaſſer pour conſerver & celle qui fait recueillir pour prodiguer.

La première qui feule eft la véritable fuppofe communément des hommes bornés, incapables de grandes chofes. L'*Harpagon* de notre divin *Molière* n'a d'efprit que celui de la léfinerie & de génie que celui de l'avarice. Les anciens difaient : » Apud fapientem divitiæ » funt in fervitute, apud ftultum in imperio. «

Cette paffion arrêtant l'effor de toutes les facultés de l'intelligence, enchaînant tout les fentimens de l'humanité, de l'amitié, de la compaffion, tenant l'homme dans une crainte perpétuelle, l'excitant à fe refufer le rigoureux néceffaire, doit produire à la longue un dérangement dans toutes les fonctions, par la langueur qu'elle leur imprime, par la faibleffe dans laquelle elle les jette. La vie fédentaire qu'elle fuppofe, les privations qu'elle exige, les foucis qu'elle entraîne, font autant de caufes d'hypocondrie, de mélancolie, de manie même, & de toutes les maladies par débilité. Mais ce n'eft ici qu'une action médiate, & l'avarice augmente la férie des preuves que nous avons données pour établir que les paffions de la fociété font des maladies morales d'où réfultent peu de maladies phyfiques.

JEU.

On a prétendu que la paffion du jeu était née de l'avarice; le fait n'eft point conftant; quelquefois l'ambition en eft la véritable fource; d'autre fois on ne joue que par défœuvrement, ennui, ou pareffe & plus fouvent encore c'eft une paffion *fui generis*, & quant à fa caufe, & quant à fes effets.

Le joueur qui gagne jouit; le joueur qui perd fouffre. Sous ce rapport l'influence du jeu pour produire des

maladies devra ſe trouver expliquée dans ce que nous dirons des paſſions gaies & des paſſions triſtes. Ici nous nous bornerons à noter ce fait, que le tempérament du joueur détermine la nature des phénomènes particuliers dont toute ſa machine devient le ſiége.

Ainſi chez un homme ſanguin qui joue avec fureur, le viſage eſt un feu, le pouls bat avec force, quelquefois des hémorragies par le nez ſurviennent à l'inſtant même ; d'autres fois on pourrait redouter une apoplexie. J'ai été moi-même temoin d'un épiſtaxis abondant dont fut pris un joueur qui gagnait une ſomme conſidérable.

Un individu bilieux, mélancolique, concentre ce que la perte & le gain lui font éprouver. Sa figure pâle & défaite, ſes lèvres livides & tremblantes atteſtent que le ſang eſt refoulé vers le foie & que c'eſt ſur cet organe que ſe portent les effets principaux de la contrainte qu'il s'impoſe. Et de-là les ictères, les embarras gaſtriques, les déjections bilieuſes, &c. &c.

On s'étonnaît qu'un joueur fut calme malgré ſa perte, tandis que ſes compagnons d'infortune vociferaient des juremens ; il répond avec froideur; » Chacun a ſa manière de jurer. « Et il ſe découvre la poitrine ; le malheureux ſe l'était déchirée !

Jalousie, Envie, Haine, Vengeance.

La jalouſie, l'envie, la haine, la vengeance s'enchaînent preſque néceſſairement les unes aux autres. La différence entre les deux premières conſiſte en ce qu'on eſt jaloux de ce qu'on a, & envieux de ce qu'autrui poſſède. Quant aux deux ſecondes, l'abbé

Girard

Girard dit que la haine n'eſt reconnaiſſable de l'envie qu'en ce que l'une s'attache à la perſonne, l'autre à l'état & à la condition. Enfin la vengeance n'eſt pour ainſi dire que la conſéquence, le réſultat, la criſe de la haine.

Toutes ces paſſions ont pour effets phyſiologiques de reſſerrer l'homme en lui-même, de produire un état habituel de conſtriction dans les fibres des ſolides & de gêne dans le cours des fluides : ce qui eſt d'ailleurs facilité par les tempéramens roides, bilieux, nerveux, mélancoliques, avec leſquels ces paſſions coïncident ordinairement. De là réſulte, pour ſuite pathologique, l'amaigriſſement général, la prédiſpoſition aux ſpaſmes, aux fièvres malignes, bilioſo-ataxiques, en un mot la tendance à toutes les affections du ſyſtème nerveux leſquelles ont lieu par irritation, débilité ou perturbation de ſes forces vitales. Voilà pour les maladies générales : quant aux locales on voit ſurvenir celles qui portent ſpécialement ſur l'abdomen comme le mœlena, les coliques nerveuſes, les calculs hépatiques, &c. Il faut remarquer que c'eſt par rapport à ces paſſions que quelques auteurs avaient regardé tour-à-tour le foie, le pylore, le diaphragme, le plexus ſolaire comme le ſiége commun à toutes. Et ſi l'on parvient un jour à bien connaître le ſyſtème nerveux des ganglions, peut-être ſera-t-on alors beaucoup plus inſtruit ſur la manière dont les paſſions influencent toute l'économie.

Pour conclure, nous ferons obſerver que le vulgaire exprime par un ſeul mot les effets funeſtes de chacune de ces paſſions. Ainſi l'on dit en parlant des hommes aſſez malheureux pour en être atteints, la jalouſie les deſſèche, l'envie les ronge, la haine les conſume, la vengeance les dévore.

Il nous resterait encore à parler de l'amitié, mais elle qui repand le bonheur sur les sentiers de la vie, comment pourrait-elle y faire germer des maux ? Et quand cela serait ne devrait-on pas s'empresser de les taire ?

DES PASSIONS EN GÉNÉRAL.

Dès le commencement de cet essai nous avons fait sentir la nécessité de généraliser tout ce qui est relatif à l'influence des passions sur l'économie; & maintenant que nous sommes parvenus à l'époque où il convient de présenter ces généralités, nous nous trouvons tous les moyens de le faire, la route qui nous reste à parcourir ayant été tracée par les faits particuliers dans le détail desquels nous sommes entrés. Ce qui nous reste à dire ne sera donc qu'une conséquence de ce que nous avons dit & nous allons nous borner à réunir des traits qui pour avoir été considérés trop isolément, pourraient ne pas avoir toute l'expression qui appartient à chacun d'eux, toute l'harmonie qui résulte de leur ensemble.

En dernière analyse, toutes les passions ont pour effet de faire souffrir ou de faire jouir. A la jouissance se lient la gaîté & l'excitation, à la souffrance s'enchaînent la tristesse & l'affaiblissement. Donc il n'est que deux classes de passions : les passions gaies & les passions tristes; donc il n'est que deux effets des passions : l'effet excitant & l'effet débilitant.

Dans cette manière d'envisager les passions, il faut avoir égard à deux ordres de considérations qui se tirent 1°. Du moment où on les observe. 2°. De la durée qu'on leur prévoit. Et pour ces motifs on doit distinguer

1°. L'état actuel & momentané de plaisir ou de douleur.
2°. L'état habituel & continu de gaîté ou de tristesse.

Lorsqu'une passion cause sur-le-champ un plaisir très-vif ou une douleur extrême, il peut en résulter des accidens très fâcheux dont la source commune est dans le cœur, mais dont les effets opposés tiennent à ce que cet organe se dilate soudain par le plaisir, ou se contracte tout-à-coup par la douleur, au-delà des bornes qui lui sont prescrites pour l'intégrité de ses actes.

Lorsque le plaisir épanouit ainsi le cœur, le sang est lancé avec violence, il parvient au cerveau en trop grande quantité & avec trop de force ; celui-ci ne peut suffisamment réagir, l'engorgement se fait & l'apoplexie a lieu. Ainsi meurent ceux qui succombent à une joie vive & imprévue : ainsi périt cette femme de Sparte, en embrassant son fils qu'elle croyait avoir été tué dans une bataille : ainsi périt *Sophocle*, en apprenant sa vingtième victoire aux jeux Olympiques.

La douleur au contraire en resserrant le cœur empêche à-la-fois la projection du sang & la circulation de la vie. La syncope en est aussitôt l'effet. Mais comme le cœur peut reprendre ses mouvemens, après les avoir un instant interrompus, & que pendant le temps que dure la défaillance la peine morale est suspendue : il s'ensuit que la douleur tue rarement d'une manière subite, tandis que le plaisir fait quelquefois périr sur l'instant, parce que le cerveau ne peut pas comme le cœur reprendre l'empire qu'il vient de perdre, le cœur continuant toujours de lui lancer le sang dont l'abondance le comprime déjà trop fortement.

C'est donc d'apoplexie que l'on meurt par l'excès

du plaiſir, & de ſyncope que l'on périt par l'excès de la douleur & dans l'un comme dans l'autre cas le cœur eſt donc le premier organe affecté.

Il eſt une maladie rare & peu connue qui confirme ce que nous venons d'avancer & par ſes cauſes & par ſes effets. J'entends parler de cette affection ſingulière, nommée angine pectorale par *Héberden*, ſyncope angineuſe par *Parry*, aſthme arthritique vague par *Stoller*, aſthénie ou paralyſie du cœur par *Jahn*, & dont quelques accès provoqués par des peines morales ſuffirent pour faire périr *Hunter*.

L'affliction profonde qui cauſe le plus ſouvent cette maladie, les ſyncopes réitérées qui la caractériſent, la mort qui la termine avant le troiſième jour, le traitement excitant qui ſeul a eu quelques ſuccès, l'ouverture des cadavres qui a montré le cœur flétri ou quelques points oſſifiés, les opinions des auteurs qui tous ont regardé l'affection comme inhérente à cet organe, les uns penſant que les artères coronaires étaient oſſifiées, les autres imaginant qu'une humeur goutteuſe s'y était fixée, *Jahn*, croyant enfin que l'énergie vitale y était épuiſée. Tout cela ne forme-t-il pas un concours de preuves bien puiſſant en faveur de ce que nous avons établi ſur les effets de la triſteſſe en général, comme ſur ceux des paſſions triſtes en particulier.

Mais outre ces effets ſubits & momentanés des paſſions gaies & des paſſions triſtes, nous avons à étudier l'état habituel & continu de jouiſſance & de ſouffrance qu'elles produiſent & qu'elles entretiennent.

L'état permanent de ſatisfaction qui réſulte des paſſions gaies ne ſaurait produire immédiatement des maux réels.

Il entretient le phyſique dans une douce excitation, le moral dans une agréable hilarité qui durent d'autant plus qu'elles ſont à la-fois la cauſe & l'effet de la ſanté. C'eſt ce qui a fait dire à *Makenſie* que la joie moderée eſt la puiſſance tutélaire de la ſanté & l'antidote des maladies.

Si la continuité de pareilles paſſions peut faire naître quelques affections particulières, ce n'eſt que par l'excès même de la ſanté qui, comme le dit, *Hippocrate*, ne ſaurait reſter à ce point extrême......... Athletarum boni habitus, ad ſummum progreſſi periculoſi, ſi in extremo conſtiterint : neque enim poſſunt in eodem ſtatu permanere, neque quieſcere; cum verò non quieſcant, neque ultrà poſſint in meliùs proficere, reliquum eſt ut in deterius labantur, &c. &c.

Remarquons en paſſant que c'eſt bien probablement dans cet aphoriſme que *Brown*, a pris l'idée de cet état indécis entre la ſanté & la maladie, qu'il nomme prédiſpoſition, *opportunitas*, & qui lui a fait tant d'honneur parmi ſes diſciples.

Sanctorius, appuye encore plus clairement notre opinion ſur les effets d'une joie qui ſe ſoutient, il dit : lætitia perſeverans per multos dies, ſomnum impedit & vires diſſolvit.

Le rire eſt produit par la joie, & ſous ce rapport on pourrait nous blâmer de n'avoir pas noté ſon pouvoir ſur les maladies : ainſi l'on ſait qu'il provoque les pertes utérines; de graves auteurs ont aſſuré qu'il accélerait l'accouchement; *Fabrice de Hilden*, l'a vu cauſer des convulſions à un bleſſé; il guérit, dit-on, un médecin & un cardinal d'une vomique, dont il détermina la rupture; & il avait été cauſé chez tous

deux, parce qu'un finge avait pris le bonnet de l'un, & le chapeau de l'autre. *Erafme* très-malade lit *les lettres des hommes obfcurs*, il ne peut s'empêcher de rire & voilà encore une vomique rompue ! Enfin *Voltaire*, raconte l'hiftoire d'une dame qui voyant fa fille chérie prefque agonifante s'écria : » *Mon Dieu rendez-la-moi & prenez tous les autres.* « Un de fes beau-fils s'avance & lui dit gravement : » *Madame les gendres en font-ils ?* « Le fang froid de l'interlocuteur, le comique férieux de la réponfe, font éclater de rire les fpectateurs, la mère éplorée & la fille mourante ; & dès ce moment cette dernière marcha rapidement vers fa guérifon.

C'eft à cela que fe borne ce qu'on peut dire de l'influence de la joie conftante fur les maladies, & nous allons paffer de fuite aux paffions triftes, dont la longue durée affecte gravement toute l'économie.

Interrogez toutes les fonctions de ce malheureux qui depuis long-temps eft la proie d'une peine violente, & vous reconnaîtrez que ces expreffions, » les chagrins le rongent, la trifteffe le confume, « ne font que des images trop réelles d'un état dont la phyfiologie va nous développer les caufes & la pathologie nous montrer les effets.

La *digeftion* eft pénible & languiffante, des rapports nidoreux l'accompagnent, une diarrhée débilitante la fuit : les fucs mal préparés forment un chyle imparfait en lui-même, trop attendu par le fang & peu convenable à l'organifme ; ce fang n'ayant plus les mêmes principes, l'air a de la peine à le rougir & la *refpiration* devient habituellement laborieufe & par fois haletante. La *circulation* ainfi léfée dans fon fluide, qui eft plus

terne & moins conſiſtant, l'eſt bientôt auſſi dans ſes organes dont les mouvemens ſe précipitent ou ſe ralentiſſent outre meſure. Les capillaires portent à la peau une couleur terreuſe; on a vu les cheveux blanchir. La ſource commune à toutes les *ſécrétions* étant dépravée, leurs produits ne peuvent manquer de l'être également; ils ſont ou plus abondans, ou plus rares, ou dénaturés. La même cauſe préſide au dérangement des *exhalations*, la peau ſe couvre d'une ſueur gluante & viſqueuſe, ou privée de tranſpiration elle eſt sèche, âpre & rugueuſe. Le tiſſu cellulaire s'infiltre par la ſéroſité, ou s'affaiſſe ſur lui-même. Les membranes ſéreuſes ſéparent aſſez de fluides pour former de légères hydropiſies, ou elles n'ont pas même le *halitus* néceſſaire aux mouvemens des viſcères qu'elles contiennent. Cette profonde débilité qui pénètre tous les organes, qui abat toutes les forces, rend *l'abſorption* beaucoup plus facile, auſſi l'homme de douleurs réſiſte bien moins à l'accès & à la puiſſance des miaſmes contagieux. La *chaleur animale* participe au trouble général; tantôt un feu brulant deſſèche toutes les parties; tantôt un froid rigoureux les criſpe, plus ſouvent ce ſont des bouffées de chaleur, ou des friſſons erratiques qui les parcourent & ne durent que quelques inſtans.

Les fonctions des ſens & celles de l'entendement, ſont frappées comme les autres. Le *goût* & *l'odorat* ſe dépravent, *la vue* & *l'ouie* s'affaibliſſent. La *mémoire* ne ſe retrace que des maux, *l'imagination* augmente ceux qu'elle prévoit, *l'attention* ne ſe fixe que ſur les peines, *le jugement* ramène tout à ces deux idees, ſouffrir & mourir.

Enfin *le sommeil* lui-même forme un anneau qui sert comme à lier les deux extrémités de cette chaîne de douleurs : les momens très-courts sont empoisonnés par des maux fantastiques, qui semblent doubler les maux réels, ils rappelent un passé douloureux, ils prédisent un douloureux avenir. Si celui qui jouit voit dans ses songes la vie portée sur l'aile des plaisirs, celui qui souffre ne fait rêver que la douleur & la mort!

Enfin ces tourmens ont un terme; chaque organe languissant, la nutrition devient pour ainsi-dire nulle, la peau se detache des muscles, des rides nombreuses la parchement, une teinte cadavereuse la couvre, on la dirait déjà souillée par la poussière des tombeaux!..... Toutes les forces sont épuisées, toutes les fonctions vont s'éteindre, la mort a tout touché! mais la vie générale survit encore à l'extinction des vies particulières.

Tout affreux qu'il est, le tableau que nous venons de tracer n'est point exagéré & je connais un militaire d'un mérite très-distingué, qui à la suite de passions longuement douloureuses, éprouve des maux, peut-être plus terribles, en ce qu'ils lui laissent des momens de relaches, durant lesquels ses forces se réparent comme pour devenir aptes à de nouvelles souffrances.

Sa maladie sévit par des accès irréguliers dont le début est marqué par une chaleur dévorante dans la paume des mains & sous la plante des pieds, une coloration âcre des pommettes, un larmoyement pénible & un frémissement général. Bientôt après le malade est en proie à des ardeurs d'urine intolérables, il ne s'échappe que quelques gouttes de ce fluide & sa présence dans le canal y simule celle d'un charbon enflammé. Une

diarrhée muqueuſe & très-abondante ſurvient preſque au même inſtant, elle s'accompagne des épreintes les plus vives. Mais le ſymptôme le plus cruel conſiſte en des douleurs qui ſe font reſſentir ſur le trajet de tous les gros troncs nerveux ; le malade les compare à l'action d'un corps obtus qu'on enfoncerait dans ſes chairs à coups redoublés. Enfin, les forces épuiſées par l'excès même des maux abandonnent toutes les parties, les muſcles ne peuvent plus ſoutenir le poids du corps, la machine s'affaiſſe ſur elle-même, une ſorte de ſtupeur s'en empare & l'accès ne finit que parce qu'il ſemble avoir conſumé toute la faculté de ſouffrir.

Mille remèdes ont été tentés, l'opium ſeul a eu des ſuccès, il retarde toujours, prévient ſouvent & ſuffoque quelquefois les paroxiſmes. Mais il faut en forcer les doſes : le malade en prend maintenant de 12 à 20 grains par jour ; il peut aller beaucoup plus loin ſans éprouver le narcotiſme. Au contraire, l'opium excite le jeu de toutes ſes fonctions, la circulation s'accelère, la chaleur s'accroît, la tranſpiration s'établit, la gaîté ſuccède à la triſteſſe & les ſaillies les plus vives au ſilence le plus morne.

Si maintenant nous avions beſoin de prouver qu'une longue triſteſſe ſuffit pour occaſionner la mort; les exemples ſe preſſeraient en foule : nous nous bornerons à un ſeul qui eſt convaincant.

Un peintre de Bologne nommé *Franceſco Francia* bruloit de voir les productions de *Raphaël*, mais ne pouvait faire le voyage de Rome en raiſon de ſon âge avancé. Il ſe lie avec le grand homme par un commerce épiſtolaire, & ils deviennent de vrais amis.

Raphaël ayant terminé ſon fameux tableau de Ste.-Cécile, deſtiné à une égliſe de Bologne, il l'envoie à ſon ami *Franceſco Francia* avec la prière de le placer lui-même & de le corriger en tout ce qu'il voudrait. Le bolognais va voir enfin ces ouvrages dont il s'eſt fait une ſi haute idée, il va jouir de toute la gloire de ſon jeune ami.... Le tableau eſt arrivé, *Franceſco* l'a vu, mais à l'enthouſiaſme ſuccède le déſeſpoir, il reconnaît qu'il n'a travaillé toute ſa vie que pour être un peintre médiocre. Il tombe dans une mélancolie profonde, & il meurt en admirant toujours, en chériſſant encore, celui qui fut la cauſe de ſes chagrins & de ſa mort.

Les paſſions triſtes & débilitantes ont outre ces effets généraux qui ſont communs à toutes, des effets particuliers qui ſont propres à certaines. C'eſt ainſi que les regrets, la crainte & le découragement ſont des cauſes très-puiſſantes du ſcorbut; au point qu'un médecin de l'expédition du capitaine *Baudin*, Mr. *L'héridon Crémenec*, a écrit une diſſertation *ſur les affections triſtes de l'ame conſidérées comme cauſes eſſentielles du ſcorbut.* Il remarque qu'à toutes les époques où cette maladie s'eſt développée ſur les vaiſſeaux de l'expédition, elle avait été précédée d'ennuis, de dégoûts, de mécontentemens, de regrets du paſſé & de craintes de l'avenir.

Cette même crainte lorſqu'elle eſt prolongée, diſpoſe ſingulièrement aux fièvres adynamiques & ataxiques, en diminuant d'une part, la force du ſyſtême muſculaire, & augmentant de l'autre la ſuſceptibilité du ſyſtême nerveux. Dans une épidémie de fièvres

d'hôpital qui régna dans le pays que j'habite & qui fit une foule de victimes, on diftingua un médecin & un chirurgien dont la maladie s'aggrava moins par fa marche naturelle, que par la terreur à laquelle ils étaient en proie, au point qu'ils périrent moins du mal qu'ils avaient que de la peur d'en mourir.

Certaines paffions triftes font le contraire de la précédente, elles traînent après elles un dégoût de la vie, un défir de la mort qui provoquent très-fouvent le fuicide. J'ai vu récemment un homme dont la raifon ne paraiffait nullement aliénée qui tenta plufieurs fois de fe tuer; il fe jetta par la fenêtre, fe coupa la gorge avec un rafoir & guérit des fuites; mais il conferva fon idée dominante & finit par fe noyer.

Ce penchant au fuicide eft une maladie très-réelle; il faut le confidérer comme une efpèce de noftalgie, dans laquelle au lieu de défirer fon pays natal, on défire celui où l'on efpère couler une autre vie; ou comme une efpèce de mélancolie dont le fymptôme caractériftique eft pour ainfi dire un befoin de mourir.

Jufqu'ici nous ne nous fommes occupés que de l'homme ifolé; peut-être eft-il convenable maintenant de nous élever à des confidérations plus générales en obfervant l'influence pathologique des paffions fur une nation entière. Ce qui nous détermine à le faire, c'eft que ce font toujours les paffions des hommes qui provoquent les révolutions politiques & qu'à leur tour les révolutions politiques exaltent au plus haut point les paffions des hommes. On peut même dire que les révolutions font aux peuples ce que les paffions font aux individus. Celles-ci comme celles-la naiffent par

les caufes les plus faibles & produifent les effets les plus terribles. Les paffions n'affectent d'abord qu'un feul organe de l'économie; les révolutions n'attaquent dans leur principe qu'une feule inftitution du corps focial. Mais bientôt les premières bouleverfent les rapports qui lient les diverfes parties de l'organifme; & les fecondes détruifent l'harmonie qui tenait en contact tous les points du gouvernement. Enfin les unes & les autres ufent toujours à la longue & rompent quelquefois brufquement les refforts qui maintiennent le jeu de la vie, ainfi que ceux qui font mouvoir la chofe publique.

Pour traiter convenablement de l'influence des révolutions fur la fanté des peuples, il faudrait que le même homme réunit tout ce que l'hiftoire, la médecine & la philofophie peuvent fournir de faits & d'idées à la mémoire la plus heureufe & au jugement le plus fain Une pareille tâche ne faurait être celle que je me propofe : pour la remplir il me faudrait d'autres lumières, d'autres connaiffances & d'autres talens. D'ailleurs cette queftion n'eft contenue qu'implicitement dans celle que nous cherchons à réfoudre; nous croyons donc devoir nous borner à citer quelques faits qui fuffiront pour éclaircir & compléter fur ce point le fujet que nous traitons.

Pendant ces fortes agitations, ces longs ébranlemens qui caractérifent les révolutions des peuples; chaque homme reffent une partie de la fecouffe générale. La vivacité des impreffions s'augmente, l'énergie des mouvemens s'accroît, le fyftême nerveux eft dans une forte de tenfion habituelle, la circulation eft prefque conftamment accélérée, tous les organes font dans une exci-

tation permanente : on dirait que les individus comme la nation éprouvent un long accès de fièvre aiguë. Auſſi toutes les maladies marquées par l'excès des forces & l'irritation des organes, ſe développent avec facilité, ou viennent mêler leurs élémens à celles qui ſont d'une autre nature. C'eſt ainſi que les femmes affectées de maux de nerfs par débilité, ont vu ceſſer leurs criſes, pendant celles de la révolution françaiſe. C'eſt encore ainſi que les fièvres bilieuſes, fréquentes à cette époque, ſe compliquaient ſouvent d'une angio-ténie qui les rendaient ardentes.

Durant la révolution d'Amérique, le docteur *Rush* obſerva que pluſieurs phthyſies muqueuſes guérirent ſpontanément; que les maladies nerveuſes & hyſtériques diſparurent en preſque totalité & qu'enfin les naiſſances furent beaucoup plus nombreuſes; ce qui a été remarqué de même en Angleterre & en France.

Mais ſi les révolutions donnent aux nerfs un accroiſſement dans leur vitalité; elles leur font ſubir en même temps une perturbation dans leurs forces & de là les fièvres ataxiques qui ont été ſi multipliées dans notre révolution; de là les accidens nerveux qui ont compliqué la plupart des maladies.

Après le ſiége de Lyon, un grand nombre des bleſſés qui rempliſſaient les hôpitaux, furent pris d'accès de fièvres pernicieuſes qui les feſaient toujours périr, ſi l'on n'avait promptement recours au kinkina. Le profeſſeur *Dumas*, a donné ſur ce fait un très-bon mémoire.

A l'armée des Alpes, les habitans d'un petit village reçoivent l'ordre de l'évacuer. Trois jours après ils reviennent & trouvent leurs chaumières incendiées.

Plufieurs tombent malades prefqu'auffitôt, & le docteur *Parat*, eut à traiter dix-huit fièvres pernicieufes. Je tiens ces détails de lui-même.

Lorfqu'après des bouleverfemens de tout genre, les révolutions arrivent enfin à leur terme; l'excitation des individus tombe comme l'exaltation du peuple, les forces fe font ufées parce qu'elles fe font trop exercées, le reffort s'eft affaibli parce qu'il fut trop long-temps tendu. Auffi les maladies par faibleffe naiffent en foule, les anomalies nerveufes font marquées au coin de l'atonie & tout fe reffent de la chûte de cette excitation dont l'exiftence était elle-même morbifique. Le docteur *Petit*, de Lyon, cite plufieurs maladies chroniques comme afthme, phthifies, hémoptyfie, pertes utérines, hémorragies paffives qui avaient femblé s'améliorer durant la révolution, & qui depuis le calme ont fait des progrès rapides, font devenues promptement mortelles.

Mortiz a noté que la révolution anglaife a décidé des léfions graves dans les facultés intellectuelles & affectives; & des maladies nerveufes qui fe terminaient brufquement par la mort.

Après la chûte des billets de *Law*, *Mead* a remarqué un grand nombre de manies & plufieurs apoplexies. A la fuite du règne de la terreur, le profeffeur *Pinel*, fit la même obfervation, il vit également un plus grand nombre de fièvres adynamiques & ataxiques intermittentes.

Si les affections hyftériques ont augmenté depuis la révolution françaife, cela tient à ce que la puberté a été très-accélerée; on dirait qu'à cette époque terrible on a vécu davantage dans un temps donné.

On a pu voir d'après ce que nous venons de dire

que le cerveau, & plus généralement le fyftème nerveux, ont été le fiége principal des maladies produites par les révolutions politiques. Cela tient à ce que ce font les paffions relatives à la fociété qui provoquent les révolutions, & que les révolutions exaltent ces mêmes paffions qui furent leur caufe. Or comme, ainfi que nous l'avons dit, ces paffions ont pour centre le cerveau, pour domaine le fyftème nerveux, il s'enfuit que les révolutions doivent agir fur les mêmes organes & de la même manière.

Nous fommes toutefois bien loin de prétendre avoir évalué toutes les caufes qui dans les révolutions ont fait naître des maladies, nous ne croyons pas non plus avoir défigné toutes ces maladies ; nous fentons au contraire que les faits que nous avons cités, que les conféquences que nous en avons déduites, font comme nuls pour répondre à la grande queftion de l'influence des paffions fur la fanté publique. Mais nous ofons efpérer qu'ils font fuffifans pour concourir à la folution de celle de l'influence des paffions fur la production des maladies. Or comme nous ne devions ni ne pouvions nous propofer un autre but, ces notions fuperficielles étaient néceffaires, une difgreffion plus étendue aurait été déplacée : heureux fi nous avons évité de ne pas dire affez ou de trop dire.

Ici fe terminent les développemens du plan que nous nous étions tracé & dont les chefs principaux fe réduifaient à répondre à ces trois queftions : comment s'engendrent, comment fe divifent, & comment agiffent les paffions ?

Nous les avons vu naître avec l'individu, germer avec l'efpèce, fe développer avec la fociété ; & nous

avons apprécié les effets de chacune d'elles, ſur les organes & les fonctions relatifs à la ſociété, à l'eſpèce & à l'individu.

Généraliſant enſuite les faits que nous venions de particulariſer, nous avons conſidéré les caractères & les effets qui ſont communs à toutes les paſſions, & ſous ce rapport nous les avons diſtinguées en gaies & en triſtes, en excitantes & en débilitantes. Voilà pour l'enſemble.

Quant à l'expoſé des détails nous avons conſtamment ſuivi une marche uniforme; ainſi pour chaque paſſion, nous avons dit : 1°. De quelles maladies elle leur pouvait être la cauſe; 2°. Par quel mécaniſme elle donnait naiſſance; 3° De quelle manière elle agiſſait pour influencer celles qu'elle n'avait pas produites.

Nous avons ſur-tout cherché à déterminer d'après le programme donné, *les rapports particuliers qui exiſtent entre certaines affections de l'ame & certaines affections phyſiques.*

Nous avons de plus rendu compte du mode par lequel les paſſions peuvent ſubitement frapper de mort; & de celui par lequel elles font périr lorſque leurs ſuites funeſtes s'enchaînent dans une longue ſérie de jours.

Enfin nous avons ſuccinctement indiqué, les effets morbifiques des paſſions par rapport à une nation entière : ce qui était rélater les maladies que traînent à leur ſuite les révolutions politiques.

Ainſi peut-être pouvons nous croire d'avoir compris dans notre réponſe, toutes les parties renfermées dans la queſtion. Mais quand on y a répondu, on eſt ſouvent bien loin d'y avoir ſatisfait.

DE L'INFLUENCE DES PASSIONS SUR LA PRODUCTION DES MALADIES.

Μια φυσις, Συμπαθια παντα.

Par AMABLE GODEFROY, *Docteur-Médecin de l'École de Paris, Membre correspondant de la société médicale de la même ville ; de la société d'émulation d'Anvers, de la société de médecine d'Avignon, membre titulaire de l'académie de Rouen, &c. &c.*

UNE ſociété ſavante appelle l'attention des philoſophes & des médecins, ſur une queſtion importante. Elle démande quelle eſt l'influence des paſſions ſur la production des maladies ; & les rapports particuliers qui exiſtent entre certaines affections de l'âme & la naiſſance de certaines affections phyſiques. C'eſt aux médecins plus particulièrement que s'adreſſe cette queſtion. La ſociété a jugé dans ſa ſageſſe que le talent de celui qui ſe voue à l'honorable fonction de ſoulager l'humanité ſouffrante, ne doit pas ſe borner à étudier, connaître & diriger l'homme phyſique : qu'il eſt des maladies dont la pharmacie ne fournit pas le remède :

que le cœur auſſi a ſes maladies & qu'il n'appartient qu'au médecin philoſophe de prévenir & ſoulager les maux que les paſſions mal dirigées entraînent à leur ſuite. Mais elle avait arrêté, qu'avant de s'occuper du remède, il était eſſentiel d'étudier & de connaître le jeu des paſſions & leurs effets, & ſur l'ame & ſur le corps : auſſi propoſe-t-elle d'abord aux méditations des hommes qui ſe livrent à la plus noble comme à la plus difficile des fonctions, cette queſtion : quelle eſt l'influence des paſſions ſur la production des maladies? Cette influence connue, elle demande quels ſont les rapports particuliers qui exiſtent entre certaines affections de l'ame & la naiſſance de certaines affections phyſiques ?

Pénétré de l'importance de cette queſtion, mais effrayé des difficultés qu'elle préſente, je prends & laiſſe la plume, je commence & m'arrête, j'écris & j'efface. Mon cœur échauffé du noble déſir de concourir au ſoulagement de l'être ſouffrant & malheureux me dit d'oſer, mais la raiſon diſſipe le preſtige & glace mes doigts. J'oſerai cependant deſcendre dans l'arêne. Peut-être n'y ferai-je qu'un premier pas. Qu'importe ? il y a déjà quelque gloire à franchir la barrière, & c'eſt l'unique à laquelle j'oſe prétendre.

Ire. PARTIE.

Les paſſions ſont à l'ame ce que l'exercice eſt au corps. Une froide apathie engourdit & éteint l'une ; l'autre s'aſſoupit & s'endort dans un repos trop prolongé. L'exercice entretient la ſoupleſſe & le jeu des

articulations, hâte dans leurs cours les divers fluides, ſoutient, augmente l'action muſculaire, &, par cet heureux concours, maintient la vie. Les paſſions, ſemblables aux rayons bienfaiſans de l'aſtre qui mûrit les moiſſons, échauffent, pénètrent, agitent notre cœur, y développent le germe des talens & des vertus : mais trop ſouvent les feux brûlans du midi appellent, groſſiſſent ces nuages qui recèlent la foudre & la mort dans leurs flancs; trop ſouvent auſſi les paſſions exaltées brûlent & dévorent le ſein que naguères elles pénétraient d'une chaleur vivifiante, & entraînent à leur ſuite les maladies & la mort.

Exiſta t-il en effet, ou n'eſt-il qu'un beau rêve, enfant de l'imagination, cet âge heureux, où, voiſin de ſon berceau, le genre humain, mariant à l'innocence les grâces de l'enfance, n'ouvrait ſon cœur qu'aux paſſions douces & aimantes? L'aurore le rappelait à ſes travaux paiſibles Il offrait au dieu des moiſſons, ſur un autel de gazon, les prémices de ſes fruits. Rendre grâce à l'auteur de la nature, aimer ſes ſemblables, telle était ſa religion. Reconnaiſſance, amour, vous rempliſſiez ſon ame toute entière, vous ſemiez de fleurs le chemin qu'il parcourait; &, parvenu au ſoir de la vie, l'homme s'endormait ſans remords & ſans crainte. Emportés ſur le fleuve de la vie, nous nous plaiſons à jeter en arrière un long regard; nous cherchons ce rivage heureux, paré des mains de la nature, où vécurent les premiers humains. Hélas! chaque inſtant nous en éloigne. Semblables à des vents tumultueux, nos paſſions nous pouſſent & nous entraî-

nent, & nous tombons dans le vaſte Océan, que nos yeux cherchaient? encore ce rivage fortuné. Si l'on nous demande quelle fut l'influence des paſſions du premier âge ſur la production des maladies, nous répondrons que les paſſions tendres, affectueuſes germaient ſeules & ſe développaient dans le cœur des premiers humains; que, ſemblables à la fleur des champs qui croît & s'épanouit dans une terre vierge encore, elles y répandaient la ſérénité, la fraîcheur & la vie.

Peut-être ces beaux jours ſont-ils à l'hiſtoire du monde ce qu'eſt à la peinture, à la ſculpture, le beau idéal! Voyons donc les hommes tels qu'ils ſont, tels que nous les peint le crayon de l'hiſtoire & que nous les offre le tableau de la ſociété.

Paſſons rapidement ſur l'hiſtoire des premiers peuples; mais arrêtons un inſtant notre attention ſur quelques époques de l'hiſtoire des grecs & des romains. Elle ne nous dira pas préciſément quelle fut l'influence des paſſions ſur la production des maladies, mais nous y verrons que le nombre des médecins, la conſidération qu'on leur accorda furent toujours en raiſon du progrès des arts, des lumières & du développement des paſſions. N'eſt-ce pas dire que les maladies ſuivirent dans leurs progrès la marche de ces dernières.

Vainement chercherait-on à diſſiper l'obſcurité qui enveloppe le berceau des ſciences. Qu'importe d'ailleurs au ſujet que nous traitons que les ſciences, les arts & les paſſions qu'ils mènent à leur ſuite, aient paſſé de la Syrie, de la Chaldée chez les phéniciens & les égyptiens? Prêtres, Rois ou Divinités, Anubis,

Osiris, Isis que sont vos temples, vos colonnes, vos oracles & vos mystères à l'histoire des passions ? Comme vous Apollon fut inventeur & dieu de la médecine; mais, comme vous, il n'inventa que des remèdes & ne parla pas des maux qu'enfantent les passions.

Ainsi que l'Egypte, la Grece reconnaissante éleva des temples à ses premiers médecins. Esculape, Machaon, Podalyre vous eûtes vos autels : &, compagnons des Castor, Pollux, Achille & Philoctete, comme eux vous eûtes part aux honneurs divins. Ils sentirent ces grecs, déjà grands à leurs naissance, qu'il n'y a point de différence entre le héros qui verse son sang pour son pays & le médecin qui sait en arrêter le cours. Le dieu d'Epidaure embrassant d'un vaste coup d'œil l'ensemble de la médecine, en traça les règles : mais, environné de héros, il ne connut sans doute, comme eux, que la passion de la gloire & ne parla pas de l'influence des passions en général sur la production des maladies. Dans ces temps héroïques l'homme tout entier au culte de ses dieux, au soutien de son pays, n'ouvrait son cœur qu'à des sentimens réligieux & patriotiques. L'amour outragé, la fureur, la vengeance soulevaient, armaient un peuple entier; mais cédaient dans le cœur du héros à la voix d'un Oracle, au nom sacré de la patrie. Bouillantes, tumultueuses, mais bientôt appaisées, ces passions devaient peu influer sur la production des maladies.

A ces siècles héroïques succédèrent des temps plus tranquilles. N'eut-on pas dit que le monde fatigué d'une longue lutte, épouvanté de la chute d'Illion, se taisait

& avait befoin de repos. L'hiftoire des fiècles qui fuivirent eft confufe & defectueufe & la longue famille des Afclépiades garde le filence.

Pythagore, philofophe, légiflateur & médecin, peut-être le plus grand génie dont s'honore la Grece, rompit enfin ce long filence Il fentit quelle devait être l'influence des paffions fur la production des maladies; qu'il eft plus facile de diriger les affections de l'ame à leur naiffance que de les arrêter dans leurs progrès & de les ramener dans leurs écarts. Auffi s'occupa-t-il de bonne heure des moyens de les diriger, & fon attention fe porta également fur l'homme phyfique & fur l'homme moral. Une grande fobriété, le choix des alimens, la promenade, l'exercice prévenaient chez fes difciples le trouble des fens qu'entraînent une table recherchée, le repos & l'inaction. Il n'établit parmi eux qu'une rivalité, ce fut celle de la vertu. Infenfibles à l'ambition, à la vaine gloire, dépouillés de toute propriété, mais libres dans leurs engagemens, ils coulaient des jours calmes & féreins. L'étude variée rempliffait, fans fatigue, les inftans du jour & la douce harmonie favait diffiper les nuages qui venaient quelquefois obfcurcir la férénité de leur ame. Honorer les dieux, aimer les hommes, était le fentiment unique qui rempliffait leur cœur. Leur vie était calme & leur mort paifible comme le foir d'un beau jour. Ces efforts du philofophe de Samos pour garantir fes diffiples du choc des paffions tumultueufes, la retraite, l'ifolement qu'il leur prefcrivait, prouvent affez que déjà les paffions exercaient leur empire dangereux : mais ce qui prouve

mieux encore quelle était dès-lors leur influence ſur la production des maladies, combien en altérant le calme de l'ame elles troublaient la ſanté, c'eſt que les philoſophes, en ſe livrant à l'étude de l'homme moral, arrêtaient leur attention ſur l'homme phyſique; c'eſt que Pythagore & la plupart de ſes nombreux diſciples furent philoſophes & médecins : comme ſi la philoſophie & la médecine euſſent ſenti la néceſſité de ſe réunir & de ſe prêter un appui réciproque contre les maux que les paſſions enfantent & nourriſſent.

Zamolxis, diſciple de Pythagore, philoſophe & médecin, ſentit quelle eſt l'influence du moral ſur la guériſon des maladies : n'était-ce pas la reconnaître ſur leur production? Laiſſons parler l'excellent auteur de l'hiſtoire de la médecine, » Le remède qu'il emploiait pour guérir l'ame, c'étaient les enchantemens, non pas tels, s'il faut en croire Platon, que ceux d'Eſculape. Les enchantemens, dit ce philoſophe, que Zamolxis entendait, ne ſont autre choſe que les diſcours & les entretiens honnêtes. Ces diſcours produiſent la ſageſſe dans les ames, laquelle étant une fois acquiſe, il eſt aiſé après cela de procurer la ſanté & à la tête & à tout le corps. «

Hippocrate, dont le nom rappelle l'idée de ce qu'il y a de plus grand en médecine, enrichi des connaiſſances de ſes ayeux, de celles des philoſophes, fondateur de la ſecte des dogmatiques, éclaira l'expérience par le raiſonnement & rectifia le raiſonnement par l'expérience. Il initia l'homme à l'étude de la médecine par la connaiſſance des objets qui l'environnent, l'air,

les vents, les eaux, & les climats. Il démontra leur influence ſur l'homme phyſique & même ſur l'homme morale. » Longè enim pulchriora uberioraque omnia in aſiâ gignuntur; regioque ipſa hac noſtrâ mitior & hominum mores humaniores & benigniores. « Ailleurs il attribue à l'intempérie de nos climats, aux fréquentes & bruſques variations de l'atmoſphère, la force, le courage & l'audace des européens. » Ferocia, aſperitas & audacia hujuſmodi natura innaſcitur; frequentes enim mentis emotiones morum ferociam inducunt; lenitatem autem & comitatem evellunt. Quòcircà eos qui europam incolunt, magnanimos magis quàm aſiaticos eſſe cenſeo. « Plus loin il parle de l'influence des pays bas, aquatiques, couverts, ſur l'eſprit de leurs habitans. » Quin etiam agnes ſunt & ſomnolenti & ad artes craſſi, neque ſubtiles neque acuti. « Regretons que l'homme auquel ſon génie médical mérita le titre de Prince de la médecine; que la Grece place à côté des Pythagore, Socrate & Platon; qui traita d'une manière ſi lumineuſe de l'influence des vents, des eaux, des climats, des lieux & des gouvernemens ſur la ſtature, les forces, la ſanté, l'eſprit même des différens peuples, n'ait pas dit un mot de l'influence des paſſions ſur la production des maladies : il l'a connut cependant cette influence des paſſions. Laiſſons encore parler le ſavant auteur de l'hiſtoire de la médecine, (Le Clerc.) C'eſt de Soranus qu'il emprunte l'anecdote ſuivante : » Un jour entre autres Hippocrate fut appelé conjointement avec Euryphon, autre médecin qui était plus âgé que lui, auprès de Perdiccas, fils d'Alexandre roi

de Macédoine, que l'on croyait atteint d'une fièvre lente, il connut que l'esprit de ce jeune prince était plus malade que son corps, &, comme il observait attentivement toutes les actions de son malade, ayant pris garde qu'il avait changé de couleur en regardant Phila, qui avait été maîtresse du Roi son père, il jugea que le prince en était amoureux, & trouva moyen de le guérir en fesant savoir à cette belle le mal qu'elle causait.

Esculape, le premier des Asclépiades, fondateur de la médecine, en avait été regardé comme le dieu. Il devait partager sa gloire & ses autels avec un de ses descendans. Par son vaste génie, ses rares talens, son dévouement à sa patrie, sa candeur, Hippocrate honora son siècle, illustra son art & mérita le titre de divin. Mais semblable à l'astre brillant qui pénètre de ses rayons les astres qui l'entourent, le divin vieillard réfléchissait sur ses nombreux disciples, sur son art, l'éclat qui l'environnait. De son temps la médecine s'assit avec Denys sur le trône de Syracuse; fut placée, dans la personne d'Aristote, auprès d'Alexandre, à la cour de Philippe; &, ce qui lui fait plus d'honneur sans doute, elle entra à l'académie avec Platon.

Platon disserta, écrivit sur la médecine & dit un mot de l'influence des passions sur la production des maladies. Le temps de la vie de chaque animal est réglé, dit-il, par le sort, dès l'instant que l'animal vient au monde, & ce temps ne peut être avancé ou retardé que par les passions. (Histoire de la Médec., Le Clerc, p. 266.)

Je m'arrête à cette époque de l'histoire de la Grece.

Et pourquoi poursuivrais-je? Philippe la ménace, il médite, il va opérer sa conquête : mais avant de quitter les rives de l'Attique, jetons sur la Grèce un dernier coup-d'œil. Sur l'aile de la pensée, franchissons l'intervalle des temps & rapprochons les siècles de Solon, de Thémistocles, de celui de Périclès.

Echappé à la barbarie des siècles héroïques, une seule passion agitait alors ce grand corps. L'amour de la patrie absorbait, confondait les intérêts, les passions particulières. Encore à son berceau, presque naissante, la médecine s'exercait sur-tout au camp. Les maladies étaient simples, leur traitement facile & leur cure presque toujours heureuse; & ces premiers succès de l'art méritèrent des autels à son inventeur. Paisible, heureuse sous les Lycurgue, les Solon, bientôt ménacée par toutes les forces de l'Asie, la Grèce devint guerrière, triompha avec Miltiade à Marathon, avec Léonidas arrêta l'armée de Xercès aux Thermopyles, &, sous Thémistocles, défit & mit en fuite le Grand-Roi à Salamine. Périclès, pour les asservir, amollit les athéniens. Sophocle, Euripide brillaient sur la scène, excitaient les passions & fesaient couler les larmes d'un peuple avide de sensations. Le pinceau d'Apelles, le ciseau de Phydias savaient également trouver le chemin de leur cœur, l'émouvoir, y attiser le feu des passions. Les courtisanes se multipliaient dans l'Attique & se répandaient dans toute la Grece. La philosophie, direz-vous, devait réprimer les écarts de l'imagination, maîtriser le trouble des sens & mettre un frein aux passions. Avez-vous oublié, qu'objets de la haine & du mépris,

les philoſophes oſaient à peine confier leurs dogmes à quelques diſciples fidèles, & que Socrate fut condamné à boire la cigüe. Aſpaſie couronnait de fleurs la coupe de la volupté. Eh! comment la repouſſer quand les grâces elles mêmes la préſentent ? Alcibiade étendait la licence en la rendant aimable. L'amour ſacré de la patrie n'était plus qu'un vain nom : l'intérêt perſonnel avait pris ſa place & les ſources de la corruption s'ouvraient & ſe répandaient de toutes parts. Les paſſions exaltées ne connûrent plus de frein ; elles trainèrent à leur ſuite mille maladies inconnues juſques alors & le ciel, qui toujours place le remède à côté du mal, fit naître Hippocrate.

Un ſiècle, a-t-on dit par une métaphore hardie, mais vraie, porte dans ſon ſein celui qui le ſuivra. Le ſiècle de Périclès enfanta celui de Philippe, & la Grèce, eſclave des paſſions & des maux qu'elles traînent après elles, fut enfin aſſervie.

Rome alors nourriſſait dans ſon ſein le germe de toutes les vertus, l'amour de la patrie, & jetait les fondemens de ſa gloire & de ſa puiſſance future Pourquoi ne conſerva-t-elle pas ce feu ſacré comme elle entretenait celui des Veſtales ? Il s'éteignit. Mille paſſions diverſes s'allumèrent à ſa place, & la maîtreſſe du monde . . . . Mais n'anticipons pas ſur la marche des événemens & n'oublions pas que nous n'invoquons la muſe de l'hiſtoire que pour apprendre d'elle, quelle fut l'influence des paſſions ſur la production des maladies.

Pauvre, d'abord par néceſſité, bientôt par principe,

toujours vertueuſe, Rome étrangère au luxe, à l'ambition n'ouvrit long-temps ſon cœur qu'à l'amour de la liberté. Cette paſſion, dans ſes écarts, compromit plus d'une fois la tranquillité de l'état & alluma dans ſon ſein une fièvre qui, trop ſouvent, expoſa ſon ſalut : mais cet amour ſacré de la liberté défendit les particuliers contre l'invaſion de mille paſſions diverſes & des maladies qu'elles enfantent. A cette pauvreté, à cette tempérance, ſources fécondes des vertus du citoyen, de la puiſſance de l'état, ſuccédèrent tout-à-coup, après la priſe de Carthage, l'amour des richeſſes, le luxe & la molleſſe. Rome eut ſes palais, ſes amphithéâtres; on buvait le Phalerne dans des coupes d'or couronnées de fleurs. Les oiſeaux du Phare étaient ſervis ſur des tables d'argent & l'on introduiſit dans les feſtins les plus élégantes danſeuſes. La corruption des mœurs, leur dépravation, les maladies leur cortége ordinaire, entrèrent dans Rome, & les médecins grecs, parmi leſquels il faut diſtinguer Aſclépiade, y furent de nouveau accueillis. Q. Cincinnatus, Camille, Scipion, la tombe vous renfermaient tout entiers ! Un Craſſus, un Lucullus, Céſar même, avaient pris vos places & figuraient, pour le malheur des hommes, ſur la ſcène du monde. La liberté, les vertus fuyaient éplorées. Elles cherchaient un abri; elles le trouvèrent auprès de Caton. Son ayeul preſſentait-il les maux qui fondraient un jour ſur ſa patrie, lorſqu'il conjurait le Sénat de renvoyer promptement à Athènes Carnéades & Diogènes, ambaſſadeurs & philoſophes grecs. Il craignait, pour me ſervir de l'expreſſion de

Plutarque, que les jeunes romains ne tournaſſent aux lettres grecques leur affection & leur étude; ne quittaſſent la gloire des armes & de bien faire, pour l'honneur de ſavoir & de bien dire. Mais Caton, continue le même auteur, n'avait pas ſeulement en haine les philoſophes grecs, mais avait auſſi pour ſuſpects ceux qui feſaient profeſſion de médecine à Rome. Il voulait que les romains conſervaſſent la pureté de leurs mœurs, leur primitive ſimplicité; & la médecine ſimple & facile, dont lui-même traçait les préceptes, devait ſuffire à des romains toujours vertueux. Il eſt étranger à mon ſujet de rappeler les victoires de Céſar, la défaite de Pompée à Pharſale & la liberté romaine expirant avec Caton; mais il ne l'eſt pas de dire que, ſous les empereurs, les paſſions excitées par tous les genres de ſéduction, ne connurent plus de frein, que les médecins ſe multiplièrent à Rome & y jouirent de priviléges, de titres, d'une conſidération qu'ils dûrent moins ſans doute aux rares talens des Aſclépiades, Antonius Mura, Aretée, Celſe & Galien qu'à la néceſſité où, les romains aſſervis pat le luxe, l'intempérance & toutes les paſſions, étaient d'invoquer les ſecours de la médecine.

Galien, jeune encore, & ſous les yeux d'un père, pénétré lui-même des maximes de la plus ſaine philoſophie, étudia les leçons des Stoïciens, de Platon, des Péripatéticiens & d'Epicure. Médecin & philoſophe, qui mieux que lui devait connaître les rapports qui lient l'homme phyſique à l'homme moral? Qui mieux que le médecin qui exerça long-temps ſon art dans la capitale du monde, que ſes talens portèrent à la cour

de Marc-Aurèle, Commode & Sévère, pouvait étudier le jeu des passions & observer leur influence sur la production des maladies? Il approcha de la question, mais il ne la traita pas. Dans son livre, de Dignoscendis Curandisque animi morbis, il insiste sur la nécessité de réprimer les accès de la colère, de s'occuper, chaque jour & de bonne heure, d'imposer un frein aux désirs honteux, de s'aguérir contre la crainte & de dissiper le chagrin; mais il ne dit pas un mot de l'influence de ces diverses passions sur la production des maladies. S'il eût traité ce sujet, il ne lui eût pas été difficile d'appuyer sur des faits précieux ses observations, ses préceptes & de les puiser même chez les Césars. Je me bornerai à ce seul exemple. Il n'ignorait pas sans doute que Germanicus, conquérant, pacificateur, plus jaloux de mériter le trône que de s'y asseoir, l'idôle de tous les peuples, était mort de chagrin, victime de la jalousie de Tibère. Les savans & nombreux écrits de Galien lui ont acquis des droits à la reconnaissance de la postérité. Nous n'en sommes que plus disposés à regretter qu'il n'ait pas traité l'importante question, de l'influence des passions sur la production des maladies.

Un vieillard septuagénaire demeurait dans une petite rue voisine d'un collége très-suivi. Depuis vingt ans, chaque jour, matin & soir, notre homme, appuyé sur sa croisée, regardait passer & repasser les écoliers. Ne croyez pas qu'il y manquât une seule fois. On s'informe du motif d'une curiosité si extraordinaire & des remarques qu'il a pu faire. J'ai du plaisir, répondit-il,

à voir courir ces petits polissons, jeter leurs livres, faire voltiger leurs chapeaux, s'entredonner des tapes: & j'ai observé que, depuis vingt ans, c'est tous les ans & chaque jour même chose, comme si c'étaient toujours les mêmes écoliers.

L'histoire de nos écoliers est celle du genre humain. Si je parcourais les différentes nations du monde, je trouverais que chez toutes & dans tous les temps, la pauvreté, la sobriété, la pureté des mœurs les garantirent d'abord de l'invasion des passions; que bientôt les richesses, le luxe, l'intempérance ouvrirent toutes les sources de la corruption; que les passions, semblables à un torrent impétueux, roulèrent avec elles cent maladies, jusques alors inconnues, & que les unes suivirent dans leur accroissement le progrès des autres. Je ne puis cependant encore fermer le livre de l'histoire. Franchissons les distances des lieux & des temps. Arrêtons-nous un moment sur les dernières pages de la monarchie & les premières de la révolution française.

La France entière était encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance sous l'un de nos derniers rois. Richelieu avait cherché à dissiper cette longue obscurité, mais la nation retomba bientôt dans les troubles d'une minorité orageuse. Lorsque les factions ébranlent le corps entier de l'état, il est difficile à l'histoire de rendre compte des passions qui agitent & troublent chaque membre en particulier. Dans les secousses violentes qui ébranlent, entraînent la masse entière, il est impossible de distinguer le mouvement imprimé à chaque partie. D'ailleurs, dans les secousses révolutionnaires,

les chefs, leurs partiſans obéiſſent tous à une même impulſion. Une ſeule paſſion agite ces grands corps, & l'intérêt perſonnel eſt toujours le levier qui remue ces maſſes effrayantes. Mais qu'un homme de génie ſe lève, qu'il en impoſe à la multitude par ſa fermeté & ſes talens; que ſa voix, comme celle d'Eole, commande aux vents mutinés, auſſitôt la tourmente s'appaiſe; le peuple ſe tait, écoute & ſuit l'homme né pour lui commander. La mort avait fermé les yeux de Mazarin. Ceux qui avaient travaillé ſous ce premier miniſtre demandent au jeune roi à qui ils doivent s'adreſſer déſormais : à moi, répond Louis, & il tint parole. Ce mot décèle l'homme fait pour commander, lors même qu'il ſerait né dans un rang ſubalterne.

Un prince jeune & beau, environné, à vingt ans, de tout l'éclat de la ſouveraine puiſſance, montra bientôt qu'il ambitionnait toute eſpèce de gloire, & qu'en régnant ſur ſes ſujets, il voulait forcer la conſidération de ſes voiſins. La nature avait mis dans ſon cœur le germe de tout ce qui eſt grand & beau. Il ſaiſit d'une main novice, mais ferme, des rênes trop long-temps abandonnées à des mains ſubalternes. Le goût des arts, la paſſion de la gloire échauffaient le cœur de Louis, mais l'amour l'embraſait de ſes feux; & le conquérant de la Flandre était l'amant ſecret de la tendre Lavallière. Qui peut ſans attendriſſement ſe rappeller ces jours de gloire & d'amour! toutes les paſſions, filles du repos & de la félicité, avaient établi leur ſéjour à la cour, & Verſailles était devenu l'élyſée

de

de l'Europe. Paris, toutes les villes du royaume avaient les yeux fixés ſur le grand homme qui commandait l'admiration de l'univers, & chaque français, lui élévant un autel dans ſon cœur ; l'encenſait & cherchait à l'imiter.

La voix des paſſions parle le même langage à tous les hommes. Lorſqu'ils ne peuvent imiter celui qu'ils ont pris pour modèle dans ce qu'il fait de grand, ils le copient, hélas! trop ſouvent, dans ſes faibleſſes Tout à la cour du grand roi encenſait les paſſions l'amour était un Dieu : la gloire & l'ambition avaient leurs autels. La peinture, la ſculpture, la poéſie, la muſique les célébraient les déifiaient. Racine, Quinault, Lulli verſaient dans les cœurs le poiſon de leur art. La veuve éplorée d'Hector, l'amante criminelle d'Hyppolite, l'enchantereſſe armide attiraient un peuple aimant, avide de ſenſations & lui arrachaient des larmes. Paris, les villes les plus marquantes de la France admiraient, cherchaient à imiter une cour galante & voluptueuſe, & elles eurent leurs ſpectacles Le peuple y accourut en foule. Il éprouva des ſenſations juſques alors inconnues, & ſe ſurprit verſant des pleurs trop réels pour des maux imaginaires. Il éprouva bientôt tous les maux qu'enfante une ſenſibilité exaltée, & dès-lors on connut l'influence des paſſions ſur la production des maladies.

L'amour, la gloire, l'ambition ſe parent à leur naiſſance des plus riantes couleurs. L'illuſion en relevra l'éclat. L'homme ſéduit vole au devant d'elles, les reçoit dans ſon cœur & croit l'ouvrir au bonheur. Le

tems diſſipe le nuage, l'illuſion s'évanouit, & des maux trop certains remplacent un vain ſonge. Revenez à ce pompeux Verſailles, naguères le ſéjour de la gloire, de l'amour & des plaiſirs. Quel crêpe ſiniſtre enveloppe ce ſuperbe palais! ces jardins, jadis ſi rians, ont perdu leur éclat. Le laurier se sèche & meurt ſur ſa tige tremblante, la roſe ferme ſon calice aux approches du rigoureux Aquilon, & les ſources du plaiſir ſont toutes taries. La France, veuve de ſes héros, gémit & s'inquiète. Les amours, les plaiſirs ont déſerté la cour. La tendre La Vallière expie, dans les rigueurs d'un cloître, les faibleſſes d'un cœur trop aimant. Déjouée dans ses projets, la ſuperbe Monteſpan ne peut même, dans ſon exil, accuſer l'amour des fautes d'une ambition ſans bornes. Maintenon, ambitieuſe & dévote, eſſaie de ſe conſoler à St. Cyr des vaines jouiſſances de la grandeur : & l'épouſe de Louis redemande quelquefois à la veuve de Scarron ſes années d'obſcurité & de bonheur. Telle dans ces baſſins qui environnent de leurs eaux lympides nos ſuperbes châteaux, la Tanche captive regrette ſes étangs & leur bourbe. Une noire mélancolie a précipité, avant le tems, dans la nuit éternelle la dauphine de Bavière. Victime d'un amour contrarié, épouſe en ſecret du comte de Lauzun, malheureuſe à la cour, malheureuſe chez elle, effet trop ordinaire des paſſions, la petite-fille de Henri eſt deſcendue dans la tombe; & le chagrin a mis au tombeau l'auteur d'Athalie : enfin Louis, ſubjugué par un jéſuite, s'occupe de diſputes théologiques. Il voit le précéder dans la nuit éternelle tout ce qui lui eſt

cher, malheureux au dehors, plus malheureux au dedans, il eſt atte[illegible] de convulſions qui précèdent & hâtent ſa mort.

Louis ne s'était pas borné à encourager, honorer & récompenſer les arts & les ſciences dans ſon royaume: ſa généroſité, ſes bienfaits avaient été chercher dans les autres pays les artiſtes & les ſavans diſtingués On eût dit que le grand roi réclamait pour ſes ſujets tout ce que l'Europe comptait de grands hommes. Le tableau d'une cour galante & voluptueuſe, livrée à des paſſions d'autant plus ſéduiſantes qu'elles ſe paraient du voile de la décence, fixaient les regards, excitaient l'envie des autres cours, & Verſailles était devenu leur modèle. Avec les arts & le luxe ſe répandirent toutes les paſſions, & l'on connut alors quelle étoit leur influence ſur la production des maladies. Pour ſe convaincre de cette vérité, il ne faut que jetter les yeux ſur la foule des auteurs qui, en Europe, dans l'eſpace d'un ſiècle & demi, ont écrit ſur les maladies nerveuſes. Je me bornerai à rappeller les noms de quelques uns.

Charles Piron écrivit un des premiers, en France, ſur les affections nerveuſes. A Rome, Paul Zacchias traita de l'hypocondrie. A Londres, Willis en fit le ſujet de ſes méditations & de ſes écrits. Le médecin dont s'honore le plus l'Angleterre, Sydenham, adreſſa à un de ſes confrères, une diſſertation ſur l'hypocondrie & l'affection hyſtérique. A Hall, Stahl conſacra pluſieurs articles de ſon immortel ouvrage, *Theoria medica vera*, à l'étude de l'une & l'autre de ſes affections pathologiques. Boerhaave, ſon ſavant commen-

tateur, traitèrent l'un & l'autre ſujet. Hoffman, Mead, Haller & Tiſſot moiſſonnèrent dans ce vaſte champ qu'avaient défriché leurs devanciers ; & cependant, après eux, Whitt à Londres, à Paris Raulin, Lorry & Pomme y firent encore une ample moiſſon. J'omets, à deſſein, les noms de pluſieurs autres auteurs. Ceux que j'ai cités ſont en aſſez grand nombre, & prouvent combien les maladies nerveuſes ſe multiplièrent dans les 17 & 18e. ſiècles.

Mais le trône des Louis s'ébranle & s'écroule. Sa chûte a retenti dans le monde entier ; & la France, agitée juſques dans ſes fondemens, a fait craindre un moment pour ſa ruine. Qui de vous, Meſſieurs, n'a pas été témoins des orages affreux qui ont long-tems bouleverſé ma malheureuſe patrie ! Des Alpes aux côtes de l'Océan, des rives du Rhône à celles de la Seine, le génie de la diſcorde agitant ſes torches funèbres ſoufflait le feu des diſſentions civiles, & embrâſait les cités & les campagnes. Dans ces convulſions horribles, vous le ſavez, l'état fut à deux doigts de ſa perte, & les déchiremens affreux qu'il éprouva, ſe firent reſſentir dans chacun de ſes membres. La crainte, le chagrin, l'ambition trompée, l'amour malheureux précipitèrent plus d'une victime dans la tombe, & l'on connut ſur-tout alors l'influence des paſſions ſur la production des maladies. On vit ſe multiplier les fièvres ataxiques, adynamiques, les affections ſcorbutiques, les léſions du cœur, les névroſes & les véſanies. Je m'arrête, car le rapport de telle affection de l'ame avec telle affection phyſique, doit faire le ſujet de la ſeconde

partie de ce mémoire : mais avant d'y paſſer, qu'il me ſoit permis d'oppoſer à ce tableau des cours, des grandes villes, des révolutions, le ſimple deſſein d'un ſite paiſible, où, loin des cours & des cités, à l'abri des paſſions tumultueuſes, riche de fruits, d'innocence & de joie, l'homme coule des jours ſereins ſous un ciel preſque ſans nuage. Cette image de la vie patriarchale, jeune encore, frappa mes ſens, charma mon cœur & s'y grava pour jamais. C'eſt chez le bon peuple ſavoyard que je rencontrai cette terre fortunée. Au pied des Alpes, ſur les rives de l'Yſer, eſt un modeſte village, ſéjour de la paix & du bonheur. Cultiver ſes champs, ſon verger, faire paître ſes troupeaux, filer leur laine; voilà l'emploi du temps. Reſpecter, aider, ſoigner la vieilleſſe, s'entre-aimer, honorer Dieu; voilà ce que recommande un paſteur vertueux & dont chaque habitant trouve le précepte gravé dans ſon cœur par la main de la nature. Là, je vis deux époux octogénaires conſacrer une ſeconde fois au pied des autels, une union dont le temps leur avait rendu les liens plus chers : une jeune fille promener ſon père aveugle; &, vertueuſe Antigone, ſoulager dans ſes diſgraces un Œdipe ſans remords : là je vis un jeune homme verſer en ſecret des larmes ſur une tombe preſqu'effacée par le temps & que l'herbe couvrait en entier; c'était celle de ſa mère. Je crus qu'un ſi long chagrin avait altéré ſa ſanté : mais je remarquai avec ſatisfaction dans ſes traits toute la fraîcheur de ſon âge & de la ſanté. C'eſt que les paſſions douces & aimantes qui germent dans cette terre comme dans leur ſol natal y

répandent autour d'elles leur douce ſérénité, & que le chagrin lui-même y eſt mêlé d'un ſentiment qui en tempère l'amertume. J'ai, pendant ſix mois, habité cette terre bénie du ciel : je n'y ai vu aucune maladie produite par une affection morale & très-peu de maladies ſporadiques. Si je ne craignais de ſortir des bornes que je me ſuis preſcrites, d'abuſer de l'indulgence de mes juges, avec quel délicieux ſentiment je terminerais ce deſſein dont je n'ai ébauché que quelques traits & je leur offrirais le tableau de cette heureuſe colonie qui coule des jours ſereins à l'abri de l'orage des paſſions : mais, loin d'oſer continuer, je vous prie, Meſſieurs, de me pardonner cette diſgreſſion. Elle n'eſt pourtant pas tout-à-fait étrangère au ſujet que je traite. Elle était ſur-tout néceſſaire à mon cœur. Un tendre ſouvenir, la reconnaiſſance m'ont rappelé cette terre où je vécus heureux, & ma main n'a pu réſiſter au plaiſir de l'écrire.

2me. PARTIE.

Elle eſt belle, elle eſt grande cette idée, qui, réuniſſant les diverſes parties qui conſtituent l'homme, les compare aux différens points d'un cercle. Le principe qui leur communique la vie ſiége & préſide au centre du cercle. De-là il jete des filets de communication d'un point à l'autre, fait diſparaître les intervalles, rapproche les diſtances & établit entre toutes les parties une correſpondance immédiate : *Μια φυσις, Συμπαθια παντα.* Pour ſe convaincre de la vérité de cette aſſertion, il ſuffit de réfléchir un moment aux

nombreuſes ſympathies qui lient entre eux les divers ſyſtèmes, les organes différens, les organes ſymétriques.

Les yeux, les reins, les bras ſe correſpondent. Une ophtalmie paſſe bruſquement de l'œil malade à l'œil ſain. L'inflammation, le calcul d'un rein paralyſent l'action du rein correſpondant & y établiſſent quelquefois le ſiége de la douleur la plus aigue. Le fait rapporté par Theden ne laiſſe aucun doute ſur la correſpondance d'un bras à l'autre. Qui ignore les rapports ſympathiques qui exiſtent entre les organes de la génération & ceux de la voix; entre la matrice & les mamelles & le col? Le cerveau, l'eſtomac ſe correſpondent. Une Dame de cette ville reçut, il y a dix ans, un coup à la tête. Elle garda le lit pendant quelques jours & ſe crut guérie. Depuis cette époque cette Dame éprouve une migraine périodique dont les accès ſe manifeſtèrent, d'abord tous les deux mois, enſuite tous les mois; ils ſe répètent maintenant tous les quinze jours. Le jour de l'accès, Madame eſt forcée de garder le lit. Un vomiſſement de matières bilieuſes a lieu. Le ſoulagement ſuit, la migraine ſe diſſipe & Madame reprend ſes occupations Une plaie de tête eſt ſuivie de dépôts au foie. Une léſion, même légère, de l'orteil, a déterminé une affection mortelle du cerveau & de ſes membranes. Des vers, des matières dans l'eſtomac donnent lieu à la toux, à une douleur vague de la poitrine. Un rapport ſympathique lie l'eſtomac à l'œil, au poumon, au ſein, à la veſſie, à la peau & aux extrémités. Les coliques de poitou ou des plombiers occaſionnent la paralyſie des extrémités. Le Journal de Médecine,

pour le mois de vendémiaire an 14, rapporte l'obſervation d'une cardialgie cauſée par des vers dans la veſſie Les divers ſyſtèmes ſe correſpondent. Une hémorrhagie naſale, utérine cède à l'application d'un corps froid : c'eſt que la ſympathie lie le ſyſtème cutané au muqueux L'action du froid ſur la peau produit la plupart des catarrhes. L'eſtomac, les inteſtins ſont ſous la dépendance de la peau La ſympathie s'établit d'un point à l'autre du même ſyſtème. Une pierre dans la veſſie détermine le prurit, la douleur du gland La démangeaiſon du nez décèle l'irritation de la membrane muqueuſe de l'eſtomac & des inteſtins cauſée par des vers Une dentition pénible donne lieu à un cours de ventre : enfin la ſympathie s'établit dans un ſeul côté du corps & l'inflammation du foie donne lieu ſouvent à une hémorrhagie par la narine droite. Tout eſt donc correſpondance chez l'homme phyſique & l'harmonie la plus intime règne entre les différens ſyſtèmes qui le compoſent Mais cette correſpondance, cette harmonie n'exiſtent elles que chez l'homme phyſique ? Le médecin philoſophe n'a-t-il pas remarqué, plus d'une fois, les points de contact multipliés qui uniſſent l'homme phyſique à l'homme moral ; l'influence réciproque qu'ils exercent l'un ſur l'autre ? L'ame n'a-t-elle pas auſſi ſes maladies ? Ces maladies ne déterminent-elles pas certaines maladies du corps ? Enfin quels ſont les rapports particuliers qui exiſtent entre certaines affections de l'ame & la naiſſance de certaines affections phyſiques ?

Telle eſt la queſtion à laquelle il faut eſſayer de

répondre avant que de parler des rapports qui lient certaines affections de l'ame à certaines affections physiques ne conviendrait-il pas d'étudier les caractères des passions; de saisir leurs différences & leurs points de contact & d'assigner ensuite à chacune d'elles le rang qu'elle pourrait occuper dans un cadre méthodique? Quel fil guidera mes pas dans ce dédale obscur? Invoquerai-je les lumières de l'antiquité? Les grecs indiquent la route, montrent le but & ne le touchent pas. Les romains dont les conquêtes s'étendirent dans tout le monde connu ne découvrirent rien dans le champ de la philosophie. Avicenne, Averroës, médecins & philosophes arabes, conservèrent par leurs traductions, étendirent par leurs commentaires le dépôt des sciences que les arabes conquérans avaient recueilli parmi les ruines de la Grece; mais peut-on espérer de retrouver Aristote après tant de versions différentes? Enfin un rayon de lumière a dissipé de trop longues ténèbres. Galilée a deviné le mouvement de la terre. Descartes, au milieu de ses tourbillons ingénieux apprend à douter. Toricelli, a pesé l'air. Pascal, sur les Monts de l'Auvergne calcule & mesure la pésanteur & la hauteur de l'atmosphère. L'analyse devient entre les mains du chancelier Bacon, l'instrument à l'aide duquel l'homme doit apprendre à penser & à raisonner Newton, devine le vrai système du monde. Locke, pour éclairer le mécanisme de l'entendement humain; Condillac, pour développer l'art de raisonner ont l'un & l'autre recours à l'analyse. L'analyse seule peut donc guider mes pas dans la route difficile où je m'engage.

Etudier, connaître, rapprocher les caractères propres aux individus : des individus remonter aux genres ; &, fuivant cette méthode abftractive, établir des ordres & former des claffes ; telle eft la marche analytique que fuivent les botaniftes, les zoologiftes, les minéralogiftes, &c. &c. Cette méthode eft-elle applicable à l'étude & à la claffification des paffions ?

On a diftingué les paffions en convulfives, en oppreffives & en expanfives. Cette claffification établit-elle des fections bien diftinctes, & peut-on, d'après ces caractères, ranger chacune d'elles dans fon cadre particulier ? prenons pour exemple l'amour. L'amour appartient - il aux paffions expanfives ? les paffions oppreffives ou convulfives ne le réclament-elles pas ? l'homme dont le cœur s'ouvre à l'amour éprouve une joie, un bien-être qu'il cherche à faire partager à tout ce qui l'environne. Il veut que tout ce qui l'entoure foit heureux du bonheur qui le pénètre. Il court au devant de l'indigent, & fa main bienfaifante lui préfente l'aumône qu'il n'a pas encore demandée. Sa bouche, avec cet accent qui pénètre jufqu'au cœur, dit fi bien au malheureux le mot qui le console. La férénité de fon ame fe réfléchit dans fes yeux. Un incarnat plus vif colore fes joues. Son fang plus animé parcourt plus rapidement fes vaiffeaux. On dirait que fon cœur ne peut fuffire au torrent de félicité qui l'inonde & qu'il cherche à le répandre. Sur ce tableau qui ne rangera l'amour parmi les paffions expanfives ? Mais un amant long-tems abufé par le manège de la coqueterie, ou plaint & congédié par cette fille fage &

vertueufe dont la main eft promife, éprouve l'amour le plus vif. Un poids énorme pèfe cependant fur fon cœur, le ferre & l'opprime. Son fang circule avec peine. Ses yeux éteints, fes joues caves, fes forces abattues, fon efprit fans reffort décèlent le mal qui le tue. Il va périr, la mort eft déjà dans fon cœur; & l'amour a caufé tous fes maux. Difpenfez-moi de vous parler des fureurs de l'amour outragé. Dans ce dernier cas, l'amour eft une paffion convulfive; dans l'autre, il doit être rangé parmi les paffions oppreffives. Ainfi l'amour, tantôt expanfif, oppreffif ou furieux, n'appartient exclufivement à aucune des trois claffes indiquées. Cette claffification purement arbitraire n'eft pas admiffible.

L'auteur des réflexions morales, Larochefoucault, réduit toutes les paffions à une feule, & l'amour-propre eft le grand mobile de toutes nos actions.

Helvetius conclut que l'amour de soi engendre le défir du bonheur, le défir du bonheur celui du pouvoir; & c'eft ce dernier qui donne à fon tour naiffance à l'envie, à l'avarice, à l'ambition, & généralement à toutes les paffions factices qui, fous des noms divers, ne font en nous qu'un amour du pouvoir déguifé.

Pour réfuter ces philofophes je n'aurai befoin que d'oppofer l'homme privé à l'écrivain; leur conduite à leurs écrits Le premier vécut dans les tems orageux du miniftère de Richelieu & de la minorité de Louis XIV. Cette époque fut celle des intrigues, des révoltes & des factions. Dans ce flux & reflux de dif-

ſentions civiles, de tourmentes populaires, les paſſions ſurnagent & l'intérêt perſonnel qui les commande & les fait agir eſt le plus en évidence. La Rochefoucault a donc peint les hommes comme il les a vus un moment & non pas comme ils ſont; & lui même donna l'exemple de toutes les vertus dont il paroiſſait conteſter l'exiſtence : ainſi, ami tendre, fidèle & déſintéreſſé, il écrivit, » l'amitié la plus déſintéreſſée n'eſt qu'un commerce où notre amour-propre ſe propoſe toujours quelque choſe à gagner. »

Plaiſir, douleur phyſique, voilà, ſelon Helvetius, les grands mobiles. La ſenſibilité phyſique eſt l'unique moteur de l'homme, la cauſe unique de ſes paſſions. Amour, amitié, vous n'exiſtez que par les ſens! je m'arrête & m'interdis toute autre réflexion. C'eſt Helvetius, époux, père, ami, bienfaiteur de ses vaſſaux, & rompant les fers du malheureux braconnier, que j'oppoſe à l'auteur de l'eſprit & de l'homme. Un trait de ſa vie privée eſt la plus forte objection à ſon ſyſtême.

La Chambre, médecin de Louis XIII, eſt auteur d'un ouvrage portant pour titre : » des Caractères des Paſſions. » Les paſſions humaines, dit-il, ſoit qu'elles s'élèvent dans la volonté, ſoit qu'elles se forment dans l'appétit ſenſitif, ſont de deux ſortes : car les unes ſont ſimples, qui ne ſe trouvent que dans la partie concupiſcible ou dans l'iraſcible. Les autres ſont mixtes, qui procèdent des deux enſemble. Cette diviſion ſent trop le jargon de l'école & me diſpenſe de toute réfutation. Quoique médecin, il ne dit pas

un mot de l'influence des paſſions ſur la production des maladies & leurs rapports entre elles.

Sans doute, en traçant ſon programme, l'académie a ſenti la difficulté d'établir une bonne claſſification des paſſions : auſſi s'eſt-elle bornée à demander quels ſont les rapports particuliers qui exiſtent entre certaines affections de l'ame & la naiſſance de certaines affections phyſiques. Rempliſſons donc, autant qu'il eſt en nous, ſes intentions. Prenons ſucceſſivement quelques paſſions. Eclairés par le flambeau de l'analyſe & par tant de faits bien obſervés, ſuivons les dans leur marche, étudions leurs effets, indiquons leurs différences; & ſi nous ne pouvons pas établir une claſſification des paſſions, fixer les rapports de tel genre de paſſions avec tel genre de maladies, donnons au moins les caractères de quelques eſpèces & diſons quelle eſt leur influence ſur la production de certaines maladies.

Il eſt une paſſion dont tous les hommes apportent le germe en naiſſant, que les années développent, qui ſème de fleurs le printems de la vie, qui prépare pour ſon été des fruits délicieux, qui jamais ne tromperait l'homme dans ſon attente, ſi toujours la raiſon préſidait à ſon développement : mais, hélas! trop ſouvent elle couvre de ſombres ſoucis la jeuneſſe & ne réſerve pour l'âge mûr que des fruits amers : cette paſſion, c'eſt l'amour. L'amour qui devrait être le conſolateur, le réparateur du genre-humain n'en eſt plus, au ſein de nos ſociétés, que l'ennemi & le bourreau : &, c'eſt des maux qu'il enfante que je dois vous entretenir! Qu'il me ſerait agréable de vous le peindre paré des

graces de la jeuneſſe, couronné de fleurs, embelli de l'incarnat de l'innocence, précédé de l'eſtime & ſuivi du bonheur : mais je dois vous le repréſenter dans ſes erreurs & ſes écarts; tantôt en longs habits de deuil, tantôt le teint pâle & défait, les yeux caves, dévoré de remords, déchiré de chagrins, deſcendant, avant le tems, dans la nuit du tombeau, ou la main armée d'un poignard & le rougiſſant de ſon propre ſang. Au moral comme au phyſique les ſcènes de douleur ſont réſervées au médecin. Qui le ſoutiendra dans ce rôle difficile? qui le dédommagera de ſes peines? L'eſpoir de ſoulager l'être ſouffrant & malheurenx rend ſa tâche moins pénible, & ſème quelques fleurs ſur le chemin qu'il eſt obligé de parcourir.

Mademoiſelle . . . . . a reçu le jour de parens honnêtes. Ses premières années s'écoulèrent à la campagne dans une douce retraite. Jeune encore, elle vit deſcendre dans la tombe ſa mère, qu'elle aimoit tendrement. Bientôt les orages révolutionnaires entraînèrent loin d'elle un père qui réuniſſait toutes ses affections. Elle ſe vit ſeule dans le monde, & ne donna des larmes qu'au ſort de ſon malheureux père. La ſolitude, cette double ſéparation exaltèrent ſa ſenſibilité & préparèrent peut-être les maux, qui plus tard, troublèrent la ſérénité de ſon ame, & altérèrent un moment ſon excellente conſtitution. Un ciel moins orageux vint luire enfin ſur la France; & Monſieur . . . . . échappé aux fers des tyrans, fut rendu à ſon agréable retraite & à ſon aimable fille. Le mérite modeſte ſe cache, mais on le découvre; & Monſieur . . . . fut déſigné pour remplir

une place honorable. Il vint dans cette ville un jeune homme, avec de l'eſprit, des talens, des graces même, avait été le plus malheureux des époux. Il portait par-tout une teinte de mélancolie dont le reflet prêtait à ſes qualités je ne ſais quoi d'attachant. Il ſe plaignit de ſes malheurs, & de cet accent qui retentit juſques au cœur. Monſieur . . . . l'accueillit avec bonté, & lui ouvrit ſa maiſon. Mademoiſelle . . . . . l'écouta avec intérêt, s'attendrit ſur ſon ſort, & lui donna des larmes. Jamais pitié ne fut plus délicate & plus déſintéreſſée. Diſpoſée naturellement à la mélancolie, Mlle. . . . trouvait un charme ſecret à s'attendrir ſur le ſort des malheureux, & elle donna des larmes à l'infortune de ce jeune homme. Elle aimait à lui faire répéter le récit de ſes malheurs. Le père de Mlle. . . . avait diſpoſé de ſa main. Elle le ſavait. Elle avait reſpecté ſon choix; mais ſon cœur? . . . . . Il ne s'était encore ouvert qu'à la tendreſſe filiale. Aujourd'hui un ſentiment qu'elle ne peut définir, qu'elle n'oſe chercher à connaître l'occupe tout entier. Elle eſt diſtraite, penſive. Elle s'attriſte, ſoupire & ſe ſurprend verſant des larmes. Elle reſpecte la voix de ſon père; mais aujourd'hui le ſon de cette voix l'intimide & l'épouvante. Ses leçons amicales, ſes ſages obſervations ſont trop longues ou hors de propos. Elle prend un livre, le parcourt & n'y remarque rien. La muſique, le deſſein? . . . . Ce deſſein il le verra! Cette romance il la chanta! Et la muſique, le deſſein peuvent ſeuls diſſiper ſes ennuis. On ouvre . . . . c'eſt lui . . . . elle rougit, elle pâlit. Il parle . . . . ſon ſein s'agite, elle reſpire à

peine & tout ſon corps a frémi. Triſte & penſive, elle cherche la ſolitude, appele le repos & porte partout le trouble qui l'agite. Mlle.... cherchait à ſe diſſimuler l'état de ſon ame. Bientôt ſa ſanté s'altère, ſes digeſtions ſe dérangent. Elle perd ſon appétit, ſon embonpoint & ſa fraîcheur. Une petite toux ſe déclare : enfin une péripneumonie nerveuſe la met au lit & fait quelque temps craindre pour ſes jours. J'avais ſoupçonné la cauſe de ſon mal. Je plaignis un cœur né ſenſible. L'amour, lui diſais-je, eſt toujours, malgré les vains jugemens d'un monde qui le connaît peu, le père des ſentimens les plus nobles, des procédés les plus délicats. On m'obſerve. Mon cœur était pénétré & ma figure ne démentit pas ſon langage. Je n'arrachai pas on me fit un aveu, & cet aveu fut ſuivi d'un torrent de larmes. Elle pleure, me dis-je, tant mieux. Elle ſera ſoulagée. Les larmes ſont la criſe de la douleur. La meilleure éducation, les principes les plus honnêtes, la vertu la plus pure ne nous préſervent pas de l'aſſaut des paſſions, mais ils nous donnent la force de les repouſſer. Je l'ai dit, le cœur de Mlle.... était le ſanctuaire de la vertu. L'amour, ſous le voile de la pitié avait pu s'y gliſſer. Mais la raiſon reprit bientôt ſa place ; & Mlle.... devenue l'épouſe de celui que ſon père avait choiſi, mère aujourd'hui, a recouvré avec le calme de l'ame la ſanté la plus briliante.

J'ai ſous les yeux la correſpondance d'un jeune homme chez lequel le même amour produiſit les mêmes effets. D'un tempérament nerveux, d'une conſtitution délicate, d'une ſenſibilité extrême, il avait une imagination

imagination vive qu'allumait encore le cœur le plus aimant. Il n'échappa long-temps aux maux attachés à cet état que par l'étude & les voyages. Le hasard lui fit enfin rencontrer dans la société une de ces femmes qu'un choix malheureux a condamnées à des pleurs éternels. Il la vit, s'attendrit sur son sort & mêla ses larmes aux siennes. Il le jura cent fois à lui-même, il jura cent fois à cette femme intéressante & malheureuse, en tenant ses mains, en les pressant sur son cœur, de respecter son état & de ne pas l'aggraver par le remords. Il prit le ciel à témoin de ses sermens & le ciel n'eut pas à punir un parjure. Il ne se dissimulait pas que son cœur était embrasé des feux de l'amour le plus vif, mais il se flattait qu'un reste de vertu devait les épurer. Il commandait à ses sens & nouveau Thrasonidez, il eut refusé le prix de son amour dans la crainte d'en altérer le charme & d'en attiédir la vivacité. Il ne suffit pas d'être vertueux, il faut le paraître. Eh! comment dans notre siècle, au sein d'une grande ville, croire à cet amour angélique? Un coup-d'œil, un geste, un mot, le silence même trahit l'amour & celui du jeune homme fut soupçonné. Il s'en apperçut, il eut prêféré la mort au chagrin de compromettre, de rendre plus malheureuse celle qu'il aimait. Il se condamna au silence, à l'absence. Cet éloignement ne s'opéra qu'avec un déchirement affreux, & son cœur saigna de cette séparation comme si on lui eut arraché la moitié de lui-même. Honneur, vertu, devoir vous fûtes satisfaits : mais qu'il en couta à sa santé! son estomac souffrit, ses digestions furent troublées & dif-

ficiles. Des palpitations fréquentes se déclarèrent & sa respiration gênée donna lieu à une toux habituelle. Le temps, quelques moyens hygiéniques ont triomphé de ces accidens. Je doute que le temps eut éteint un sentiment que la vertu n'eut pas craint d'avouer : mais il a tempéré ce qu'il avait de trop cuisant & a dissipé les maux physiques auxquels il avait d'abord donné lieu.

Il est donc un amour qu'enfantent le tendre intérêt, une vive pitié; que l'estime alimente; qui se soutient au sein d'une douce mélancolie ; qui vit dans l'objet aimé, ne vit que pour lui ; qui, loin de lui, se nourrit de souvenirs & de larmes; qui l'appele dans l'ombre des nuits, & les jours entiers se repait de son image; qui s'il se plaint ne le fait qu'en secret. Un soupir, une larme troubleraient le repos de l'objet aimé : il se tait & n'ose arracher l'épine qui le blesse de peur d'effeuiller la rose : mais il souffre. C'est vers le centre phrénique que se font ressentir les premières atteintes de la douleur. Des palpitations, la toux, la suffocation ont lieu. La digestion, la respiration, la circulation sont troublées & l'amaigrissement se déclare. Telles sont les affections physiques qu'enfante cette affection de l'ame, que nous désignerons sous le nom d'amour mélancolique.

Son influence n'est pas toujours bornée, comme dans les deux observations précédentes, aux affections pathologiques que j'ai décrites; il la porte quelquefois plus loin & précipite dans le tombeau sa déplorable victime. Pour appuyer cette assertion, je pourrais rapporter l'intéressante observation consignée par Mr. Chambon dans l'Encyclopédie méthodique. On peut la consulter; je préfère en citer une dont j'ai été témoin.

Dans un village, voifin de cette ville, vivait une jeune fille fage & belle. Un jeune homme lui fit la cour, lui demanda fa main & fut accueilli. Ils s'aimèrent pendant plufieurs années. Une veuve moins belle, mais plus riche, tenta par l'éclat de l'or & féduifit le jeune homme. Il cacha quelque temps fa perfidie; mais l'amitié clairvoyante inftruifit fon amante de fa conduite. Cette fille fimple & franche ferma l'oreille à ce rapport & rejeta avec horreur un foupçon qui la bleffait. Tout autour d'elle favait pourtant que fon amant l'avait facrifiée à une femme moins belle, mais plus riche, qu'elle doutait encore. Enfin l'autel reçut les fermens des deux époux : & la pauvre fille, témoin de la perfidie de fon amant, faillit à mourir de douleur. Le dépit marque fouvent l'amour outragé lorfqu'on croît qu'il lui furvit. Elle affecte d'abord & pendant quelque temps un calme, une gaîté qui étaient loin de fon cœur. Bientôt elle fuit fes compagnes, leurs jeux & leurs danfes. Elle fe promène feule & s'égare dans la folitude des forêts. Pendant le filence des nuits, affife au bord de l'Onde qui fuit & murmure, elle pleure & gémit en fecret, ou fait redire à l'écho qui s'attendrit la romance plaintive. Le chagrin flétrit bientôt fon teint, altèra fes formes & ruina fa fanté. Une phthyfie nerveufe précipita dans la tombe cette jeune & intéreffante fille. Elle mourut victime d'un amour mélancolique.

Si les organes contenus dans la poitrine éprouvent les funeftes effets de l'amour mélancolique, ceux que renferme l'abdomen ne font pas à l'abri de fa cruelle influence. Je fus, dans l'hiver de l'an dix appelé en

confultation dans un faubourg de cette ville pour une dame, âgée de 28 ans, malade depuis plufieurs années. Le ventre était tendu, douloureux. Les irradiations de la douleur partaient de l'abdomen, fe portaient fur la région épigaftrique & fe terminaient fur les organes de la refpiration & de la circulation. L'état d'épuifement était extrême, la maigreur affreufe. La malade touchait à fon terme. L'opium, l'éther (ce dernier en inhalation) & d'autres moyens analogues furent confeillés. L'art jetta quelques pavots fur les bords de la tombe qu'il lui était impoffible de fermer. Madame fuccomba à fes maux. L'examen de fon corps ne découvrit aucune léfion organique dans le cerveau & la poitrine. Il n'en fut pas de même dans l'abdomen. Les glandes du méfentère étaient engorgées, dures & fquirrheufes. C'était fur-tout fur la matrice que la maladie avait porté fes effets. Cet organe était d'un volume double, dur & fquirrheux. Cette dame avait éprouvé une longue mélancolie qu'on ne pouvait attribuer qu'à l'amour.

Ainfi l'amour mélancolique exerce une influence plus ou moins prononcée fur l'eftomac, les organes de la refpiration, de la circulation, de la digeftion; enfin fur la matrice.

Nous venons de fuivre les effets de l'amour mélancolique fur les organes que renferment la poitrine & l'abdomen. Un amour d'un autre efpèce exerce fon influence fur un organe, le fiège de nos fenfations, de nos facultés intellectuelles, le cerveau

Fidèle à la marche analytique que je me fuis tracée, j'appuyerai fur des faits les conféquences pathologiques

que j'établirai, & je ne citerai, autant que poſſible, que ceux que m'aura fourni mon expérience. Je pourrais dire que le ſage Salomon oublia ſon Dieu, & ſacrifia dans ſon délire amoureux à ſes maîtreſſes : que le précepteur d'Alexandre brûla l'encens conſacré au culte de la divinité aux pieds de la femme qu'il idolatrait : que le Taſſe, entraîné par le même charme qui enchaîna Renaud dans le palais d'Armide, & plus à plaindre que lui, ne rencontra pas un Ulbade qui détruiſit le charme & diſſipat le nuage qui couvrait ſa raiſon. J'emprunterai mes exemples de perſonnages moins importans ſans doute : mais j'ajouterai quelques faits à ceux qui ſont déjà connus, & j'aurai eu le plaiſir d'apporter quelques épis à la gerbe que formera ſans doute quelque jour une main plus exercée que la mienne.

En 1804, je fus appellé auprès de Madame ....., âgée de 28 ans. Voici l'état dans lequel je la trouvai. Elle était couchée ſur le dos & immobile. L'œil était ouvert, fixe & dirigé vers le ciel. Les joues étaient pâles, livides & tirées. La bouche fermée, ne s'entr'ouvrait que pour donner cours à des ſoupirs profonds & entre-coupés. La reſpiration était rare & à peine ſenſible; la peau ſèche, le pouls petit & ſerré. Rien ne pouvait rappeller la malade à elle-même. Par fois elle prononçait un nom bien cher, ſoupirait & retombait dans ſon état de ſtupeur. Cette criſe dura quatre jours. L'art & la nature parvinrent à calmer ces accidens. Madame .... pleura, répéta ſouvent le nom de ſon époux, qu'une mort bruſque & prématurée lui avait enlevé, après un an d'un mariage contracté contre

le gré de sa famille. Une sombre mélancolie succéda à cet état. Les voyages, le tems en ont triomphé. Et Madame . . . . a recouvré la santé.

J'ai vu à l'hospice des Aliénés de Milan une jeune Allemande, belle encore, après deux ans de maladie & de captivité. Une mort subite lui avait enlevé son amant. Sa raison s'était aussitôt égarée, & rien n'avait pu la rappeller.

Un jeune chirurgien, exerçant dans une campagne voisine de cette ville, vient de perdre son épouse d'une maladie de langueur, bien qu'il dut s'attendre à cette mort, il n'a pu commander à son amour, & sa tête s'est aliénée. Il courait à travers les champs, demandant a ceux qu'il rencontrait sa chère épouse. Quelques éclairs de raison firent un moment espérer un retour complet. Ces espérances se sont évanouies, bientôt la manie ne connut plus d'intermittence, & le malheureux jeune-homme fut apporté dans l'hospice de cette ville destiné au traitement des fous.

Je ne puis résister au désir de rapporter ici ce que m'écrivait une femme aussi spirituelle que sensible, que j'avais engagée à aller passer sa convalescence à la campagne. » Un homme a perdu sa femme depuis vingt ans. Il n'existe que pour la pleurer. Il ne peut s'occuper que d'elle. Il passe des heures entières auprès de son portrait, fait mettre son couvert comme si elle était présente, lui parle, l'interroge, conserve tout ce qu'elle a touché, se sert de tout ce qu'elle a porté. . . . . Cet être intéressant est doux & sociable. On va voir cet homme. Il vous ouvre lui-même la porte de son

jardin. Il paraît la tête couverte d'un chapeau avec des plumes rouges, le corps ceint d'une robe bleue, le bout des pieds dans des souliers à talons; & tout cela c'est de sa femme. Combien il est malheureux que le pathétique soit si voisin du ridicule! »

Voilà quelques exemples d'un amour malheureux dont l'influence a porté sur le cerveau & a donné lieu à la manie. Il ne serait que trop facile de les multiplier. Mais à quoi bon? les pièces de rebut de l'espèce humaine sont, hélas! toujours trop nombreuses, & leur énumération est toujours trop pénible à faire. Si nous fesons de cet amour une seconde espèce, ce sera un amour maniaque. *Amare non insanire vix diis concessum.*

L'amour mélancolique altère la santé, l'amour maniaque égare la raison. L'art heureux a quelquefois rétabli l'une & ramené l'autre. Mais il est un dernier amour dont les terribles effets sont au-dessus des ressources de la médecine.

Un jeune-homme d'un esprit cultivé, d'un caractère aimable, d'un tempérament marqué par la prédominance du systême nerveux, connut une femme qui n'était qu'aimable & belle. Plus faite pour donner des fers que pour en recevoir, plus jalouse d'être aimée que sensible au plaisir d'aimer, elle vit avec une secrète joie un jeune homme sensible & bien fait toujours à ses pieds. Elle encouragea son amour, le nourrit d'espérances, & l'hymen s'offrit aux yeux du jeune homme embelli de graces, environné de plaisirs. Il ne vécut plus que pour la femme qui avait séduit sa raison,

captivé ſes ſens, enchaîné ſon cœur. Ivre de joie, heureux du préſent, plus heureux de l'avenir, il me répéta cent fois que l'amour & l'hymen couvriraient de fleurs le chemin de ſa vie, & que ſon cœur ne pourrait ſuffire à tant de félicité. Cet éclair de bonheur fut, hélas! bientôt diſſipé; & ſes jours, naguères ſi ſereins, ſe changèrent en une nuit éternelle. Soit prétexte, ſoit raiſon, on l'accueillit avec froideur. Réels ou ſuppoſés, on préſenta à cet hymen tant ſouhaité des obſtacles inſurmontables. L'œil brûlant & égaré, le cœur briſé de douleur, le jeune homme reſte muet & interdit : bientôt il atteſte la terre & le ciel de la pureté de ſes intentions, de la vivacité de ſon amour. Enfin il n'eſt plus maître de lui-même. Il ſoupçonne qu'un rival a pris ſa place, & dans les tranſports de ſa jalouſie il éclate en reproches. On dédaigne d'y répondre. On l'excuſe, on le plaint. L'excuſe alors eſt un outrage & la pitié une injure. Son cœur ne put les ſupporter. J'abrege un récit que ma main ne trace qu'avec peine. Cet intéreſſant & malheureux jeune homme mit fin à ſa vie & à ſes maux. Après ſa mort, dans l'examen que l'on fit, on trouva placée ſur ſon cœur une lettre de celle qu'il avait aimée : comme pour lui dire que, malgré ſes injuſtices, dans la nuit même du tombeau, elle lui était toujours chère.

Mon cœur & ma main ſe refuſent à rappeller de ſemblables exemples. Hélas, ils ne furent dans tous les tems que trop communs! le rocher de Leucade répéte encore en gémiſſant les derniers adieux de Sapho à

Phaon. Lucrèce se tua déſeſpéré de ne pouvoir jouir de celle qu'il aimait. Dans les orages révolutionaires plus d'une épouſe s'eſt donnée la mort, en embraſſant le corps de ſon malheureux époux, égorgé par le fer des tyrans : &, naguères, au ſein de cette ville, un homme diſtingué par ſon eſprit & ſes lumières, s'eſt tué ſur le tombeau de ſa jeune épouſe.

L'amour, dans ces différens états, tantôt exalté, tantôt furieux, porte la ſuſceptibilité nerveuſe au-delà de ſon diapaſon, & lui fait éprouver un véritable état d'aliénation & de fureur. Si nous feſons de cet amour une nouvelle eſpèce, ce ſera un amour furieux dont l'influence portera directement ſur le principe des nerfs.

Le ſoupçon inquiet, la crainte pâliſſante, la ſombre jalouſie, le déſeſpoir ſe confondent dans l'amour, & loin d'établir des eſpèces nouvelles, ne forment pas même des variétés. Je me bornerai donc aux trois eſpèces décrites.

Une affection de l'ame qui tantôt muette, concentrée, exerce bruſquement ſon influence ſur le principe de la vie; tantôt s'exalant en ſanglots, en pleurs, en regrets, ruine ſourdement l'exiſtence, & conduit lentement ſa victime au tombeau, le chagrin porte à la vie, à la ſanté les atteintes les plus marquées.

Montaigne, rapport le fait ſuivant : » Un gendarme fut particulièrement remarqué par chacun pour avoir exceſſivement bien fait de ſa perſonne en certaine meſlée : & incognu, hautement loué & plaint y eſtant demeuré : mais de nul autant que de Raiſciac, ſeigneur allemand, eſprit d'une ſi rare vertu, le corps eſtant

rapporté, celui-cy d'une commune curiofité s'approcha pour voir qui c'eftait & les armes oftées au trefpaffé il recognut fon fils. Cela augmenta la compaffion aux affiftans : lui feul fans rien dire, fans filler les yeux fe tint debout, contemplant fixement le corps de fon fils : jufqu'à ce que la véhémence de la trifteffe ayant accablé fes esprits vitaux, le porta roide mort par terre.

Philippe V, roi d'Efpagne, mourut fubitement en apprenant que les efpagnols avaient été battus près de Plaifance. On l'ouvrit & on lui trouva le cœur crevé.

Un vieillard feptuagénaire, affis dans fon fauteuil, prêtait une oreille attentive au recit de nos dernières victoires. Le nom de fon fils eft infcrit parmi ceux des héros tués à la journée d'Iena. Ce nom a frappé fon oreille. Il eft auffitôt atteint d'apoplexie & meurt en quelques inftans.

Ainfi le chagrin porte brufquement fon influence fur le cerveau, fur le cœur & tue fur-le-champ. D'autrefois il produit des effets moins prompts à la vérité, mais également funeftes.

Monfieur....., de cette ville, âgé de 29 ans, d'un tempérament marqué par la prédominance du fyftème nerveux, tenait la conduite la plus régulière. les qualités de fon cœur, la douceur de fon caractère lui conciliaient l'eftime & l'amitié générale. Une mort fubite frappa Mr. fon père. Ce coup imprévu l'affecte vivement. Il fe met au lit. Réclame de bonne heure les fecours de la religion, dit que les reffources de l'art font inutiles, qu'il eft frappé à mort. Il tombe auffitôt

dans le délire. Les paroxiſmes de la fièvre ſont marqués par un délire furieux. » Ils ont caché mon père, me diſait-il, rendez le moi; vous ſavez où il eſt. « Les joues inondées de larmes; les mains ſupliantes, avec l'accent plaintif de la douleur, il appelait ſon père : ou furieux, menaçant, l'œil en feu, il s'écriait : » les méchants, qu'ont-ils fait de mon père? « Ni les efforts de l'art ni les ſoins de l'amitié n'ont pu ſauver les jours de cet intéreſſant & malheureux jeune homme. Il eſt mort, victime de la tendreſſe filiale & du chagrin.

Deux époux de cette ville vivaient dans une union qui rappelait le bel âge d'Aſtrée Des talens agréables, des vertus, un nom, de la fortune, tout concourait à rendre leur exiſtence plus agréable. Les mères les citaient à leurs enfans, les époux ſe les propoſaient pour modèles. Au titre d'épouſe Madame allait joindre celui de mère. Dans l'excès de ſa félicité elle ne trouvait pas d'expreſſion pour témoigner ſa reconnaiſſance à l'être ſuprême. L'inſtant où elle devait être mère arriva. Helas! cette heure fatale ſonna ſon agonie! épouſe infortunée, mère trop malheureuſe, elle deſcendit après une courte maladie dans le tombeau. Son époux inconſolable ne lui ſurvécut pas long-temps. Les jours entiers, retiré chez lui il rêvait à ſon épouſe. La nuit, dans l'ombre, il ſe rendait au lieu où repoſait la moitié de lui-même, tout ſon bien. A l'aide de quelque monnaie il ſe faiſait ouvrir la grille du cimetière. Là, il ſe précipitait ſur la foſſe de ſa bien-aimée & la couvrait de larmes, de baiſers. Huit nuits il fut pleurer & prier ſur cette terre ſacrée. La fièvre alors

s'empara de lui & le conduifit rapidement au tombeau. il fut enterré auprès de fon époufe. La mort même ne devait pas défunir ces tendres époux !

Monfieur ....., était fujet à un flux hémorrhoïdal. Il reçoit une nouvelle fâcheufe. Il en eft vivement affecté. Suppreffion fubite du flux hémorrhoïdal. Céphalalgie violente ; bientôt hémiplégie. Mort au bout de quelques mois avec tous les fignes d'une léfion organique du cerveau. Le corps ne fut pas ouvert.

La rétropulfion fubite d'une dartre fut la fuite d'une nouvelle trifte & imprévue. Combien de femmes ont éprouvé dans le moment de leurs règles, dans celui de leur groffeffe la terrible influence du chagrin : des fuppreffions mortelles, des avortemens qui ont précipité dans le même tombeau l'être qui n'avait pas encore reçu le jour, celle qui, pour la première fois, allait devenir mère, ont été l'effet d'une nouvelle fâcheufe & imprévue.

Au moral comme au phyfique les extrêmes fe touchent, fe confondent, & l'extrême joie produit les mêmes effets que l'extrême chagrin. Je me plais à citer, à copier l'inimitable Montaigne, » la furprife d'un plaifir inefperé nous étonne de même. Outre la femme romaine, qui mourut furprife d'aife de voir fon fils revenant de la route de Cannes; Sophocles & Denys le Tyran qui trèspafférent d'aife; & Talva qui mourut en Corfegne, lifant les nouvelles des honneurs que le fénat de Rome lui avait décernés, nous tenons en notre fiècle que le pape Leon X, ayant été averti de la prife de Milan, qu'il avait extrêmement fouhaitée, entra en tel excès de joie que la fièvre le prit & en mourut. «

Un jeune conſcrit, atteint de la noſtalgie, languiſſait & allait périr dans un hoſpice militaire, loin des lieux qui l'avaient vu naître. Le père ſexagénaire, inſtruit du danger qui menace ſon fils, ſollicite & obtient ſon congé. Il ne veut pas confier à une main étrangère ce papier ſi cher. Il oublie le poids des années. Il ne craint ni les fatigues ni les dangers d'un voyage long & pénible à travers les montagnes. Il ſe rend à la ville où eſt ſon fils. Il arrive, court à l'hoſpice, demande ſon fils, &, de ſi loin qu'il l'apperçoit, il l'appelle de ſon nom, lui préſente ſon congé : bientôt il eſt dans ſes bras. Le fils ne peut réſiſter à l'excès de ſa joie. Muet, immobile, il ſerre ſon père ſur ſon cœur, le regarde, hélas! pour la dernière fois, & meurt en l'embraſſant.

Revenons aux effets du chagrin. Semblable à la foudre qui marche avec l'éclair, nous l'avons vu frapper bruſquement ceux qu'il atteignait : d'autre fois il ſemble méditer, calculer ſes coups. Il ſe plait à contempler ſa victime & la promène lentement autour de l'autel qui l'attend.

Madame . . . . ., jeune & belle, douée de beaucoup d'eſprit, aimait ſon époux, chériſſait ſes enfans & vivait dans l'aiſance. L'intérêt, père de la diſcorde, rompit les liens qui uniſſaient ſa famille à celle de ſon époux. Dès-lors un ſombre chagrin empoiſonne tous les inſtants de ſa vie. Elle le renferme dans ſon ſein. Sa ſanté s'altère. Les digeſtions ſont difficiles. Le ſommeil eſt interrompu. Le reveil en ſurſaut ſe répète. Des palpitations violentes ont lieu. Le moindre exercice,

une nouvelle défagréable les font naître, les augmentent. Quatre années s'écoulent : & l'on ne s'occupe que de l'eftomac que l'on croit être feul affecté. Je fus appelé. L'abdomen était dans fon état naturel. La poitrine percutée raifonnait du côté droit, il n'en était pas de même du côté gauche, fur-tout à la région du cœur. Je fis monter affez rapidement quelques marches à Mde.... la dyfpnée devint extrême, & ma main pofée fur la région du cœur avait peine à contrebalancer les effots de cet organe. Les lèvres étaient injectées, les pommettes étaient d'un rouge violet. Les pieds, les mains reftaient conftamment froids. Je crus à l'exiftence d'un anévifme du cœur, & mon pronoftic ne put qu'être très-fâcheux. Les fecours de l'hygiène, quelques remèdes fimples, les confolations de l'amitié foulagèrent la malade, mais ne firent que reculer le terme fatal.

Mr.... âgé de 45 ans, d'une ftature athlétique, fufceptible d'une forte contention d'efprit, fe livrait à de grandes fpéculations de commerce. La fortune lui avait long-tems fouri. Un revers imprévu le force de manquer à fes engagemens. Il trouve des reffources dans fon courage, fes talens & la confiance publique. Mais fa fanté avait fouffert & ne s'était jamais bien rétablie. Je fus appellé en confultation. Mr.... était affis auprès du feu, quoique la chaleur de l'atmofphère fut très-vive. Les jambes, le fcrotum étaient infiltrés, l'abdomen était plein d'eau. Le malade ne refpirait qu'avec une extrême difficulté. Il ne pouvait refter couché; & s'il s'abandonnait un moment au fommeil

qui le preſſait, il s'éveillait en ſurſaut, demandait de l'air & était ſur le point de ſuffoquer. Je percutai la poitrine, elle raiſonnait du côté droit, dans ſon tiers ſupérieur. Le côté gauche était plein : mais les mouvemens du cœur repouſſaient fortement les parrois de la poitrine, & la main avait peine à réſiſter à leur effort. Je prononçai qu'il exiſtait un anéviſme du cœur, & je regardai l'anaſarque comme la conſéquence de cette maladie, la mort était inévitable. Elle eut lieu deux mois après la conſultation. On fit l'ouverture du corps. On dirigea plus particulièrement ſes recherches vers la poitrine. Elle était pleine d'eau, & le cœur était d'un volume énorme.

Le cœur n'éprouve pas ſeul l'influence du chagrin. Son effet porte également ſur les gros vaiſſeaux; & l'on a remarqué que les anéviſme avaient été plus communs dans les tems malheureux de la révolution. Chez les femmes, des aménorrhées, des ménorrhagies; chez l'un & l'autre ſexe, les hémorrhagies, l'hémoptyſie, l'hémathémeſe, &c. &c., le melœna ont été l'effet d'un chagrin prolongé.

Un négociant de cette ville, père d'une nombreuſe famille, avait toujours vécu dans l'aiſance & joui de l'eſtime générale. Dans un âge avancé, il éprouva des revers de fortune & fut contraint de manquer à ſes engagemens. Il regretait peu l'or : mais l'honneur! mais ſes pauvres enfans! cette idée l'accablait. Il ne put y réſiſter. Ses digeſtions devinrent difficiles, douloureuſes. Bientôt éructations fréquentes. Senſation brûlante à la région du pylore, vomiſſemens. Les accidens

augmentent, les vomiſſemens ſe répètent. L'amaigriſſement s'accroit, une fièvre hectique ſe déclare, & le malade périt dans le maraſme & évidemment d'un ſquirrhe au pylore. Le corps ne fut pas ouvert.

Dans ce moment je donne des ſoins, diſons mieux, des conſolations, à une femme atteinte d'une tumeur ſquirrheuſe dans la région de l'eſtomac. La tumeur eſt mobile, de la groſſeur d'un œuf; ſenſible d'abord, aujourd'hui douloureuſe au toucher, elle fait par fois éprouver des douleurs lancinantes à la malade. Perte d'appétit, digeſtions pénibles, conſtipation, dévoiement alternatifs, fièvre continue avec redoublemens irréguliers. La maigreur va croiſſant. Cette femme périra dans un état de maraſme & d'une affection cancereuſe, ſuite de chagrins.

Pluſieurs femmes, ex-religieuſes, ont été atteintes de cancers au ſein, qu'elles n'attribuaient qu'aux longs chagrins qu'elles avaient éprouvés.

J'ai vû, lorſque je ſuivais la clinique du profeſſeur Pinel, des femmes que la révolution avait précipitées de l'aiſance, de la fortune même dans la miſère, atteintes du ſcorbut à divers dégrés. Le chagrin était regardé comme une des premières cauſes de la maladie qu'elles éprouvaient. Qui ignore que les fièvres adynamiques, ataxiques ſe ſont multipliées dans les tems malheureux de la révolution ?

L'enfance elle-même n'eſt pas à l'abri de l'influence du chagrin. Je ne puis paſſer ſous ſilence l'obſervation d'un enfant au quel je donne dans ce moment mes ſoins, & que le chagrin a conduit aux portes du tombeau.

L'enfant . . . . , âgé de 4 ans, a reçu le jour de parens fains. Ses frères & fes fœurs jouiffent d'une parfaite fanté. Cet enfant eft refté jufques à trois ans, à nourrice. A cette époque fes parens le reprirent. A peine arrivé à la ville, il perdit fa gaîté, cherchait la folitude, refufait de fe livrer avec fes petits frères aux jeux de fon âge & paraiffait conftamment trifte. Le 1er. décembre 1806, accablement profond, fomnolence continuelle, le foir paroxifme violent. Le 2 on m'appelle. L'enfant était couché fur le dos, l'œil était fixe & immobile, la pupille dilatée fe contractait difficilement. On avait remarqué pendant la nuit des mouvemens convulfifs dans les mufcles de la figure, des grincemens de dents, des convulfions dans les extrémités fupérieures & inférieures. Le ventre était légèrement tendu. Point de felle, peu d'urine, peau sèche, pouls petit & intermittent. Je regardai le cerveau comme le fiège de la maladie. Je crus néceffaire de lui communiquer une fecouffe; & dans l'intention d'agir, au moins fympathiquement, fur cet organe je prefcrivis le tartrite de potaffe antimonié dans des proportions relatives & à l'âge & à l'effet qu'on en obtiendrait. Vomiffement de matières, écumeufes & blanchâtres, quelques felles, point de vers. L'enfant avait pris par cuillerées un grain de tartrite de potaffe antimonié diffous dans une taffe d'eau. Le foir, malgré l'effet de l'émétique, fon état était le même. Véficatoires aux jambes : infufion de camomille édulcorée avec le fyrop de quinquina, l'eau & le vin, &c. &c. Le 3, la nuit a été plus orageufe que la précédente. La pupille ne fe contracte pas à la

lumière artificielle L'enfant n'entend pas; les dents sont serrées, la peau est sèche, le pouls à peine sensible & irrégulier. Plusieurs évacuations alvines, séreuses. Je fais raser la tête de l'enfant & appliquer un vésicatoire sur son sommet. Le 4, même état. Je lève le vésicatoire sans enlever l'épiderme & le replace sur l'occiput. Le 5, la pupille se contracte, l'enfant présente sa langue, les convulsions, le grincement de dents sont moins fréquens. Le 6, il sourit à son frère & l'appelle. Depuis, chaque jour amène un mieux marqué, & l'enfant est aujourd'hui 12 décembre en parfaite convalescence.

J'ai souvent vu à la salpêtrière, dans la salle des enfans, semblables accidens. Trop souvent la mort en était le terme & l'on trouvait à l'ouverture du corps, ou des hydalides, ou de l'eau épanchée dans les ventricules du cerveau. La plupart de ces enfans avaient été abandonnés de leurs parens & apportés à l'hospice vers l'âge de deux à trois ans.

L'ictère, les engorgemens du foie, l'hépatite chronique, les concrétions biliaires sont encore déterminés par le chagrin prolongé. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'appuyer par des observations des effets que confirme l'expérience journalière. Le chagrin prolongé semble même influer sur le produit de la conception.

Une Dame, de cette ville, de la véracité de laquelle je ne puis douter, me disait un jour : je vous fais un aveu que je tairois à tout autre : soyez persuadé que je n'accouche qu'au dixième mois révolu. Cette femme, malheureuse dans son intérieur, avait éprouvé pendant sa grossesse de mauvais traitemens de la part de son époux, jaloux & méchant.

Ainsi, il n'est point d'âge, de tempérament, d'état qui soit à l'abri du chagrin. Brusque ou prolongé, il porte ses atteintes funestes sur les divers organes, sur les différens systêmes : &, trop souvent, semblable au vautour de Prométhée, il ne prolonge les jours de sa victime que pour se repaître du barbare plaisir de la voir souffrir.

Une affection de l'ame qu'on remarque sur-tout chez ceux que le vulgaire appelle les heureux du siècle, produit souvent les mêmes accidens que le chagrin. Ainsi donc la loi fatale portée contre nos premiers parens est irrévocable! Souffrir est notre lot, pauvres humains! l'un rame tout le jour, lutte avec peine contre la vague en furie, dévore un pain noir, en accusant le ciel du funeste présent de l'existence. Qu'il se console! Ce riche oisif, sous ses plafonds dorés, sur ses tapis élégants, à sa table somptueuse, est dévoré par l'ennui & souffre les maux sans nombre qu'il enfante. L'hypocondrie, ses dégoûts, ses langueurs, ses insomnies, ses angoises; la fièvre hectique, le marasme lui font éprouver leurs tourmens & le traînent par un chemin de douleur au caveau de ses pères.

Fixez un moment cet homme, qui s'approche à pas lens. Sa démarche est incertaine, son œil morne & hébeté décèle l'état de son ame, son teint est pâle, son extérieur négligé; c'est un être qui traîne le fardeau de l'ennui. A chacun incommode, à lui-même insupportable, sa présence fatigue les autres, & l'on dirait qu'il cherche à se soustraire à lui même. Il ne sait rien faire, & l'activité des autres est son supplice; il ne

peut échapper à l'ennui, il n'évitera pas les maux qu'il enfante. Son ſang circule avec peine dans ſes canaux. La lymphe s'arrête & croupit dans les glandes lymphatiques. Les organes glanduleux s'embarraſſent & s'engorgent. Déjà les viſcères de l'abdomen s'obſtruent Des hémorrhagies paſſives ſe déclarent. Les digeſtions ſe dérangent, l'appétit s'éteint, toutes les ſécrétions s'arrêtent; & l'hypocondrie, la fièvre hectique empoiſonnent & précipitent ſes derniers inſtans.

Fils de l'ennui, comme lui le ſombre dégoût de la vie s'attache à ſa proie, la preſſe & la précipite dans la nuit du tombeau

Un homme vivait dans l'aiſance. Une femme vertueuſe, quatre enfans aimables concouraient à ſon bonheur. Il avait des amis, & il jouiſſait dans le public d'une conſidération qu'il devait à ſes qualités ſociales. Cet homme vint un jour conſulter le profeſſeur .... Monſieur, lui dit-il, ce n'eſt pas tout-à-fait pour ma ſanté que je ſens pourtant s'affaiblir chaque jour, que je viens réclamer vos conſeils Je ſuis riche, époux & père : que de titres au bonheur! Hé bien, je ſuis le plus malheureux des hommes! Si je paſſe ſur un pont, ſur les quais, je ſuis tourmenté, preſſé de l'idée affreuſe de me jeter à l'eau. Depuis quatre années cette idée me pourſuit Je ne peux plus y réſiſter ; & je viens réclamer auprès de vous un remède au mal qui m'aſſiège. Le médecin conſeille un voyage dans le midi de la France, avec l'étroite injonction de s'arrêter dans les villes les plus marquantes & d'y prendre note des objets propres à

piquer la curiofité d'un voyageur ou à fixer l'attention d'un homme inftruit. On conçoit aifément que la médecine pharmaceutique n'eut rien à indiquer, que l'hygiène feule feconda de fes moyens ces fages confeils. Deux années s'écoulent. Le fuccès femble juftifier l'attente du médecin & répondre aux vœux du malade. A fon retour notre voyageur rend fa vifite au médecin philofophe, auquel il croit devoir fa guérifon. Hélas! elle ne fut pas de longue durée. Six mois s'étaient à peine écoulés que Monfieur .... fe préfente de nouveau à fon médecin qui le reconnut à peine. Tout votre art, lui dit-il, eft inutile La vie eft un fardeau que je ne puis plus fupporter Il faut que je ceffe de vivre. La mort feule peut mettre un terme aux tourmens que j'endure. N'infiftez plus fur les voyages, les diftractions. Ne me parlez plus de ma femme & de mes enfans. Que me direz vous que je ne me fois pas dit cent fois à moi-même ? Tout eft inutile. Je gémis, je fuccombe fous le fardeau de la vie & déjà la mort eft dans mon cœur. Il part, il fuit, & quelques jours après on apprend qu'il a terminé fa malheureufe carrière Qui ne reconnaît ici l'hypocondrie dégénérée en manie ? L'une & l'autre furent produites par une affection de l'ame qui, dans le principe, n'était qu'un fimple ennui, un dégout de la vie.

Je pourrais citer ici nombre de faits malheureux qui prouvent ce que peut le dégout de la vie. Hélas, ils ne furent que trop communs dans les années défaftreufes qui viennent de s'écouler! Je me bornerai à l'exemple que j'ai rapporté.

Si j'invoquais le témoignage des hiſtoriens, celui des obſervateurs en médecine il prouverait qu'un ſentiment oppoſé, la crainte, & particulièrement celle de la mort a précipité, avant le temps, un grand nombre de victimes dans la nuit éternelle. Je me bornerai à citer les faits que j'ai recueillis dans ma pratique. Ainſi je ne dirai pas que la frayeur produiſit l'ictère dans telle circonſtance; que dans telle autre elle fut ſuivie de l'épilepſie; qu'ici elle cauſa des convulſions & la mort; que là elle trompa l'eſpoir du médecin opérant & lui enleva en quelques inſtans l'objet de ſes ſoins aſſidus; qu'un ſquirrhe dégénéra en cancer; qu'une hémorrhagie interne maſqua le danger & trompa l'œil peu attentif Ces faits déjà connus préſentent ſans contredit le plus grand intérêt. Ceux que je citerai ajouteront à leur nombre ſans ajouter à leur importance : mais je les ai recueillis; & les fruits que nos mains ont cultivés nous ſont toujours ſi chers!

Un jeune militaire avait reçu un coup de feu à la cuiſſe qui n'intéreſſait que les parties molles. C'était en Italie & dans l'été de 1796. La chaleur était exceſſive. Les fièvres gaſtriques régnaient & nul n'échappait à leur terrible influence. Ce jeune homme en fut atteint. Un religieux, entraîné par un zèle que la prudence ne réglait pas toujours, s'approcha de ce malade. Il lui parla d'un Dieu vengeur, des peines réſervées au méchant, &c. &c. Le ſoir, à la viſite, ce jeune homme me parut dans l'état de l'adynamie la plus profonde & la gangrène s'était emparé de ſes plaies. Il ne m'entretint que de l'enfer & de la mort à laquelle il ne

devait pas plus échapper qu'au diable qu'il voyait au pied de ſon lit & qui n'attendait que le moment de ſaiſir ſa proie. Je ne dois vous entretenir que des effets de la crainte : je ne parlerai donc pas des moyens phyſiques & moraux que j'oppoſai à la maladie. Il me ſuffira de dire que j'eus la ſatisfaction d'enlever à la mort & au diable, ce jeune homme que la crainte avait mis à deux doigts du tombeau.

Un conſcrit avait déſerté ſes drapeaux. Il était caché chez ſes parens. Le moindre bruit le faiſait trembler. Si l'on heurtait à la porte, c'étaient les gendarmes ; & la frayeur lui ôtait juſques à l'uſage de ſes jambes. Il paſſa dix-huit mois dans ces angoiſſes cruelles. Chaque jour ſa ſanté s'altérait. On craignit pour ſa vie. Ses parens réclamèrent les ſecours de la religion. L'honnête eccléſiaſtique inſiſta ſur la néceſſité d'appeler un médecin. Il me nomma. Je vis ce jeune homme. Déjà les pieds & les mains s'infiltraient, une anaſarque commencante avait lieu : mais il exiſtait évidemment un anévriſme du cœur.

Un jeune homme atteint d'une fièvre bilieuſe qui ſe compliqua d'adynamie me répétait dans les premiers jours de ſa maladie, » vous m'aſſurez que je n'en mourrai pas. Je ne crains pas la douleur, la maladie .... Mais la mort ..... Ah, la mort ! « Vainement fis-je tous mes efforts pour diſſiper ſes inquiétudes, ranimer ſon courage & ſoutenir ſes forces : la peur de mourir lui donna la mort.

Un jeune homme s'était ſouſtrait à la réquiſition. Il reſta deux années caché. Je ne dirai pas dans quelles

inquiétudes, dans quelles trances il paſſa ce temps. Enfin il eſt atteint d'une fièvre adynamique. Dès le début il eſt frappé de la crainte de la mort & en quelques jours il ſuccombe à cette affection morale.

Si la crainte exerce une influence meurtrière ſur ceux qu'elle atteint, ſouvent elle apporte une guériſon inattendue à des maux juſques-là réputés incurables. Il n'eſt pas un homme de l'art qui ne connaiſſe l'obſervation des enfans de l'hoſpice de Harlem. On ſait que la crainte du feu, de la mort a diſſipé la goutte, guéri la paralyſie, &c. &c. Ainſi la crainte porte ſon effet ſur le centre phrénique, ſur le ſyſtème nerveux; détermine une ſecouſſe heureuſe ou malheureuſe ſelon que tous le ſyſtème réagit plus ou moins puiſſamment contre cette affection de l'ame; & lorſque ſes effets ſont moins prompts elle produit certaines affections pathologiques qui réſultent de l'adynamie.

Une affection de l'ame bien différente de celle qui vient de nous occuper, la colère produit pourtant à-peu-près les mêmes effets.

En octobre 1806, Monſieur....., d'un caractère doux, démêlait des affaires d'intérêt avec un de ſes fermiers. ſoit entêtement, ſoit mauvaiſe foi, le fermier conteſtait l'évidence. Monſieur ..... entre en colère. Son viſage ſe couvre auſſitôt d'une teinte jaune & ſa langue d'un enduit ſaburral.

Un homme du peuple avait bu. Il ſe retire chez lui; querelle ſa femme, entre bientôt dans une colère très-vive & tombe mort. Un de mes confrères, eſt appelé, mais inutilement. Après le temps voulu par la

loi, il fait l'ouverture du corps & trouve une rupture au ventricule gauche du cœur. Cet homme n'avait point reçu de coup, la colère feule avait caufé la rupture du cœur & la mort. Cette obfervation m'en rappelle une femblable confignée dans l'immortel ouvrage de Sénac.

Des anévrifmes fe font rompus dans un accès de colère. Le renouvellement d'une hémorrhagie; des ménorrhagies, des avortemens, des pertes utérines, la rétropulfion de la goutte, l'apoplexie, l'épilepfie, des convulfions, des fyncopes, des morts fubites ont été l'effet d'un accès de colère : mais auffi la colère a diffipé la paralyfie, des convulfions habituelles, des fièvres intermittentes, des aménorrhées. Dans tous les cas la colère porte plus immédiatement fon effet fur le fyftême nerveux, fur l'organe effentiel de la circulation & le fyftême artériel.

Une paffion qui fe rit des caprices de l'amour & brave fes rigueurs; qui affronte le danger & défie le trépas; qui calcule froidement fa marche & commande aux plus vifs tranfports de l'ame, l'ambition fe fraye un chemin à la gloire, à la fortune & à la confidération à travers mille dangers. Ne croyez pas que les glaces de l'âge refroidiffent fon zèle brûlant. L'ambitieux vieilli dans les agitations de la paffion qui le poffède, préfère la tourmente d'une vie agitée, orageufe au calme d'une vie tranquille. Il ne craint que de toucher au port où l'attend le malheur d'exifter fans défirs; car alors il éprouvera tous les tourmens de l'ennui. Mais voyez le arrêté au milieu de fa courfe & précipité du faîte brillant des richeffes, de la confidération publique.

dans la misère, l'obscurité & l'oubli. Hier encore il reçut un coup-d'œil de son maître : hier encore, traîné dans un char éclatant, il rêvait aux nouvelles distinctions qui l'attendaient; il étendait l'édifice de sa fortune. Aujourd'hui le songe s'est dissipé. Rang, honneur, fortune, faveur, un soufle de l'adversité a tout détruit. L'amour du moins un moment est heureux: l'ambitieux ne le fut jamais. L'espoir, la crainte, l'incertitude, le désir empoisonnèrent ses jouissances lorsqu'il était au comble des honneurs & des richesses. Précipité dans l'indigence, l'obscurité, couvert peut-être du mépris général, que de maux le menacent! Les regrets amers, le sombre ennui, l'affreux dégoût de la vie, le chagrin, les remords peut-être, plus affreux encore, l'assiégent à-la-fois, & le traînent au tombeau par un chemin de douleur. Faut-il énumérer les maux physiques qui menacent l'ambitieux? Dirai-je que le système nerveux, que celui de la circulation, que les organes digestifs éprouvent les atteintes funestes de l'ambition déjouée dans ses projets & trompée dans son attente; que l'hypocondrie, la mélancolie, la manie même, ont été l'effet de cette passion? Mais n'est-ce pas indiquer ces maladies que de citer les passions malheureuses qu'enfante l'ambition, lorsque j'ai décrit plus haut les affections physiques qui suivent la plupart de ces affections de l'ame? Qu'on me dispense d'appuyer sur des faits ces tristes vérités. L'histoire de tous les peuples, celle de notre révolution, celle de tous les jours en fournissent un assez grand nombre : d'ailleurs relegué dans un coin;

loin des grands, de la cour, théâtre orageux de l'ambition, je ne pourrais citer aucune obſervation qui me fut particulière. J'aime, je cherche l'obſcurité. Paix & travail, voilà toute ma vie, & j'ai toujours un nouveau plaiſir à me rappeler ce vers charmant :

S'il eſt beau d'être grand ; il eſt doux d'être heureux.

Il eſt une affection de l'ame qui ſuit de trop près l'ambition pour ne pas trouver ici ſa place ; je veux parler de l'envie. Je ne la confonds pas avec la jalouſie. Cette dernière appartient plus particulièrement à l'amour. Les ſuccès, la proſpérité des autres ſont le ſupplice de l'envieux. Un regard de la fortune a diſtingué cet homme intelligent & actif. Le laurier du Pinde a ceint le front de ce jeune homme qui, pour la première fois, s'eſt élancé dans la carrière : l'envieux a été témoin de ce double ſuccès, il en gémit & sèche de dépit en ſecret. Il eſt même fâché des triomphes de ſon pays. L'allégreſſe générale lui fait verſer des larmes ; & il a pâli au nom du vainqueur de Jéna. Evitez, fuyez cet homme : vous le reconnaîtrez à ces traits. Son teint eſt pâle & livide. Son œuil creux & ſombre lance un regard farouche. Sa démarche eſt oblique & embarraſſée. Circuit quærens quem devoret. Mais ne dirait-on pas que lui-même eſt dévoré du poiſon qu'il diſtille, qu'il circule dans ſes veines & altère la vie juſques dans ſa ſource ? Les organes gaſtriques éprouvent ſa funeſte influence, le foie s'embarraſſe & s'engorge. Ses ſécrétions ſe font mal. Le ſang ſurchargé d'un principe délétère, loin de porter dans les divers organes

un fluide réparateur, n'y laiſſe plus qu'un ferment dangereux. La peau livide & plombée décèle les ravages intérieurs. Toutes les fonctions ſont troublées & la mort vient enfin terminer cette longue ſcène de douleurs.

J'ai déjà paſſé en revue deux paſſions qui iſolent l'homme au ſein de la ſociété, l'ambition & l'envie. Il me reſte à parler d'une troiſième qui appartient au même genre : & ce ſera par elle que je terminerai.

Il eſt une paſſion honteuſe qu'on fait enſorte de dérober aux yeux du public; qu'on ſe déguiſe, qu'on ſe cache à ſoi-même; qui iſole l'homme au ſein de la ſociété; qui le rend étranger à ſes concitoyens, à ſes parens; qui d'abord exerce ſes rigueurs ſur tout de ce qui l'environne; qui bientôt s'attache à lui-même, l'agite, le tourmente & le tue. A ce portrait vous avez reconnu l'avarice. L'avare étranger à tout ce qui l'entoure, étranger à lui-même ſe refuſe le pain que jamais ſa main ne rompit pour le malheureux. Rongé de ſoucis, épuiſé de beſoins, ſon corps s'uſe & ſe deſſèche. Bientôt la fièvre hectique diſpute à la faim dévorante ſes triſtes reſtes. A peine couvert de quelques haillons, privé de tous ſecours, ſeul avec ſon or, l'avare meurt de beſoins & de miſère & ſa mort eſt un bienfait pour la ſociété.

O paſſions ! cauſes de tous nos maux, vous deviez l'être de tous les biens Sources de vie, quel limon impur a ſouillé vos canaux, empoiſonné vos eaux limpides ? Les fils de l'homme en ont approché leurs lèvres avides. Ils ſont tombés dans l'ivreſſe, & la mort circule dans leurs veines. Quelle main les ramenera à

la raiſon? Quel remède détruira le poiſon qui les dévore? Divine philoſophie, diſſipe le nuage qui couvre leurs yeux & préſente à leurs lèvres deſſéchées le breuvage ſalutaire. Que le médecin devenu philoſophe entende & ſuive tes oracles! Appellé dans l'intérieur des familles, initié dans leurs ſecrets, qu'il étudie le jeu des paſſions; qu'il calcule leurs effets; qu'il prévienne ou corrige leurs écarts; qu'il ſe pénètre de la grandeur, de l'importance de ſon rôle, & qu'il parle toujours à l'eſprit & au cœur! Si ce langage lui eſt étranger; s'il ne fait que tracer froidement une formule, qu'il ſe retire, il n'a que l'habit & le maſque de ſon perſonnage.

Que fais-je? eſt-ce à moi de tracer des règles & de dicter des préceptes! qu'il me ſuffiſe d'agir & d'eſſayer de faire le bien en ſecret. C'eſt en m'arrêtant que je puis meſurer la diſtance immenſe qui me ſépare du but. C'eſt en poſant ma plume que je ſens combien je ſuis au-deſſous de mon ſujet. Pour faire un tableau fidèle des paſſions, ſaiſir le coloris qui les diſtingue, les nuances qui les rapprochent, indiquer leurs rapports avec les affections phyſiques, il fallait du talent. Je ſuis loin de prétendre à la palme qui lui eſt deſtinée. J'ai vu les maux affreux qu'enfantent les paſſions, & plus d'une fois j'en avais gémi en ſecret. J'ai ſenti de quelle importance il était pour l'humanité que la médecine philoſophique vint à ſon ſecours; &, ſans prétendre à l'honneur d'être un médecin philoſophe, j'ai oſé dire mon mot. J'ignore quel eſt le ſuccès qui m'attend: mais il eſt un prix qui ne peut me manquer, & c'eſt dans mon cœur que je le trouverai.

DE L'INFLUENCE DES PASSIONS SUR LA PRODUCTION DES MALADIES.

Anima & corpus ſunt duæ in homine partes junctæ interſe concordiâ quâdam diſcordi.

Inſt. Lips. lip. de Conſtant. cap. v.

MÉMOIRE ANONYME.

LA ſociété libre des ſciences phyſiques & médicales de Liege a propoſé un ſujet qui, plus qu'aucun autre, eſt ſuſceptible d'être orné de toute la pompe de l'éloquence; mais dans une queſtion auſſi eſſentiellement liée à nos intérêts & à nos facultés, de la préciſion & des faits ſont, ſans doute, ce que comporte le mieux un travail académique de cette nature.

L'étude entière de l'homme offre, dans tous ſes détails, des preuves multipliées de cette vérité : qu'il exiſte entre les phénomènes phyſiques de notre corps & les affections morales, une étroite connexion; que les affections de l'ame agiſſent ſur le corps & modifient diverſement l'état de ſes organes. Cette conſéquence de

la nature de l'homme & de ſon organiſation eſt connue depuis long-tems; mais elle n'a pas encore été développée de manière à faire apprécier aux médecins tout le parti qu'ils peuvent en tirer dans la pratique de leur art.

La ſociété des ſciences phyſiques & médicales de Liege rend donc un grand ſervice à la ſcience en ſignalant cette lacune, & en aſſignant ce qui reſte à faire pour la remplir le plus utilement.

Si l'on vouloit embraſſer toute l'étendue des rapports réciproques de l'ame & du corps, il faudrait rappeler les cauſes qui agiſſent directement ſur le cerveau, démontrer comment les actions de l'ame ſont ſubordonnées à l'action des ſens, & comment l'intermède du cerveau & des nerfs eſt indiſpenſable à ſa réaction ſur les organes; il faudrait rapporter les conditions néceſſaires ou reconnues les plus favorables de la part du cerveau au développement de cet échange d'action, ſoit qu'on le conſidérât iſolément, ou dans ſes rapports de diſtance avec certaines parties, telles que le cœur, de volume avec certaines autres, telle que le grand trou occipidal, &c. &c. (1)

(1) L'intelligence & l'induſtrie décroiſſent, ſur-tout chez les animaux, à meſure que l'angle facial devient aigu & que la cavité cérébrale ſe rétrecit. Camper, en déterminant cet angle facial, en a fait avec raiſon la meſure de perfection, non-ſeulement des fonctions du cerveau, mais de toutes celles de la vie animale qui y trouvent leur centre commun.

Gall a étudié les rapports conſtans entre la grandeur du trou occipital & le volume du cerveau, & il en a appliqué le réſultat aux différens degrés d'intelligence dont jouiſſent les animaux.

Mais nous devons nous borner aux passions, modifications de l'ame dont l'action sur le cerveau est indirecte, sans en être moins puissante sur les opérations de l'intelligence & les fonctions de l'économie.

Les définitions des passions ne sont pas moins variées dans les auteurs que les explications qu'ils ont données de leurs effets. Il serait inutile & fastidieux de rapporter tout ce que les philosophes & les métaphysiciens ont débité là-dessus. Parmi les médecins, Sanctorius, qui toute sa vie s'occupa de médecine statique, attribuait tous les phénomènes des passions à la grande perte de fluide nerveux qu'entraînait une transpiration considérablement augmentée; Gaubius, à une sorte de commotion, de secousse produite dans tout le systême; Haller désigne leurs effets comme une espèce d'apoplexie; Cullen, comme un profond collapus. On a été jusqu'à les attribuer à une rupture d'équilibre dans le fluide électrique, auquel les nerfs servent de conducteurs. Des physiologistes modernes (1) regardent les passions comme de simples modifications du systême nerveux, dont les degrés d'intensité & d'influence peuvent être appréciés, mesurés & comparés à des effets analogues obtenus par d'autres

(1) Mr. Moreau (de la Sarthe), qui a professé cette opinion, parle d'un instrument particulier qu'il appelle *pathomètre*, au moyen duquel on pourrait mesurer les différens degrés des passions. Il cite, pour en donner une idée, ce fait connu des chasseurs; que dans les grandes chasses, le piqueur distingue l'espèce d'animal dont le chien, dressé pour cet usage, a reconnu la trace aux différentes tractions de la corde par laquelle il le tient.

d'autres moyens. D'autres (1) ont appelé paſſions, des mouvemens communiqués au cerveau par le moyen du ſyſtème nerveux, & provenant de l'action augmentée du cœur, des poumons, des organes de la génération, &c. Cette opinion s'explique par les affections diverſes dont ces parties ſont ſuſceptibles, dépendantes des fonctions auxquelles elles ſont deſtinées. Si ces affections ſont faibles, dit-on, elles ſe paſſent tranquillement & à notre inſçu : pour peu qu'elles augmentent d'énergie, elles ſe tranſmettent au cerveau qui réagit ſur les viſcères, leſquels réagiſſent à leur tour avec plus de force ſur le cerveau.

C'eſt ainſi que, ſuivant les anciens, les paſſions trouvent leur ſiège dans les différens viſcères : le courage dans le cœur, la joie dans la rate, la colère dans le foie, l'amour dans les organes de la génération, &c. Buffon avait adopté ce dernier ſyſtême, & on lui a reproché d'en avoir déparé ſes immortels écrits (2). Vanhelmont & Bacon établiſſaient ce ſiège dans l'eſtomac ; Lecat, dans les plexus nerveux, &c.

Mais comme un jeune phyſiologiſte déjà célèbre l'a fort bien remarqué, on a confondu l'appétit avec la paſſion à laquelle il diſpoſe (3). — Les appétits d'où naiſſent les paſſions, réſident dans les organes ; ils ne ſuppoſent que des déterminations inſtinctives, tandis que la paſſion entraîne l'idée d'un travail intellectuel.

---

(1) Fodéré, Eſſai de Phyſiol. poſitive.

(2) Dumas, Principes de Phyſiologie.

(3) Richerand, Nouv. Elémens de Phyſiol.

Ainſi l'accumulation de la ſemence dans les poches qui lui ſervent de réſervoir, excite l'appétit vénérien, bien diſtinct de la paſſion de l'amour, quoique ſouvent il en ſoit la cauſe déterminante. Les animaux n'ont guère que l'appétit, qui diffère autant de la paſſion que l'inſtinct de l'intelligence.

Toutes nos idées tranſmiſes par les ſens impriment dans l'ame une affection déterminée; & cette affection provoque un acte de la volonté qui eſt toujours relatif au ſentiment de plaiſir ou de douleur que ces idées lui cauſent. Nous éprouvons en conſéquence, du penchant ou de la répugnance, de l'amour ou de l'averſion pour les objets de nos idées, ſelon l'eſpèce de rapport qu'ils ont avec nous. De ces deux ſources, l'amour & la haîne, dérivent tous les ſentimens dont l'ame eſt affectée lorſqu'elle paſſe par les nuances ſi variées de la joie, de la triſteſſe, de la crainte, de la colère, du déſeſpoir, &c. Delà naiſſent tous les genres de paſſions, qui n'ont été départies à l'homme que pour ſa conſervation, & dont il a abuſé au point d'en faire l'agent le plus funeſte & la ſource de toutes ſes miſères.

Preſque tous les auteurs, & notamment les métaphyſiciens, ont déterminé d'une manière trop vague, le ſens qu'il faut attacher au mot *paſſion*. Les uns en ont fait un attribut excluſif de l'ame, avec abſtraction de toute influence de l'organiſme animal; d'autres, & c'eſt le plus grand nombre, trompés par l'aſſociation indiſpenſable des ſenſations avec les affections de l'ame, ont confondu les unes avec les autres; tandis que les paſſions ne ſont que le produit des ſenſations, & que

les ſens, ſimples conducteurs, ne font que communiquer la cauſe des paſſions, ſans avoir rien de commun avec les phénomènes qu'elles produiſent. C'eſt ainſi qu'un phyſiologiſte anglais, (1) range au nombre des paſſions, la faim, la ſoif, la fatigue, &c. Mais bien que cette façon de voir ſoit ſubordonnée au ſyſtème dans lequel ce médecin conſidère les paſſions comme des phénomènes de l'économie, qu'il aſſimile aux autres réſultats de l'organiſme, il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt confondre l'effet avec la cauſe, & que l'idée de paſſion tient eſſentiellement à celle d'un état moral dont il tente en vain de la dépouiller.

La *Paſſion* eſt un état de l'ame, dans lequel, par l'effet d'une ſenſation vive, elle ſe trouve modifiée de manière à intéreſſer ſenſiblement les fonctions de l'économie.

On ne peut, en effet, concevoir de paſſion ſans une ſenſation qui l'ait précédée *Nihil eſt in intellectu quod non fuerit priùs in ſenſu.* Sans le ſecours des ſens & ſans la préſence des objets qui les affectent, les paſſions ne ſe développeraient certainement pas avec toute la violence qui les accompagne ſi fréquemment. D'un autre côté, pour qu'un état de l'ame mérite le nom de paſſion, il faut que la ſenſation entraîne de ſa part une réaction telle ſur le ſyſtème de l'économie, que des effets ſenſibles en ſoient manifeſtés, ſoit qu'ils ſe paſſent en partie au-dehors, comme la rougeur, la pâleur, le tremblement, les larmes, &c. Soit qu'ils ne ſoient perceptibles que pour l'individu affecté, & ſe

(1) Crichton, on the mental derangement, &c.

paſſent alors au-dedans du corps, tels ſont les anxiétés, les palpitations, &c. Soit enfin que ces différens effets ſe trouvent réunis, ce qui eſt le plus ordinaire.

La plupart des paſſions ont auſſi pluſieurs degrés dans leur développement. L'amour par exemple, n'eſt d'abord qu'un état indéfiniſſable d'inquiétude, de timidité, de déſir vague, de bonheur, qui enfin ſe transforme en paſſion violente par la continuité de la préſence de la perſonne aimée, & par les obſtacles qui s'oppoſent à ſa poſſeſſion. Ces impreſſions une fois reçues, elles s'exaltent; l'objet de la ſenſation ſe revêt à nos yeux des formes & des perfections les plus raviſſantes, de manière à ce que leur ſimple ſouvenir produit dans tout le ſyſtème du corps, les mêmes effets que la préſence même de celui ou de celle qui les poſſède.

Il en eſt de même de preſque toutes nos affections vives : l'imagination de l'homme perpétue en lui les premières ſenſations; & celles-ci ſe multipliant avec les beſoins ſans nombre qu'entraînent l'état de ſociété & les progrès de la civiliſation & du luxe, deviennent une ſource féconde de paſſions de tout genre, qui, en parſemant ſa vie d'illuſions, l'entretiennent dans une activité continuelle à laquelle ſa conſervation & ſon bonheur ſont attachés.

Un homme ſans paſſions ſerait un être imaginaire. Notre organiſation, notre nature, nos rapports indiſpenſables avec tout ce qui nous environne, ſuppoſent une ſucceſſion de déſirs qui font de la vie entière un état continuel d'agitation. Des affections de tout genre, mais qui toutes dérivent de deux ſenſations principales,

la peine & le plaiſir, ſe remplacent & ſe détruiſent mutuellement. Celles qui ſe repètent le plus ſouvent, en raiſon des circonſtances, ou qui font le plus d'impreſſion par l'influence du tempérament, de la conſtitution individuelle, de la ſuſceptibilité ou de certaines habitudes, que les moyens ordinaires d'éducation n'ont pu contrebalancer, finiſſent par donner aux idées une teinte, qui conſtitue le caractère de chaque individu. &, pour n'en citer qu'un exemple, c'eſt ainſi que ceux chez qui la bile ſe ſecrète en grande quantité, ſont, pour la plupart, iraſcibles & violens; que ſi cette bile s'amaſſe & acquiert une certaine acrimonie, ils deviennent ſombres, avares, méfians; & il n'eſt pas rare de voir les purgatifs & les délayans diſſiper la noire mélancolie qui les obſède, en agiſſant ſur les viſcères qui en ſont le ſiége; il eſt curieux de voir alors ces malades plus ou moins triſtes, plus ou moins ſombres, ſuivant le nombre de ſelles qu'ils ont eues dans la journée. L'influence des organes générateurs & celle du ſyſtème digeſtif produiſent, au contraire, un caractère facile & aimant, & aſſocient à toutes les idées quelque choſe de ſenſuel & de voluptueux.

Cet état de réaction mutuelle du phyſique ſur le moral de l'homme, eſt la conſéquence néceſſaire des rapports intimes qui exiſtent entr'eux. Non-ſeulement l'état du corps, la ſanté, le caractère, ſont, en quelque ſorte, déterminés par la nature de ces rapports; mais l'exiſtence y eſt eſſentiellement attachée, & il eſt hors de doute qu'ils ont ſur la longévité une influence non moins ſenſible.

C'eſt une vérité bien conſtatée par Brown, Girtanner, & ſur-tout par Lacaze, (dit Mr. Moreau (de la Sarthe,) que certains ébranlemens du cerveau & des nerfs, par les objets de différentes affections morales, ſont des conditions non moins néceſſaires pour l'exercice complet de la vie, que l'air & les alimens.

Ainſi dans l'état ſain & avec une exiſtence dont le cercle s'étend plus ou moins ſuivant les particularités d'organiſation & les circonſtances qui les ont modifiées, la puiſſance nerveuſe eſt maintenue dans une diſpoſition convenable, par une ſérie de mouvemens intérieurs qui ſe ſuccèdent & ſe renouvellent ſans ceſſe. Or, ce ſont ces mouvemens internes qui conſtituent, dans le plus grand nombre, les formes ſi variées de la crainte, du déſir, des inquiétudes, des eſpérances, les élans continuels vers l'avenir & le bonheur, les affections de famille, de tendreſſe, de bienveillance, d'amitié, &c. &c. Et, dans le cas d'emploi preſque nul des muſcles, l'exercice plus ſuivi & plus développé des facultés de l'entendement, des ſentimens & des paſſions.

Le beſoin d'une quantité donnée de mouvement de la force nerveuſe, par les ſenſations & les affections diverſes, eſt plus ou moins impérieux pour tous les hommes Le repos, l'ennui & l'extinction s'enchaînent & ſe correſpondent. (1)

---

(1) Il faut que vous me diſiez comment vous faites votre muſique, demandait un jour Tronchin à Grétry. — Mais comme on fait des vers, un tableau; je lis, relis vingt fois les paroles que je veux peindre avec des ſons; il me faut

Il eſt une autre conſidération générale que nous ne devons pas paſſer ſous ſilence, & qui eſt due au célèbre & infortuné Bichat. Ce ſavant phyſiologiſte a remarqué, que ſi d'une part les actes moraux relatifs à l'entendement appartiennent à la vie animale ou extérieure, & émanent des différens exercices de la mémoire, de la perception & de l'imagination; d'un autre côté, l'effet de toute eſpèce de paſſion eſt conſtamment étranger à cette vie animale, & fait naître dans la vie organique ou intérieure, un changement, une altération quelconque. C'eſt ainſi que la colère porte ſon influence ſur la force & la rapidité du cours du ſang; que la joie ſans être auſſi exploſive, accélère de même, du centre à la circonférence, tous les mouvemens de la circulation. La crainte agit en ſens inverſe; elle eſt caractériſée par une faibleſſe dans tout le ſyſtème vaſculaire, faibleſſe qui empêchant le ſang d'arriver aux capillaires, détermine cette pâleur générale qu'on remarque alors ſur l'habitude du corps & en particulier à la face. L'influence qu'exercent les paſſions ſur les organes circulatoires va même quelquefois juſqu'à ſuſpendre leur jeu : de-là les ſyncopes dont le ſiége primitif eſt toujours dans le cœur & non dans le cerveau, qui ne

---

pluſieurs jours pour échauffer ma tête; enfin, je perds l'appétit; mes yeux s'enflamment, l'imagination ſe monte, alors je fais un opéra en trois ſemaines ou un mois. —— Oh ciel! dit Tronchin, laiſſez là votre muſique, ou vous ne guérirez jamais. Je le ſens, jamais, répondit Grétry, mais aimez-vous mieux que je meure d'ennui ou de chagrin? —— Grétry, *Eſſais ſur la Muſique.* tom. I.

ceſſe alors d'agir que parce qu'il ne reçoit plus l'excitant néceſſaire à ſon action. De-là même la mort, effet quelquefois ſubit des émotions extrêmes ; ſoit que ces émotions exaltent tellement les forces circulatoires que ſubitement épuiſées, elles ne puiſſent ſe rétablir, comme dans un accès de colère ; ſoit que, comme dans celles occaſionnées par une violente douleur, les forces tout-à-coup frappées d'une exceſſive débilité, ne puiſſent revenir à leur état ordinaire. Si la ceſſation totale ou inſtantanée de la circulation n'eſt pas déterminée par cette débilité, ſouvent les parties en conſervent une impreſſion durable & deviennent conſécutivement le ſiége de divers léſions organiques. Deſault avait remarqué que les maladies du cœur, les anévriſmes de l'aorte ſe ſont multipliés dans la révolution à proportion des maux qu'elle a enfantés.

Les étouffemens, l'oppreſſion, &c. prouvent aſſez que la reſpiration n'eſt pas dans une dépendance moins immédiate des paſſions.

Dans cette longue ſuite de maladies chroniques ou d'affections aigues, triſte attribut du ſyſtême pulmonaire, n'eſt-on pas ſouvent obligé de remonter aux paſſions du malade, pour trouver le principe de ſon mal ?

L'impreſſion vive reſſentie au pylore dans les fortes émotions, l'empreinte ineffaçable qu'il en conſerve quelquefois, les ſquirres, &c. les vomiſſemens ſpaſmodiques, les reſſerremens de l'eſtomac, les affections d'entrailles, les léſions organiques des inteſtins, de la rate, du pancréas, obſervées dans la mélancolie, l'hypocondrie ; tout cela indique aſſez le lien étroit

qui enchaîne à l'état des passions celui des viscères de la digestion.

Il en est de même des organes secrétoires : une frayeur subite suspend le cours de la bile & détermine la jaunisse ; les larmes coulent avec abondance dans le chagrin, dans la joie, dans l'admiration même. — L'exhalation, l'absorption, la nutrition ne paraissent pas recevoir des passions une influence aussi directe que la circulation, la digestion, la respiration & les sécrétions. Mais cela tient sans doute à ce que ces fonctions n'ont point, comme les autres, de foyers principaux, de viscères essentiels, dont nous puissions comparer l'état avec celui où se trouve l'ame. Cependant les altérations qu'elles éprouvent alors ne sont pas moins réelles, & même au bout d'un certain temps elles deviennent apparentes. On peut s'en assurer en comparant un homme rongé de chagrin ou de remords avec celui qui jouit de la paix du cœur & de la tranquilité de l'ame, & l'on verra quelle différence dinstingue la nutrition de l'un d'avec celle de l'autre.

De toutes ces considérations on peut conclure avec Bichat, que c'est toujours sur la vie organique & non sur la vie animale, que les passions portent leur influence. (1)

Les affections de l'ame ou les passions, relativement aux effets qu'elles produisent sur l'économie, ont été divisées en chaudes & en froides, en destructives & salutaires, agréables ou pénibles, &c. On peut en effet les classer sous deux chefs principaux : il y a des

(1) V. Bichat, Recherches sur la Vie & la Mort.

paſſions qui excitent les forces vitales, augmentent l'activité organique & toutes les facultés, telles ſont la joie, l'amour, la colère, l'eſpérance, &c. Nous les appellerons *ſtimulantes*. D'autres, telles que la haine, la triſteſſe, la crainte, &c. ralentiſſent les mouvemens vitaux, affaibliſſent toutes les facultés & ſont manifeſtement *débilitantes* ou aſthéniques.

Les premières peuvent donner lieu à toutes les maladies, auxquelles préſide un excès de ton ou d'excitation, déſignées généralement par Brown & ſes ſectateurs, ſous le nom de maladies ſthéniques; tandis que les autres deviendront ſouvent la ſource de maladies aſthéniques, ou par défaut de force.

En admettant cette diſtribution des paſſions en deux claſſes générales, relativement à leurs effets, nous remarquons qu'elle paraît ſujette à plus d'une exception. En effet, telle paſſion excitante diminuera l'action vitale & abattera la force des organes chez un individu dont la conſtitution faible ou l'état valétudinaire ne prête point au développement de ſes effets ordinaires. D'un autre côté, Cullen explique cela par ſon ſyſtême du collapſus, & Brown, par la faibleſſe indirecte, laquelle eſt toujours le produit d'une excitation portée au-delà du degré convenable. Et dans ce ſens, on peut ſoutenir que toutes les paſſions fortes ſont aſthéniques; car c'eſt preſque toujours à des maladies de ce genre, telles que la plupart des maladies chroniques, qu'elles donnent naiſſance conſécutivement. Quelle eſt même la paſſion violente, occaſionnée par un accident ſubit & inattendu, qui n'a pas cauſé des défaillances, l'apoplexie, la folie & la mort?

Si c'eſt une paſſion ſtimulante, telle que la joie ou la colère, l'excitation eſt portée alors à un ſi haut degré, que l'organiſme ne peut ſuffire à une réaction proportionnée; & la force vitale épuiſée par une lutte inégale, ſuccombe, ſans que l'ame ait, en quelque ſorte, le temps de ſe reconnaître. Brown prétend qu'il y a, dans ce cas, épuiſement total de ce qu'il appelle excitabilité, & il faut convenir que ſon ſyſtême s'applique ingénieuſement à ces phénomènes.

Mais quelqu'ingénieux que ſoient les ſyſtêmes au moyen deſquels on cherche à rendre raiſon des effets des paſſions ſur l'économie, ces derniers n'en reſtent pas moins inexplicables. Nous ſavons ſeulement que les paſſions préſentent des nuances & des caractères indéfiniment variés, depuis l'état d'indifférence des anciens, juſqu'à l'exaltation la plus prononcée; qu'elles varient dans leurs effets ſuivant leur nature, & que ceux-ci ſont ſubordonnés à l'intenſité de la paſſion, conſidérée comme cauſe ſtimulante ou débilitante, & à la diſpoſition du ſujet.

Une diſpoſition particulière eſt indiſpenſable au développement d'un effet déterminé. C'eſt ainſi que la muſique eſt loin de produire la même impreſſion ſur tous les hommes. Tel prétendu amateur ſera enchanté d'un morceau de muſique dont l'exécution aura écorché l'oreille d'un bon muſicien Un bon tableau fera une toute autre ſenſation ſur un peintre, qui ſait apprécier le mérite des proportions, du deſſin, de la perſpective, du coloris, que ſur un homme ordinaire qui admirera ſur parole & regardera ſans voir. C'eſt encore en raiſon

de cette diſpoſition particulière, qu'un même plaiſir, une même peine, ne nous affecte pas auſſi vivement dans un temps que dans un autre.

Mais c'eſt en vain que nous nous renfermerions dans des généralités plus étendues ; il faut néceſſairement pour répondre à la queſtion propoſée, conſidérer en particulier les diverſes paſſions, & tâcher de ſaiſir les rapports qu'il y a entre chacune d'elles & la naiſſance de certaines affections phyſiques.

DES PASSIONS STIMULANTES.

LA JOIE.

Parmi les paſſions excitantes nous comptons d'abord la joie, qui maintenue dans un degré convenable, eſt l'état le plus ſalutaire dans lequel l'ame puiſſe ſe trouver ; elle réveille l'activité des fonctions vitales, accroît l'action du cœur & des artères, & augmente la chaleur & la tranſpiration. La reſpiration eſt plus libre, toutes les facultés de l'économie ſont fortifiées, & le ſyſtême nerveux eſt modifié de la manière la plus heureuſe. La joie, l'hilarité, eſt la paſſion habituelle des gens honnêtes & heureux par leur caractère ; on n'eſt pas tenté de ſe défier d'un homme gai de naturel ; ſon cœur aimant & expanſif imprime à toutes ſes actions un charme qui attire ; c'eſt ce naturel heureux qui caractériſe le tempérament ſanguin par excellence ; c'eſt celui des hommes qui jouiſſent de la meilleure ſanté & de la plus longue vie. La gaîté & la joie nous ſont tellement agréables & conformes à notre bien-être, que

nous nous y livrons ſans réſerve & ſans le moindre retour ſur nous-mêmes. Souvent la nature oppreſſée par la vive émotion qu'elle éprouve, ſollicite des larmes ſalutaires, & l'ame eſt abreuvée de la plus pure des voluptés; le cœur ſemble être le ſiége d'une ſenſation particulière, qui n'eſt que l'effet de l'abord plus conſidérable du ſang; auſſi dit-on qu'on a le *cœur gros*; des palpitations ſe font ſentir, le pouls eſt agité & la peau rougit plus ou moins, ſur-tout au viſage. Toutes les ſécrétions s'opèrent avec plus de facilité, & dans le cas de leur léſion, la joie eſt de la plus heureuſe influence ſur elles.

Si cette paſſion eſt portée à l'excès, & particulièrement ſi elle eſt occaſionnée par un accident ſubit, elle peut jetter l'économie dans le plus grand trouble, cauſer des défaillances, des inſomnies, la folie, l'apoplexie, & même la mort ſubite.

L'hiſtoire de cette femme ſpartiate qui tombe morte en revoyant ſes fils qu'elle croyoit tués aux champs de Traſimène, eſt un exemple frappant de cette vérité. Sophocle meurt de joie en remportant la victoire aux jeux olympiques, malgré ſon grand âge. Diagoras de Rhodes ſuccombe également au milieu des félicitations que lui prodigue la multitude ſur les prix que viennent de remporter ſes trois fils à ces mêmes jeux. Boerhaave rapporte, dans ſon traité des maladies nerveuſes, qu'une fille tomba morte à l'aſpect des richeſſes que rapportait des Indes un frère qu'elle avait long-temps pleuré. Pithagore faillit devenir fou lors de ſa découverte du quarré de l'hypothénuſe. On crut que Santeuil perdrait la tête

lorſqu'il eut trouvé la fameuſe épithète *ſacerdos* pour ſon poëme de la vierge.

Auſſi eſt-il vrai qu'il faut uſer de beaucoup de précautions, lorſqu'on cherche à relever le courage ou à ranimer les eſprits de ceux qui, par exemple, éprouvent une hémorragie dangereuſe. L'abattement de l'ame & même un certain degré de découragement, peuvent ſervir à retarder l'impétuoſité du ſang, & donner le temps au caillot de ſe former. C'eſt pourquoi il ne faut pas trop ſe preſſer de donner au malade des aſſurances de ſalut, mais au contraire il eſt à propos de lui laiſſer quelque doute & quelque appréhenſion. Falconner dit qu'on fait grand tort aux pulmoniques qui crachent le ſang, lorſqu'on ſe hâte de leur donner des aſſurances de guériſon : cela ne ſert qu'à augmenter l'excitabilité qui déjà eſt trop grande, & par une ſuite naturelle, à accélérer la circulation & la perte de ſang. D'un autre côté, quand cette perte de ſang eſt naturelle ou ſalutaire, comme l'évacuation périodique chez les femmes & le flux hémorrhoïdal chez les hommes, & qu'elle n'eſt point exceſſive, il faut être très-prudent dans la manière d'employer les paſſions qui ont la propriété d'affaiblir. Combien de maladies de femmes qui ont rapport à l'écoulement périodique, ne doivent pas leur origine aux impreſſions de l'ame !

La joie, la gaîté peuvent ſeconder heureuſement le médecin pour qui les moyens thérapeutiques ne ſe bornent pas excluſivement à la pharmacie. C'eſt ſur-tout dans les maladies de langueur, où les ſécrétions ſe font mal, où l'activité des fonctions eſt conſidérable-

ment diminuée, que cette paſſion eſt d'un grand ſecours. Telle eſt l'affection hypocondriaque dont l'ame éprouve principalement les effets, & qui par cela même donne un champ libre pour l'emploi des paſſions. Le développement de cette maladie ſemble tenir à un état de triſteſſe & de mélancolie ; l'eſprit des malades eſt abattu par l'extrême crainte que leur inſpire leur ſituation, dont ils déſeſpèrent de pouvoir jamais ſortir. Le moral & le phyſique ont un égal beſoin de remèdes qui fortifient & qui donnent de la gaîté.

La joie a produit les plus heureux effets ſur des malades. On a vu en Angleterre un homme condamné à une peine infamante, qui durant quarante ans avait été tourmenté par la goutte au point de ne pouvoir remuer les jambes. Pendant qu'on le menait au ſupplice, il obtint tout-à-coup ſa grace, & en fut tellement ému qu'il recouvra au même inſtant l'uſage de ſes jambes & fut guéri à toujours de ſa goutte.

Les paſſions qui affaibliſſent, produiſent plus ſouvent que les autres, les faibleſſes & les défaillances. Néanmoins les paſſions ſtimulantes ont quelquefois opéré d'une manière ſemblable, & particulièrement la joie. Ces faits indiquent les précautions qu'il faut prendre en pareille occurrence. Les perſonnes très-irritables contractent facilement l'habitude de s'évanouir ; & rien ne fortifie plus cette tendance qu'une ſollicitude trop marquée pour leur faire éviter tout ce qui pourrait les jetter dans cet état. Cela fixe leur eſprit ſur les objets qu'on voudrait éloigner de leur imagination ; & les accidens de la vie les plus ordinaires deviennent alors

la caufe de la maladie qu'on défirait combattre. Une ferme réfolution de réfifter aux impreffions que certains objets peuvent faire, eft le moyen le plus efficace pour changer cette difpofition. Haller & Barthez en rapportent des exemples frappans, & chacun peut obferver fur foi-même des faits qui confirment cette vérité. Tous les jours les perfonnes hyftériques & hypocondriaques en fourniffent aux médecins.

L'admiration mêlée à la joie ajoute fouvent à l'intenfité de ces effets. Le peintre Francia s'évanouit en contemplant un tableau de Raphaël, puis, s'étant relevé, compare un de fes tableaux à celui qu'il admire, & tombe mort. Murrai rapporte qu'en 1680, lors de l'entrée de l'ambaffadeur turc à Paris, fix malades d'un hôpital fur lefquels on avait épuifé tous les remèdes, furent guéris de leur paralyfie & purent marcher, par fuite de l'extrême joie que leur procura cet événement.

L'Espérance.

L'efpérance, cette divinité des malheureux, que les anciens ont repréfentée comme le remède de tous les maux, dans l'allégorie ingénieufe de la boëte de Pandore, eft fans doute la paffion la plus douce, celle dont le ftimulus peut influer le plus heureufement fur toutes les fonctions de l'économie. Elle femble former un point d'intermède entre la joie & le défir, & fouvent elle n'eft que la nuance d'une paffion beaucoup plus forte : l'efpérance a fuffi pour foutenir les forces au moral & au phyfique pendant nombre d'an-

nées

nées chez des individus pour qui la poſſeſſion d'un objet déterminé était le but auquel ils aſpiraient. C'eſt dans le pouvoir que cette paſſion exerce ſur toutes nos facultés qu'il faut chercher la cauſe des effets étonnans qu'obtiennent ſi ſouvent les drogues inſignifiantes des charlatans. Auſſi peut-elle être du plus grand ſecours dans une infinité de circonſtances, où l'ame, abreuvée de triſteſſe & de deuil, fait partager ſon état de langueur à toute l'économie; & nous avons vu que dans certains cas d'hémorragie & de phtyſie pulmonaire, il ne faut en uſer qu'avec la plus grande modération.

Aſſociée à un violent déſir, elle peut exciter à un point étonnant toutes les fonctions & notamment la circulation du ſang. C'eſt ainſi qu'elle occaſione la rougeur & la chaleur de la peau, & qu'elle accélère le pouls, qui par fois conſerve de l'irrégularité qu'entretient probablement la crainte d'être déçu dans ſon eſpoir. C'eſt à ce ſymptôme du pouls qu'Eraſiſtrate découvrit l'amour d'Anthiocus pour ſa belle-mère.

Comme la joie, cette paſſion a ſuffi pour guérir des paralyſies opiniâtres; elle a ranimé, pour quelque temps, d'une manière incroyable, la faculté de tous les mouvemens du corps & toutes les forces de l'eſprit.

L'hiſtoire en a conſervé un exemple frappant dans ce dernier trait de la vie de Muley-Moluk, qui porté dans une litière & prêt à ſuccomber à ſa maladie, parut tout-à-coup revenir à la vie dans la dernière bataille qu'il livra : voyant que ſes troupes ſe débandaient, il ſe jetta au milieu d'elles, rallia ſon armée & la ramena à la charge & à la victoire; il ſe fit alors replacer

dans ſa litière où il expira quelques momens après, en tenant un doigt ſur la bouche, pour commander le ſecret à ceux qui l'entouraient.

Quand le déſir eſt porté au dernier degré de violence, il peut cauſer l'épilepſie, des anévriſmes du cœur, de l'aorte, par les mouvemens irréguliers qui ſont imprimés aux organes de la circulation. Haller, en rapporte des exemples.

Le *déſir* toutefois paraît être plutôt un attribut de certaines paſſions, qu'une paſſion même : il peut être aſſocié à des affections débilitantes auſſi bien qu'à des ſtimulantes. C'eſt ainſi qu'il eſt ordinairement accompagné de crainte, & que pour peu que celle-ci domine, ſes effets doivent être affaibliſſans. Le déſir peut auſſi être trompé, & faire place alors à la triſteſſe, à la mélancolie, ou bien à la fureur, à l'envie, à la jalouſie, &c. L'avarice même, paſſion ſouverainement déprimente, peut être aſſociée au déſir & changer la nature de ſes effets ſur l'économie.

L'AMOUR.

L'amour, dont l'empire univerſel s'étend ſur tous les hommes indiſtinctement, qui fait le malheur des uns & le bonheur du plus grand nombre, conſiſte dans le déſir de la poſſeſſion de ſon objet. Cette paſſion, qui augmente à meſure que nous découvrons plus de perfections dans la perſonne aimée, ne s'entretient que par les obſtacles, s'irrite en raiſon de leur nombre & ne parviendrait jamais au degré de violence, dont tant de funeſtes effets atteſtent le pouvoir, ſi elle n'était contrariée dans le ſeul but vers lequel tendent tous

ſes efforts. L'amour ne montre ordinairement ni l'impétuoſité de la colère, ni l'abattement de la douleur; c'eſt le plus ſouvent une paſſion tempérée; mais dans ſes viciſſitudes & ſes excès, elle peut réunir les extrêmes de ces deux affections. Dans l'amour heureux, le cœur palpite de plaiſir; un air de vivacité & d'aſſurance brille ſur tous les traits; les yeux ſont ſaillans, le langage eſt animé; la vigueur du corps augmentée ſemble être le prélude des plus doux inſtans où elle ſera développée ſelon l'intention de la nature. Cet amour porté au comble, ſemble abſorber toutes les autres facultés, & prend le nom de volupté. Son ſiége alors eſt évidemment dans les parties conſacrées au plaiſir d'un ſixième ſens.

Mais ſi l'amant ſubjugué par ſa paſſion, ne parvient pas à la faire partager & perd l'eſpoir d'être aimé; de ſtimulante qu'elle était, cette vive affection ſe change en une douleur profonde : la pâleur ſe répand ſur ſon viſage; ſa voix devient faible, languiſſante, interrompue; il a les regards abattus, l'air penſif & diſtrait; des ſoupirs s'échappent de ſa poitrine; il recherche la ſolitude & l'ombre où il reſte plongé dans de profondes rêveries. Bientôt la maigreur vient la défigurer, ſes yeux ſe câvent; l'appétit ſe perd de plus en plus, des rêves effrayans troublent ſon ſommeil : la mélancolie, le déſeſpoir & la manie terminent ſouvent cet état de ſouffrance. Telle était à-peu-près l'état d'Antiochus, lors qu'Eraſiſtrate reconnut adroitement qu'il aimait éperdûment ſa belle-mère, dont la poſſeſſion le rendit à la vie & à la ſanté.

Tulpius nous a conservé l'histoire d'un jeune homme, qui ayant été refusé par une femme qu'il voulait épouser, tomba subitement en catalepsie, & resta un jour entier dans la même position à laquelle il ne fut enfin arraché que par la voix d'un ami qui l'entretint de son amour en lui faisant entrevoir quelqu'espérance.

Cette passion peut enfanter toutes les maladies qui tiennent à un excès d'excitation & celles qui dépendent d'une faiblesse indirecte : la folie, la manie, la langueur, la mélancolie, la chlorose & la fureur utérine, &c. &c.

Cette influence si prononcée de l'amour a fait dire à des médecins, que c'était une véritable maladie formée par la réunion des impressions morales & physiques, que comme maladie, son siége principal paraissait être dans les plexus nerveux des viscères renfermés dans les hypocondres; d'où provenait cette chaleur brûlante qui dévore les entrailles des personnes amoureuses; & qu'on pouvait expliquer par-là, pourquoi de fréquentes purgations ont quelquefois emporté complétement cette maladie.

Mais c'est donner dans un extrême opposé à celui qu'on a reproché avec raison à l'amour platonique. N'est-ce pas ravaler l'homme au rang de la bête, que de réduire chez lui la passion de l'amour, qui a été souvent la source des plus grandes vertus & qui a produit des héros, au besoin instinctif de satisfaire un désir brutal, qui, pour être le terme des plus vives recherches, n'est pas toujours celle des jouissances qu'ambitionne le plus un amant ?

La Colère.

Si l'on ne peut avec Ariſtote & le chantre fameux de l'Iliade, ce grand peintre des paſſions humaines, qui compare la douceur de la colère à la ſuavité du miel, ranger cette affection perturbatrice parmi celles dont la ſenſation eſt agréable, elle n'en eſt pas moins ſtimulante. C'eſt ſans contredit la paſſion la plus violente dont l'ame puiſſe être tourmentée. L'homme en colère eſt dans une agitation univerſelle; la circulation du ſang eſt vivement accélérée, & l'impétuoſité de ſon cours déterminée vers la tête; le viſage eſt rouge & comme bouffi; les yeux pouſſés hors des orbites par la contraction ſimultanée de leurs muſcles, ſont ſcintillans & paraiſſent plus grands; ils ſont en effet plus convexes en-dehors, & les chambres que ſépare l'iris éprouvant une dilatation conſidérable; la réfraction des rayons eſt trop prompte, il en parvient moins ſur la rétine, & l'homme furieux ne voit les objets que confuſément : il eſt donc vrai de dire que *la colère l'aveugle.*

Quelquefois les extrêmités capillaires ſont ſaiſies de ſpaſme, & une pâleur effrayante ſe répand ſur toute la figure. Les muſcles de la face ſont irrégulièrement contractés ainſi que ceux de la langue, qui n'articule plus qu'en balbutiant; la gorge eſt reſſerrée, & le ſpaſme eſt quelquefois tel que l'étouffement s'enſuivrait ſi cet état violent ne s'amendait pas; car la reſpiration reſte ſuſpendue & ne ſe fait que par un ſifflement de la poitrine; un hoquet opiniâtre ſurvient, & la ſalive fouettée dans l'intérieur de la bouche, paraît en écume & ne ſort qu'en

petite quantité à cauſe du reſſerrement de la bouche par l'effet de la contraction de tous les muſcles environnans. Tous les ſphincters ſont dans le même état. Un mal-aiſe douloureux ſe fait ſentir dans les hypocondres, & notamment du côté droit, à cauſe de l'affinité ſingulière qu'a cette paſſion avec les organes de la ſécrétion de la bile ſur laquelle ſon influence eſt ſi prononcée. Le pouls eſt irrégulier, & par momens tout l'extérieur du corps eſt ſaiſi d'un froid mortel.

Les effets de la colère ſont auſſi variés que nombreux. Ils épuiſent en peu de temps les forces du corps & de l'eſprit & amènent la faibleſſe indirecte; de manière que parmi les paſſions ſtimulantes celle-là ſurtout peut produire tout l'accablement & toutes les conſéquences attachée aux paſſions débilitantes. C'eſt ainſi que l'apoplexie compte également au nombre de ſes cauſes, la colère & la crainte, paſſions violentes mais de nature diverſe. Chez les pléthoriques, qui ont le cou court, ſont peu d'exercice & ont un régime ſucculent, les paſſions ſtimulantes produiront des affections comateuſes, & ce que l'on nomme apoplexie ſanguine. Chez les perſonnes maigres, dont le ſyſtème nerveux eſt faible, l'apoplexie ſéreuſe, dont la cauſe diſpoſante eſt plutôt l'inanition que la pléthore, ſera le produit des paſſions énervantes, & peut être auſſi des paſſions excitantes ſi elles ont un degré de violence tel que la chûte des forces & d'énergie doive ſuccéder à leur extrême excitation.

Mais dans les premiers inſtans de la colère, l'augmentation conſidérable des forces phyſiques, & tous les

autres ſignes mentionnés annoncent ſuffiſamment l'excès de ſtimulus. Nous diſons dans les premiers inſtans; car la colère, comme les autres paſſions, a pluſieurs degrés. On la ſent naître, & l'homme qui s'eſt étudié à modérer ſes affections peut parvenir à l'étouffer. Auſſi St.-François de Salles, conſeillait-il aux hommes colères, de boire un grand verre d'eau fraîche dès qu'ils ſe ſentiraient prêts à ſe livrer aux tranſports de cette aveugle paſſion.

Les auteurs ſont pleins de faits qui atteſtent les conſéquences fatales de cette paſſion. Tels ſont, des hémorragies, des inflammations locales, l'apoplexie (Aretée, Hildan, Harvée, Haller;) des turgeſcences de bile, qui amènent des vomiſſemens & des diarrhées (Gaubius;) des tranſpirations éxceſſives (Sanctorius, Young, on *Opium*, &c.;) des ecchimoſes, des cicatrices qui ſe r'ouvrent (Dejean, Comment. in Inſtitut. Path. Gaubii;) des accès épileptiques, la paſſion iliaque, des fièvres inflammatoires (Home;) exanthématiques, putrides, malignes (Dejean;) des larmes ſanguinolentes (Tulp;) des exſudations de ſang par les lèvres (Camerarius;) des hémoptyſies (Lorry;) la crevaſſe des gros vaiſſeaux, la formation ſubite d'un anévriſme (Dehaen;) la dilatation des vaiſſeaux qui partent du cœur (Lanciſi, Senac;) des taches d'apparence ſcorbutique (Acta Hafnienſia;) qu'il faut bien ſe garder de confondre avec celles de cette nature, ſur-tout dans des cas de médecine légale

Vanſwieten rapporte l'hiſtoire d'une femme colère qui ſuccomba étant groſſe à une hémorragie utérine, peu

après s'être vivement querellée. Pechlin en a vu une autre qui fut frappée de la paralyſie des deux extrémités inférieures après avoir eu un accès de colère contre ſon enfant.

Si cette paſſion peut produire d'auſſi effrayans effets ſur des perſonnes ſaines d'ailleurs, combien ne ſera-t-elle pas à redouter chez celles qui ſont déjà malades & dont le genre de maladie diſpoſe naturellement à l'iraſcibilité, à l'impatience, telles que les fiévreux, les femmes groſſes, hiſtériques, les nouvelles accouchées, les aſthmatiques, &c.

Une choſe étonnante, & qu'on tenterait en vain d'expliquer par les agitations extrêmes & les réactions qui ont lieu de la part des ſolides ſur les fluides, c'eſt l'influence de la colère ſur la nature des humeurs. Comment concevoir qu'elles puiſſent être dénaturées au point de communiquer tous les ſimptômes de la rage, des convulſions & une mort prompte ? On voit des femmes hiſtériques chez qui la colère agit si rapidement qu'elles rendent une bile âcre fortement colorée, qui ſemble enſuite infecter toutes leurs humeurs (Hoffmann, de cachexiâ hiſtericâ). Dejean parle d'une nourrice dont le nourriſſon périt dans d'affreuſes convulſions pour l'avoir tettée pendant qu'elle était en colère. Il cite encore la fin tragique d'un ſoldat qui, ayant été mordu à la main par une femme avec laquelle il ſe débattait, mourut d'une eſpèce de tétanos, & l'hiſtoire d'un jeune homme, qui, furieux de ne pouvoir aſſouvir ſa vengeance, ſe mordit un doigt, & mourut peu de temps après ayant horreur de l'eau & tous les ſimptômes de la rage. — On ſait depuis long-temps que la

morſure des coqs qu'on irrite, eſt très-dangereuſe, quelle a donné lieu à ces mêmes accidens; & qu'il a ſuffi que des chiens fuſſent mordus par d'autres chiens qui n'étaient que furieux, pour devenir enragés.

Cette détérioration des humeurs donne lieu à des hémoragies par éroſion, aux acrimonies du plus mauvais genre, telles que d'artres, lèpre, ulcères, &c. (V. Lorry, de morbis cutaneis).

Mais c'eſt ſur les organes de la ſécrétion de la bile & ſur cette humeur même, que la colère exerce principalement ſa perfide influence. La bile eſt ſecrètée en plus grande abondance, & nous venons de voir qu'elle éprouve dans ſa nature des modifications inſtantanées d'où réſultent des fiévres bilieuſes, putrides; des diarrhées abondantes ou des vomiſſemens quelquefois ſi violens, qu'on a vu des malades, rendre par cette voie, des vers ſolitaires, qui avaient réſiſté à tous les remèdes (Roſen de Roſenſtein).

Les anciens étaient tellement perſuadés que l'ictère eſt le plus ſouvent déterminé par les affections de l'ame, qu'ils déſignaient la colère & la jalouſie par les ſimptômes propres à cette maladie, ou par les organes qui ſont ſuppoſés en être le ſiége. (1)

---

(1) Cum tu Lydia Telephi
Cervicem roſeam, & cerea Telephi
Laudas brachia, væ meum
Fervens difficili bile tumet jecur. *Hor. od. II.*
. . . . Ut mihi ſæpè
Bilem; ſæpè jocum vertû movere tumultus. *Hor. epiſt. II.*
. . . . . . Calido ſub pectore maſcula bibi
Intumerit. *Perſ. ſat. LV.*

C'eſt ſur-tout dans les pays chauds que la jauniſſe doit être le produit des paſſions ſtimulantes; & cela tient probablement à ce que les paſſions qui dépendent le plus de la vie animale & ſont communes à tous les animaux, comme la colère, la jalouſie, &c. exercent leur influence ſur l'épigaſtre ou ſur le centre nerveux du diaphragme; alors les plexus nerveux du foie étant affectés de ſpaſme par quelqu'une de ces paſſions, les vaiſſeaux ſécréteurs ſe reſſerrent, s'obſtruent, la bile reflue dans la maſſe du ſang & la jauniſſe ſe déclare. Dans les pays chauds, la fibre eſt plus ſèche, plus roide, plus irritable; auſſi les obſtructions qui arrêtent le cours de la bile ſont-elles fréquentes dans ces climats où la colère & la jalouſie ſont des paſſions exaltées. Mais ces affections agiſſent-elles alors comme cauſe ou comme effets, ou bien ſont-elles l'une & l'autre alternativement? C'eſt ce que nous n'entreprendrons pas de décider.

La colère produit auſſi quelquefois des effets ſalutaires. Par la raiſon qu'elle excite toutes les forces, qu'elle augmente les ſécrétions & les excrétions, qu'elle ajoute à la force ſtimulante du principe vital, elle peut être ſuivie d'heureuſes conſéquences chez des perſonnes phlegmatiques dont la circulation eſt lente, la fibre relâchée & où le défaut de ſtimulus force le médecin à en appliquer d'artificiels.

C'eſt ainſi que chez les paralytiques, où l'action & le mouvement ſont ſupprimés, les oſcillations qu'elle procurera à ces parties languiſſantes, retablira l'équilibre d'action entre les humeurs & les ſolides La bile

ſécrétée plus abondamment irritera d'avantage le tube inteſtinal ; la circulation du ſang ſera ranimée & les parties paralyſées pourront être rendues au mouvement. Haller cite des cas de paralyſie & de goutte guéries par des accès de colère. Des tranſports violens de cette paſſion ont rendu la parole à des individus qui depuis long-temps en étaient privés & ont même prolongé la vie de pluſieurs jours. Quant à la goutte, elle paraît avoir une telle analogie avec cette paſſion, que Sydenham, penſait qu'un accès de goutte pourrait être appelé un accès de colère (de Podagrâ.)

Avant de paſſer aux paſſions aſthéniques ou débilitantes, nous traiterons de deux affections, qui, ſans être des paſſions proprement dites, peuvent néanmoins être rangées parmi les modifications de l'ame dont les effets ſont bien prononcés ſur l'économie. L'une eſt la force d'ame capable de réſiſter aux accès de la douleur; l'autre eſt la confiance dans le médecin de notre choix & dans l'efficacité des remèdes.

Ferme réſolution de réſiſter à la douleur.

Quant à la première, l'expérience journalière nous prouve que rien n'eſt plus propre que cette force d'ame, à entretenir la ſanté & la vigueur du corps, à le préſerver des fièvres intermittentes pernicieuſes, au milieu des marécages, & de la contagion des fièvres peſtilentiels dans les camps & les hôpitaux. L'énergie de l'eſprit entretient l'énergie du cerveau, d'où réſulte une grande force du cœur & un mouvement général d'expanſion qui facilite toutes les fonctions; tandis que

l'abandon des facultés de l'ame & l'habitude contractée de n'obéir qu'à ces paſſions, créent ce découragement & ces terreurs paniques qui anéantiſſent les forces vitales, changent inſtantanément l'état des organes de la circulation, de la reſpiration, de la digeſtion, de l'inhalation & de l'exhalation, & altèrent juſqu'à la couleur de la peau.

On a remarqué que les maladies cutanées ſont devenues plus fréquentes chez tous les peuples qui ont vécu ſous la tyrannie, ſur-tout dans le paſſage de la liberté à l'état d'oppreſſion, & chez les individus que leurs richeſſes & leur naiſſance expoſaient d'avantage aux ſoupçons & à la cruauté des tyrans; ce qui prouve combien grande eſt l'influence des affections triſtes de l'ame ſur les divers ſyſtèmes du corps. (Fodéré, Eſſai des Phyſiol. Poſitive.)

Barthez, (Nouv Elém. de la ſcience de l'homme,) fait mention de ce que peuvent de fortes paſſions ſur les lois qui régiſſent la machine animale. L'ame, dit-il, qui poſſède ſon intelligence naturelle, peut quelquefois être affectée de fortes paſſions dans les derniers temps de la vie : & l'on a des exemples ſinguliers de l'influence que ces paſſions peuvent avoir pour retarder la mort.

En effet, d'après une obſervation de Pechlin, (Obſerv. 3, lib. 3,) il eſt très-probable qu'un grand déſir de voir, avant de mourir, une perſonne fort chère, peut prolonger l'agonie & retarder la mort de quelques jours.

Robinſon cité par Gaubius, (de Regimine Mentis,)

a vu un homme moribond & manquant déjà de pouls, chez qui un accès de colère releva le pouls & les forces pendant une heure, & qui mourut très-promptement après que cette agitation de ſon ame eut été calmée.

Confiance dans le médecin de notre choix.

La confiance dans le médecin de notre choix & dans l'efficacité des remèdes opère vraiſemblablement en occupant toute l'attention de l'eſprit, & par ce moyen le rendant inacceſſible à toutes les autres impreſſions, ou bien en communiquant au ſyſtème organique un degré de ton & de vigueur en état de réſiſter au principe morbifique. Cette confiance eſt des plus efficaces dans les maladies périodiques & dans celles qui ſont principalement du genre moral. C'eſt un axiôme vulgaire que la confiance que le malade a dans ſon médecin eſt déjà la moitié de la guériſon; s'il eſt frappé de terreur il eſt à demi mort. Auſſi un médecin, comme un général d'armée, comme un pilote, doit être calme au milieu du danger, montrer une phyſionomie aſſurée, parler d'une voix ferme. On obſerve que les malades ont une ſagacité ſingulière pour interprêter les diſcours & les moindres geſtes de ceux qui les environnent, & ſur-tout de leur médecin. Il faut donc qu'il ſoit pour eux comme un ange tutélaire, que ſa vue ranime la confiance dans leur cœur : leur ame abattue reprendra alors ſon énergie & redonnera au principe de vie une action aſſez efficace pour ſurmontrer la cauſe de la maladie.

La confiance dans les remèdes ou dans certains re-

mèdes, peut agir ſur l'imagination de manière non-ſeulement à préſerver, mais auſſi à guérir de pluſieurs maux. Les amulettes dont les anciens feſaient uſage ; & dont on trouve encore des traces chez les modernes, prouvent aſſez le parti qu'on en a tiré dans tous les temps. Stahl & ſes diſciples appliquaient aux perſonnes ſujettes aux hémorragies, des morceaux de jaſpe & de pierre hématite. Le corail eſt encore une de ces ſubſtances, qui offrant une couleur ſemblable à celle du ſang, a été jugée propre à arrêter les hémorragies : on feſait porter aux femmes qui avaient des pertes de ſang, un collier & des bracelets de corail. Il eſt vraiſemblable que le degré de confiance du malade en de pareils topiques, ſuppléait à leur peu de vertu, en fixant l'attention de l'ame & lui inſpirant beaucoup d'eſpoir. La crainte a quelquefois tenu lieu de confiance en ſemblables cas : c'eſt ainſi qu'un crapaud vivant, pendu au cou du malade, eſt un remède connu & pratiqué en Angleterre, par le peuple, pour arrêter une hémorrhagie du nez. On peut croire que l'horreur cauſée par un objet ſi odieux retarde les oſcillations des vaiſſeaux, & diminue ainſi la vélocité avec laquelle le ſang parcourt ſes canaux.

Nous ſaiſirons cette occaſion pour remarquer que les fièvres intermittentes ſont peut-être les maladies ſur leſquelles l'imagination & les paſſions exercent le plus d'empire. Ces fièvres ont ſouvent été guéries par des remèdes qui n'avaient d'autre vertu médicale que la confiance & la réputation dont ils jouiſſaient. Des amulettes ridicules accompagnées de cérémonies & de

paroles myſtérieuſes, ont quelquefois fait des merveilles dans ce genre. Parmi les gens du peuple, de bonnes femmes ſont en poſſeſſion d'employer des remèdes d'un goût & d'une apparence tellement dégoûtante, qu'il en réſulte une vive impreſſion ſur les ſens, qui, à l'aide d'une extrême confiance, produiſent tout ce qu'on en attendait. Or, cette dernière eſt ſtimulante & imprime aux organes un degré de force propre à combattre leur faibleſſe & l'eſpèce d'irritabilité qui en eſt la ſuite, & qu'on peut regarder comme une des principales cauſes qui diſpoſent à l'accès de la fièvre. D'ailleurs la confiance dans ces cas eſt toujours accompagnée de la joie que donne l'eſpoir de guérir, & nous avons vu que le propre de cette paſſion eſt d'augmenter le mouvement du cœur & des artères, & par ſuite la tranſpiration par laquelle la criſe ſalutaire qui enlève les fièvres intermittentes a lieu le plus ordinairement. Falconer croit que cette confiance dans un remède donné peut encore agir en fixant l'attention de manière à rendre le ſyſtême organique inſenſible à toute autre impreſſion. Pline (Hiſt. natur. lib. VII. cap. 50) rapporte que Quintus Fabius Maximus fut guéri d'une fièvre quarte par une forte application aux opérations de la guerre. Cette opinion de Falconer eſt appuyée ſur ce que des perſonnes livrées à des tranſports violens de l'ame, à de profondes méditations, qui abſorbaient toute l'attention de l'eſprit, comme les enthouſiaſtes, les fous, ſe trouvant expoſées à de fortes douleurs de corps, n'ont paru reſſentir aucune peine : elles ſouffrent en effet les excès du froid & du chaud, tous les écarts de

régime possibles & vivent au milieu des maladies contagieuses sans en éprouver les funestes effets, qu'elles n'auraient pu éviter si le système nerveux n'eut été frappé d'autres impressions.

Les fièvres contagieuses n'offrent pas moins que les fièvres intermittentes, des exemples, de l'influence des passions, soit comme moyens préservatifs, soit comme remèdes curatifs. Tous les médecins ont observé que la crainte par exemple, en diminuant l'énergie de la force vitale & en augmentant la susceptibilité du système nerveux, est une des causes qui rendent les principes de la contagion le plus actifs. Hoffmann & Cullen veulent qu'on fortifie sur-tout l'ame contre cette affection dans les cas de fièvres contagieuses. Hoffmann vante même l'effet des amusettes dans lesquelles le peuple a confiance, en temps de peste (de origine & naturâ pestis). On affermira l'espoir & la confiance des malades en assurant au peuple que la maladie est bénigne par elle-même, & que les préservatifs, dont on fera faire usage, telles que les fumigations muriatiques ou nitriques, &c. sont un moyen sûr de salut.

Les anciens prenaient plus de soin que nous, d'agir sur l'esprit des malades, d'écarter tout ce qui peut agiter leur ame ou diminuer leur confiance. On peut voir à cet égard tout ce que prescrit Arétée pour le traitement de la fièvre ataxique, ou lente nerveuse d'Huxham, pour celui de la phrénésie, &c. Il fait sentir combien il importe que le médecin ranime le courage du malade & lui rende des forces en l'assurant d'une prompte guérison. Ce grand médecin prescrit des soins qui

qui ſemblent d'abord minutieux, mais dont l'enſemble ne peut manquer de concourir puiſſamment au bien-être du malade. En traitant de la phrénéſie, il veut que le patient ſoit dans une chambre dont les murs ne préſentent aucune peinture, aucune ſaillie, dans la crainte que ſon imagination ne ſe livre à des illuſions fâcheuſes. Il veut même, à cet effet, que les couvertures ſoient unies & ſans inégalités; & certes ces petites choſes ne ſont point à négliger. J'ai connu un étudiant en médecine, qui dans le délire d'une fièvre putride, contractée au milieu des travaux d'un cours d'anatomie, prenait les fleurages de ſa courte-pointe pour des os, des muſcles, des vaiſſeaux; il ſe tuait à en déclamer la deſcription, devenait furieux ſi on lui enlevait l'apparence de ces objets, & tombait enſuite dans un état de proſtration des plus alarmans.

Il n'eſt pas moins utile de ſe conformer aux déſirs du malade, ſur-tout, s'il eſt d'un naturel violent & irritable.

Si la lumière l'inquiète ou exerce par trop ſon imagination, on la ſupprimera; on tiendra au contraire la chambre éclairée, ſi l'obſcurité cauſe de la frayeur par l'eſpèce d'incertitude qu'elle répand ſur les objets environnans. Dans les cas de délire, on a auſſi tiré parti, pour le calmer, de la lumière qu'on laiſſe pénétrer par une petite ouverture, & ſur laquelle on tâche de fixer les regards du malade, pour concentrer ainſi ſon attention & détourner de ſon eſprit une foule d'idées incohérentes.

Il faut encore avoir ſoin d'éloigner les perſonnes

dont la ſociété déplaiſait au malade, & lui procurer celle des amis avec leſquels il aime à ſe trouver: ils ne paraîtront toutefois que par intervalles, afin que le bien-être qui doit réſulter de leur préſence ne ſoit pas diminué par l'habitude.

La crampe & d'autres affections ſpaſmodiques, telles que le hoquet, &c. nous offrent encore des preuves du pouvoir des paſſions dans l'application qu'on en fait pour faire ceſſer ces maux. Une foule de remèdes bizarres, qui n'ont aucune vertu par eux-mêmes, ſont employés & réuſſiſent journellement, en faiſant une impreſſion de ſurpriſe ou d'horreur ſur l'imagination des malades. C'eſt ainſi qu'on conſeille de porter ſur ſoi un os d'un parent mort, de rompre un bâton de ſoufre dans les mains, de paſſer ſur un cimetière, &c. &c.

Nous voyons encore les bonnes femmes porter un collier de bouchons de liège, pour faire paſſer leur lait, & répandre un peu de cette humeur ſur une pelle rougie & l'y brûler.

Ne faut il pas attribuer à l'extrême confiance la plupart des cures dont on a voulu faire honneur au magnétiſme, au perkiniſme, & peut-être même, dans quelques cas, au galvaniſme, tout récemment?

Quant aux autres phénomènes du magnétiſme, les médecins commiſſaires ont bien prouvé dans leur rapport au roi de France, que l'imagination ſeule ſuffit pour produire tous ces mouvemens convulſifs qu'on attribuait fauſſement à cet autre principe.

Les perſonnes mordues par un chien enragé, qui faiſaient un pélérinage à l'abbaye de St. Hubert, où

ordinairement elles paſſaient un certain temps ſans que la rage ſe développât, & s'en retournaient raffermies contre la crainte de devenir hydrophobes, ne nous donnent-elles pas une preuve manifeſte du pouvoir de la confiance ſur le développement des maladies?

Un homme était frappé de l'idée qu'un tambour battait continuellement dans ſon oreille : rien n'avait pu le guérir de cette folle imagination. Un chirurgien de ſes amis parvint à capter ſa confiance en prenant le parti d'abonder dans ſon ſens; il lui fit une inciſion dans le pavillon de l'oreille, & auſſitôt lui préſenta un petit tambour d'ivoir, dont il s'était muni, & qu'il diſait avoir retiré de l'oreille du malade. Cet homme, qu'un prétendu bruit de tambour & l'idée de l'exiſtence de cet inſtrument de muſique, rendaient à moitié fou, fut auſſitôt guéri de ſon bourdonnement & n'entendit plus aucun bruit dans ſon oreille. Mais quelque temps après, un parent indiſcret s'étant moqué de ſa bonne foi en lui découvrant la ſupercherie, le bruit revint auſſitôt & le malade en mourut.

J'ai connu une Dame, qu'un bourdonnement d'oreille, dont elle s'exagérait le danger, rendait très-malheureuſe & faiſait conſulter tous les gens de l'art. Je découvris un jour que lorſqu'elle était livrée aux diſtractions de la ſociété, elle n'en reſſentait rien, de manière que je pris le parti d'en rire, ce qui me réuſſit mieux que tous les remèdes, & même le galvaniſme, dont l'emploi ne faiſait que la confirmer de plus en plus dans l'idée qu'elle portait un mal incurable. Quand perſonne ne s'en occupa plus, le mal diſparut de lui-même.

DES PASSIONS DÉBILITANTES.

La Tristesse.

La triſteſſe ou la douleur eſt une paſſion énervante, qui, en nous rappelant ſans ceſſe un objet de peine, éloigne de nous les penſées agréables qui pourraient nous occuper. Cette affection en ſe prolongeant, prend le nom de chagrin. — Le cœur eſt comme oppreſſé par un fardeau, la chaleur animale paraît diminuée, la circulation des humeurs eſt languiſſante; bientôt les ſolides perdent de leur ton, l'appétit ſe déprave & ſe perd, les digeſtions ſe font mal; les yeux ſont ternes, affaiſſés; la face eſt décharnée; les muſcles deviennent flaſques & la peau préſente moins de réſiſtance; la gorge eſt par fois reſſerrée, la reſpiration ſe fait avec effort, de profonds ſoupirs s'exalent lentement de la poitrine; les larmes apportent un ſoulagement momentané, & leur préſence annonce, pour le moment, la ceſſation du ſpaſme : auſſi les regarde-t-on, comme un bien-être, & appréhende-t-on l'état d'un homme livré à une profonde douleur & privé du ſecours des larmes.

Petit-à-petit les forces s'épuiſent, toutes les ſécrétions & excrétions s'altèrent, le pouls ſe déprime, la chaleur & la tranſpiration diminuent de plus en plus Cet état de l'ame peut être une cauſe déterminante de la conſomption & du maraſme, par la manière dont la reſpiration ſur-tout en eſt affectée; car tout ce qui nuit à l'action des poumons, dans leſquels le ſang acquiert ſes qualités vivifiantes & réparatrices, devient la ſource

de tous les maux qui tiennent au défaut d'aſſimilation & de nutrition.

Une vive douleur reſſemble, dans ſon accès, aux efforts violens de la colère, & peut ſe terminer par l'apoplexie, la phrénéſie, la manie & le ſuicide.

La triſteſſe, en ralentiſſant l'action du cœur, des artères & des muſcles, concentre plus ſpécialement ſes pernicieux effets dans la région des hypochondres, ſur le ſyſtême glanduleux, ſur celui de la veine porte & ſur la matrice. C'eſt pourquoi elle donne ſi fréquemment naiſſance au mal hypochondriaque, à la paſſion hyſtérique, aux fleurs blanches les plus rebelles, aux ſuppreſſions des règles, & quelquefois même à des hémorragies utérines. Elle influe puiſſamment auſſi ſur l'apparition des hémorrhoïdes & leur traitement. Par ſon action ſur le ſyſtême lymphatique, elle cauſe l'hydropiſie, les œdèmes & des ſquires dans les parties glanduleuſes : c'eſt peut-être en conſéquence de cette action qu'elle agit ſi ſenſiblement ſur les cheveux, dont elle change la couleur.

Cette paſſion, en diminuant les forces de l'eſprit & du corps, augmente conſidérablement la ſuſceptibilité pour les maladies putrides & contagieuſes. Le corps en eſt plus diſpoſé à être effecté par les miaſmes peſtilentiels, & cela par la même raiſon que la force d'ame eſt, comme nous l'avons vu, le meilleur préſervatif de ces miaſmes.

Mais remarquons ici que l'habitude peut avoir une grande influence ſur l'augmentation ou la diminution d'énergie du principe vital, & qu'elle a ſouvent mis

à l'abri des miaſmes les plus délétères, ceux qui ont été long-temps expoſés à leur action. En voici un exemple frappant. Bonel, médecin de Génève, connu par divers ouvrages qui ont eu une grande réputation à la fin de l'avant dernier ſiècle, avait exercé ſon art avec beaucoup de ſuccès pendant quarante ans, lorſqu'il ceſſa de pratiquer & ſe retira à la campagne, où il ne vit que peu ou point de malades. Il y avait près de dix ans qu'il vivait dans la retraite, lorſqu'il fut appelé, par quelques circonſtances, à donner des ſoins à un jeune homme qui avait la petite-vérole. Peu de temps après il la prit lui-même, à l'époque où la contagion avait pu la communiquer. La longue abſence de la contagion en avait développé chez lui la ſuſceptibilité que l'habitude avait éteinte pendant qu'il y avait été ſouvent expoſé, mais dont apparemment les premières impreſſions n'avaient pas été aſſez fortes pour déterminer chez lui la maladie.

La triſteſſe jouit du funeſte pouvoir de rappeler les fièvres intermittentes qui ont été guéries, & de les rendre plus rebelles. (1)

---

(1) Son influence ſur l'eſtomac, le cœur & le ſyſtême nerveux n'eſt pas moins frappante. Morgagni rapporte un cas de perte complète de l'appétit qui dura huit mois, à l'occaſion d'une nouvelle fâcheuſe ſurvenue tout-à-coup. Camerarius a trouvé chez des perſonnes mortes de chagrin, le cœur reſſerré ſur lui-même & ayant le ventricule gauche plein & dilaté. Lieutaud cite des cas d'apoplexies cauſées ſubitement par la douleur de l'ame. On a vu la triſteſſe produire des morts ſubites : Charles de Bourbon fait ouvrir le tombeau

Mais il y a deux maladies qui se composent presqu'uniquement de cette passion : ce sont l'hypochondrie & la mélancolie. Dans l'hypochondrie, les malades sont d'une humeur sombre & farouche; leur esprit est abattu par l'idée de leur incurabilité. On ne ferait cependant qu'aggraver le mal si l'on voulait persuader à ces pauvres malades que leur maladie n'est que dans l'imagination; il vaut mieux exciter leur courage, en leur représentant qu'il est indigne du caractère de l'homme de se plaindre continuellement des maux attachés à l'humanité; qu'il faut savoir résister aux coups du sort & ne pas s'en laisser abattre, &c. Il faut aussi les égayer, & on peut avec ménagement se servir de l'arme puissante de l'ironie. On évitera en outre qu'ils ne réfléchissent sans cesse sur leur situation, en les faisant voyager, ou en les occupant d'affaires ou d'amusemens qui fixent à la fois l'attention de leur esprit & exercent le corps : ces deux conditions doivent être réunies.

Dans la *mélancolie*, l'ame est absorbée dans une seule idée : il faut rompre cette attention exclusive & la partager entre plusieurs objets variés. Les mélancoliques sont taciturnes, solitaires; ils méprisent les agrémens de la société & sont d'une susceptibilité extrême. — Les voyages sont encore ici ce qui convient le mieux, mais il faut éviter de laisser entrevoir aux

---

de son père, & tombe mort en contemplant ses restes inanimés. Thomas à Thussing assure avec vingt autres, que les maladies engendrées par la tristesse, présentent des difficultés presqu'insurmontables au médecin qui entreprend de les guérir.

malades qu'ils ont pour but de les diſtraire. On peut les motiver ſur les goûts particuliers & les talens des malades. Vanſwieten rapporte que des hommes de lettres, affectés de cette cruelle mélancolie, qui ne voulaient pas ſe rendre aux eaux minérales, dans la crainte de paſſer pour donner trop de ſoins à leur ſanté, ſe déterminèrent à ſuivre le conſeil qu'on leur donna, de voyager dans le deſſein de viſiter les ſavans étrangers, les bibliothèques, &c. ils en furent parfaitement guéris.

On procurera aux malades des récréations qui feront en rapport avec leur goût dominant. Ainſi, ſelon le conſeil de Cælius Aurelianus (lib. I, c. 5), on entretiendra l'homme de lettres de queſtions philoſophiques; le fermier, d'agriculture; le marin, de ce qui concerne la mer. On pourra avoir recours à la muſique pour la plupart d'entr'eux, comme le conſeille Celſe (lib. III). » Quorumdam diſcutiendæ triſtes cogitationes, ad quod » ſymphoniæ & cymbala, & ſtrepique proficiunt. «

On peut encore ſe ſervir utilement de paſſions contraires à celles qui dominent chez le malade. Vanſwieten cite l'hiſtoire d'un homme qui s'était rendu célèbre en Hollande par ſa manière de guérir les maniaques furieux. Il domptait leurs emportemens en les traitant comme des bêtes féroces, les chargeans de chaînes, de coups, les plongeant dans l'eau froide, &c. Dès qu'ils s'appaiſaient il les traitait avec douceur & leur donnait tout ce qu'ils déſiraient, de manière que peu-à-peu, la ſeule crainte des mauvais traitemens ſuffiſait pour comprimer les accès de fureur & pour les guérir.

On peut donc retenir utilement par la crainte, des malades ſujets à s'emporter : il ne ſera pas moins convenable d'exciter le courage de ceux dont l'humeur puſillanime les fait trembler à la moindre idée de danger; d'égayer ceux qui ſont triſtes & ſombres, &c.

On ſait comment les magiſtrats parvinrent à arrêter une ſorte de mélancolie épidémique qui s'était emparée de l'eſprit des filles de Milet, qui toutes finiſſaient par ſe donner la mort. Ils ordonnèrent que les corps de celles qui ſe feraient tuées, fuſſent traînés tout nuds dans les rues. La honte & la pudeur furent dans ce cas les deux paſſions triomphantes.

Les livres des plus célèbres auteurs anciens & modernes, ſont remplis d'hiſtoires de mélancoliques & d'hypochondriaques, que des médecins, gens d'eſprit, ont guéris en calmant ou trompant leur imagination.

Il en eſt de même de la manie ; elle n'eſt que trop fréquemment le produit de vives douleurs ou de chagrins prolongés ; mais le plus ſouvent, dans la manie, les malades déraiſonnent ſur tous les ſujets, ce qui rend l'application des paſſions contraires moins facile que dans la mélancolie, où l'ame careſſe de préférence une ſeule idée. Celſe & Boerhaave ont conſeillé de plonger le malade dans la mer, & de l'y retenir aſſez long-temps pour que la crainte de ſe noyer le terrifie, de manière à ce que cette impreſſion nouvelle détruiſe dans ſon ame celles qui l'ont dominée juſques-là. *Contraria contrariis curantur.*

Retz (des Maladies de la peau & de celles de l'eſprit) attribue ces diverſes maladies de l'eſprit à la pléthore

bilieuse : à l'entendre, l'émétique & les autres évacuans sont contre elles de sûrs spécifiques. — Il est vrai toutefois que la tristesse influe considérablement sur la sécrétion de la bile, & qu'à la longue elle la dénature. Bianchi (de morbis Hepat.) dit que la bile dégénérée par les passions tristes, ne contient plus cette matière plastique qui la rend si précieuse dans les fonctions de la digestion. Viridet (Traité du bon chyle) apporte pour preuve du ralentissement de toutes les fonctions par les passions froides, & notamment de celui qu'éprouve le cours de la bile, la découverte qu'il fit de dix-sept calcûls, dont un avait la grosseur d'un dez à jouer, dans la vésicule du fiel d'une femme morte d'un profond chagrin.

Au reste, il y a peut-être une différence essentielle à établir entre la manie proprement dite & l'hypocondrie, qui confirmerait jusqu'à un certain point l'opinion de Retz sur cette dernière maladie. Elle paraît tenir, en effet, à un dérangement dans le systême des organes, qui amène une altération particulière des humeurs, laquelle influe sur la raison & l'esprit des malades ; car les hypocondriaques sont sujets aux syncopes, aux étouffemens, aux pertes d'appétit, &c., à des vapeurs enfin ; tandis que les maniaques se portent bien au physique : toutes leurs fonctions s'opèrent convenablement ; il y a souvent même un accroissement de forces considérable : ils supportent impunément toutes les intempéries de l'air ; ils digèrent les choses les plus indigeste. On pourrait donc dire que le fou hypocondriaque, le fou par maladie, diffère essentiellement du maniaque : qu'on

lui enlève sa maladie, il deviendra sage. Le célèbre Mallebranche & Pascal étaient à la fin de leur vie, fous hypocondriaques : le premier voyait un gigot de mouton à califourchon sur son nez, & le second, un abîme sans cesse ouvert à ses côtés. On guérit de l'hypochondrie, mais la manie est rarement guérissable, bien qu'elle ait des intervalles qu'on pourrait prendre pour preuves de guérison. Cependant l'affection hypocondriaque est également sujette à des retours : car tout organe qui a cédé une fois à une cause qui a dérangé ses fonctions, peut y céder une seconde fois. C'est ainsi que celui qui a été frappé d'apoplexie reste exposé à une rechûte : on pourrait sans peine multiplier les exemples de ce genre.

Il est encore une maladie que la tristesse, l'abattement & le découragement contribuent singulièrement à confirmer en aggravant tous ses symptômes; c'est le scorbut. Les rélations des voyageurs sont remplies de faits qui attestent cette vérité. Tous s'accordent à dire que cette maladie est augmentée chez les gens de mer par le chagrin & le découragement, tandis que la satisfaction de l'ame, l'espérance & le courage en paraissent les plus surs remèdes. Lind, (Traité du Scorbut,) donne la rélation de ce qui eut lieu à Bréda, lors du siége que subit cette ville en 1625. Toute la garnison, tous les habitans étaient rongés de scorbut & accablés de misère. Ils voulaient se rendre, lorsque le prince d'Orange, qui désirait conserver cette place, leur fit parvenir la promesse de venir à leur secours. Il fit en même temps passer dans la ville des remèdes qu'il ven-

tait comme ſpécifiques contre le ſcorbut. On confia à chaque médecin trois phioles de ce ſpécifique, & on publia que trois à quatre goutte de cette préparation ſuffiſaient pour communiquer ſa vertu à deux livres d'eau. Tous, juſqu'aux premiers officiers, furent dupes de cet artifice : c'était à qui aurait ſa part du remède. Bientôt l'eſpérance ſe ranima & la plus entière confiance s'établit dans les effets des gouttes ſpécifiques. Ils furent tellement heureux, que des ſcorbutiques réduits à l'état le plus déplorable, qui ne pouvaient remuer aucun membre, ne tardèrent pas à ſortir & à recouvrer leurs forces. Le remède du prince, qui n'était rien en ſoi, opéra tous ces miracles par la ſeule confiance. Cette hiſtoire eſt un exemple bien remarquable de l'influence des paſſions ſur les maladies. Elle apprend aux médecins le parti qu'on peut en tirer dans certaines circonſtances ; elle explique auſſi pourquoi tel remède qui réuſſit à merveille chez un individu, reſte ſans effet ſur un autre. On voit en effet des remèdes ordinaires opérer des prodiges entre les mains d'un charlatan hardi, tandis qu'étant adminiſtrés par un médecin circonſpect & qui n'a pas l'art d'en impoſer, pour inſpirer plus de confiance, ils reſtent ſans effet. — L'empirique, dit Mr. Mercier (dans ſon premier Tableau de Paris), a la parole hardie, l'œil sûr ; il fait tourner ſon malade, lui bat ſur l'épaule, s'empare de ſon imagination, & en le félicitant d'être venu le trouver, il a déjà changé la ſituation de ſon eſprit.

Nous recueillons une preuve non moins frappante du pouvoir de la triſteſſe dans la noſtalgie, ou le déſir

de revoir ſon pays lorſqu'on en eſt éloigné. Cette maladie attaque particuliérement les ſuiſſes, quoique toutes les nations y ſoient ſujettes & ſur-tout celles qui jouiſſent d'un gouvernement doux & modéré. La maladie ſe déclare par une grande triſteſſe, un amour pour la ſolitude, un continuel ſilence & une mélancolie ſtupide; le malade perd totalement l'appétit, ſes forces s'abattent, & il tombe dans cet accablement pendant lequel les irradiations vitales moins actives ſe rendent à peine aux différens organes, qu'elles laiſſent alors dans un état d'affaiſſement & de langueur. A tous ces changemens ſe réuniſſent, comme à leur cauſe, la faibleſſe & la lenteur du pouls, le ſpaſme du pylore, la reſpiration difficile, interrompue par des ſoupirs fréquens; enfin, le dégoût, la ſécheresſe de la peau, la maigreur & un dépériſſement dont les progrès ſe ſuccèdent d'une manière auſſi effrayante que rapide. La fièvre, quelquefois intermittente & quelquefois continue, qui accompagne cette maladie, demandè à être traitée avec les plus grands ménagemens pour ne pas épuiſer les forces par aucune eſpèce d'évacuations.

Le rauz-des-vaches qui produit un effet ſi profond ſur le ſoldat ſuiſſe, l'influence non moins remarquable de la cornemuſe ſur le ſoldat écoſſais, amènent bruſquement, par l'influence des ſignes, & par l'aſſociation des idées, au ſouvenir de la terre natale & aux objets de ſenſations habituelles & chéries. Les regrets, les déſirs violens, le déſeſpoir, naiſſent alors, dominent ſur toutes les autres affections, & deviennent, pour ainſi dire, les ſeules manières d'exiſter ? Toutes ces

difpofitions conftituent bientôt une mélancolie terrible dont les effets ne tardent pas à devenir funeftes, fi des circonftances impérieufes retiennent le malheureux qui les éprouve, loin du lieu où fon imagination a placé exclufivement fes moyens d'exiftence & de bonheur.

Il était défendu fous peine de mort, dans les régimens fuiffes qui fervaient autrefois en France, de jouer le rauz-des-vaches, « Au fon de la cornemufe, qu'ils » ont eu l'habitude d'entendre dans leurs montagnes, » les foldats écoffois comme les foldats fuiffes, fondent » en larmes, défertent ou fe laiffent mourir. Cette » influence tient exclufivement à l'affociation des idées » de leur pays, de leurs anciens plaifirs, de leurs » jouiffances premières, avec la fenfation acouftique « occafionnée par l'inftrument. Un autre effet de la » mufique fur les payfans écoffais, & qui s'explique » de la même manière, eft rapportée par Mr. Faujas, » dans fon voyage en Angleterre. Le docteur Cullen » nous donna, dit-il, un fingulier concert. Ayant raf» femblé plufieurs payfans, fes compatriotes, quelques» uns d'entr'eux jouèrent de la cornemufe, & éprou» vèrent au fon très-peu mufical de cet inftrument, » des impreffions qui parurent profondes & variées. » (Moreau de la Sarthe; Décade philofophique.)

Quand la maladie a fait des progrès, le feul remède eft le retour du malade dans fa patrie. Cette dernière reffource eft fi efficace que les feuls préparatifs du voyage fuffifent pour redonner des forces au malade, quoiqu'il fut affaibli au point de ne pouvoir fouffrir aucun

mouvement. Quelquefois il paraît ſi bien rétabli qu'on croit pouvoir le diſpenſer de le faire retourner dans ſon pays, lorſqu'il eſt avantageux pour lui d'en demeurer éloigné; mais le malheureux ainſi trompé dans ſa plus chère eſpérance, retombe tout-à-coup dans la langueur, & cette rechûte eſt ordinairement mortelle, & ne laiſſe ni le temps ni les moyens d'employer le ſecours efficace qui avait ſi bien réuſſi.

Cette maladie affecte également toutes les claſſes du peuple. Sauvages dit qu'il a vu des enfans de mendians qui n'avaient, en Suiſſe, d'autre habitation que les rues & les grands chemins, attaqués de la noſtalgie auſſi bien que des perſonnes fortunées. (1)

La triſteſſe, a, comme toutes les paſſions, pluſieurs degrés : nous l'avons conſidérée dans un degré de violence aſſez prononcé pour troubler les fonctions de l'économie animale. Elle peut exiſter encore ſous une autre forme, qui n'eſt pas moins douloureuſe & qui eſt plus cruelle; c'eſt le *remords* rongeur, d'autant plus pénible qu'on ne peut en alléger l'amertume par la plainte, & que ſes effets ſont plus concentrés & plus poignans. Auſſi le remords mine-t-il ſourdement tout l'édifice des forces vitales & de l'organiſme. — Cromwel, chargé de crimes, meurt de remords après avoir langui long-temps ſous leurs poids; Néron,

(1) Virgile, ſi touchant dans ſes tableaux, quand il peint les plus douces affections de l'ame, repréſente un guerrier expirant ſur le champ de bataille, & répand un charme ſur ces derniers momens, en y mêlant l'image de ſa chère patrie:

Et dulces moriens reminiſcitur Argos.

Charles IX . . . . . Que d'exemples on pourrait recueillir des terribles effets des remords! Que de ſuicides ils ont occaſionnés, que de maladies ſingulières ils ont développées!

L'ENNUI.

L'ennui, cette maladie de l'ame à laquelle l'homme ſeul eſt ſujet, paraît n'être au fond qu'une modification de la triſteſſe. Elle peut naître de l'oiſiveté, des dégoûts, de l'opulence & du luxe, ou bien encore de la non-ſuſceptibilité de ſentimens & d'affections ſuffiſantes, par une dépenſe prématurée de jouiſſance, & de ſenſations. C'eſt elle qui produit cette conſomption ſi commune en Angleterre où on la nomme *ſpleen*, & dont Cheyne (the english malady or a treatiſe of nervous diſeales of all kinde) paraît ſeul avoir bien obſervé les différentes circonſtances & les ſymptômes. Dans cet état le rythme du pouls n'eſt pas changé; la digeſtion, la reſpiration s'exercent librement; & tout paraît annoncer une ſanté parfaite. Mais le dégoût général, cette ſenſibilité blâſée & flétrie, ce repos incommode, l'effet de cette ſécurité abſolue qui force au déſir d'un ſommeil éternel, cet ennui profond à la ſuite de jouiſſances dont toutes les ſources ont été ſucceſſivement épuiſées, ſont ſans doute, comme l'accélération du pouls & de la reſpiration, des ſymptômes bien prononcés de déſordre & de maladie. Le ſyſtême nerveux, celui dont la ſphère a le plus d'étendue, eſt évidemment atteint dans la conſomption & éprouve une modification qui conſtitue le phénomène principal de cette maladie.

C'eſt

C'eſt dans de ſembla les circonſtances que le médecin ſe convaincra que toutes les reſſources médicales ne ſont pas dans les ateliers pharmaceutiques.

Des voyages, un paſſage bruſque de ſon état habituel dans un nouvel ordre de rapports, des occupations qui puiſſent déterminer avec énergie les réactions du ſyſtême nerveux ſur lui-même, & ſur-tout la tranſition du célibat au mariage, de l'iſolement à la ſociété, &c. ſont les moyens qu'on pourra employer avec ſuccès. Mais dans la conſomption arrivée au plus haut degré, une vive douleur, des inquiétudes bruſquement occaſionnées par les moyens d'exiſtence, une maladie même, pourraient ſeules rattacher à la vie, & imprimer au cerveau & aux nerfs ce renouvellement d'action qui en forme une des principales conditions.

LA PITIÉ OU COMPASSION.

Nous trouvons une autre modification de la triſteſſe dans le ſentiment de pitié ou de compaſſion, qui eſt ſi naturel à l'homme. Cette paſſion ne diffère de la douleur que par ſon aſſociation à un mouvement d'affection qui nous fait prendre part au malheur & aux diſgraces de nos pareils, que nous voudrions partager pour leur en alléger les ſouffrances, ſes effets ſont rarement d'une grande violence, quoique très-marqués. Mais on obſerve qu'elle provoque plus facilement les larmes que la triſteſſe même. Il ſemble auſſi que le ſang s'accumule dans le ventricule gauche du cœur; on a *le cœur gros*, & par ce que nous avons dit de la douleur, on peut facilement apprécier les phénomènes auxquels elle donnera

Hh

lieu dans un moindre degré de violence. Au reſte, ſi les effets de la pitié n'ont jamais été funeſtes, il faut peut-être l'attribuer à une certaine douceur attachée au ſentiment même de notre ſenſibilité pour les affections des autres.

TIMIDITÉ, HONTE, PUDEUR.

La *timidité*, la *honte* & la *pudeur*, ſont autant de paſſions froides ou débilitantes, & qui peuvent avoir des effets plus marqués que la pitié. Elles agiſſent, comme les précédentes, en diminuant la force vitale & en refoulant tous les fluides vers l'intérieur. Ce qui les diſtingue, c'eſt la propriété d'accumuler le ſang dans les vaiſſeaux capillaires de la ſurface du corps, & notamment de la face : elles font rougir. Haller prétend que la rougeur propre à ces paſſions eſt le produit d'une réaction ou d'un ſpaſme ſpontané qui provoque un refoulement de ſang de toutes les parties du corps vers le centre de la ciculation, & à la ſuite duquel le ſang ſe porte particulièrement au viſage. Mais comment aſſigner les cauſes qui établiſſent des différences ſi frappantes entre la rougeur de la honte, que le remords ou la conviction décèle, & celle de la timide innocence ou de la pudeur ? C'eſt aux phyſiognomoniſtes à apprécier ces différences, & nous renvoyons à cet égard au fameux Lavater qui en a traité ſi ſavamment.

Quant à la conſtriction ſpaſmodique des vaiſſeaux de tout genre que produiſent la pudeur & la timidité, elle paraît aſſez avérée par les accidens que ces paſſions ont ſouvent occaſionnés. On a vu des veines ſe rompre

& le flux menstruel être supprimé. Des métastases de lait ont eu lieu chez des femmes qui se trouvaient obligées de laisser visiter leur gorge, &c. &c. On ne saurait donc être assez circonspect dans certaines recherches qui peuvent allarmer la pudeur : les parties soumises à ces recherches peuvent d'ailleurs affecter une toute autre forme, se trouver ridées, déviées, contournées, &c. par l'effet d'une corrugation ou d'une constriction particulière dans leur tissu, produite par l'influence de ces affections de l'ame.

Cette influence bien connue de la pudeur aurait dû détourner à jamais le législateur de l'établissement de ce *congrès* honteux, auquel on assujettissait les époux flétris par l'accusation d'impuissance ; & elle explique suffisamment pourquoi cette épreuve humiliante fournissait aussi rarement un témoignage irrécusable. Mais en cela, comme en tant d'autres choses, la médecine a été méconnue, tandis qu'elle est si évidemment liée à la science du gouvernement & des loix.

Dégout et Antipathie.

Les *antipathies* & le *dégout* pour certains objets doivent également être placés parmi les affections débilitantes. Certes, il est difficile d'expliquer certaines antipathies, qui semblent tenir à l'Idiosincrasie, mais elles n'en exercent pas moins un empire absolu & indépendant de la meilleure volonté. — J'ai connu un homme qui s'évanouissait toutes les fois qu'on servait des cailles à la table où il dînait. D'autres tombent en défaillance à la vue d'un hanneton, d'une araignée, d'une souris, &c.

Et pour certaines perſonnes, il ſuffit que ces objets ſe trouvent dans la ſalle où elles ſont, pour que cet effet ait lieu, ſans même qu'elle les ait apperçus.

Un rien dégoute certaines femmes enceintes & les fait vomir; il ſuffit d'une comparaiſon dégoutante, de la vue d'un mets qu'elles n'aiment point, &c. On a vu de ces dégouts produire la ſyncope, les convulſions & la mort même, quand par imprudence, ou par mauvaiſe plaiſanterie, on avait, par exemple, mêlé aux alimens, des objets d'averſion.

La Frayeur.

La *crainte* eſt une paſſion dans laquelle l'appréhenſion d'un mal futur occupe excluſivement notre ame. Elle diffère de la *frayeur* en ce que ce mal eſt prévu, tandis que dans celle-ci il a lieu inſtantanément & nous frappe à l'improviſte.

Ces deux modifications de la même paſſion diffèrent encore par leurs effets : on peut reſter long-temps dans la crainte; mais il eſt impoſſible que la frayeur ſe prolonge; les ſecouſſes qu'elle communique au ſyſtème entier de l'économie anéantiraient toute eſpèce de mouvement ſi cet état ne ceſſait bientôt.

Les impreſſions de la frayeur peuvent être aſſimilées à celles des paſſions ſtimulantes, telle que la colère. Comme cette dernière, elle anéantit d'une manière foudroyante; ou bien, le plus ſouvent, tous les muſcles ſont ſaiſis d'une réaction vive & ſimultanée, d'où s'en ſuit une immobilité complète, l'impoſſibilité de parler & une action violente ſur les fluides, qui ſont chaſſés

vers les parties les moins résistantes ou les plus sensibles. C'est ainsi que le sang refoulé avec force vers les parties intérieures, se porte à la poitrine & au cœur, & cause des étouffemens, des palpitations, des anxiétés, des anévrismes du cœur & des gros vaisseaux, &c. ; ou bien est lancé vers la tête & cause l'apoplexie. — Kerkringius, parle d'une fille tombée morte à l'aspect du supplice qu'on lui préparaît, & chez laquelle il trouva les vaisseaux du cerveau tout gorgés de sang. On a vu la frayeur produire le mal de siam, la réaction intérieure étant assez forte alors pour vaincre la résistance que présente la contraction de la peau & des capillaires artériels exhalans. Dehaen, a vu un matelot à qui le sang sortit par tous les pores du front tout le temps que dura une tempête. — Un effet presque constant de la frayeur est celui qui se prononce, dès le premier instant, à la surface du corps, dans le tissu de la peau : tous ses vaisseaux sont resserrés spamodiquement, le sang ne peut plus y pénétrer, la transpiration est suspendue, la peau est crispée, & un froid glacial se fait sentir; les cheveux se dressent, une pâleur effrayante, semblable à celle que produit souvent la colère, se répand sur la figure. Cette suppression subite & complète de la transpiration suffit à elle seule pour engendrer toutes les maladies, qui, au témoignage d'Hippocrate, Boerhaave, Haller, De Gorter, Sanctorius, Fernel, &c., dépendent de cette cause. — D'autres fois, le corps se couvre d'une sueur froide, sur-tout si la personne est faible, & une défaillance générale amène la syncope. Dans ce cas, c'est

l'eſtomac qui a été primitivement affecté, comme le prouve le reſſerrement qu'on reſſent alors dans cette région. Ainſi affecté, l'organe réagit ſur la peau avec laquelle il a tant de rapport; & celle ci devient alors le ſiége d'une ſueur froide & ſubite, ſi fréquente dans cette affection de l'ame. Cette ſueur, dit Bichat, eſt de la nature de celles qu'on détermine par l'action d'une ſubſtance, qui, comme le thé, agit d'abord ſur l'eſtomac, lequel réagit enſuite ſympathiquement ſur l'organe cutané.

Toutes les ſécrétions & excrétions ſont ſouvent ſupprimées ou ſuſpendues par le ſpaſme général. En effet, ne voit-on pas tous les jours les règles ſe ſupprimer par la frayeur, ſuppreſſions ſouvent opiniâtres qui amènent l'hydrothorax, l'anaſarque, des ſquirres, &c. Il eſt reconnu aureſte que la terreur porte ſur la matrice une impreſſion particulière : cette paſſion eſt peut être l'une des cauſes les plus fréquentes des avortemens & des pertes chez les femmes groſſes. C'eſt probablement par le conſenſus ſi intime qui exiſte entre l'ûterus & les mamelles, qu'elle agit auſſi d'une manière ſi ſenſible ſur la ſécrétion du lait. Vanſwieten & beaucoup d'autres rapportent quantité d'exemples de ſuppreſſion de lait avec métaſtaſe ſur des parties importantes, d'engorgemens laiteux, &c., cauſés par la peur. Lewis, a vu un tremblement des membres, produit par cette paſſion, qui dura toute la vie. Petit, rapporte qu'un homme mourut de frayeur à la vue de quelques-uns de ſes tendons dénudés. Zimmermann, parle d'une accélération du pouls, de vingt-cinq pulſations par

minute, qui dura pendant plufieurs années, à la fuite d'une frayeur. L'éryfipèle & la jauniffe font fréquemment la fuite du fpafme qu'éprouve, dans ces circonftances le fyftème biliaire. Zinn, a vu la peur caufer le ftrabifme, la goutte fereine & le replacement du criftallin cataracté, qui avait été abaiffé. Solanus, a vu le déplacement de l'os hyoïde, par la forte contraction des mufcles qui s'y attachent.

Vanfwieten, rapporte qu'un homme ayant été effrayé par le bruit de la foudre, fut faifi d'un tremblement dans tous les mufcles, qui dura toute fa vie. Lewis, cite un cas femblable. La paralyfie, la manie, la folie, l'épilepfie, (notamment chez les enfans,) n'ont fouvent eu d'autres caufes qu'une frayeur vive ou une crainte prolongée. Vanfwieten, parle d'un enfant dont l'hiftoire eft très-remarquable par l'effet qu'à produit chez lui l'affociation des idées. Cet enfant eut une attaque d'épilepfie par la peur que lui fit un grand chien en fautant fur lui : le paroxifme fe renouvella quelque temps après à la vue d'un plus grand chien que celui qui l'avait effrayé; il fuffifait même que l'enfant l'entendit aboyer de loin pour qu'il tombât auffitôt. Ce fait & mille autres prouvent qu'il fuffit de rappeler à l'efprit les circonftances qui ont précédé l'accès, pour le produire. Auffi Galien (confil. pro puero epileptico), recommande-t-il d'éviter avec foin tout ce qui peut retracer au malade le fouvenir de fa maladie.

Les anciens, qui feront éternellement nos maîtres & qu'on ne confultera jamais en vain, n'ignoraient pas

combien l'épilepſie a de rapport avec les affections de l'ame, & avec quelle facilité elle peut être reproduite par le ſouvenir. Pluſieurs d'entr'eux conſeillent de faire diverſion à de telles idées en excitant des ſenſations encore plus fortes. C'eſt ſans doute d'après ce principe, que Pline, (Hiſt. Natur. lib. 28, cap. 1.) conſeille de faire boire au malade le ſang chaud d'un gladiateur qui vient d'être tué. Stribonius, (cap. 2.) preſcrit de manger une portion de ſon foie. Arétée, (lib. 1, cap. 4,) cite pluſieurs autres remèdes très-dégoutans, tels que le cœur crud d'une poule d'eau, le cerveau d'un vautour, &c., dont on faiſait uſage dans ces circonſtances. Mais revenons à la frayeur & à ces effets. Je connais une femme qui, par le ſentiment de terreur que lui cauſa la vue d'un homme qu'on maſſacrait, fut ſaiſie d'un mal de tête d'une violence inouie, lequel depuis lors, revient périodiquement pluſieurs fois l'année, comme une eſpèce de clavus, ſans qu'aucun remède puiſſe en diminuer l'intenſité.

LA CRAINTE.

Ce que nous avons dit de la triſteſſe peut s'appliquer à *la crainte*, dont les effets, pour être moins violens, n'en ſont pas moins de nature différente. Elle a auſſi pluſieurs ſymptômes en commun avec la frayeur, mais elle agit en tout plus lentement. La pâleur du viſage & l'abattement des forces ſe développe graduellement; la force du cœur diminue, le pouls s'affaiblit & devient irrégulier, intermittent par la continuité de cette paſſion; les ſécrétions diminuent, & notamment celle de la

tranſpiration & celle du lait chez les nourrices ; d'auttes ſont altérées par l'état de ſpaſme qui s'empare des organes qui en ſont le ſiège ; telle eſt la ſécrétion de la bile, dont l'altération concourt avec l'impreſſion profonde que fait la crainte ſur l'eſtomac, pour détériorer les digeſtions, ce qu'annoncent ſuffiſamment les flatuoſités, les pertes d'appétit, les rots acides, &c. C'eſt encore par un effet de ce ſpaſme que l'urine eſt rendue en grande abondance, & dans un état de limpidité & de décoloration, qui lui eſt étranger dans l'état de ſanté, ce même ſpaſme eſt ſouvent ſuivi d'un relâchement proportionné dont l'effet eſt rendu ſenſible par celui qu'il communique aux ſphincters de certaines parties, & aux orifices des abſorbans & des capillaires artériels. Alors la tranſpiration ceſſe d'être ſupprimée, elle eſt même plus abondante. Une ſueur froide inonde la peau, ſemblable à celle produite par la ſyncope ; la diarrhée, les défaillances, la chûte involontaire des larmes, la perte même de la ſemence, ſont autant de ſuites de cette converſion ſoudaine de l'état d'érétiſme en un relâchement proportionné.

La crainte, la frayeur & le chagrin ont encore pour effet remarquable d'augmenter à un point étonnant la ſuſceptibilité aux maladies contagieuſes & épidémiques, ce qu'on peut obſerver tous les jours dans les hôpitaux, & plus encore dans les pays ſujets à la peſte, à la fièvre jaune, &c.

La frayeur a quelquefois produit des effets ſalutaires. — Boerhaave a donné un exemple frappant du parti qu'on peut tirer de cette paſſion, lorſque, comme le

dit Mr. Pinel, (Nofographie Philofophique,) s'élevant au-deffus d'une confiance exclufive dans les formules de pharmacie, il s'entoura adroitement d'un appareil de terreur, & fut arrêter, dans un hôpital de Harlem, des convulfions qui femblaient fe propager par une efpèce de contagion. Cette hiftoire fert encore à expliquer le pouvoir des impreffions fur des imaginations faibles. C'eft ainfi qu'au fameux baquet des trop célèbres Jongleurs, Mefmer & Declous, la première perfonne (c'était le plus fouvent un compère) qui tombait en fyncope, fervait en quelque façon de fignal. Toutes les femmes ne tardaient pas à s'évanouir, ou a être affectées de tous les fimptômes d'une affection hiftérique. — Bailli & Thouret, rapportent que lors de la cérémonie de la première communion en la paroiffe de St.-Roch, en 1780, une jeune fille fe trouva mal & eut des convulfions. Cette affection fe propagea avec une telle rapidité qu'en moins d'une demi heure 50 ou 60 jeunes filles, de 12 à 19 ans, tombèrent dans les mêmes convulfions, avec ferrement à la gorge, gonflement à l'eftomac, étouffemens, hoquet, &c.

Falconer a vu un exemple de la facilité avec laquelle les accès d'hyfterie & d'épilepfie reprennent à l'afpect des perfonnes qui font dans cet état. Il rapporte qu'une dame eut tous les fimptômes de cette affection pendant le fervice divin, & qu'en moins d'une minute, fix perfonnes, dont quelques-unes n'avaient jamais éprouvé cette maladie, furent attaquées des plus violentes convulfions.

Bien que de semblables exemples montrent la nécessité de prendre des précautions, une sollicitude trop marquée peut cependant faire plus de mal que de bien ; car rien n'augmente plus l'appréhension du danger & n'exagère la grandeur du péril, que le soin qu'on montre pour le faire éviter. Cela tient les malades dans un état d'irritabilité douloureuse qui constitue essentiellement la nature de cette maladie. Il vaut beaucoup mieux accoutumer peu-à-peu ces personnes à souffrir patiemment les incidents ordinaires de la vie, & ne leur raconter que d'une manière indifférente des faits dont elles ont coutume d'être affectées. Mais au-lieu de tenir cette conduite sage, il n'est que trop ordinaire aux parens d'entretenir la sensibilité de leurs enfans, surtout de leurs filles, & de l'exalter même par une attention continuelle à écarter tout ce qui pourrait leur causer la moindre émotion pénible. Ce genre d'éducation molle & efféminée n'est pas moins préjudiciable au corps qu'à l'esprit ; il est la source, chez les femmes, de tous ces maux de nerfs, connus sous le nom de vapeurs ; il ôte à l'ame toute espèce d'énergie & de caractère. La mollesse n'a jamais rien produit de grand ni de salutaire.

Il est hors de doute que la force des impressions faites sur la sensibilité diminue par la répétition des mêmes sensations, au-lieu que celles qui sont faites sur la susceptibilité du système nerveux augmentent par cette même répétition. Mais on peut croire que cela dépend beaucoup de la première impression, soit qu'elle ait été dirigée sur les facultés sensitives ou seulement

ſur les organes. Les purgatifs reſtent ſans effet quand on les réitère. Dès qu'on eſt habitué à l'uſage de l'opium & du tabac, ils ceſſent d'agir ſi l'on n'en prend pas de forte doſes. La ſenſibilité de notre ame s'émouſſe pareillement lorſque l'objet qui l'excitait renouvelle trop ſouvent ces impreſſions. Il y a lieu de penſer que la première fois que les bouchers égorgent d'innocens animaux, ils éprouvent de la pitié, mais l'habitude les rend enſuite inſenſibles à l'aſpect du ſang que verſent leurs mains. Hunauld, célèbre anatomiſte, fut long-temps ſans pouvoir enviſager un corps mort ; il ſe trouvait mal. L'habitude & ſa paſſion pour l'anatomie l'emportèrent ſur ſa répugnance Il en eſt de même des objets qui inſpirent la terreur & l'étonnement. Une bataille ou une tempête, quelque terribles qu'elles paraiſſent à des yeux qui n'y ſont pas accoumés, ne font plus d'impreſſion ſur celui qui eſt familiariſé avec ces ſortes de ſpectacles. D'un autre côté, quand la première impreſſion eſt très-forte, & qu'elle a produit un effet violent, une force inférieure à la première ſera ſuivie du même effet. C'eſt ainſi qu'on a remarqué que ſi une perſonne qui n'eſt pas accoutumée à l'uſage des purgatifs, prenait une doſe de douze ou quinze grains d'aloës, par exemple, l'irritation permanente que produirait ce remède après avoir opéré, ſerait telle qu'enſuite la moitié, le quart & même le dixième de cette doſe purgerait autant que la première. Si l'homme qui la première fois a vu avec douleur maſſacrer un bœuf, avait été témoin du meurtre d'un homme au lieu de celui de cet animal, peut-être n'au-

rait-il jamais pu voir ensuite égorger aucune créature vivante.

Quant aux bons effets de la crainte, nous avons vu plus haut que Boerhaave recommandait de plonger les maniaques dans la mer, pour que le sentiment de frayeur qu'ils en ressentiraient, chassât de leur esprit l'idée exclusive à laquelle l'attention est toute livrée.

On prétend que des muets de naissance ont recouvré la parole dans des momens de terreur. S'il faut en croire Hérodote, ce père de l'histoire, Crœsus, roi de Perse, se trouvant à la prise de Sardes, allait être tué par un de ses soldats, lorsque son fils, muet de naissance, frappé du danger que courait son père, s'écria : *soldat, c'est le roi Crœsus !* Et il continua de parler toute sa vie. Pausanias parle d'un certain Battus, à qui la parole fut rendue par la frayeur qu'il éprouva à la vue d'un lion.

Si la frayeur a souvent causé des paralysies, elle a aussi rendu l'usage de leurs membres à des paralytiques. On peut en dire autant du délire, de la diarrhée, des fièvres intermittentes, &c. Fordyce a vu un malade âgé de 29 ans, dans le troisième mois d'une fièvre quarte, dont les intermissions étaient régulières à deux heures après-midi ; c'était en hyver. Son frère le mena promener près d'un moulin à eau & le précipita dans un courant : comme il ne savait pas nager, il fut vivement effrayé. On le retira de l'eau, & le paroxisme qui devait avoir lieu ne vint pas, il fut guéri.

Des douleurs de dents intolérables ont été dissipées à la vue de l'istrument qui devait les arracher ; & cependant la cause de cette douleur n'était point enlevée.

Hildanus raconte qu'un homme voulant guérir de la goutte, un de ſes parens imagina de ſe déguiſer en ſpectre, & que dans cet accoutrement il alla ſe ſaiſir du malade étendu douloureuſement dans ſon lit, le chargea ſur ſes épaules, & deſcendit ainſi l'eſcalier en lui faiſant donner des pieds contre la muraille & les degrés, au bas deſquels il l'abandonna. Le goutteux à moitié mort de peur ſe relève auſſitôt, & plus ingambe que jamais regagne ſon appartement avec la plus grande vîteſſe. Depuis lors il n'eut plus d'accès de goutte, & vécut pendant grand nombre d'années en parfaite ſanté.

Voici un fait qui prouve qu'un médecin prudent pourrait employer cette paſſion violente dans le traitement de certaines maladies. Une des femmes du Calife Haraoun Araſchild avait un bras retiré, dont elle ne pouvait faire aucun uſage. Un médecin s'offre pour la guérir : il fait venir cette femme en préſence de la cour du Calife. Alors il ſe baiſſe comme pour lever ſa robe & de manière à effrayer ſa pudeur. Cette femme étend la main pour prévenir cet outrage, & dès ce moment elle eſt guérie.

ENVIE, JALOUSIE.

L'envie & la jalouſie peuvent être miſes au nombre des paſſions affaibliſſantes ; quoiqu'elles ſoient compoſées d'affections de nature oppoſée. Dans l'une & l'autre, il entre de la colère : elle eſt unie à la triſteſſe dans la première, & à la crainte dans la ſeconde. Auſſi ces paſſions ſont-elles ſtimulantes ou débilitantes, ſuivant que l'un ou l'autre de leurs élémens domine, & produiſent-elles des effets proportionnés à cette dominance.

L'envie a plus ſouvent les ſimptômes & les ſuites de la triſteſſe, & la jalouſie, ceux de la colère.

Ces deux paſſions agiſſent également ſur le ſyſtême biliaire, & font paſſer la bile dans le torrent de la circulation. Le teint devient pâle & livide, les ſécrétions s'altèrent, & la plupart des conſéquences de la colère & de la triſteſſe, que nous avons rapportées, n'ont que trop ſouvent lieu par l'influence de ces affections.

Si après avoir expoſé les effets principaux des paſſions ſur l'économie animale & ſur la production des maladies, on voulait conclure en déterminant l'uſage qu'on pourrait retirer de leur influence, nous dirions qu'en général, dans les cas où il y a débilité, aſthénie dans les reſſorts de la machine, on excitera avec avantage les paſſions ſtimulantes, qui peuvent apporter une réſiſtance aux effets des principaux ſimptômes, & rendre momentanément au principe vital l'énergie convenable. Dans le cas contraire, lorſque la maladie eſt occaſionnée ou aggravée par un excès de mouvement dans les organes des principales fonctions, on aura recours aux paſſions dont l'effet débilitant pourra contrebalancer cet excédent de force.

Les unes & les autres pourraient encore être efficaces dans les cas très-multipliés où les moyens perturbateurs ſont les ſeuls qui réuſſiſſent. Ainſi un accès de colère, une heure avant l'accès d'une fièvre intermittente; une grande frayeur dans une hémorragie, ne paraiſſent-ils pas agir, l'un comme le quinquina, ou au moins comme le vomiſſement provoqué par un émétique; l'autre, comme un ſtiptique puiſſant?

Mais certes, on ne peut ſe diſſimuler tous les obſtacles qui peuvent ſe préſenter dans l'application de remèdes auſſi délicats que difficiles à manier. On ne peut guère même aſſigner avec préciſion la nature & l'étendue des effets qu'ils peuvent produire. Les mêmes affections qui, dans une ſorte de tempéramment, exciteront les facultés du corps, produiront peut-être un effet tout oppoſé dans une conſtitution plus faible. Nous avons vu que la joie cauſe des effets auſſi funeſtes que le chagrin, &c. ce qu'on doit attribuer à la diſpoſition, au tempéramment, à l'idioſincraſie du ſujet, ou à la violence de la paſſion. Les paſſions qui affaibliſſent en général, peuvent devenir ſtimulantes : la frayeur excite & active par fois les forces, comme la colère même. Et nous avons remarqué que l'eſpérance, cette paſſion ſi douce, ſi amie de l'homme, demande à être employée avec les plus grands ménagemens, dans certaines circonſtances.

Quoi qu'il en ſoit, le médecin digne de ce nom, ſaura tirer parti des affections de l'ame, & y trouvera ſouvent plus de reſſources que dans les pharmacopées les plus pompeuſement enrichies d'élégantes compoſitions.

FIN.

TABLE.

Fin de la Table.

